

LA RÉGENCE

JOURNAL DES ÉCHECS.

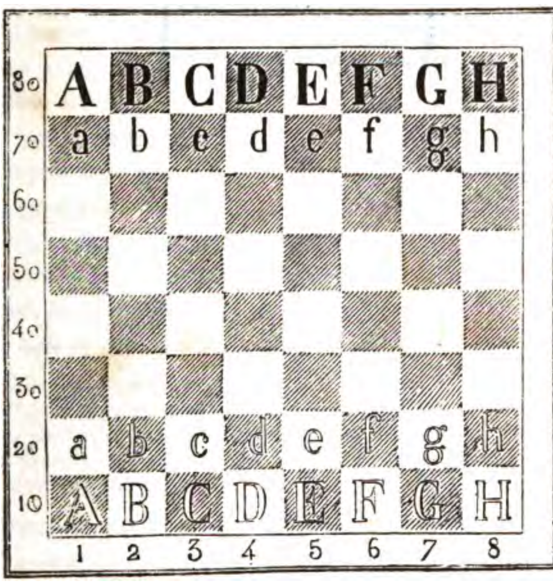
PARIS. — TYPOGRAPHIE WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY.

LA RÉGENCE

JOURNAL DES ÉCHECS

Rédigé par une Société d'Amateurs.

NOIRS.



BLANCS.

Troisième Année.

PARIS.

AU CAFÉ DE LA RÉGENCE, PLACE DU PALAIS-ROYAL.

1851

LE CERCLE DES ÉCHECS.

Au milieu du deuil que nos pertes récentes nous avaient causé, sont survenus des événements de bon augure pour l'année courante. Le cercle, gravement menacé dans son existence par différentes causes, était à la veille de se dissoudre. Grâce à la prompte et généreuse intervention de M. le duc de Caraman, il a pu être maintenu. La première impulsion donnée, elle n'a pas tardé à produire des résultats heureux. Les membres du cercle ont montré un louable désintéressement. Il nous en coûte de ne pouvoir citer des noms, mais nous avons dû mettre de la réserve, par crainte de blesser d'honorables susceptibilités. Cependant, nous ne pouvons manquer de rendre une entière justice à notre cher ami Crampel, qui a déployé à cette occasion une activité, un zèle et un dévouement des plus remarquables. Ainsi, l'existence du cercle est donc garantie dorénavant, et M. Vielle, après tant d'efforts et de sacrifices, n'aura plus à redouter de nouvelles pertes. Un des premiers actes de la société était le renouvellement de la commission; voici la liste des membres qui ont été élus dans la séance du 22 décembre :

MM.	Le duc de Caraman, présid.	MM.	Sasias.
	Devinck, présid. honoraire.		Pujol.
	Le G^l de Varaigne, vice-prés.		Carlini.
	Crampel, secrétaire-trésor.		Ouizille.
	Le docteur Délondre.		Kieseritzky.

Sitôt installée, la nouvelle commission a pris des mesures salutaires; des améliorations ont été faites, et le cercle commence à prendre un air tout à fait comfortable. Sous peu nous aurons un règlement plus étendu que l'ancien et une bibliothèque. Pour ranimer le culte des Échecs, M. Vielle s'était empressé d'offrir trois prix aux vainqueurs d'un tournoi qui a eu lieu, le 29 décembre, au cercle des Echecs. Ces prix étaient :

1° La collection complète du *Palamède*, 2e série, six volumes;

2° *Les deux premières années de la Régence ;*

3° *Le Traité de Lewis*, traduit par H. Witcomb, avec les cinquante parties de Kieseritzky. Tous ces volumes étaient élégamment reliés et dorés sur tranche.

La place nous manque pour donner ici tous les détails de cet inté-

ressant combat. Nous nous bornons donc à citer les noms des vainqueurs.

Premier vainqueur, M. Des Guis.

Deuxième vainqueur, M. Borely.

Troisième vainqueur, M. d'Alincourt.

A cause des parties nulles, M. Des Guis a dû s'arranger avec deux de ses adversaires, MM. Delannoy et Journoud. Notre prochain numéro contiendra les détails.

Le premier prix d'un nouveau tournoi, qui aura lieu vers la fin de ce mois, consistera dans un magnifique jeu d'Échecs que notre honorable président, M. le duc de Caraman, s'est galamment fait le plaisir de mettre à notre disposition. Il va sans dire que, cette fois, l'affluence des amateurs sera encore plus considérable.

L. KIESERITZKY.

Le grand Congrès d'Échecs de Londres,

Au Printemps de 1851,

Nous sommes aujourd'hui en mesure de donner la liste complète des membres qui forment le comité central d'Angleterre. La voici :

MM. le duc de Marlborough.
Le vicomte de Cremorne.
Lord Arthur Hay.
C. R. M. Talbot, esq., membre du parlement.
Marmaduke Wyvill, esq., *id.*
J. Milnes Gaskell, esq., *id.*
Sir Charles Marshall.
H. T. Liddell.

MM. Le capitaine Kennedy.
W. Lewis, esq.
H. G. Cattley, esq.
A. Fonblanque, esq.
H. Staunton, esq.
Benjamin Smith, esq.
H. T. Buckle, esq.
Miles Gerald Keon, secrét.

La France n'a pas dû rester en arrière, et elle a aussi nommé son comité. Dans une réunion d'amateurs d'Échecs, qui a été convoquée par la commission du cercle le dimanche 29 décembre, les noms suivants ont été proclamés :

MM. le duc de Caraman, présid.
Devinck, vice-président.
Le gén. baron de Varaigne, *id.*
Le comte de Pontalba.
Le vicomte de Vaufreland.
Chamouillet.

MM. Sasias.
Crampel.
Journoud.
Borely.
Delannoy, secrétaire.
Kieseritzky, *id.*

NÉCROLOGIE.

A. ALEXANDRE.

J'ai connu plus de trente ans ce regrettable vétéran de l'Échiquier, et, à ce titre, je puis peut-être mieux que d'autres jeter un regard rétrospectif sur cette longue carrière principalement consacrée au culte des Échecs. Alexandre est probablement le savant à ce jeu-là qui a été dans le monde entier, non le plus fort, mais celui qui, à l'âge de quatre-vingts ans, a joué le mieux. Il avait baissé sans doute un peu dans les derniers temps, mais il était encore aussi redoutable qu'instructif pour les mazettes qui lui tombaient sous la main. Constamment occupé d'éclaircir les points obscurs de la science, il y avait toujours à apprendre avec lui ; ses efforts, ses profondes et constantes études, sa longue expérience, et sa passion surtout qui ne s'est jamais éteinte, ni même refroidie, ont été en tout temps et en tous pays, du plus grand secours à ceux qui se sont voués à la publication et à l'enseignement des Échecs.

Nous ne voulons le peindre que sous cette face, mais ce n'est pas qu'Alexandre, envisagé sous d'autres points de vue, ne fût un homme au-dessus du vulgaire. Il était très-instruit dans tout ce qui touchait à la religion judaïque à laquelle il appartenait. La langue hébraïque lui était familière presque autant que sa langue maternelle, l'allemand, et beaucoup plus que l'anglais et le français, dont l'accent l'a toujours beaucoup gêné.

Nous abandonnons aux *Archives israélites* le soin de donner la biographie sérieuse et complète de leur digne coreligionnaire ; à nous seulement la tâche de rappeler les droits qu'il a aux regrets des lecteurs de *la Régence.* — Certes, les feuillets du *Palamède* sont des parchemins qui pourraient suffire à sa gloire, car il y a reçu en

maintes occasions le tribut des félicitations et des obligations dont on lui fut redevable pour ses écrits, ses recherches et ses longs voyages, qui m'avaient fait lui donner le surnom de *chevalier errant de l'Échiquier.*

Il a publié deux chefs-d'œuvre de patience et de classification : l'*Encyclopédie de tous les débuts*, et *la collection des plus beaux problèmes*, c'est-à-dire l'*alpha* et l'*oméga* des Échecs ; ouvrages qui seront toujours le fond de la bibliothèque échiquienne et assurent l'immortalité à leur auteur..... tant qu'un nouvel Omar ne s'y opposera pas.

Rabbi Aaron-Alexandre, naquit à Hohenfeld, petit village de Bavière, au bord du Mein, vers l'année 1765 ou 1768. Il était fils d'un *hazan*, petit-fils d'un rabbin et l'aîné de trois frères.

Comme tous les jeunes gens israélites de ce temps, Alexandre reçut une éducation purement théologique et bornée à la théologie judaïque. Son père, lui ayant reconnu des capacités, l'envoya à l'espèce de petite université rabbinique de Fürth, avec toutes les économies qu'il avait pu faire pour lui. La somme dont il le munit se montait à 12 florins, environ 30 francs. Il fit de rapides progrès et suffit à ses modestes besoins en donnant quelques leçons. Il existe d'ailleurs en Allemagne, un usage antique et charmant, qui permet aux jeunes gens pauvres de s'instruire et de voyager sans être exposés à mourir de faim ou à s'humilier pour vivre. Dès qu'un étudiant nouveau arrive dans une ville, tous les gens un peu aisés et même pauvres qui peuvent encore faire une place à leur table, le sollicitent de venir la prendre un jour convenu par semaine; la semaine se trouve promptement remplie, et comme tous les étudiants, riches et pauvres, voyagent et profitent de cet usage, chacun peut se dire : « Tandis que je reçois l'hospitalité aujourd'hui chez M***, son fils est peut-être assis à la table de mon père, » et chaque hôte traite l'étudiant comme il désire que son enfant soit traité. — Alexandre, tout en s'enfonçant avec passion dans le labyrinthe talmudique, sentit sa pensée à l'étroit, il faut le croire, et ne crut pas sa vocation rabbinique suffisamment prononcée, pour suivre jusqu'au bout cette carrière. Il resta néanmoins bon hébraïsant, eut le titre de rabbi, et conserva toute sa vie le goût de la littérature sacrée, et ses relations avec les savants, qui le consultaient avec intérêt et fruit. — Après

deux ou trois ans de séjour à Fürth, il se mit à parcourir quelques villes et vint faire une halte à Strasbourg, où il donna également des leçons d'hébreu et d'allemand ; ce qui alors était encore une science profane, et que tout savant ne savait pas. Je ne saurais dire, et il importe peu, combien de temps il resta là. Il vint à Paris vers la fin de 1793. Profondément affligé des excès révolutionnaires, il était pourtant enthousiaste des idées nouvelles, et, plein d'amour pour une nation qui venait d'affranchir les israélites du joug séculaire, il se fit naturaliser Français.

Muni de quelques lettres de recommandation, il avait facilement retrouvé les mêmes moyens d'existence. Il devint professeur d'allemand dans plusieurs colléges. Mais ici vient se placer un fait qui révéla pour la première fois l'excellence de son organisation et le classa parmi les hommes hors ligne.

Dans ses loisirs, en Allemagne, il avait cultivé le jeu d'Échecs et était arrivé sans s'en douter, à une force supérieure. Croyant que tous ceux qu'il gagnait si facilement ne savaient pas le jeu, et qu'il rencontrerait quelque part des lutteurs véritables, il désirait ardemment une occasion de se mesurer ailleurs. Il était déjà depuis longtemps à Paris sans avoir entendu parler du *Café de la Régence*, qui était alors comme aujourd'hui l'académie des Échecs ; quelqu'un l'y conduisit un jour, il demanda à faire une partie avec un amateur de force moyenne; il la gagna, et, croyant n'avoir eu à faire qu'à un pygmée, il démanda un joueur plus sérieux ; on lui en présenta un de troisième force, il le battit de même, puis de plus habiles encore. Enfin il battit tous ceux qui se présentèrent, et conquit sa gloire en un jour. Ne pourrait-on pas penser que c'eût été un homme supérieur, si cette aptitude avait été dirigée avec intelligence vers une science classée et reconnue ?

Il avait en lui tous les éléments du mathématicien et du philosophe : calcul profond, pénétration rapide, vues ingénieuses et nouvelles, esprit d'analyse et de synthèse, puissance de concentration et d'isolement, et par-dessus tout un grand amour des hommes. Il savait répandre une lumière vive sur les questions qu'il abordait : religions, politique, humanité, tels étaient ses sujets familiers, traités avec cet abandon charmant du philosophe qui s'ignore et qui ne craint pas de jeter au vent et aux voleurs d'idées, les richesses

LA RÉGENCE

JOURNAL DES ÉCHECS.

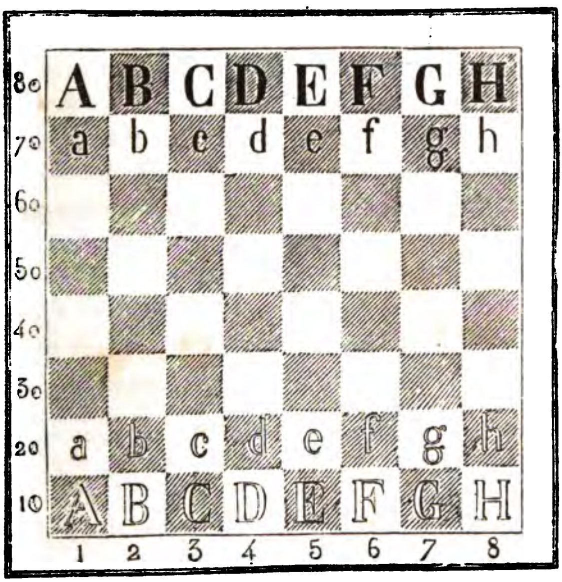
PARIS. — TYPOGRAPHIE WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY.

LA RÉGENCE

JOURNAL DES ÉCHECS

Rédigé par une Société d'Amateurs.

NOIRS.



BLANCS.

Troisième Année.

PARIS.

AU CAFÉ DE LA RÉGENCE, PLACE DU PALAIS-ROYAL.

1851

» lemagne, me menaçant à chaque instant de me renvoyer; puis il
» me revenait quelques mots de satisfaction qu'il avait dits en mon
» absence. Il était de même pour ses amis les plus intimes, grondeur
» et bourru; son affection pouvait se mesurer au plus ou moins de
» grâce qu'il déployait envers vous; pour les indifférents, il était
» tout à fait charmant. Je ne veux point faire, du parent bien-aimé
» dont la vie repasse en ce moment devant ma mémoire, un person-
» nage de fantaisie, une figure idéale; l'idéal ressemblant un peu à
» tout le monde ne ressemble à personne, et, pour emprunter une
» comparaison à mon métier, je dirai que sans ombres il n'y a ni
» relief, ni lumière; nous aimons les gens, non parce que nous les
» croyons sans défauts, ni à cause de leurs défauts, mais malgré
» leurs défauts; on peut en dire autant des œuvres de l'homme: ce
» qui importe, c'est quelque qualité saillante. A force de lire sur
» toutes les épitaphes : « Il fut le modèle de toutes les vertus, » on
» ne croit plus à aucune, et l'on est sur le point de perdre le sérieux
» que doit inspirer la demeure des morts; je dis donc également les
» côtés défectueux de son caractère. — Quand mon oncle haïssait
» quelqu'un, c'était pour la vie; s'il ne chercha jamais à se venger
» d'une offense, c'était autant par mépris que par grandeur d'âme;
» il voyait l'homme tout bon ou tout mauvais, et ne tempérait guère
» ses jugements, ne voulant rien entendre à l'influence des malheurs,
» des liaisons, du tempérament, de toutes les circonstances, enfin,
» qui ont tant d'empire sur le meilleur cœur, et qui faisaient même
» méconnaître le sien à certaines heures de sa vie. »

Pendant les dernières années de son séjour à Paris, Alexandre avait fondé dans sa maison un cercle d'Échecs, le premier qu'il y ait jamais eu à Paris; réunissant par ce moyen, à la pléiade des amateurs les plus célèbres, les hommes que leur position éminente dans le monde éloignait des lieux trop publics. Un cercle a toujours subsisté depuis. Il fut également le promoteur des premières parties par correspondance, qui se firent entre Paris et Londres, puis entre Paris et Pesth, etc. Il était heureux de tout ce qui pouvait contribuer à propager sa science favorite, et il avait raison : le jeu d'Échecs est un élément de civilisation.

L'excès de sa bonne foi et toutes ses qualités si négatives pour les affaires firent péricliter son établissement en peu d'années, et, par

les efforts qu'il fit pour se remettre à flot, il se perdit tout à fait. En 1836, on vendit le fonds qu'il avait si péniblement formé, composé de l'hôtel de l'Échiquier, du Café et du Cercle, pour la somme de 12,000 fr. Le même établissement, moins le Cercle, qui disparut de la maison en même temps que lui, fut revendu 100,000 fr. l'année suivante. On lui laissa le mobilier d'une chambre ; il quitta Paris pour fuir les doléances de tous ceux qui l'avaient connu dans un état plus prospère et qui l'avaient laissé choir. Nommé syndic lors de son concordat, je puis attester pertinemment que jamais débiteur malheureux ne fut plus excusable.

Ce fut après ces désastres que son talent aux Echecs, qui n'avait été qu'un accessoire pour lui en de meilleurs temps, devint son unique ressource, et, à l'âge de 66 ans, il fit ce prodigieux travail, qui rendra son nom impérissable, l'*Encyclopédie des Echecs*, compilation ingénieuse et lucide de tout ce que les auteurs anciens et modernes de tous pays ont écrit sur ce jeu ; méthode qui fait passer le même début de partie à travers le cerveau des joueurs célèbres de tout l'univers, depuis l'invention du jeu presque jusqu'à nos jours. Il l'écrivit dans un idiôme également accessible à tous les peuples, en chiffres et lettres, avec une introduction en quatre langues : française, anglaise, allemande et italienne. Ce que ce travail lui coûta de nuits et de privations, ce qu'il eut de difficultés pour le faire imprimer, quelques gens du métier seuls peuvent le deviner. Il y avait déjà douze années qu'il s'en occupait continuellement, et il le remania entièrement dans ces derniers temps. — Il parut enfin ! Sa gloire, on le pense bien, ne fut ni bruyante ni spontanée, car l'ouvrage ne s'adressait pas à la foule, mais à la secte choisie qui possédait les mystères, et, vu le prix assez élevé auquel il revenait, l'ouvrage ne pouvait s'infiltrer que lentement. Cependant, comme il avait un certain nombre de souscripteurs, son malheur eut un temps d'arrêt et il respira, rayonnant par anticipation de l'auréole dont les enfants de Palamède allaient ceindre son front.

Son volume sous le bras, il commença alors ses pérégrinations en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, reçu, choyé par toutes les congrégations d'Échecs, trouvant pour souscripteurs tous les princes de ce monde, se faisant rechercher autant pour sa conversation spirituelle et bonne que par son talent et son livre.

Le *Palamède* le suivit avec intérêt dans tous ses voyages, principalement en Allemagne, dont tous les incidents sont curieux. Quand il eut fini sa tournée, il revint se fixer à Londres; il s'était donné le plaisir des voyages avec le produit du livre, mais il rapportait peu d'économies. Fixé là, il donna quelques leçons d'Échecs, jointes à des leçons d'allemand, et commença son second ouvrage, *la Collection des Problèmes*, qui, dans sa pensée, était le complément du premier. Il eut le bonheur de l'achever, et en s'associant avec M. Barthès, bon amateur d'Échecs et chef d'une honorable maison de librairie, il put faire imprimer cette riche collection.

Rien n'était plus curieux que le modeste asile où vivait, à Londres, ce pauvre père Alexandre : c'était le nécessaire réduit à sa plus simple expression que cette petite chambre au rez-de-chaussée, éclairée par le haut. Le seul grand comfort de cet exigu logement était dans un bon feu de charbon de terre allumé constamment, et auprès duquel notre philosophe fumait sa pipe et partageait son temps entre la culture des Échecs et l'étude de l'Ancien Testament; son plus grand bonheur était de pouvoir trouver un rapport entre ces deux choses, qui paraissent si distantes. Je me rappelle l'avoir vu bien joyeux un jour qu'il avait découvert, dans je ne sais plus quel verset, que Moïse ou Abraham s'était livré au délassement d'un jeu dans lequel il voulait absolument reconnaître le jeu des Échecs. Chez lui, tout était tabac, échecs et livres hébreux.

La sérénité de son existence ne s'affectait pas du présent, auquel suffisaient quelques leçons et ses soirées d'Échecs au *Grand Cigar Divan*. Il vivait de si peu, qu'il pouvait se croire, comme le sage de La Fontaine, *possesseur de toutes choses*. Quant à l'avenir, c'est dans son cher neveu qu'il l'avait placé tout entier. La mort ne l'effrayait pas; mais il eût redouté de devenir infirme et incapable de continuer à se livrer à ses occupations favorites. Il est mort dans la nuit du 16 au 17 novembre, sans que le corps survécût à l'intelligence et sans souffrance, conformément à ses désirs. Deux heures avant sa mort, il avait eu une légère indisposition qui avait cédé au sommeil. Il ne s'est pas réveillé, et s'est éteint dans le calme de l'homme juste et bon qui n'a pas à redouter le Jugement dernier.

Je l'avais vu un mois auparavant, et ce vieil ami me quitta une larme dans l'œil, en me disant : « Si vous allez en Californie, nous

» ne nous reverrons plus : je suis trop vieux pour pouvoir me traî» ner jusqu'à votre retour. » — Et moi, prophète malheureux, qui pour le consoler lui avais prédit cent ans !

Il n'était pas robuste de constitution, mais pourtant, à l'exception d'un catarrhe chonique, il était exempt d'infirmités. — Sa vie était si sobre et si régulière que, depuis trente ans que je le connaissais, je ne trouvais pas qu'il eût vieilli d'un jour. Il était de ceux qui prennent tout de suite leur vieille forme ; aussi, à quatre-vingts ans, était-il comme à cinquante.

Pour moi et ceux qui l'ont connu, il meurt accompagné de regrets sincères comme homme et comme joueur d'Échecs. C'est une grande perte pour l'Échiquier, dont il a été passionné et fanatique jusqu'à son dernier soupir. C'est en faisant une partie, c'est sur le champ de bataille, comme Turenne, qu'il eût dû trouver la mort.

Les amateurs d'Échecs de France et d'Angleterre ont été dans l'obligation, après avoir soutenu pendant leur vie les grands *professeurs d'Echecs* par des souscriptions de toutes sortes, d'accomplir généralement un dernier devoir en leur donnant la sépulture par le même moyen. Le père Alexandre, vivant et mort, n'a rien demandé, rien coûté, rien accepté. Il a vécu pauvre, mais se suffisant à lui-même et sans jamais avoir recours à la pieuse charité de la confraternité des amateurs d'Échecs. Si maintenant ils veulent placer, sur la tombe de cet homme de bien, une marque sympathique de souvenirs, cet hommage, purement volontaire, sera à la fois à la gloire et à l'honneur de celui qui n'est plus et de ceux qui, plus malheureux, n'ont pas encore accompli leur tâche en ce monde.

SAINT-AMANT.

Au moment de mettre sous presse notre numéro, nous apprenons avec regret la mort de M. Josias, un des plus anciens et plus réguliers habitués du café de la Régence. Cette perte sera sentie. Adversaire sévère, mais inoffensif, sa partie était recherchée, surtout par des étrangers qui ne craignaient pas le modique enjeu de 50 c.

LES TOURNOIS
A L'ESTAMINET DE LA RÉGENCE.

Après une trêve de quelques mois, les Tournois ont repris avec une nouvelle vigueur. Bien que nous ayons encore à regretter l'absence de plusieurs de nos fidèles, de MM. Seguin, Journoud, Martin et Gabriel St-Léon, Respinger, Mestre, d'Alincourt et autres, nous avons pu réunir un grand nombre d'amateurs. Pour faciliter l'entrée à des joueurs moins exercés, nous avons adopté le mode de faire deux Tournois à la fois, l'un pour les forts et l'autre pour les autres. Ces deux Tournois n'ont rien de commun entre eux. Voici les détails des deux premières soirées :

LIXe tournoi, Samedi 19 octobre 1850.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Stern.	Budzynski.
2.	Warnet.	Preti.
3.	Des Guis.	Royer.
4.	Lécrivain.	Desherbiers.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Warnet.	Des Guis.
2.	Lécrivain.	Stern. *

Troisième tournée.

M. Stern. M. Des Guis.

Vainqueur, M. Des Guis.

* La partie a été nulle.

LXe tournoi, Samedi 19 octobre 1850.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Davessac.	Lasserre.
2.	Des Vignes.	Salives.
3.	De Sivers.	Coquelin.
4.	Valson.	Potier.
5.	Toutain.	Holder.
6.	Lyster.	Vielle.
7.	Maconchy.	Moffait.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Lyster.	Moffait.
2.	——	Toutain.
3.	Coquelin.	Salives.
4.	Davessac.	Valson.*

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Coquelin.	Lyster.
2.	Valson.	Toutain.

Quatrième tournée.

M. Toutain. M. Lyster.

Vainqueur, M. Toutain.

* La partie a été nulle.

LXI° tournoi, Samedi 26 octobre 1850.

Première tournée.

MM.	MM.
1. Stern.	Preti.
2. Lyster.	Courtin.
3. Sawitsch.	Des Guis.
4. Pfeiffer.	Budzynski.
5. Borely.	Warnet.
6. Garcin.	Cohen.

Deuxième tournée.

MM.	MM.
1. Stern.	Lyster.
2. Cohen.	Budzynski.
2. Des Guis.	Warnet.

Troisième tournée.

MM.	MM.
1. Des Guis.	Budzynski.
2. Stern.	——

Quatrième tournée.

M. Stern. M. Budzynski.

Vainqueur, M. Budzynski.

LXII° tournoi, Samedi 26 octobre 1850.

Première tournée.

MM.	MM.
1. De Sivers.	Lourmand.
2. Des Vignes.	Moffait.
3. Lasserre.	Valson.
4. Auber.	Vielle.
5. Maconchy.	Chabaud.
6. Richard.	Coquelin.

Deuxième tournée.

MM.	MM.
1. Lourmand	Coquelin.
2. Des Vignes.	Vielle.
3. Valson.	Chabaud.

Troisième tournée.

MM.	MM.
1. Coquelin	——
2. Des Vignes.	Valson.

Quatrième tournée.

M. Coquelin. M. Valson.

Vainqueur, M. Coquelin.

LXIII° tournoi, Samedi 2 novembre 1850.

Première tournée.

MM.	MM.
1. Cohen.	Strahlborn.
2. Des Guis.	Coquelin.
3. Pfeiffer.	Stern.
4. Preti.	Warnet.
5. Koralek.	St-Léon.

Deuxième tournée.

MM.	MM.
1. Preti.*	Des Guis.
2. ——	Warnet.
3. St-Léon.	Pfeiffer.

LXIV° tournoi, Samedi 2 novembre 1850.

Première tournée.

MM.	MM.
1. Lasserre.	Messeri.
2. Valson.	Lyster.
3. Florian.	De Sivers.
4. Des Vignes.	Lapiteau.
5. Molinari.	Potier.
6. Auber.	Vielle.
7. Moffait.	Borely.

Deuxième tournée.

MM.	MM.
1. Florian.	Messeri.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Warnet.	Des Guis.
2.	——	Pfeiffer.

Quatrième tournée.

M. Des Guis. M. Pfeiffer.

Vainqueur, M. Des Guis.

* Remplaçant M. Strahlborn.

2.	Borely.	Lapiteau.
3.	——	Auber.
4.	Valson.	Molinari.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Valson.	Messeri.
2.	Borely.	Auber.

Quatrième tournée.

M. Auber. M. Messeri.

Vainqueur, M. Messeri.

LXV° tournoi, Samedi 9 novembre 1850.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Crampel.	Cohen.
2.	Des Guis.	Budzynski.
3.	Journoud.	Warnet.
4.	Preti.	Toutain.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Journoud.	Des Guis.
2.	Crampel.	Preti.

Troisième tournée.

M. Crampel. M. Des Guis.

Vainqueur, M. Crampel.

LXVI° tournoi, Samedi 9 novembre 1850.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Valson.	Potier.
2.	Lyster.	Mercier.
3.	Florian.	Chabaud.
4.	Borely.	Richard.
5.	Sourdois.	Lasserre.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Richard.	Mercier.
4.	Florian.	Valson.
3.	——	Sourdois.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	——	Richard.
2.	Sourdois.	Valson.

Quatrième tournée.

M. Valson. M. Richard.

Vainqueur, M. Valson.

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

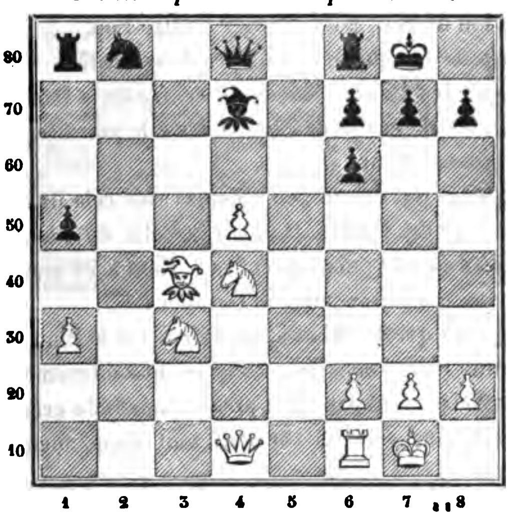
N° CXLV. GAMBIT DE LA DAME (IRRÉGULIER). 3.

13 Décembre 1850.

M. KIESERITZKY (BLANCS).		M. SCHULTEN (NOIRS).
1.	d 44	d 54
2.	c 43	C 65 (1)
3.	B 33 (2)	G 66
4.	G 36	d 43-c
5.	C 57 (3)	c 63
6.	e 45	b 52
7.	C 66-G	e 66-C (4)
8.	d 54	c 54-d
9.	e 54-c	C 74
10.	a 41	F 42
11.	G 44	b 41-a
12.	F 43-d	O—O
13.	O—O	b 31 (5)
14.	A 31-b (6)	F 31-A
15.	b 31-F	a 51 *Pl.*

Position après le 15e coup des Noirs.

CXLV.



(1) Ce coup est fait mal à propos, mais il serait bon plus tard, en supposant les coups d 43-c 3, e 35.

(2) Mieux vaudrait encore prendre tout de suite, et jouer alors B 33.

(3) Pour pouvoir pousser d 54 après avoir pris le Cavalier.

16.	G 65 (7)	C 65-G (8)	22.	H 75	A 43-F (11)
17.	e 65-C	D 14-D	23.	H 85	B 65
18.	e 76×f	E 88	24.	f 56 (12)	A 83
19.	H 14-D	B 63	25.	H 83-A	H 83-H
20.	f 46 (9)	B 84	26.	f 65-B	——
21.	H 74 (10)	A 85			

Nº CXLVI. GAMBIT ALLGAIER. 1. (1)

9 Novembre 1850.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. SCHULTEN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	3.	G 36	g 57
2.	f 46	e 46-f	4.	h 48	g 47

(4) Quand on a le choix de prendre une Pièce adverse avec deux Pions on doit le faire en général avec celui qui s'approcherait ainsi du centre. Cependant dans le cas actuel les Noirs prennent avec raison le Pion du Roi, pour dégager l'autre Fou.

(5) Très-joli coup qui met les Blancs dans une fâcheuse alternative.

(6) Vu que les Pièces Noires du centre de la Dame ne peuvent pas bouger, les Blancs se décident à faire le sacrifice de l'échange.

(7) Parfaitement sûr.

(8) Les Noirs ont été un peu éblouis, sans cela ils n'auraient pas visé à l'échange des Dames. Il fallait prendre du Pion, en suite retirer le Roi au coin et puis reprendre le Pion à 74 avec le Cavalier.

(9) Pour ne pas laisser aller le Cavalier à 55.

(10) Il paraît que les Blancs, en défendant le Pion, s'exposent à la perte d'une Pièce, mais leur coup est tout de même bien calculé.

(11) Les Noirs n'ont pas eu le pressentiment du grand danger qui les menaçait, sans cela ils auraient tout simplement pris le Pion avec le Cavalier.

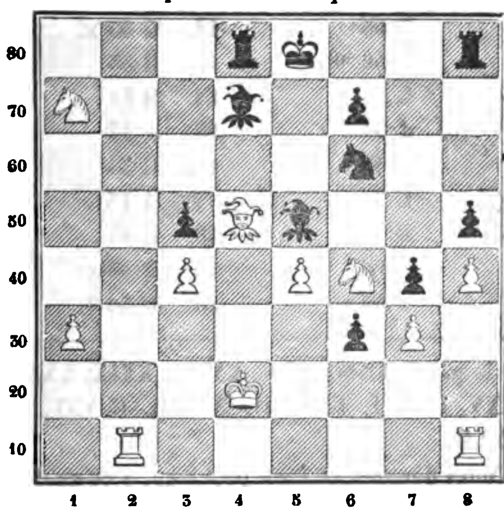
(12) Si les Blancs avaient pris le Cavalier, ils perdaient la partie, car alors la Tour Noire revenait à la case du Fou après avoir pris le Cavalier. L. K.

(1) Voir les parties XXXIV, LI, LIII, LXVI, LXXVIII, LXXIX, CII, CVI, CXXIX.

5.	G 55	h 58	15.	C 35	c 53
6.	F 43	G 68	16.	d 53-e (2)	B 53-d
7.	d 44	d 64	17.	C 53-B	d 53-C
8.	G 34	e 36	18.	B 52-b	F 22-b
9.	g 37	F 77	19.	A 12 (3)	D 51 ×
10.	G 46	G 87	20.	D 24	D 24 × D
11.	D 34	c 63	21.	E 24-D	F 55
12.	B 33	b 52	22.	F 54	A 84
13.	F 32	B 61	23.	B 71-a	G 66
14.	a 31	C 74	24.	c 43 *Pl.*	G 45 × e (4)

Position après le 24e coup des Blancs.

CXLVI.



25.	F 45-G	C 56 ×	28.	G 54	C 45 × F
26.	E 35	F 44 ×	29.	E 45-C	F 37-g
27.	E 34	F 26 ×	30.	B 63	A 83

---

(2) Ceci n'est pas bien joué, il fallait prendre B 52-b.

(3) Mal joué, B 64 × et alors A 12, et les Blancs conservaient l'avantage de la position.

(4) Combinaison un peu légère ; les Noirs perdent la Pièce contre deux Pions.

(5) Echec inutile, au lieu de jouer B 74.

(6) Coup de maître. L. K.

31.	G 66× (5)	E 86	37.	E 57	A 73
32.	B 55	E 77	38.	h 68×	E 87
33.	B 47-g	h 47-B	39.	G 66×	E 88
34.	G 47-h	f 56× (6)	40.	A 32	F 46×
35.	E 56-f	e 26	41.	E 67	A 63
36.	h 58	H 86×		——	

N° CXLVII. PARTIE SICILIENNE. 4. (1)

2 Novembre 1850.

M. SCHULTEN (BLANCS). M. LAROCHE (NOIRS).

1.	e 45	c 53	11.	F 56-B	G 56-F
2.	c 43	B 63	12.	G 55×	E 73
3.	f 46	f 56 (2)	13.	B 33	G 44
4.	e 56-f	G 66	14.	D 14	D 85
5.	g 47	d 54	15.	d 34	a 61
6.	g 57	G 45	16.	C 35	e 65
7.	D 58×	E 74	17.	A 13	E 82
8.	c 54-d	B 44	18.	B 45	e 54-c
9.	F 34	G 64	19.	B 53-c	B 56
10.	G 36	B 56-e	20.	D 32 (3)	B 35-

(1) Voir la partie XXIV, XXV, XXVII, XXIX, XXXVII, LXVIII, LXIX, LXXV, LXXVI, LXXXIII, XCVIII, C, CIX, CXIV, CXIX, CXXIX, CXLII.

(2) Les Noirs donnent ce Pion pour rien, à ce qu'il nous semble.

(3) Très-joli coup, par lequel les Blancs forcent la Dame adverse, mais il eût peut-être été plus sage de ramener d'abord le Fou à 26, car la combinaison restait à peu près la même.

(4) Les trois Pièces Noires n'équivalent pas tout à fait à la Dame, et les Blancs ont encore un Pion de plus, de sorte que nous préférons de beaucoup la partie des Blancs.

(5) Coup faible, c'est D 33 qu'il fallait jouer, et les Blancs gagnaient au moins deux Pions.

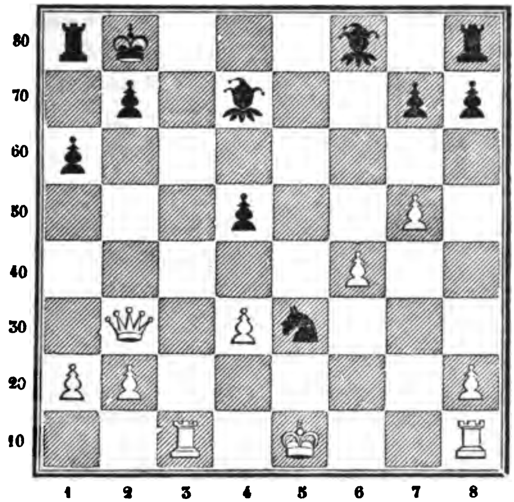
(6) Savamment calculé.

(7) Coup mortel; les Blancs perdent forcément leur Dame contre une Tour et restent, par conséquent, trop faibles pour pouvoir se défendre. L. K.

21. G 74 ×	D 74-G	22. B 74 × D	C 74-B(4) *P.*

Position après le 22e coup des Noirs.

CXLVII.



23.	E 25(5)	B 27	44.	E 36	H 86(6)
24.	E 36	B 48 ×	45.	H 43	F 24 × (7)
25.	E 37	B 56 ×	46.	E 47	A 57 × g
26.	E 26	e 44	47.	D 57-A	B 57-D
27.	D 54	F 64	48.	H 23	H 87
28.	A 43	g 67	49.	E 56	F 51
29.	H 13	C 52	50.	H 27	H 86 ×
30.	A 44-e	H 84	51.	E 55	F 73 ×
31.	A 42	E 71	52.	E 54	B 38
32.	A 52-C	a 52-A	53.	H 24	B 57
33.	D 52-a	E 82	54.	h 48	B 36
34.	a 41	F 46-f	55.	H 25	H 84 ×
35.	H 33	B 44	56.	E 43	H 44 ×
36.	D 62	H 74	57.	E 33	F 51 ×
37.	D 66	F 73	58.	E 22	H 34-d
38.	b 32	A 51	59.	h 58	B 44
39.	D 88 ×	H 84	60.	H 55	H 32-b
40.	D 78-h	A 56 ×	61.	E 21	F 33
41.	E 35	F 46 ×	62.	H 85 ×	E 71
42.	E 45	B 65	63.	H 35	H 22 ×
43.	D 67-g	A 55 ×	64.	E 11	B 23 ×

N° CXLVIII. PARTIE FRANÇAISE. — 1. (1)

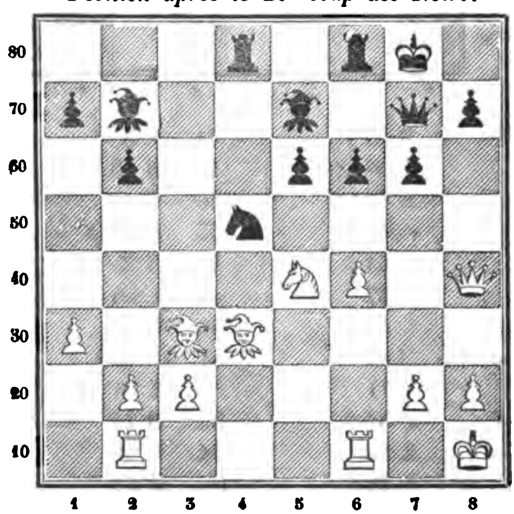
14 Novembre 1850.

M. STERN (BLANCS). M. JOURNOUD (NOIRS).

	Blancs	Noirs		Blancs	Noirs
1.	e 45	e 65	11.	d 53-c	F 53-d
2.	f 46	d 54	12.	B 66 ✕ G	D 66 B
3.	e 54-d (2)	D 54-e (3)	13.	G 57	g 67
4.	B 33	D 84	14.	D 47	B 61
5.	d 44	F 64	15.	a 31	B 73
6.	F 34	G 66	16.	A 12	A 84
7.	G 36	O—O	17.	D 48	D 77
8.	O—O	c 53	18.	C 24	F 75
9.	E 18	b 62	19.	C 33	f 66
10.	B 45	C 72	20.	G 45	B 54 *Pl.*

Position après le 20e coup des Noirs.

CXLVIII.



(1) Voir les parties VI, VII, XIII, XVIII, XX, XXII, LIX, LXXVII, XCVI, CII, CXXXII.

(2) Les analyses de Staunton, Jaenisch, Heydebrand, Walker et autres ont clairement prouvé l'insuffisance du deuxième coup des Blancs f 46. Mais ce coup joué, il ne fallait par prendre le Pion de la Dame, car le Pion f reste maintenant isolé. Mieux valait donc pousser e 55.

21.	C 44 [4]	e 55	33.	D 32	D 57-f
22.	C 33	f 56 [5]	34.	D 38	F 66
23.	G 57	B 33-C	35.	c 43	A 73
24.	b 33-B	h 68	36.	H 17	e 45
25.	A 14	A 83	37.	D 32	F 44
26.	F 52	h 57-G	38.	H 16	e 35
27.	f 57-h	A 33-b	39.	D 23	A 78
28.	F 74 [6]	H 84	40.	F 56-f [7]	D 27×g
29.	F 65×	E 86	41.	D 27-D	C 27×D
30.	A 84×H	F 84-A	42.	E 27-C	g 56-F
31.	D 42×	A 53	43.	H 56×g	A 76
32.	H 14	D 75		——	

N° CXLIX. PARTIE DU CAVALIER (IRRÉGULIÈRE). [1]

28 Octobre 1849.

M. Paul MORPHY (blancs).			M. R... (noirs).	
1.	e 45	e 55	2. G 36	B 63

(3) En prenant avec la Dame, Les Noirs perdent un temps, la Dame sera immédiatement attaquée et renvoyée.

(4) Cette faute fait perdre une Pièce ; D 38 était le coup juste.

(5) Les Noirs profitent habilement de la faute de leur adversaire.

(6) 25, F 43× n'avançait rien du tout, puisque les Noirs pouvaient couvrir avec leur Fou.

(7) Un dernier essai infructueux. L. K.

(1) Nous devons cette jolie partie à l'obligeance de M. Ernest Morphy, de la Nouvelle-Orléans, qui nous écrit à cet égard les lignes suivantes :

« Nouvelle-Orléans, 31 octobre 1849.

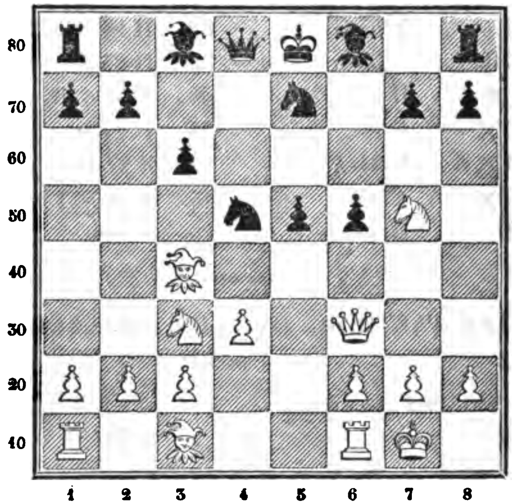
» Mon cher Monsieur,

» Je vous envoie ci-jointe une partie d'Échecs jouée le 28 courant, par M. R... et le jeune Paul Morphy, mon neveu, âgé seulement de douze ans. Cet enfant n'a jamais ouvert un traité d'Échecs ; il a appris le jeu de lui-même, en suivant les parties jouées entre les membres de sa famille. — Dans les débuts, il joue les coups justes,

3.	F 43	f 56 (2)	7.	e 54-d	G 54-e
4.	d 34	G 66	8.	B 33	B 75
5.	o—o	d 64	9.	D 36	c 63 *Pl.*
6.	G 57 (3)	d 54			

Position après le 9e coup des Noirs.

CXLIX.



comme par inspiration ; et l'on est étonné de la précision de ses calculs dans le milieu et à la fin des parties. — Assis devant l'Échiquier, nulle agitation ne se révèle sur son visage, comme dans les positions les plus critiques ; dans ces cas, il siffle ordinairement un air entre ses dents et cherche avec patience la combinaison qui doit le tirer d'embarras. Aussi, fait-il trois ou quatre parties assez ardues chaque dimanche (seul jour où son père lui permette de jouer) sans éprouver la moindre fatigue. »

(2) Le coup juste eût été F 53. Ce Gambit en second est vicieux parce que les Noirs ouvrent au Fou Blanc une ligne d'attaque qui les empêchera de roquer.

(3) Bon coup d'attaque, avec lequel les Blancs entrent dans le début du Cavalier sur lequel feu Bilguer nous a laissé son mémorable ouvrage.

(4) Coup délicieux, profondément calculé. Si h 68 11, D 58 ✕ g 67 12, F 54-G D54-F (Si g 58-D 13, B 66 ✕✕) 13, B 66 ✕ E 84

10.	B 45 (4)	f 45-B (5)	17.	c 34-f	E 66
11.	D 76 ×	E 74	18.	b 42	C 65
12.	D 65 ×	E 73 (6)	19.	H 15	C 87
13.	D 55 × e	D 64	20.	C 22 ×	E 57
14.	D 64 × D	E 64-D	21.	H 55 ×	E 68
15.	G 76 ×	E 65	22.	C 13 ×	g 57
16.	G 88-H	f 34-d	23.	H 57-g (7)	——

N° CL. PARTIE DU CAVALIER DÉFENSE RUSSE. 2. (1)

30 Septembre 1850.

M. M..... (BLANCS).			M. N..... (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	6.	d 44	f 66
2.	G 36	G 66	7.	f 46	B 74
3.	G 55-e	G 45-e	8.	B 33	f 55-G
4.	D 25	D 75	9.	B 54	B 66 (2)
5.	D 45-G	d 64			

14, B 54-D g 58-D 15, G 76 × E 85 16, B 73 × E 76-G 17, B 81-A B 54 18, c 43 B 42 19, C 35 B 23 20, A 13 B 35-C 21, f 35-B F 64 22, c 53 F 82 23, f 45, et le Cavalier Blanc n'est plus en danger, puisque le Fou Noir F ne peut pas bouger.

(5) La prise du Cavalier nous paraît fort daugereuse. Il aurait peut-être mieux valu jouer D 73.

(6) En revenant avec le Roi à sa case, les Noirs s'exposaient à un autre danger. La suite en aurait pu être 15, D 76 × E 74 16, d 45-f et les Blancs regagnaient la Pièce perdue, gardant la position supérieure.

(7) Brillamment terminée une jolie partie qui aurait fait honneur à nos meilleurs amateurs. L. K.

---

(1) Voir les parties LXXXI, CXXXVIII.

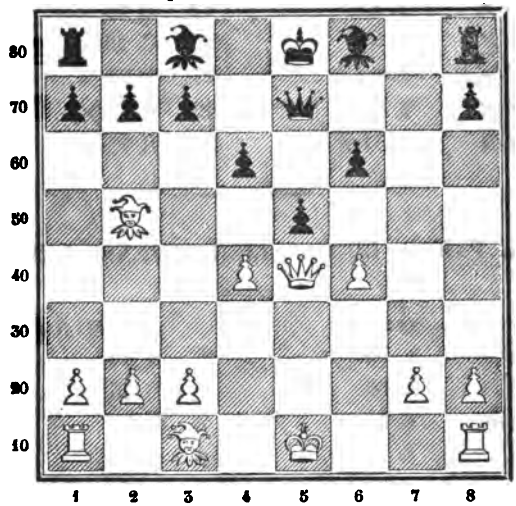
(2) Le coup juste.

(3) Cet échec semble être très-bon, parce qu'il force les Noirs, ou à déplacer leur Roi, ou à perdre la Tour et deux Pièces contre le Fou. Nonobstant cela, les Noirs auront beau jeu.

10.	B 66×B	g 66-B	11.	F 52✕[3] *Pl.* c 63	

Position après le 11e coup des Blancs.

CL.



12.	F 63×c	b 63-F	19.	E 16	D 14✕
13.	D 63×b	E 76 [4]	20.	E 26	D 36✕
14.	D 81-A	C 72	21.	E 15	F 77
15.	D 71-a	f 44×d	22.	D 44-f	H 85✕
16.	E 26	H 87	23.	E 24	H 25✕
17.	H 17	D 45	24.	E 14	H 26✕
18.	g 37	D 23×c	25.	E 15	D 25✱

(4) Le Roi Noir est maintenant à l'abri de toute attaque, tandis que le Roi Blanc se trouve exposé au plus grand danger. L. K.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU DIXIÈME NUMÉRO.

POSITION CURIEUSE.

Nº 10, Composée par M. Bilguer.

	B ♔ 57	N ♚ 63
1.		A 55 ✕ e*
2.	H 55-A	d 24
3.	H 54	E 54-H
4.	d 74	d 14+D
5.	d 84+D ✕	E n'importe où.
6.	D 14-D	——

* Les Noirs peuvent annuler la partie en poussant le Pion.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

LXXXV. *Mat en 3 coups,*
Par M. Loquin.

	B ♔ 76	N ♚ 56
1.	B 66	E 55-F
2.	A 63	E 56
3.	A 53 ✱	

LXXXVI. *Mat en 4 coups,*
Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 83	N ♚ 66
1.	E 72	c 63
2.	B 74 ✕	E 65-e
3.	E 63-c	G 66
4.	B 53 ✱	

LXXXVII. *Mat en 5 coups,*
Par M. Preuss.

	B ♔ 42	N ♚ 55
1.	E 33	E 54
2.	C 31	E 55
3.	b 42	E 54
4.	C 22	E 55
5.	E 43 ✱	

LXXXVIII. *Mat en 6 coups,*
Par M. Borely.

	B ♔ 54	N ♚ 41
1.	E 43	E 51
2.	B 73	E 41
3.	C 68	E 51
4.	C 24 ✕	E 41
5.	E 33	E 51
6.	E 32 ✱	

SOLUTION DES PROBLÈMES DU ONZIÈME NUMÉRO.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

LXXXIX. *Mat en 2 coups,*
Par M. Grosdemange.

	B ♔ 15	N ♚ 45
1.	D 36 ✕	E 36-D
2.	B 55 ✱	

XC. *Mat en 2 coups,*
Par M. Preuss.

	B ♚ 38	N ♔ 58
1.	C 57-g	h 57-c
2.	A 88 ✱	

XCI. *Mat en 5 coups,*

Par L'ANONYME DE LILLE.

	B ♔ 47	N ♚ 68
1.	H 15	E 78
2.	H 18 ×	F 68
3.	H 68 × F	E 68-H
4.	G 57	C 78
5.	G 76-f ✱	

XCII. *Mat en 5 coups,*

Par M. MATFELD.

	B ♔ 41	N ♚ 43
1.	D 26	F 62 ou H
2.	D 56	A 53
3.	A 83	F 73
4.	A 73-F	n'importe quoi.
5.	D 52, 53 ou 54 selon ✱	

SOLUTION DES PROBLÈMES DU DOUZIÈME NUMÉRO.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

XCIII. *Mat en 3 coups,*

Par M. LOQUIN.

	B ♔ 17	N ♚ 44
1.	g 37	F 82
2.	D 42 ×	C 43
3.	D 53 ✱	

Variante.

1.		F 62 ou 53
2.	H 45 ×	E 45-H
3.	D 46 ✱	

XCIV. *Mat en 3 coups,*

Par M. GROSDEMANGE.

	B ♔ 68	N ♚ 88
1.	C 55 × B	G 55-C
2.	D 81	n'importe quoi.
3.	B 76 ✱	

XCV. *Mat en 5 coups,*

Par L'ANONYME DE LILLE.

	B ♔ 12	N ♚ 48
1.	G 56	E 57
2.	G 48	C 77 ou 86
3.	D 56 ×	E 48-G
4.	D 46 ×	E 38
5.	D 37 ✱	

XCVI. *Mat en 5 coups,*

Par M. MATFELD.

	B ♔ 72	N ♚ 53
1.	B 41 ×	C 41-B
2.	C 86 ×	F 64
3.	D 73 × c	E 54
4.	D 43 ×	E 55
5.	C 77 ×	

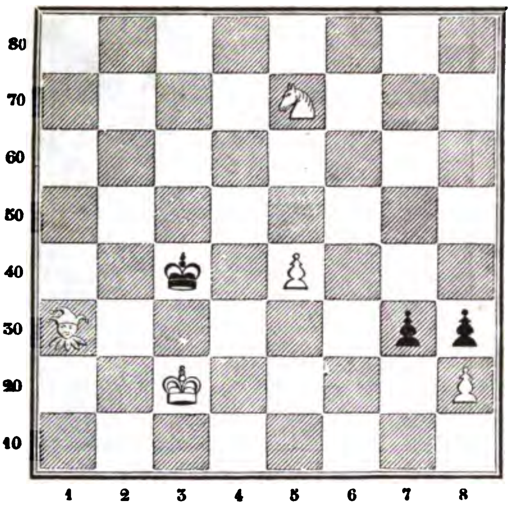
Variante.

2.		H 64
3.	D 73 × c	E 54
4.	D 43 ✱	

POSITIONS CURIEUSES.

Nº 11, FIN D'UNE PARTIE JOUÉE LE 9 NOVEMBRE 1850, ENTRE:
M. KIESERITZKY (BLANCS) ET M. WITCOMB (NOIRS).

NOIRS.

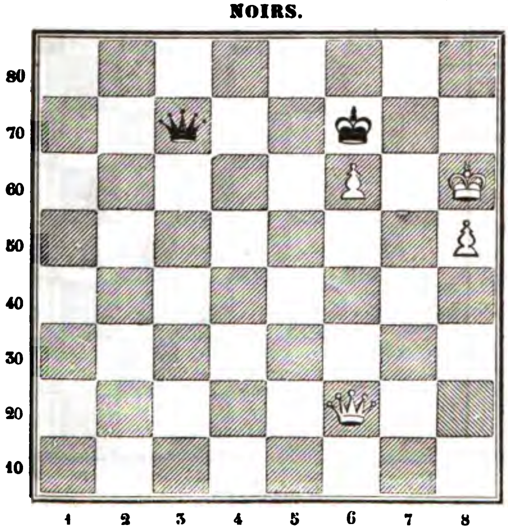


BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Nº 12, FIN D'UNE PARTIE JOUÉE LE 10 NOVEMBRE 1850, ENTRE:
M. SCHULTEN (BLANCS), ET M. LAROCHE (NOIRS).

NOIRS.



BLANCS.

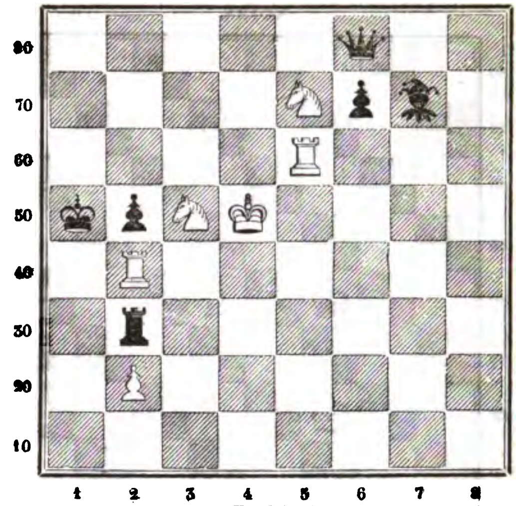
Les Blancs jouent et gagnent.

PROBLÈMES AVEC CONDITION.

Composé par M. BORELY.

NOIRS.

XXXV.



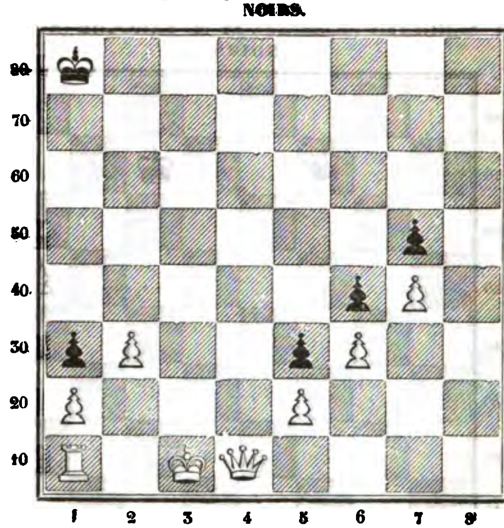
BLANCS.

Les Blancs forçent les Noirs à les faire Mat en 4 coups.

Composé par M. KIESERITZKY.

NOIRS.

XXXVI.



BLANCS.

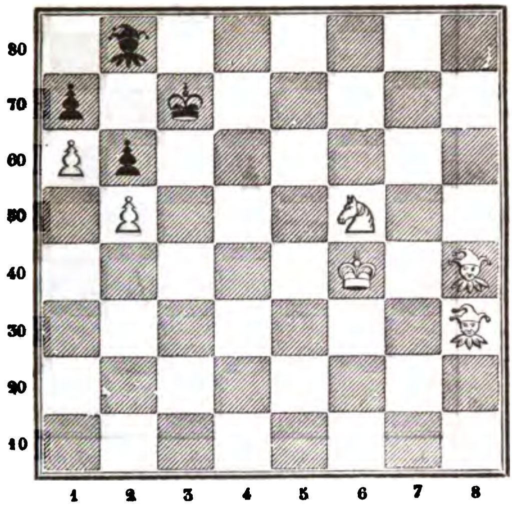
Les Blancs, sans jouer ni leur Roi ni leurs Pions, font le Roi adverse Mat sur la case 11.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. LOQUIN.

NOIRS.

XCVII.



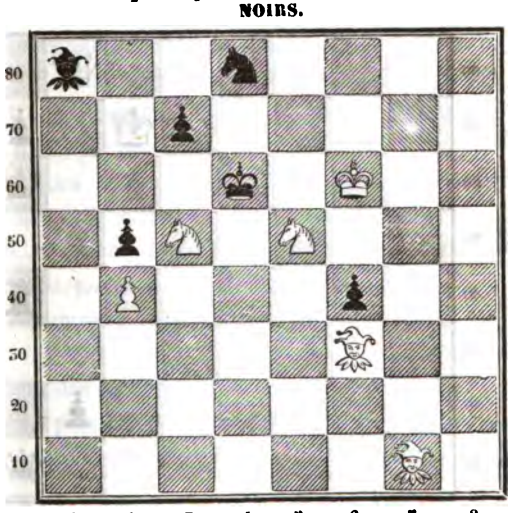
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. GROSDEMANGE.

NOIRS.

XCVIII.



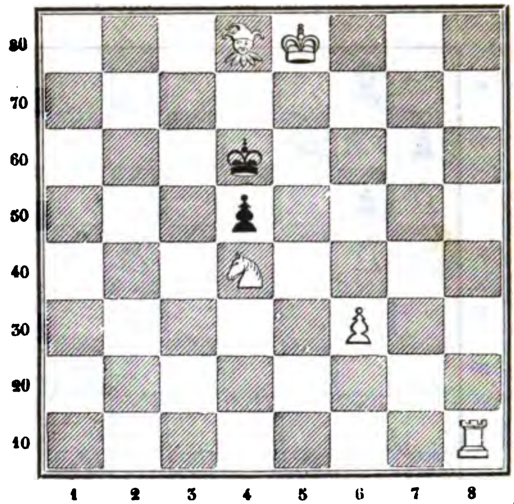
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Kling.

NOIRS.

XCIX.



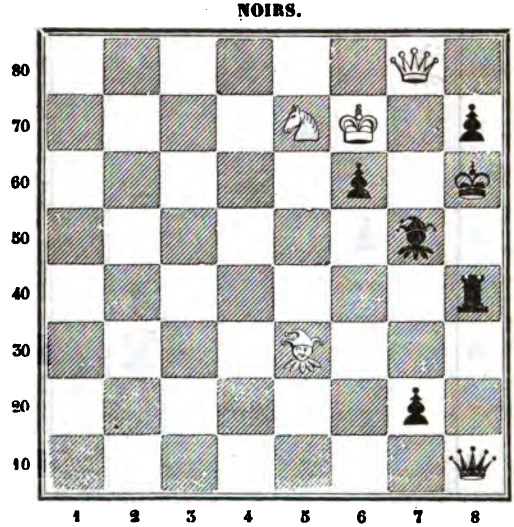
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

C.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

CERCLE DES ÉCHECS.

STATUTS.

ARTICLE 1er. Les amateurs du jeu des Échecs forment une réunion sous le nom de *Cercle des Échecs.*

ART. 2. La réunion se compose de membres permanents et de membres temporaires. Par le fait de leur admission, ils déclarent adhérer aux présents statuts.

ART. 3. Les membres permanents ne pourront pas excéder le nombre de quatre-vingts, non compris les membres honoraires. Lorsque le nombre de quatre-vingts sera atteint, un droit d'entrée pourra être établi.

ART. 4. Les membres permanents sont ceux qui paient l'abonnement de l'année entière ;

Les membres temporaires sont ceux qui ne paient d'abonnement qu'une partie de l'année et qui n'ont pas leur domicile à Paris.

ART. 5. L'abonnement annuel est de cent francs ; il part du 1er janvier, il est payable d'avance.

Lorsqu'il y aura moins de six mois à courir, le membre entrant payera les six mois complets ; ou en payant au prorata du temps à courir, il s'engagera pour l'année suivante.

L'abonnement temporaire est fixé à douze francs par mois.

ART. 6. Les membres permanents nomment entre eux une commission ;

Ils disposent des diplômes de membre honoraire ;

Ils ont une part proportionnelle dans la propriété du mobilier dont un inventaire sera dressé et transcrit sur le registre des procès-verbaux ;

Ils ballottent les présentations, admettent au scrutin secret à quatre boules blanches contre une noire.

Ils font les honneurs du Cercle sur l'invitation spéciale de la commission.

Ils jouissent du droit d'inviter au Cercle un étranger pendant huit jours sous leur responsabilité.

Les anciens membres démissionnaires sont soumis au scrutin, mais sans être astreints à une nouvelle présentation.

Le jeudi est le jour désigné pour ce ballottage qui restera ouvert de midi à cinq heures.

Le nom de chaque invité sera inscrit sur le registre *ad hoc.*

ART. 7. Les noms de tous les membres du Cercle seront inscrits sur un tableau placé dans une des salles du Cercle.

Un extrait du cahier des charges sera également affiché ainsi que les statuts.

Les présentations seront signées par deux membres permanents; elles seront affichées pendant huit jours.

ART. 8. La commission se compose de neuf membres; elle est nommée en assemblée générale des membres permanents, sur bulletins de liste et à la majorité des voix. Les bulletins signés n'exigeront pas la présence.

Un scrutin séparé a lieu pour la nomination du président et un second pour la commission.

L'assemblée générale a lieu le deuxième dimanche de décembre.

Les membres de la commission sont nommés pour un an.

La commission sera renouvelée chaque année; ses membres seront toujours rééligibles.

La commission dirige moralement le Cercle;

Elle reçoit les membres temporaires et fixe le temps de leur abonnement;

Elle accorde sur la demande des membres une carte d'entrée pour une durée de huit jours;

Elle nomme les commissaires de semaine, fait afficher les avis qui peuvent intéresser le Cercle, veille au maintien des convenances, de la régularité et de l'observation des statuts; applique les peines prévues par les statuts, et soumet les cas graves à l'assemblée générale convoquée à cet effet;

Elle veille à l'exécution du traité passé avec l'entrepreneur, en débat, discute et modifie les clauses.

La commission peut accorder la faculté de payer la cotisation en deux fois, sur la demande d'un membre, lequel dans ce cas souscrit un bon à l'ordre de l'entrepreneur.

La commission est chargée de délibérer sur les demandes ou propositions faites par les membres, qui doivent les signer sur un registre à ce destiné.

La lettre d'avis d'admission d'un membre est signée par le président ou le vice-président, ou en leur absence par un des membres de la commission.

Art. 9. Le Cercle admet les divers jeux dits de commerce, à l'exclusion de tous jeux de hasard tels que le baccarat, le lansquenet. Tous les jeux pour être admis devront être approuvés par la commission qui en fixera le prix.

Art. 10. La règle obligatoire, à l'égard de chaque jeu, est approuvée par la commission.

Le prix des cartes et des bougies pour le whist est fixé à un franc par personne et par séance, quelque soit le temps que l'on joue. Le trictrac est fixé à cinquante centimes par personne et par séance.

Le prix du billard est fixé, par heure, à soixante centimes le jour, et à un franc vingt centimes le soir.

Le Cercle est ouvert à midi et fermé à une heure du matin. Passé une heure, chaque membre qui restera au Cercle payera un franc d'amende, et passé deux heures il payera cinq francs d'amende, le tout au profit du Cercle, sauf un quart qui sera attribué au garçon chargé de prévenir les membres au moment du départ.

Il est formellement interdit de fumer dans les salons du 1er, la tabagie étant exclusivement établie au billard.

On ne peut garder son chapeau dans les salons du Cercle.

Le Cercle aura les journaux et les brochures autant que possible.

Art. 11. Le but dans lequel le Cercle est formé étant de faciliter le développement du jeu des Échecs qui réclame spécialement le silence, toute conversation suivie à haute voix qui serait de nature à troubler l'ordre est interdite et devra cesser sur la simple invitation d'un membre de la commission.

Si un membre était prévenu de s'être rendu coupable dans l'intérieur du Cercle de l'inobservation du présent règlement, il sera appelé devant la commission qui, après l'avoir entendu, délibérera

s'il doit être soumis soit à une simple observation ou à la censure de la commission ; cette décision, en cas d'affirmative, pourra être inscrite au procès-verbal. En cas plus grave, la commission en référera à l'assemblée générale.

ART. 12. Les frais du Cercle sont donnés à forfait à un entrepreneur aux clauses et conditions d'un traité spécial, dont un extrait sera affiché dans le salon.

L'entrepreneur n'a de rapports qu'avec la commission pour les affaires du Cercle.

Il conserve le droit de résiliation en prévenant trois mois avant le 31 décembre.

Liste des Membres du Cercle.

MM. Aubert, négociant, 267, rue Saint-Honoré.
Basta, propriétaire, 16, rue de la Paix.
Berkheim (baron), ✻ 42, rue de Luxembourg.
Cabanellas (docteur), 2, rue de Trudon.
Caraman (duc de), ✻ 74, rue de l'Université.
Carlini, artiste, 3, rue Chaptal.
Chevet, propriétaire, 34, rue de l'Université.
Choquet ✻, chef de division à l'administration des postes.
Courbonne (de), rentier, 5, quai Voltaire.
Crampel, ancien négociant, 18, rue Louis-le-Grand.
Deboyve, rentier.
Delannoy, professeur, 37, rue Saint-Denis.
Delondres (docteur-médecin), 32, rue Neuve-Saint-Merry.
Desherbiers ✻, ancien sous-préfet, 8, rue Madame.
Devinck ✻, ancien président du tribunal de commerce, membre du conseil général de la Seine, 285, rue Saint-Honoré.
Doazan, propriétaire, 14, rond point des Champs-Élysées.
Ducasse, négociant, 15, rue Thévenot.
Dumas, propriétaire, 20, rue de la Banque.
Du Ménil (baron), à Nogent-sur-Marne.
Gréville, rentier, rue Neuve-des-Petits-Champs, au coin de celle de la Paix.
Guibert, rentier, aux Batignolles, 66, rue Saint-Louis.
Guide, propriétaire, ancien banquier à Nice, 27, r. Croix-des-Petits-Champs.
Hartmann père (Henry), fabricant, à Munster, Haut-Rhin.
Hersent, rentier, 12, rue Laffitte.
Joly, rentier, 36, rue Neuve-Saint-Eustache.
Jouet (Frédéric), rentier, 36, rue Laffite.
Kaërbout (baron de), 54, r. de la Ferme-des-Mathurins.
Kieseritzky, professeur d'Échecs, 24, rue Dauphine.
Laroche (Félix de).
Latham, banquier, à Ingouville (Seine-Inférieure).
Lecrivain, inspecteur à la comp. du Phénix, aux Thernes, 62, r. des Acacias.

MM. Leduc, 106, faubourg Poissonnière.
Lemaître (Jacques), 19, rue Richelieu.
Lotzbeck (baron de), 42, rue du Luxembourg.
Marguerite, propriétaire, 61, rue Saint-Lazare.
Millot, chef de bureau au ministère des finances, 42, rue du Monthabor.
Mondeville (de), propriétaire, 8, rue Greffulhe.
Muret, rentier, 24, rue de Boursault.
Nettancourt (colonel marquis de) ✻, 11, quai Voltaire.
Nusse, rentier, ancien juge de paix.
Odeard ✻ (chevalier), ancien député, 5, rue de Poitiers.
Oudard (Louis), négociant, 1, rue Baillette.
Ouizille, joaillier, 1, rue du Bac.
Pasquier, rentier propriétaire, à Tours.
Perardel Brochard, propriétaire, à Châlons-sur-Marne.
Pontalba (comte de), 350, rue Saint-Honoré.
Provost, artiste, 3, rue Neuve-Saint-Augustin.
Pujol, pharmacien, 137, rue Saint-Denis.
Rebut propriétaire, 12, rue de Vendôme.
Rowley (Charles), baronet, 15, rue de la Madeleine.
Sasias, négociant, 51, galerie Vivienne.
Saint-Amant, 3, quai d'Orsay.
Sainte-Croix (marquis de) ✻, à Survie, Orne.
Tonnellé, avocat, 70, rue de Seine.
Varaigne (général baron de) ✻, 17, boulevard de la Madeleine.
Vaufreland (comte de) ✻, 22, rond-point des Champs-Élysées.
Vielle, propriétaire du café de la Régence, 243, place du Palais-National.
Vuillermet, négociant, rue de Mulhouse.
Wittersheim, imprimeur, 8, rue Montmorency.
Worms de Romilly, 17, rue Tronchet.

Membres Honoraires.

MM. Calvi, de Modène.
Chamouillet, de Versailles.
Heydebrand de la Lasa, de Berlin.
Jaenisch (major), de St.-Pétersbourg.
Laroche, de Bayonne.
Lewis, de Londres.
Mongredien, de Londres.

MM. D'Oppen, de Berlin.
Petrow, de Varsovie.
Schulten, de New-York.
Staunton, de Londres.
Szèn, de Pesth.
Walker, de Londres.

Commission.

MM. De Caraman, président.
Devinck, président honoraire.
Gl. de Varaigne, vice-présid.
Crampel, secrétaire-trésorier.
Sasias, commissaire.

MM. Kieseritzky, commissaire.
Delondres, id.
Ouizille, id.
Carlini, id.
Pujol, id.

LES ANCIENS CAFÉS DE PARIS.

Le Café de la Régence et le Cercle des Échecs.

Nous empruntons au journal l'*Illustration* un article de l'un de nos collaborateurs habituels, et nous croyons faire plaisir aux lecteurs en le reproduisant ici.

« Il existe à Paris d'anciens établissements affectés aux distractions du public, auxquels leur situation ou certaines spécialités ont donné l'heureux privilége de traverser les époques révolutionnaires de toute nature en conservant, avec leur antique renommée, la vogue que se disputent incessamment des établissements plus nouveaux, mais fondés sur des bases moins solides.

Quelques-uns de ces établissements, tels que le café Procope et le café de Foy, ont gardé la simplicité native de leur décoration première; d'autres, au contraire, sans précisément sacrifier, comme leurs émules modernes, au veau d'or du luxe, se sont cependant inclinés devant le progrès et ont su allier une élégante simplicité au confortable devenu si nécessaire à nos habitudes actuelles.

C'est parmi ces derniers que nous rangeons le café de la Régence, auquel aurait cependant suffi la célébrité européenne que la fréquentation habituelle des joueurs d'Échecs lui a depuis longtemps acquise. Devenu, depuis la fermeture des salons de la rue de Richelieu, l'unique refuge des membres qui y continuent le Cercle des Échecs, le café de la Régence peut seul aujourd'hui donner le droit à l'amateur de s'intituler joueur d'Échecs ; hors de cette enceinte, on joue avec des Échecs, mais on ne joue pas aux Échecs.

L'établissement du café de la Régence remonte à l'époque que son nom indique, et il a vu s'asseoir successivement à ses tables, Voltaire, Jean-Jacques et Jean-Baptiste Rousseau, le maréchal de Saxe, Franklin, Marmontel, Bonaparte et Louvet, l'auteur de Faublas.

Celui-ci, en retraçant l'apparition du chevalier au café de la Régence, a dépeint merveilleusement le joueur d'Échecs. Rien de plus charmant que la colère de cet adversaire vaincu, qui fait retomber ses fautes et la perte de sa partie sur les soupirs du pauvre cheva-

lier murmurant le nom de sa maîtresse. « Maudits soient les amoureux! — Comment, Monsieur? Je ne comprends pas. — Vous ne comprenez pas? Eh bien! regardez : un Échec à la découverte! — Qu'a de commun cet Échec.....— Comment, ce qu'il a de commun! Il y a une heure que vous tournez autour de moi. Et ma chère Sophie par-ci, et ma jolie cousine par-là! Moi, j'entends vos fadaises, et fais des fautes d'écolier. *Monsieur, quand on est amoureux, on ne vient pas au café de la Régence.* »

De nos jours, l'étude des combinaisons n'a plus assez de sévérité pour imposer silence aux amoureux; mais elle n'en a pas moins son originalité, son type et ses excentricités. Plusieurs écrivains, en parlant du café de la Régence, qu'ils appelaient un piano à queue, à cause de sa forme assez semblable à ce meuble, ont retracé avec plus ou moins de bonheur les joueurs d'Échecs, dont nous empruntons une monographie très-caractéristique au *Palamède*, journal spécial des Échecs.

« Un bon mot, une figure épanouie, la lecture d'un article de journal, un bonjour, une poignée de main, l'offre d'une prise de tabac au spectateur encore inaperçu, la consultation de l'horloge, la sollicitude pour son manteau, son chapeau, sa canne, son parapluie; l'impatience sur une fin de partie, la main caressant le menton, le regard planant sur la galerie, le balancement, le roulis sur soi-même; la parole vive, précipitée, caustique, sont autant d'indices d'une belle position, d'une victoire assurée.

» Le corps incliné, le regard fixement attaché sur l'Échiquier, la figure écarlate, le coude appuyé sur la traverse ou sur le mouchoir, les mains serrant convulsivement la table de marbre, les pièces roulant machinalement entre les doigts, l'interpellation aux membres de la galerie, l'oscillation de la tête, le tremblement des pieds, le pianottement des doigts, le martellement des pièces, l'Échec au Roi prononcé avec une espèce de fureur, présage une défaite prochaine. Dirai-je encore que chaque partie perdue devait être nécessairement gagnée, que la plus belle position appartenait au vaincu, que la supériorité des combinaisons devait assurer le succès; qu'il n'a pas été battu, qu'il a laissé échapper la victoire en commettant une erreur, une faute. Admirable résumé de la faiblesse humaine! Comme si l'on perdait une partie d'Échecs autrement que par une faute! »

Parmi les noms illustres précédemment cités, aucun n'a conquis sur l'Échiquier cette réputation qui fait le grand joueur d'Échecs. Napoléon lui-même n'était qu'un joueur à la tour, malgré sa prédilection pour cette science. La France, cependant, n'est pas restée en arrière dans cette arène de l'intelligence; longtemps même elle y a tenu le premier rang ; car le café de la Régence a servi de palais à Philidor, à Deschapelles et à de La Bourdonnais, joueurs dont le génie fit retentir l'univers entier. Si de nos jours la question de la suprématie des amateurs français sur ceux des autres nations n'est pas aussi nettement dessinée qu'à l'époque où vivaient ces notabilités, la Régence compte aujourd'hui, au milieu de son temple, un grand nombre d'amateurs fort distingués, parmi lesquels nous citerons particulièrement : MM. Saint-Amant, Kiezeritsky, le merveilleux lutteur des parties sans voir, MM. Laroche, Sasias, Lecrivain, Devinck, Benoît Crampel, Pujol, et bien d'autres encore, dont le talent, assurément, mériterait un examen que ne comportent pas les limites restreintes de cet article.

Si les études sérieuses n'enfantent pas des prodiges comme au temps des Philidor et des La Bourdonnais, l'amour du culte sacré ne s'en est pas moins rapidement développé parmi nous depuis quelques années. Le temple était devenu trop petit et ne suffisait plus à contenir la jeunesse studieuse, qui se complaît délicieusement dans les nobles distractions qu'offrent les combinaisons de l'Échiquier.

C'est alors que de nouveaux salons sont devenus, pour les jeunes amateurs, une succursale du café de la Régence, où les habitués rivalisent de talent avec ceux de la mère patrie, et que le vieux Cercle des Échecs de Paris, ainsi rajeuni par les soins de M. Vielle, a pu être reconstitué dans les conditions les plus désirables ; si l'on joint à ces conditions les charmes que présente toujours la conversation parmi les membres d'une société scientifique, on peut affirmer, sans hésitation, que ce Cercle forme une des réunions les plus attrayantes de la capitale. Ce Cercle, en effet, compte de grandes illustrations dans la magistrature, la littérature, les sciences et les arts, et l'observateur éprouve un véritable sentiment de plaisir en voyant ces hommes sérieux et méditatifs consacrer leurs moments de loisir à une étude qui repose, en même temps qu'elle entretient les facultés intellectuelles. »

ALP. DELANNOY.

LE TOURNOI D'ÉCHECS A LONDRES.

Extrait de la *Gazette des Échecs* de Berlin.

L'idée ressemble au grain de blé. Déposé dans le sein de la terre, son germe s'éveille aux tièdes rayons du printemps, et bientôt il devient un arbre magnifique et chargé de fruits. Telle fut l'idée de Bledow d'un congrès échiquien à Trèves, à Aix-la-Chapelle, à Anvers. Le temps, alors, n'était pas favorable : la France et l'Angleterre, sorties à peine d'une première lutte, en préparaient une seconde, et les congrès doivent suivre la paix et non la précéder.

M. Murner essaya de déposer une pareille semence à Altenbourg : elle n'y leva point. La diète échiquienne échoua : elle eut le sort de beaucoup de diètes, surtout en Allemagne. Enfin, l'Angleterre vient de convier à un grand tournoi tous les peuples de la terre ; tous les peuples s'y rendront, car l'idée d'une telle réunion est aujourd'hui pratiquement possible, grace à la domination qu'exercent partout les intérêts industriels. Notre grand empire échiquien est donc maintenant dans sa période de développement. Bien des héros auraient honte d'aller à Londres pour un simple jeu; mais pour l'exposition de l'industrie, c'est autre chose, tout scrupule s'évanouit ; et pendant cette réunion de tous les peuples du globe, pourquoi ne consacrerait-on pas quelques instants aux Échecs ?

Déjà les chefs et les porte-drapeaux sont désignés. Hélas ! le nôtre nous manque ; l'Allemagne paraîtra en deuil au congrès ; l'Inde n'enverra point Ghulam-Capim : il repose près de ses pères, sur les sables de Coromandel ; et Cochrane, le chevalier sans peur et sans reproche, reviendra-t-il de Calcutta aux rivages d'Albion ? Verra-t-on avec lui Moheschunder-Bonneryée, Warris-Ally, le brahmine Pounah et d'autres guerriers de couleur ? Le valeureux Saint-Amant abandonnera-t-il ses rêves d'or de la Californie, ou faudra-t-il lui crier avec Virgile : *Auri sacra fames*, etc., ou, avec Henri IV : « *Pends-toi, Crillon, on s'est battu à Londres, et tu n'y étais pas ?* »

Voilà les questions dont le mois de mai prochain nous donnera la solution dans le féerique palais de Hyde-Parck.

Il en est d'autres sur lesquelles nous pouvons, dès maintenant, établir une discussion ; elles se divisent en deux catégories : la première concerne le ministre de l'intérieur du royaume échiquien ; la deuxième touche aux rapports de droit international.

Nous passons sous silence la première, qui comprend les points suivants : Réception des délégués, choix d'un local pour les réunions, tenue, clôture, obligations de l'assemblée ; nos amis d'outre-mer n'oublieront pas que les plus vaillants héros ne sont pas toujours les mieux pourvus des biens de ce monde, à moins que, d'après l'exemple du grand Cid, qui laissait pour gage deux sacs de sable, ou d'Albuquerque, qui laissait une portion de sa barbe, un jeune héros ès-Échecs ne laisse une barbe entière à ses créanciers.

La deuxième catégorie de questions est bien plus importante. Nous résistons malgré nous au désir de développer ce sujet : nous voulons simplement l'indiquer aujourd'hui.

1° Fondation d'un empire universel des Échecs, qui existe déjà, mais qui n'est pas convenablement constitué ;

2° Conseil d'état et parlement échiquien, convocation annuelle, lieu de réunion, mode d'élection.

Les États particuliers peuvent avoir un centre, un empire universel n'en a point ; dans son sein il n'est plus de ville ou de pays éloigné : le centre est partout. Londres et Vienne, Paris et Berlin, Saint-Pétersbourg et Pékin, Rio-Janeiro et New-York ont les mêmes droits à devenir le siége de l'assemblée. Il conviendra seulement de désigner ce lieu un an d'avance.

3° Élection de l'empereur, ou lutte pour la couronne.

L'assemblée constituante déterminerait les formes et les règles à suivre pour tous les articles précédents. Ce concours annuel pour disputer l'empire entretiendrait admirablement les forces vives du pays. L'empereur donnerait son nom à l'année, comme faisaient les consuls à Rome.

4° Uniformité de langage, de notation et de lois.

La formation d'un code civil et pénal pourrait être proposée dans la prochaine réunion.

5° Tribunal échiquéen dans les États particuliers et cour suprême de l'empire; forme de la procédure.

6° Ordre échiquéen : serait chevalier quiconque prendrait part au tournoi; finances.

En voilà beaucoup trop pour une première assemblée : nous serions fort heureux s'il se faisait seulement quelque chose. Bon courage! D'OPPEN.

MÉLANGES.

Nous avons trois nouvelles pertes à enregistrer. M. de Schumacher, le célèbre astronome, une des gloires de la science de notre époque, vient de succomber à Altona, dans un âge déjà avancé. Ce triste événement enlève aux Échecs un amateur de grand mérite. M. de Schumacher était autrefois en correspondance active avec Deschapelles et La Bourdonnais, et en dernier lieu avec les rédacteurs en chef de principales feuilles d'Échecs. Sa mort laissera un grand vide à Altona, car c'était principalement chez lui que MM. Preuss, Petersen, Brede et autres amateurs distingués de cette ville se réunissaient. La proposition de le nommer membre honoraire du Cercle de Paris avait déjà été faite lorsque nous reçûmes la nouvelle de sa mort.

Nous éprouvons le même regret en annonçant aussi le décès de M. Harry Wilson, capitaine dans la marine anglaise, où il avait servi honorablement sous quatre règnes. Son caractère doux et ses manières élégantes autant que ses vastes connaissances et une probité à toute épreuve, lui avaient gagné les sympathies de toutes les personnes qui se trouvaient en relations avec lui. Comme joueur d'Échecs, il était d'une très-belle force. Dans le grand Match entre MM. Saint-Amant et Staunton, il était, avec M. Worrell, témoin de ce dernier.

Enfin, nous avons à annoncer la mort de M. Schorn, peintre allemand très-distingué, et amateur d'Échecs d'une rare force. N'ayant jamais voulu étudier les ouvrages, il restait toute sa vie empirique,

ce qui ne l'empêchait pas de subir maintes fois des revers lorsqu'il se trouvait en face d'un Bledow, Bilguer, Heydebrand ou Hanstein. En revanche il écrasait les amateurs d'une force secondaire en débitant, en dépit de la science, par les coups les plus abnormes.

Dans ce dernier temps, beaucoup de Matchs ont été joués au café de la Régence.

Notre spirituel et courageux collaborateur, M. Delannoy, a voulu essayer un tour de force en donnant le Pion et le trait à M. Journoud. L'essai, on peut le dire, a réussi, car sur cinq parties, chacun en a gagné deux; une seule partie a été nulle. Malgré ce résultat nous sommes porté à croire que ces deux redoutables champions préféreront de jouer dorénavant à but.

D'autres Matchs ont été joués par MM. Preti, Mestre, Campbell, de Sivers et Potier, dont quelques-uns ne sont pas encore terminés. Nous ne pouvons pas assez insister sur l'avantage qu'offrent les Matchs aux amateurs pour mesurer leurs forces respectives.

Notre Cercle vient de nommer membres honoraires :

M. d'Oppen, membre de la première chambre de Prusse, conseiller supérieur à la Cour de cassation, président du Cercle des Échecs de Berlin, rédacteur en chef de la *Gazette des Échecs de Berlin*, auteur de plusieurs articles fort remarquables sur les Échecs.

M. Schulten, président du Cercle des Échecs de New-York, ancien membre du Cercle des Échecs de Paris, amateur d'Échecs de grande force.

M. Chamouillet, président du Cercle des Échecs de Versailles, ancien membre et commissaire du Cercle des Échecs de Paris, amateur d'Échecs de grande force.

Le Cercle a été favorisé par la visite de deux amateurs distingués de la province : M. Laigle, de Valenciennes, et M. Papin, de Lyon. Tous les deux tiennent, dans leurs villes respectives, le sceptre des Échecs, que nul amateur n'oserait leur disputer.

Les parties par correspondance sont tellement en vogue, que la place commence à nous manquer pour les enregistrer toutes. Nous ne pouvons pourtant pas retenir les belles parties jouées entre Londres et Amsterdam, Berlin et Potsdam, Winterthur et Bâle, Breslau et Leipzig ; et entre MM. Lange, de Magdebourg, et Lichtenstein, de Glogau. Nos lecteurs les trouvent toutes dans ce numéro.

Un combat fort intéressant a eu lieu en Suisse, entre les villes de Winterthur et Zurich. Winterthur envoya onze amateurs et Zurich quatorze. Il était convenu de ne pas faire plus de deux parties entre les mêmes joueurs. En somme on a joué quarante-neuf parties, dont six ont été nulles ; Winterthur en a gagné vingt-huit et Zurich quinze.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU PREMIER NUMÉRO.

POSITIONS CURIEUSES.

n° 11, Entre MM. Kieseritzky et Witcomb.

	B ♔ 23	N ♚ 43
1.	G 56	g 27 mll
2.	G 64 ×	E 44
3.	G 72	E 45-e all
4.	C 53	E 36
5.	E 24	g 17 + D
6.	C 17-D	E 27
7.	E 25	E 17-C
8.	G 64	E 18
9.	E 16	E 28-h
10.	E 26	E 18
11.	G 56	E 28
12.	G 35	E 18
13.	G 16	h 28
14.	G 37 ✻	

1re Variante.

8.		E 28-h
9.	E 26 etc.	

2e Variante.

8.		E 27
9.	G 56	E 17 (II-III)
10.	G 48	E 28-h (I)
11.	E 26	E 18
12.	G 56 etc.	

I.

10.		E 18
11.	E 16	E 28-h
12.	E 26 etc.	

II.

9.		E 28-h
10.	E 16	E 18
11.	E 26	E 28
12.	G 35 etc.	

III.

9.		E 18
10.	E 26 etc.	

n° 12, Entre MM. Schulten et Laroche.

	B ♔ 68	N ♚ 76
1.	D 56	E 86 nll
2.	D 57	D 71
3.	D 55	D 72
4.	D 75 ×	D 75-D

5. f 75 ✕ D — E 75-f
6. E 77 etc.

PROBLÈMES AVEC CONDITION.

XXXV. *Mat inverse en 4 coups,*

Par M. Borely.

	B ♔ 54	N ♚ 51
1.	B 72 ✕	E 42-A
2.	H 45 ✕	F 44
3.	G 63 ✕	E 41
4.	B 55 ✕	D 53-B ✱

XXXVI. *Mat sur la case* 11.

Par M. Kieseritzky.

	B ♔ 41	N ♚ 43
1.	D 74	E 82
2.	A 12	E 81
3.	D 83 ✕	E 71
4.	A 11	E 62
5.	D 74	E 61 mll
6.	D 73	E 52
7.	D 64	E 51
8.	D 63	E 42
9.	D 54	E 33
10.	A 12	E 42
11.	D 56	E 33
12.	D 55 ✕	E 42
13.	A 22	a 22-A
14.	D 22-a	E 53
15.	D 66	E 54
16.	D 62	E 55
17.	D 63	E 44
18.	D 52	E 33
19.	D 54	E 42
20.	D 55	E 31
21.	D 52	E 21-a
22.	D 42	E 11
23.	D 31 ✱	

PROBLÈMES ORDINAIRES.

XCVII. *Mat en 3 coups,*

Par M. Loquin.

	B ♔ 46	N ♚ 73
1.	E 55	E 74 ✕
2.	G 64 ✕	E 73
3.	G 85 ✱	

XCVIII. *Mat en 3 coups,*

Par M. Grospemange.

	B ♔ 66	N ♚ 64
1.	B 72 ✕	B 72-B
2.	C 71	n'importe quel.
3.	C 82 ou 53 ✱	

XCIX. *Mat en 4 coups,*

Par M. Ewing.

	B ♔ 85	N ♚ 64
1.	H 13	E 55
2.	H 33	E 64 mll
3.	H 63 ✕	E 55
4.	C 66 ✱	

C. *Mat en 5 coups,*

Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 76	N ♚ 68
1.	D 57 ✕ F	f 57-D
2.	G 87 ✕	E 58
3.	G 66 ✕	E 68
4.	C 53	n'importe quel.
5.	C 46 ou 86 ✱	

PARTIES PAR CORRESPONDANCE.

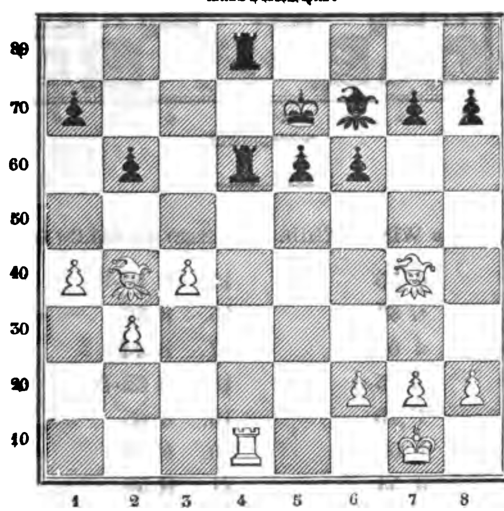
Nº 12, ENTRE LONDRES (BLANCS) ET AMSTERDAM (NOIRS).

(Voir Septembre, page 268.)

14.	G 44-c	B 44-G	19.	a 31	F 64
15.	C 44-B	A 84	20.	C 42	E 75
16.	C 33	D 14-D	21.	A 64-F	A 64-A
17.	A 14-D	f 66	22.	H 14	H 84
18.	F 47	C 76	23.	a 41	

Position après le 23ᵉ coup des Blancs.

AMSTERDAM.



LONDRES.

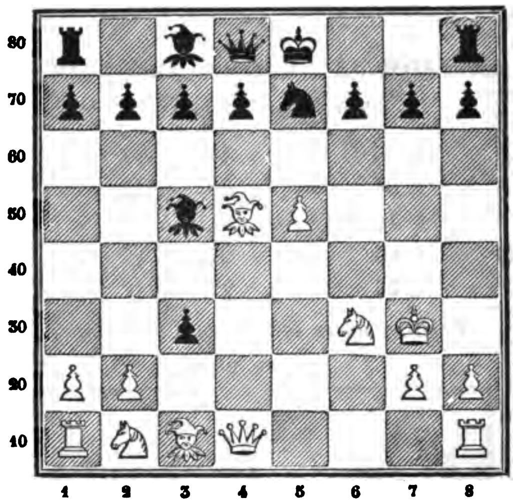
Nº 22, ENTRE POTSDAM (BLANCS) ET BERLIN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	5.	d 44	e 44-d
2.	G 36	B 63	6.	e 55	G 45
3.	F 43	F 53	7.	F 54	G 26-f
4.	c 33	G 66			

8.	E 26-G	e 33×c	9.	E 37	B 75

Position après le 9e coup des Noirs.

BERLIN.



POTSDAM.

N° 23, ENTRE WINTERTHUR (BLANCS) ET BALE (NOIRS).

1.	e 45	e 55	15.	c 55-F	G 57-f
2.	G 36	G 66	16.	B 36	G 45
3.	G 55-e	d 64	17.	B 44	D 62
4.	G 36	G 45-e	18.	D 62-D	a 62-D
5.	d 44	F 75	19.	c 65	E 67
6.	F 34	f 56	20.	F 52	G 64
7.	B 24	d 54	21.	H 36	E 66
8.	G 55	O—O	22.	H 38	H 87
9.	O—O	F 66	23.	H 78-h	E 55
10.	f 46	c 53	24.	b 42	B 61
11.	c 33	c 44-d	25.	H 68	B 42-b
12.	c 44-c	g 57	26.	C 22	G 52-F
13.	D 32	E 77	27.	B 52×G	E 45
14.	f 57-g	F 55-G	28.	A 14	——

N° 24, ENTRE BRESLAU (BLANCS) et LEIPZIG (NOIRS).

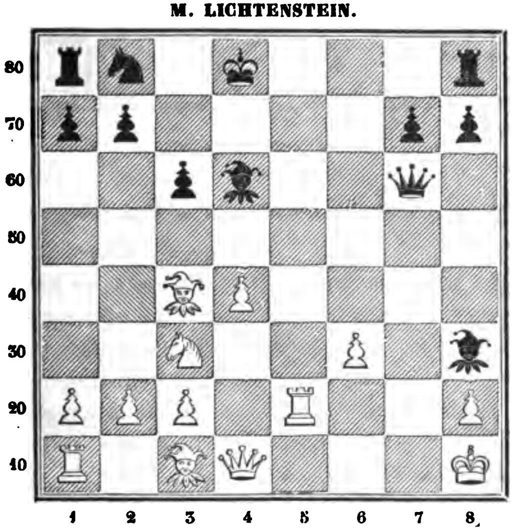
1.	e 45	e 55	3.	F 43	G 66
2.	G 36	B 63	4.	G 57	d 54

N° 25, ENTRE M. LANGE (BLANCS) ET M. LICHTENSTEIN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	9.	g 36-e	E 84
2.	f 46	e 46-f	10.	H 45-G	D 57×
3.	F 43	f 56	11.	E 18	d 54
4.	G 38	D 48×	12.	d 44	D 67
5.	G 26	f 45-e	13.	F 54-d	c 63
6.	o–o	G 66	14.	F 43	C 38
7.	G 45-f	G 45-G	15.	H 25	F 64
8.	H 15	e 36	16.	B 33	

Position après le 16e coup des Blancs.

M. LICHTENSTEIN.



M. LANGE.

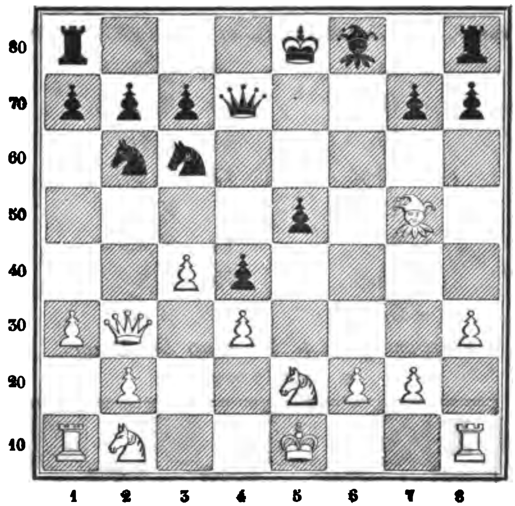
N° 26, ENTRE M. LICHTENSTEIN (BLANCS) ET M. LANGE (NOIRS).

1.	e 45	e 55	5.	h 38	C 65
2.	D 36	B 63	6.	F 65-C	f 65-F
3.	F 43	G 66	7.	D 32	D 74
4.	G 25	d 64	8.	d 34	d 54

9.	e 54-d	f 54-e	11.	a 31	G 54
10.	C 57	f 44	12.	c 43	G 62

Position après le 12e coup des Noirs.

M. LANGE.



M. LICHTENSTEIN.

Le grand Congrès d'Échecs

COMITÉ DE LONDRES.

MM. le duc de Marlborough.
Le vicomte de Cremorne.
Lord Arthur Hay.
C. R. M. Talbot, esq., membre du parlement.
Marmaduke Wyvill, esq., *id.*
J. Milnes Gaskell, esq., *id.*
Sir Charles Marshall.
H. T. Liddell.

MM. Le capitaine Kennedy.
W. Lewis, esq.
H. G. Cattley, esq.
A. Fonblanque, esq.
H. Staunton, esq.
Benjamin Smith, esq.
H. T. Buckle, esq.
Miles Gerald Keon, secrét.

COMITÉ DE PARIS.

MM. le duc de Caraman, présid.
Devinck, vice-président.
Le gén. baron de Varaigne, *id.*
Le comte de Pontalba.
Le vicomte de Vaufreland.
Chamouillet.
Sasias.

MM. Crampel.
Seguin.
Journoud.
Des Guis.
Borely.
Delannoy, secrétaire.
Kieseritzky, *id.*

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

Nº CLI. PARTIE SICILIENNE. I. (1)

17 Janvier 1851 (2).

M. KIESERITZKY, sans voir (BLANCS).			M. DELANNOY (NOIRS).		
1.	e 45	c 53	14.	b 43 (7)	B 55
2.	G 36	e 65	15.	G 55-B	D 55-G
3.	d 44	d 54	16.	C 66-G	D 66-C
4.	e 54-d	e 54-e	17.	b 54-e	C 74
5.	C 35	c 44-d	18.	A 12	b 62
6.	G 44-c	B 63	19.	c 43	h 68
7.	F 34	G 66	20.	D 24	A 83
8.	B 33	F 75 (3)	21.	H 15	H 85
9.	O—O	F 64	22.	H 35	H 35-H
10.	h 38	O—O	23.	f 35-H (8)	D 57
11.	C 57 (4)	F 55 (5)	24.	E 18	A 85
12.	G 36	F 33-B	25.	A 15	f 56
13.	b 33-F	D 64 (6)			

(1) Voir les parties XXIV, XXV, XXVII, XXIX, XXXVII, LXVIII, LXIX, LXXV, LXXVI, LXXXIII, XCVIII, C, CIX, CXIV, CXIX, CXXIX, CXLII, CXLVII.

(2) Cette partie a été jouée dans une soirée du Cercle des Échecs.

(3) Les Noirs pouvaient aller tout de suite, avec leur Fou, à 64.

(4) En voyant l'Échiquier, les Blancs n'auraient pas songé à une combinaison si aventureuse.

(5) Les Noirs ont tort de ne pas prendre le Cavalier. Il est vrai que les Blancs pouvaient sacrifier leur Fou du Roi en prenant le Pion de la Tour par échec et puis le Cavalier; mais l'attaque que cela leur aurait donnée n'équivalait pas à la perte d'une Pièce.

(6) Par ce coup les Noirs perdent un Pion.

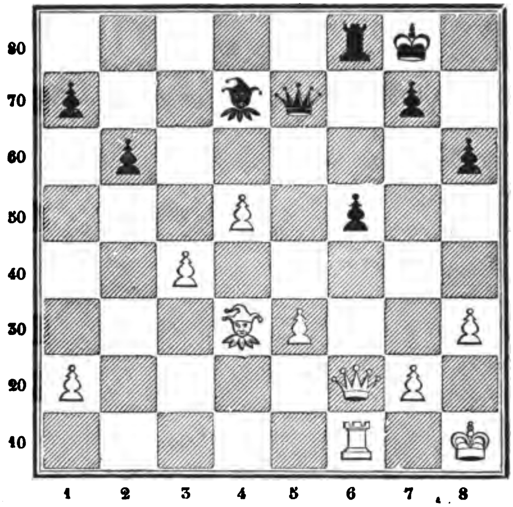
(7) Ceci n'est pas trop mal joué, les Noirs ne peuvent pas prendre ce Pion sans perdre leur Dame par F 78 × h.

(8) Pour fortifier le centre, mais on pouvait tout aussi bien prendre avec la Dame.

26.	D 26	A 86	27.	A 16	D 75 *Pl.*

Position après le 27e coup des Noirs.

CLI.



28.	f 45 (9)	f 45-f	37.	E 45	E 64
29.	D 86 × A	D 86-D	38.	E 44	g 57
30.	A 86 × D	E 86-A	39.	F 23	C 85
31.	F 45-f	E 75	40.	F 32	h 58
32.	E 17	E 64	41.	F 14	C 76
33.	E 26	E 53	42.	F 36	g 47
34.	F 34	a 61 (10)	43.	h 47-g	h 47-h
35.	E 35	b 52	44.	F 45 (11)	C 87
36.	c 52-b	a 52-c	45.	a 31	C 76

(9) Les Blancs provoquent l'échange de Dames et des Tours puisqu'ils ont un Pion de plus. Avec des Fous de différente couleur, la partie aurait pu facilement finir par une nullité.

(10) En jouant b 52 ou E 44, les Noirs auraient considérablement gêné leur adversaire.

(11) Les Blancs ne pouvaient reprendre sans perdre deux Pions.

(12) En prenant ce Pion, les Blancs perdent le leur dans la colonne de la Tour. En revanche ils forcent le Roi Noir à s'éloigner de l'autre Pion qui ainsi va à Dame sans obstacle. Cette fin de partie ne manque pas d'intérêt. L. K.

46.	g 37	C 87	57.	F 56	C 43
47.	F 34	C 54-b	58.	g 47	E 52
48.	F 52-a	C 72	59.	g 57	E 51-a
49.	a 41	E 73	60.	g 67	E 62
50.	F 25	C 83	61.	E 55	E 73
51.	E 53	E 72	62.	F 65	C 34
52.	a 51	E 71	63.	g 77	C 78
53.	E 64	E 82	64.	E 66	E 84
54.	E 55	E 73	65.	E 76	E 73
55.	E 46	E 63	66.	F 56	C 56-F
56.	F 47-h (12)	C 61	67.	g 87+D	——

N° CLII. PARTIE BERLINOISE. 2. (1)

Novembre 1850 (2).

M. ALEXANDER (BLANCS).			M. F.-H. DEACON. (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	3.	d 44 (4)	e 44-d (5)
2.	F 43	G 66 (3)	4.	e 55	d 54

(1) Voir les parties XCIII, CIX, CXXXI.

(2) *The Chess Players Chronicle*, auquel nous empruntons cette partie et les notes, fait l'observation suivante : « Cette partie, bien combattue, offre, en dehors de son mérite intrinsèque, un intérêt particulier : c'est qu'elle a été une des dernières parties, pour ne pas dire la dernière même, jouée par le vétéran Alexander. Son adversaire à cette occasion était M. F.-H. Deacon, jeune amateur de Bruges, où il est destiné, si nous ne nous trompons pas, à occuper une haute position dans les finances. »

(3) D'après l'opinion de Jaenisch et des auteurs du célèbre ouvrage allemand, le Manuel du jeu des Echecs par Bilguer et Heydebrand, ceci est la défense la plus efficace que l'on puisse opposer au début du Fou. *Ch. Pl. Chr.*

(4) d 34 est généralement préféré, mais sans raison suffisante. *Ch. Pl. Chr.*

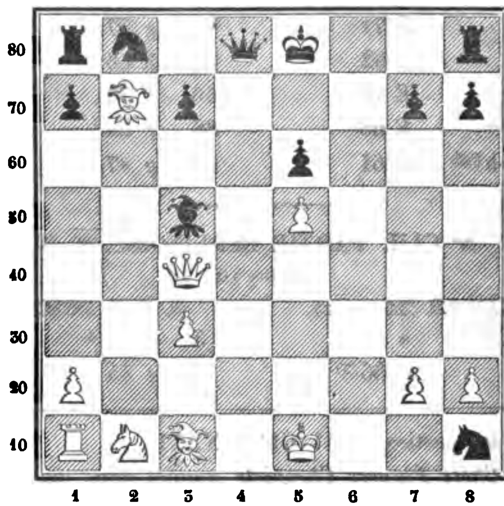
G 36 est parfaitement sûr. L. K.

(5) Ceci vaut mieux que de prendre l'autre Pion avec le Cavalier, car alors 4, d 55-e F 53 5, F 76×f E 76-F 6, D 54 × et si 5, E 86 6, G 38 D 48 7, D 36. L. K.

5.	F 32	G 45	10.	D 41 ✕	C 74 (9)
6.	G 25 (6)	F 42 ✕ (7)	11.	D 43	C 65 (10)
7.	c 33	e 33-c	12.	G 46	G 18-H
8.	b 33-e	F 53	13.	G 65-C	f 65-G
9.	F 54-d (8)	G 26-f	14.	F 72-b *Pl.*	D 75 (11)

Position après le 14e coup des Blancs.

CLII.



(6) Beaucoup mieux que de jouer G 36. *Ch. Pl. Chr.*

La Dame ne pouvait pas prendre le Pion à 44, à cause de F 53, et puis G 26-f. L. K.

(7) Nous aurions préféré c 53. L. K.

(8) Un peu dangereux, mais pas trop aventureux, comme le démontrent les coups suivants : *Ch. Pl. Chr.*

(9) e 63 eût certainement été plus vigoureux. *Ch. Pl. Chr.*

(10) Très-finement joué. Si les Blancs prennent le Fou du Roi, ils perdent la Dame, et s'ils prennent l'autre Fou ils seront Mat.

(11) Il nous semble que les Noirs auraient mieux fait de roquer tout de suite, car les Blancs ne pouvaient prendre, ni D 53-F, ni D 65 ✕, ni F 81-A sans s'exposer à une attaque extrêmement dangereuse. L. K.

(12) Nous aurions préféré d'emprisonner d'abord le Fou en poussant c 63. *Ch. Pl. Chr.*

15.	F 81-A	O-O [12]	26.	F 32 [19]	F 31 ×
16.	F 45	B 74 [13]	27.	E 23	G 66
17.	F 23 [14]	G 26 [15]	28.	F 65×f	E 88
18.	B 24	B 55-e	29.	B 57 [20]	H 85
19.	D 25	D 66 [16]	30.	A 16 [21]	B 67
20.	A 12	G 47	31.	B 76 ×	E 87
21.	B 45	F 26 ×	32.	B 64 ×	E 88
22.	E 14	H 84 ×	33.	B 85-H	G 85-B
23.	C 24	D 46	34.	E 37 [22]	F 75
24.	h 38 [17]	D 28 [18]	35.	C 46	B 46-C
25.	E 13	F 53	36.	D 57	——

(13) La bonne position des Noirs semblerait garantir des mesures plus actives; cependant Alexander conduit sa partie, vu son âge, vraiment d'une manière merveilleuse. *Ch. Pl. Chr.*

(14) Évidemment dans l'intention de porter la Dame à 45 dans le cas où les Noirs prendraient le Pion; mais le coup n'est pas bon. *Ch. Pl. Chr.*

(15) D 76 eût été beaucoup plus inquiétant. *Ch. Pl. Chr.*

(16) D 48 avait un air séduisant, mais il ne servait à rien. *Ch. Pl. Chr.*

(17) Nous doutons qu'il y ait un meilleur coup. *Ch. Pl. Chr.*

(18) Excellente conception. Si les Blancs prennent le Cavalier, ils seront immédiatement Mat, et s'ils prennent le Fou, ils seront dans un mauvais état, car il suivra 25, B 26-F D 17 × 26, D 15 G 26 B 16 27, E 25. (Si les Blancs jouent E 14 ils perdront la Dame.) D 27 et les Blancs ne peuvent plus soutenir la partie. *Ch. Pl. Chr.*

(19) Pour en finir il valait peut-être mieux de prendre le Fou. *Ch. Pl. Chr.*

(20) Menaçant de prendre le Cavalier et de donner ensuite échec à 76. *Ch. Pl. Chr.*

(21) Dans l'intention de forcer la Dame par C 46. *Ch. Pl. Chr.*

(22) Ceci est bien joué comme le démontre la suite. *Ch. Pl. Chr.*

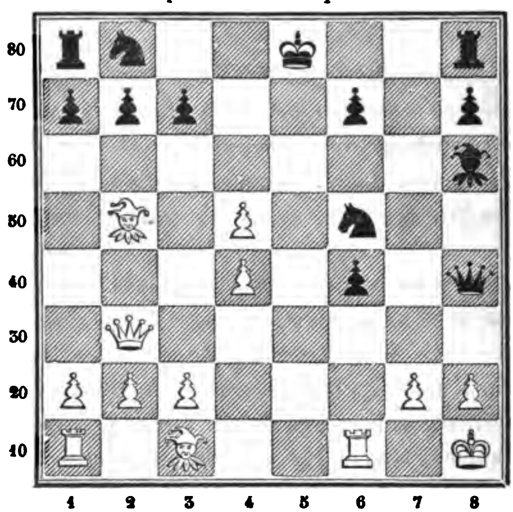
N° CLIII. GAMBIT MUZIO. 1. (1)

Joué à la manière italienne (2).

M. CALVI (BLANCS).			M. DISCART (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	7.	d 44	D 48 (4)
2.	f 46	e 46-f	8.	B 33 (5)	G 75
3.	G 36	g 57	9.	B 25	d 54 (6)
4.	F 43	g 47	10.	e 54-d	C 47
5.	{ H 16 / E 18 } (3)	g 36-G	11.	D 32	C 25-B
			12.	F 25-C	G 56
6.	D 36-g	F 68	13.	F 52 × *Pl.*	B 74 (7)

Position après le 13e coup des Blancs.

CLIII.



(1) Voir les parties XLIII, LV, LXVII, XCI.

(2) Nous devons cette partie et les deux suivantes avec les notes à *la Schachzeitung de Berlin*; toutes les trois ont été jouées à la manière italienne qui permet, comme on sait, de roquer d'une autre façon que cela se pratique chez nous, et de passer librement avec le Pion.

(3) Nous croyons cette manière de roquer dans le Gambit Muzio si avantageuse que nous ne conseillerons jamais au second joueur de pousser g 47.

(4) Si le Roi Blanc se trouvait à 17, comme d'habitude, ce der-

14.	F 74 × B	E 74-F	28.	c 53	G 45
15.	D 52 ×	E 75[8]	29.	b 42	G 66
16.	e 64 ×[9]	G 64-e	30.	A 56	H 21-a[11]
17.	D 55 ×	E 74	31.	A 55 ×	E 74
18.	C 46-e	A 85	32.	A 56	H 11 ×
19.	C 37	A 55-D	33.	E 26	G 47 ×
20.	C 48-D	A 25[10]	34.	E 37	G 68
21.	H 26	H 85	35.	A 58	H 61
22.	A 16	A 26-H	36.	b 52[12]	H 67 ×
23.	C 26-A	F 35	37.	E 36	b 62
24.	C 35-F	H 35-C	38.	c 63 ×	E 64
25.	E 17	H 25	39.	A 48	E 53[13]
26.	c 43	E 65	40.	A 41[14]	a 51
27.	d 54 ×	E 75		——	

nier coup des Noirs n'aurait plus la même portée, car dans ce cas les Blancs pourraient, à la rigueur, pousser g 37 et renvoyer la Dame Noire.

(5) Il nous semble que D 32 eût été beaucoup plus fort.

(6) Bon coup de défense qui, d'ailleurs, dans ce Gambit se présente souvent.

(7) Pourquoi par c 63, si alors 14, e 63-c b 63-e 15, F 63 × b B 63-F 16, D 72 H 85 et E 87 17, D 65-B G 37 × 18, E 17 G 16-H, et les Blancs ne pouvaient plus éviter le Mat.

(8) E 83 eût été plus prudent.

(9) La *Gazette de Berlin* observe, avec justesse, qu'ici commence la crise de la partie.

(10) A 58 valait infiniment mieux.

(11) G 47 eût été plus beau et plus utile.

(12) Les Blancs manquent ici l'occasion de gagner le Cavalier, en poussant c 63 ×.

(13) On ne comprend pas pourquoi les Noirs ne prennent pas le Pion avec leur Roi.

(14) La *Gazette* dit à cette occasion : « M. Calvi oublia peut-être en ce moment qu'il se trouvait en Italie ; en France ou chez nous, le coup eût été trop fort, mais en Italie, où le Pion passe impunément

N° CLIV. PARTIE DU CAVALIER (IRRÉGULIÈRE). 5.

	M. DISCART (BLANCS).	M. CALVI (NOIRS).			
1.	e 45	e 55	13.	G 62	A 84
2.	G 36	B 63	14.	C 46	g 57
3.	F 43	d 64 (1)	15.	C 35	C 67
4.	d 44	C 47	16.	f 46	h 58
5.	c 33	D 74	17.	f 56	C 78
6.	F 52 (2)	a 61	18.	c 43	h 48
7.	F 63-B	D 63-F	19.	C 26	G 68
8.	H 15 / E 17	f 66 (3)	20.	h 38	g 47
			21.	C 48-h	H 87 (4)
9.	G 55-e	C 14-D	22.	E 28	C 56-f
10.	G 63-D	C 58	23.	e 56-C	G 56-e
11.	G 42	E 76	24.	g 37	G 44-d
12.	G 54	c 63			

devant le Pion adverse, ce coup n'est que le dernier mouvement d'un mourant. » Cette assertion n'est pas exacte, même en supposant le droit de prendre en passant, ce coup des Blancs A 41 n'était pas de la moindre importance, voici pourquoi : 40, A 41 G 56 41, A 71-a G 44 X 42, E 26 G 52-b, et la partie des Blancs n'était plus soutenable. L. K.

(1) Tout le monde s'accorde à considérer F 53 comme le meilleur coup que les Noirs puissent jouer à cette occasion.

(2) Nous ne comprenons pas la portée de ce coup. En général il est peu avantageux de clouer les Cavaliers par les Fous.

(3) C'est une faute qui fait perdre un Pion ; il fallait prendre le Cavalier.

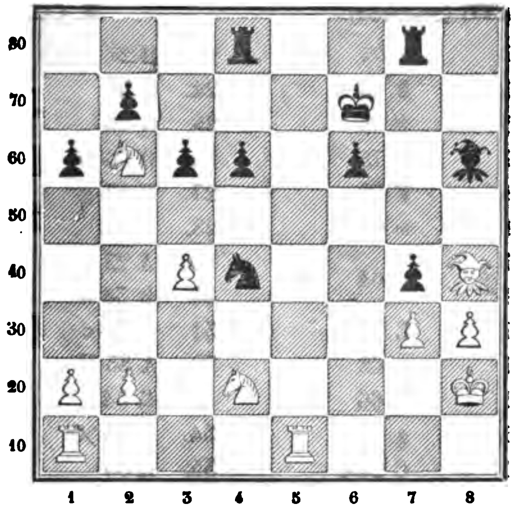
(4) Il aurait peut-être mieux valu de prendre d'abord g 38-h et puis sacrifier le Cavalier pour le Pion f. Les Noirs gagnaient ainsi une espèce d'attaque.

(5) Les Blancs ne risquent rien en s'exposant au coup G 23, car ils joueraient alors H 16.

25. B 24 (5) F 68 *Pl.* 26. H 45 (6) F 24-B

Position après le 25e coup des Noirs.

CLIV.



27.	H 44-G	F 35	42.	A 13 ×	E 52
28.	A 14	F 44-H	43.	G 34	H 85 (7)
29.	A 44-F	g 38-h	44.	A 53 ×	E 62
30.	A 46	H 67	45.	A 43	H 35
31.	G 41	b 52	46.	A 42 × a	E 73
32.	c 52-b	a 52-c	47.	A 32	H 25
33.	G 33	d 54	48.	a 41	H 23
34.	E 38-g	E 65	49.	a 51	c 53
35.	A 16	a 42	50.	A 52	c 43
36.	G 41	d 44	51.	G 53	E 63
37.	G 53 ×	E 54	52.	G 45	E 52-A
38.	A 56 ×	E 43	53.	G 64 × A	E 51-a
39.	G 65	A 54	54.	C 66-f	d 34
40.	A 16	A 64	55.	C 33 ×	——
41.	G 46	H 87			

(6) Ce coup faible fait perdre l'échange. Il fallait jouer comme suit : 26, B 45 G 23 27, H 16 G 11-A 28, H 66 × f E 77 29, G 64-d, et les Blancs avaient un excellent jeu d'attaque.

(7) La *Gazette de Berlin* a raison de préférer H 81. L. K.

N° CLV. PARTIE ORDINAIRE. 4. (1)

	M. BONETTI (BLANCS).	M. CALVI (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	G 36	B 63
3.	F 43	F 53
4.	c 33	D 75
5.	b 42	F 62
6.	a 41	a 61
7.	H 16 / E 18	d 64
8.	d 34	C 65
9.	F 21	h 68
10.	B 31	G 66
11.	G 15	g 57
12.	B 23	C 21-F
13.	A 21-C	D 65
14.	A 22	D 47
15.	f 36	D 48
16.	d 44	G 58
17.	E 17 (2)	f 56 (3)
18.	g 37	D 38
19.	H 26	f 46
20.	g 47	G 66
21.	b 52	a 52-b
22.	a 52-a	B 75
23.	H 27	h 58
24.	G 34	h 47-g
25.	G 26	D 36-f
26.	D 36-D	h 36-D
27.	H 57-g	E 76
28.	B 15	A 11
29.	A 23	c 53
30.	B 36-h	c 44-d
31.	c 44-c	H 83
32.	A 83-H	B 83-A
33.	G 34	G 45-e
34.	H 56×	E 65
35.	H 86	B 75
36.	E 27	A 21×
37.	E 38	G 26×
38.	G 26-G	A 26-G
39.	B 57×	E 74
40.	c 55-e	d 55-c
41.	C 31	A 23
42.	C 75-B	E 75-C
43.	H 76×	E 64
44.	H 72-b	F 44

---

(1) Voir les parties V, XII, XXXVI, XLI, XCIV, CX, CXXXIII.

(2) Seul moyen pour éviter la perte de l'échange, mais le Roi s'est mal placé à cause du Fou Noir à 62.

(3) Joli coup d'attaque.

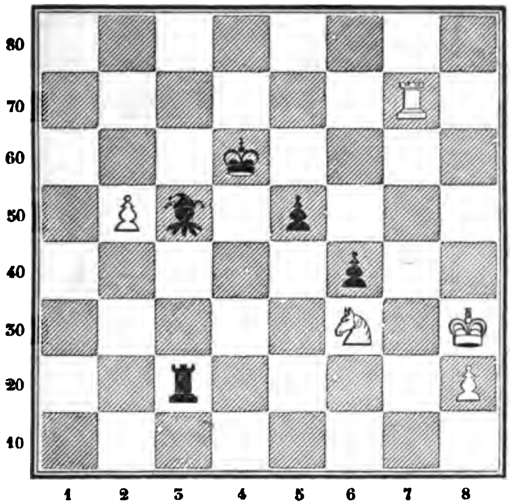
(4) Il fallait jouer A 22 et le Pion Blanc n'était plus défendable.

L. K.

45.	B 36	F 53	46.	H 77 *Pl.*	d 45 (4)

Position après le 46e coup des Blancs.

CLV.



47.	G 57	E 55	49.	B 76	A 33 ✕
48.	H 73	E 56	50.	E 27	f 36 ✕

N° CLVI. GAMBIT DU FOU. 4.

Janvier 1850.

M. L..... (BLANCS).			M. N..... (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	7.	B 33	g 47 (2)
2.	f 46	e 46-f	8.	G 55	d 54
3.	F 43	D 48	9.	B 54-d	G 45-e
4.	E 16	g 57	10.	B 66 ✕ (3)	G 66-B
5.	G 36	D 58	11.	F 76 ✕ f	D 76-F
6.	d 44	G 66	12.	G 76-D	E 76-G

(1) Voir la partie LXXI.

(2) Coup répréhensible et compromettant. C'est d 64 qu'il fallait jouer.

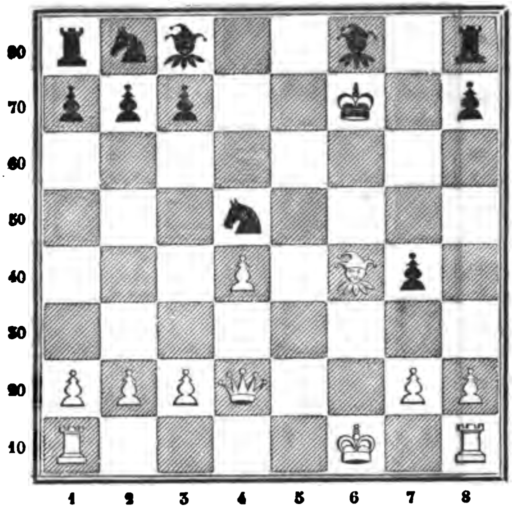
(3) Jolie combinaison, par laquelle les Blancs gagnent la Dame et deux Pions contre trois petites Pièces. B 73 ✕ c étaient également bon.

(4) Après une défense pénible, les Noirs ont fini par succomber. La partie fut reprise au moment indiqué, sur la planche, par

13. C 46-e G 54 14. D 24 (4) *Pl.* B 63

Position après le 14e coup des Blancs.

CLVI.



15.	c 43	F 42	28.	D 15-H	c 63
16.	D 13	G 66	29.	D 55	c 54-d
17.	d 54	B 44	30.	c 54-c	B 75
18.	C 55	B 56	31.	c 64	B 56
19.	D 57	F 75	32.	b 42	G 85
20.	E 25	h 68	33.	D 54×	E 66
21.	D 24	C 74	34.	D 72-b	E 65
22.	H 16	A 85	35.	D 71-a	C 52×
23.	E 34	F 42 (5)	36.	E 33	G 64-c
24.	D 42-F	A 55-C	37.	a 41	C 63
25.	A 15	H 85	38.	D 61	C 27-g
26.	A 55-A	H 55-A	39.	D 25×	G 45×
27.	H 15	H 15-H	40.	E 43 (7)	C 16

M. Kieseritzky, qui se chargea de défendre le jeu des Noirs contre M. Vuillermet.

(5) Pour se débarrasser du Fou Blanc qui gênerait la libre action des Pièces Noires.

(6) Les Blancs ne peuvent pousser ni l'un ni l'autre Pion de l'aile gauche sans perdre la Dame. Mais ils auraient dû pousser g 37.

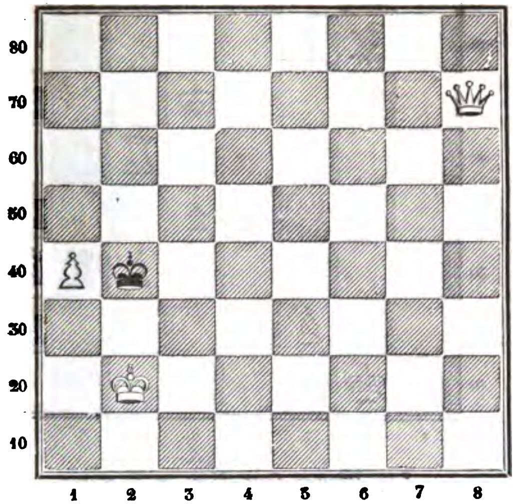
(7) Erreur grave. On pouvait jouer, E 22 ou E 34. L. K.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Borely.

NOIRS.

CI.



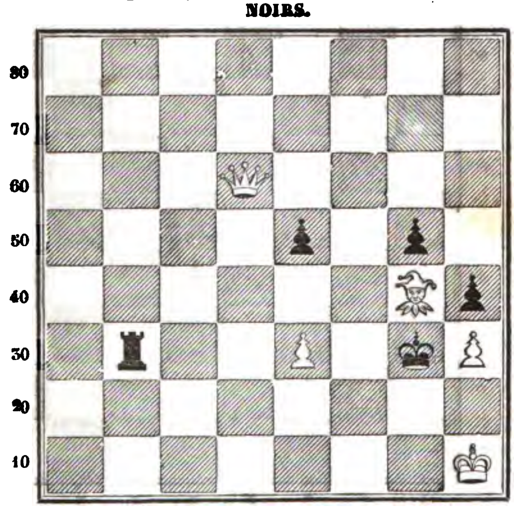
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CII.



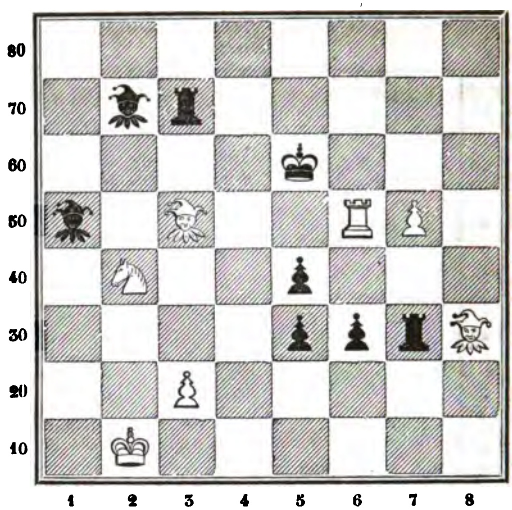
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par M. Loquin.

NOIRS.

CIII.



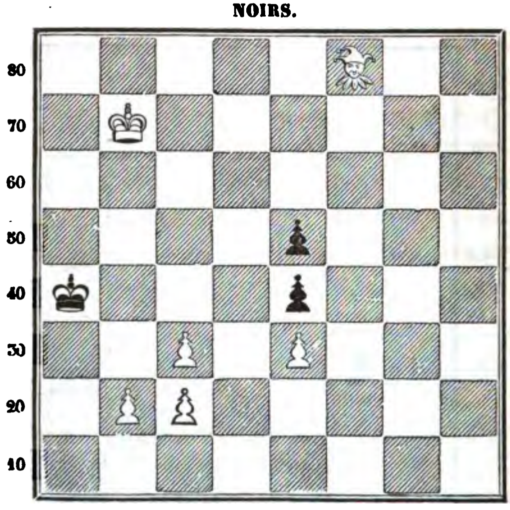
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

Composé par M. Horwitz.

NOIRS.

CIV.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 6 coups.

APPEL AUX AMATEURS

Au sujet du Grand Congrès des Échecs de Londres.

Le Comité de Paris a décidé, dans sa dernière séance, qu'un appel serait fait aux amateurs de France pour se faire inscrire (sans cependant que cette inscription entraîne aucune obligation ni aucune pénalité à défaut de pouvoir partir à l'époque indiquée). L'inscription se fait au café de la Régence, et a pour but de connaître ceux qui pensent pouvoir partir à Londres former une Commission chargée de défendre les intérêts généraux des Échecs au congrès.

De plus, tous les amateurs sont invités à souscrire pour les frais nécessaires au Comité, et pour soutenir l'enjeu du champion qui sera désigné pour prendre part au grand Match qui aura lieu à Londres, sans que cette désignation, en aucun cas, puisse être considérée comme un défi de nationalité.

Les noms des souscripteurs seront publiés dans le journal *la Régence*; toutes les sommes seront reçues, et le chiffre partiel n'en sera pas indiqué.

Le départ de tous les amateurs aura lieu vers le 20 ou 25 mai, il sera pris des arrangements au sujet des frais de chemin de fer et pour les logements à Londres, de manière à assurer une grande économie.

Les noms des personnes qui se sont déjà fait inscrire et de celles qui ont déjà souscrit, seront publiés dans le prochain numéro.

Au nom comité de Paris:

DE CARAMAN, Président.

L. KIESERITZKY, Secrétaire.

GRAND CONGRÈS D'ÉCHECS

Au Printemps de 1851.

PROSPECTUS DU TOURNOI DES ÉCHECS A LONDRES

Au Cercle des Échecs de Saint-Georges,

CAVENDISH SQUARE.

(Traduction littérale de l'Anglais.)

Motifs et esprit du Tournoi.

Plusieurs circonstances d'un très-grand intérêt pour les joueurs d'Échecs leur ont fait désirer depuis longtemps de voir se former un congrès général de confraternité.

En premier lieu, on déplore que les anomalies et les obscurités qui existent dans les lois et dans le langage du jeu d'Échecs empêchent encore sa diffusion, car il est regardé comme l'exercice le plus propre à aiguiser et fortifier les pouvoirs calculateurs de l'esprit.

Jusqu'au moment où se formera cette assemblée, et l'exposition à Londres en donne l'occasion si désirée, les erreurs et les imperfections continueront; mais, lorsque la réunion des principaux joueurs d'Échecs de notre époque aura lieu, nous devrons obtenir, par la révision des lois générales qui règlent le jeu, une décision entre le code des Échecs en Italie et celui du reste de l'Europe, établissant un système uniforme de notation pour l'universalité échiquière.

En second lieu, il s'est manifesté un désir bien naturel parmi ceux qui se connaissent depuis longtemps par réputation, celui de se voir et de s'apprécier personnellement.

Il n'est pas moins désirable pour le grand corps des amateurs d'Échecs de fixer, par un moyen pratique, le véritable rang des plus habiles et des plus célèbres joueurs, et de mettre à l'épreuve, par une joute effective, la valeur stratégique des écoles rivales aux Échecs.

Pour obtenir ces résultats et afin de prouver que, si nous surpassons toutes les autres nations par nos jeux athlétiques, nous sommes également désireux de cultiver le progrès dans les jeux intellectuels, vrais amateurs d'Échecs d'Angleterre nous avons pris la détermination d'ouvrir un tournoi à tout venant des divers pays du monde. Cette proposition a recu l'accueil le plus empressé, non-seulement des Trois-Royaumes, mais encore de toute l'Europe, de l'Amérique et des Indes orientales.

Les Comités ci-aprés de nobles et de gentlemen ont été organisés à Londres et à Paris, afin d'arrêter le plan général des opérations et d'en surveiller l'exécution.

Comité dirigeant de Londres.

MM. le duc de Marlborough.
Le vicomte de Cremorne.
Lord Arthur Hay.
C. R. M. Talbot, esq., membre du parlement.
Marmaduke Wyvill, esq., *id.*
J. Milnes Gaskell, esq., *id.*
Sir Charles Marshall.
H. T. Liddell.

MM. Le capitaine Kennedy.
W. Lewis, esq.
H. G. Cattley, esq.
A. Fonblanque, esq.
H. Staunton, esq.
Benjamin Smith, esq.
H. T. Buckle, esq.
Miles Gerald Keon, secrét.

Comité coopérateur de Paris.

MM. le duc de Caraman, présid.
Devinck, vice-président.
Le gén. baron de Varaigne, *id.*
Le comte de Pontalba.
Le vicomte de Vaufreland.
Chamouillet.
Sasias.

MM. Crampel.
Seguin.
Journoud.
Des Guis.
Borely.
Delannoy, secrétaire.
Kieseritzky, *id.*

Assemblée constituée pour modifier et fixer les règles des Échecs.

Les membres de ce parlement d'Échecs, ainsi qu'on l'a suggéré, seraient élus par le grand corps des joueurs présents au tournoi, qui doivent, non-seulement choisir ces représentants de la confédéra-

tion des Échecs, mais encore définir leurs devoirs et les investir de l'autorité nécessaire pour donner à leurs décisions une efficacité hors de contestation. Jusqu'à ce que le corps soit assemblé, il est impossible d'entrer ici dans des détails, qu'il sera du devoir du congrès de donner ultérieurement.

Conditions du Tournoi.

Le tournoi comprendra : 1° une série de grands défis individuels auxquels les joueurs de tous les pays seront admis à prendre part; 2° des défis dans lesquels les joueurs de province de la Grande-Bretagne et de l'Irlande lutteront ensemble ; 3° si le temps le permet, un grand match consultatif établi par quatre joueurs d'élite anglais contre quatre joueurs étrangers.

Manière de jouer.

Dans les grandes séries de défis ou matchs, les joueurs seront appareillés ainsi qu'il suit, savoir : supposons trente-deux combattants (nombre pris pour faciliter la dernière division), ils seront accouplés par le sort, et commenceront leurs parties simultanément.

Les seize joueurs gagnant deux parties sur trois (1) seront déclarés vainqueurs dans cette première section du combat.

Les seize perdants seront exclus de toute participation ultérieure au jeu, excepté en ce qui touche le droit qu'a chacun de défier le vainqueur qui a gagné le prix le plus élevé, suivant les conditions qui vont être indiquées.

Les seize gagnants seront alors accouplés comme d'abord, et les huit couples commenceront leurs défis simultanément. Les huit gagnants des deux premières parties seront déclarés vainqueurs dans la seconde section du conflit et auront droit aux huit prix.

Pour déterminer l'ordre dans lequel les prix seront distribués, les huit possesseurs de prix seront accouplés les uns contre les autres, comme avant, chaque couple devant jouer la belle des trois parties. Les quatre gagnants, dans le troisième combat, seront alors accouplés de nouveau par le sort, et joueront la belle des trois parties,

---

(1) Dans le jeu du tournoi il est entendu que les parties remises ne comptent pas.

tandis que les quatre perdants seront appareillés dans une autre division, pour jouer de la même manière.

Les deux gagnants, dans la première division de quatre, combattront alors pour le premier prix, — le second prix revenant au perdant. Les deux perdants lutteront pour le troisième prix, le quatrième revenant au joueur battu. Les deux gagnants dans la deuxième division lutteront de la même manière, pour voir qui aura le cinquième, et qui le sixième prix; et les deux perdants combattront pour voir qui aura le septième et qui le huitième prix.

La dernière joute des matchs entre les huit vainqueurs commencera simultanément, et dans chaque défi le gagnant de la première des quatre parties aura le prix le plus élevé.

Nombre et montant des prix après déduction des frais.

PREMIER PRIX.

Le premier prix consistera en une somme qui ne sera pas inférieure à 1/3 du montant des fonds nets recueillis.

DEUXIÈME PRIX.

Le deuxième prix consistera en une somme qui ne sera pas inférieure à 1/10 des fonds nets recueillis.

TROISIÈME PRIX.

Le troisième prix sera d'une somme non inférieure à 1/14 des fonds nets recueillis.

QUATRIÈME PRIX.

Le quatrième prix sera d'une somme non inférieure à 1/20 des fonds nets recueillis.

CINQUIÈME PRIX.

Le cinquième prix sera de 1/30 des fonds nets recueillis.

SIXIÈME PRIX.

Le sixième prix de 1/40 des fonds nets recueillis.

SEPTIÈME PRIX.

Le septième prix sera d'un gobelet d'argent, orné d'une inscription commémorative, ou au choix du gagnant, d'une somme qui ne sera pas inférieure à 1/60 de la souscription nette.

HUITIÈME PRIX.

Le huitième prix consistera en un grand Échiquier aux Pièces d'ivoire approprié aux Pièces de jeu, avec une inscription portant le nom du vainqueur et la victoire obtenue.

Des défis provinciaux.

Les compétiteurs, dans ces défis, seront accouplés par le sort, comme dans les cas précédents, et seront également au nombre de trente-deux ; les seize couples joueront une partie chacun. Les seize gagnants seront accouplés par le sort, et joueront chacun une partie. Les huit gagnants seront, de la même manière, accouplés par le sort et joueront chacun une partie, et les quatre gagnants auront droit aux prix. Ces quatre tireront les lots pour les compétiteurs, et chaque couple jouera un rob de trois parties. Les deux vainqueurs de ce rob joueront alors un autre rob, pour décider lequel aura le premier prix, et lequel le deuxième ; les deux autres à leur tour joueront un rob pour décider qui aura le troisième et qui aura le quatrième prix.

Nombre et montant des prix dans les Matchs de province.

PREMIER PRIX.

Le premier prix sera d'une somme non inférieure à 1/20 des fonds nets recueillis.

DEUXIÈME PRIX.

Le deuxième prix consistera en une belle coupe d'argent avec une inscription appropriée à la circonstance.

TROISIÈME PRIX.

Le troisième prix consistera en un grand Échiquier aux Pièces d'ivoire, avec une inscription.

QUATRIÈME PRIX.

Le quatrième prix consistera en un jeu d'Échecs de petite dimension avec les Pièces en ivoire et un bel Échiquier portant une inscription.

Match consultatif.

Le Match est proposé par le comité, et il consistera dans la belle des sept parties jouées par quatre joueurs anglais choisis, se consultant ensemble, contre quatre joueurs étrangers de quelque partie du monde que ce soit, se consultant aussi entre eux.

Le prix sera une somme divisée entre les vainqueurs, et non inférieure à 1/10 des fonds recueillis.

Règlement du Tournoi.

Art. 1er. Le tournoi aura lieu au club des Échecs de Saint-Georges.

2. Les noms des compétiteurs du tournoi doivent être envoyés au comité dirigeant, avant le 26 avril prochain. Passé ce délai, nul ne sera plus admis, sous quelque prétexte que ce soit.

3. Le tournoi commencera par le concours pour les prix généraux, le mardi 27 mai; mais tous les combattants devront être réunis la veille au club des Échecs de Saint-Georges, pour y être accouplés par le sort et pour connaître les heures et les jours du jeu.

4. La lutte, pour les prix provinciaux, commencera le mardi 3 juin; mais tous les combattants devront être présents la veille au club des Échecs de Saint-Georges, pour y être accouplés, et pour régler les jours et les heures du jeu. Chaque compétiteur versera une guinée pour prix d'entrée.

5. La lutte, dans le Match consultatif, ne commencera que lorsque les défis seront réglés, et une notice les fera connaître. Il n'y aura aucun prix d'entrée pour ce Match.

6. Les prix, dans la mêlée générale, seront ouverts à la lutte pour tout le monde; mais, pour se prémunir contre l'affluence des joueurs secondaires qui pourraient prolonger la lutte, sans aucun avantage pour elle, une souscription de 5 liv. sera exigée de chaque entrant qui prendra part aux prix, souscription qu'ils devront payer la veille du combat.

Le Comité se réserve de modifier ce droit en faveur de tout joueur éminent du dehors, à qui son déplacement aurait pu causer de trop fortes dépenses.

7. Le mode adopté pour accoupler les combattants amènera, on

l'espère, les deux meilleurs joueurs dans le tournoi, pour disputer le premier prix ; mais, comme ce désirable résultat pourrait bien n'être pas obtenu, le Comité a décidé que le gagnant du grand prix se tiendra prêt, pendant quarante-huit heures, à accepter le défi pour un seul Match avec tout compétiteur du tournoi qui le défiera pour 100 liv. sterling.

8. Les parties seront jouées conformément aux règles suivies dans les principaux Cercles d'Échecs européens, et tous les points en litige seront déférés au comité dirigeant, dont la décision sera sans appel.

9. Tout joueur en retard d'une demi-heure au rendez-vous fixé pour l'ouverture des jeux sera passible d'une amende d'une guinée pour chaque fois, et après trois amendes pour absence, il ne pourra plus rentrer en lice.

10. Une partie au moins par séance sera jouée par chaque couple de combattants, à moins qu'elle ne dure plus de huit heures, cas alors où d'un consentement mutuel elle pourra être remise au jour suivant.

11. Pour un manque seulement de présence, on admettra un certificat de médecin, qui exemptera d'une pénalité.

12. Comme le Comité dirigeant garantit à chaque souscripteur d'une guinée et au delà, un exemplaire exact de toutes les parties, et comme il résultera une dépense considérable de la confection de tant de parties et de leur publication ultérieure, il demeure entendu que nul ne pourra, dans les premiers moments, publier aucune de ces parties sans l'autorisation expresse du Comité.

13. Chaque joueur, en entrant dans les lices du tournoi, devra se considérer de fait comme lié par toutes les règles qu'établira le Comité dirigeant.

5, Cavendish square, Londres, 8 février 1851.

GRAND FESTIVAL AU CERCLE DES ÉCHECS.

PREMIER ARTICLE.

Si j'étais Homère ou M. Baour-Lormian, j'invoquerais la muse des combats, et, empruntant à la poésie ses plus fiers accents, je transmettrais en vers héroïques, aux générations lointaines, le récit des grandes choses dont retentit encore le monde échiquien ; mais je ne suis ni Homère ni M. Baour-Lormian, et c'est dans la langue de M. Jourdain, c'est en humble prose, hélas ! trop incorrecte, que j'essayerai d'en être le narrateur consciencieux.

M. le duc de Caraman, l'honorable président du Cercle des Échecs parisien, avait généreusement offert, pour être le prix d'un tournoi, un curieux jeu d'Échecs siamois en ivoire, sculpté, d'un travail artistique remarquable. Tous avaient été appelés à concourir, sans distinction de race, d'origine ou de talents.

Notre obligeant ami Kieseritzki, l'âme de nos jeux quotidiens, avait bien voulu présider à tous les détails du tournoi ; un jury intègre autant qu'éclairé avait, sous ses auspices, classé les soixante concurrents inscrits en cinq catégories, faisant ou recevant des avantages calculés selon la force relative des joueurs composant chacune d'elles.

Le dimanche, neuvième jour de février, voit s'ouvrir l'action de cette grande épopée.

Fier d'éclairer un spectacle si beau, le soleil a dès le matin revêtu ses rayons les plus éclatants, et l'élite empressée des amateurs d'Échecs remplit les salons du Cercle de la Régence, théâtre du combat.

Le sort a désigné les adversaires, la lice est ouverte, et chacun des couples combattants va prendre place devant les longues files d'échiquiers symétriquement alignés : à la bruyante agitation succède un religieux silence, les premiers coups sont portés........ C'est ici qu'étonné, ébloui, nous déplorons amèrement notre insuffisance.

O divin Arioste, chantre harmonieux des vaillants paladins, que n'ai-je la plume élégante et fière qui traça les hauts faits des preux de Charlemagne, pour dignement raconter ces gigantesques luttes! Qui dira les guerriers pourfendus, les Cavaliers désarçonnés, les Tours forcées, les Amazones enlevées et les Rois eux-mêmes roulant dans la poussière? Qui décrira cette stratégie savante, ces ruses si habilement ourdies, plus habilement déjouées, l'étreinte passionnée des lutteurs, l'ivresse du vainqueur, la douleur du vaincu? Philidor, Labourdonnais, ombres illustres qui planez sous ces voûtes (1), vous avez tressailli à l'aspect de ces prouesses héroïques! Oh! je veux malgré ma faiblesse, je veux au moins raconter.....

Arrête, téméraire! ne défigure pas un pareil tableau en prétendant le retracer; voile au plus tôt la face de ton Agamemnon.

Cependant, épouvanté d'un tel carnage, le jour a fui devant les ténèbres, l'arène est jonchée de débris; capitaines infortunés, qu'avez-vous fait de vos légions? Où sont ces bouillantes cohortes dont l'impatiente audace appelait les combats? Où sont-ils, ces lions de l'Echiquier, dont le cœur indompté défiait la fortune? « *Rari apparent nantes in gurgite vasto.* »

Quatorze seulement sont encore debout, mais leur bras fatigué laisse échapper les armes. L'humanité, trop longtemps méconnue, peut enfin faire écouter sa voix; une trêve est proclamée : on va dîner.

Le mercredi suivant, vainqueurs et vaincus assistaient à une brillante soirée musicale que leur offrait le Cercle, et l'infatigable Kieseritzky, l'Échiquier fait homme, par un de ces prodiges qu'il nous a rendus familiers, faisait une partie d'Échecs sans voir, et matait le Roi adverse à la case d'avance indiquée.

La trêve était expirée : le dimanche 16 février appelait la continuation du combat. Cette journée fut en tout digne de la précédente; nous ne pourrions que nous répéter, et tant d'héroïsme deviendrait fatigant ; marchons au dénouement.

---

(1) Notre exactitude nous oblige à confesser ici que ces voûtes sont de simples plafonds, mais le mot voûtes, personne ne le niera, fait meilleure figure dans la phrase.

Quatre combattants demeurent encore ; M. Borely, épuisé par une laborieuse victoire, arrachée au fils le plus patient de la patiente Albion, laisse passer son trophée aux mains de M. Valson. M. Journoud, que cette journée a déjà vu terrasser deux des plus rudes champions, a pour troisième adversaire M. Seguin, qu'un heureux hasard a rendu vainqueur sans combattre ; la bataille s'engage et se soutient ; mais une faute de M. Seguin semble décider la partie, et chacun a prédit sa défaite ; vains présages ! que peut la valeur des mortels contre la volonté des dieux ? Les destins ont parlé, et M. Journoud, laissant échapper une palme presque assurée, l'abandonne à son adversaire, stupéfait devant une victoire inattendue. — Une partie reste à jouer : elle a lieu le lendemain, à pion et trait, entre MM. Valson et Seguin. Ce dernier, triomphant de la plus honorable résistance, demeure enfin vainqueur définitif.

Cinq heures ont sonné, tous les rivaux, se serrant la main, ont oublié leur querelle et se dirigent vers les élégants salons du restaurant Pestel, où les appelle un fraternel banquet, présidé par M. le général de Varaignes. Nous craindrions, en exposant les détails du festin, d'inspirer aux absents des regrets par trop vifs ; disons seulement que la chère était délicate, les vins parfaits, et qu'une gaîté franche et communicative a constamment régné. Avec le dessert commencent les récits colorés, les hyperboles audacieuses ; on entend des anecdotes vraies, mais incroyables, des exploits qu'on dirait empruntés aux âges les plus fabuleux. On évoque les morts illustres et les glorieux souvenirs, on boit à toutes les gloires de l'Échiquier, on boit même aux mazettes. Un aimable représentant..... du caveau veut bien nous faire entendre de spirituels couplets, empreints de cette malicieuse bonhomie qui faisait les délices de nos pères ; grâce à lui, chacun peut se convaincre que cette bonne gaîté française, jadis tant vantée, existe encore autrement qu'à l'état de mythe. Profitant de la circonstance, nous imitons nos pères en répétant le refrain : *Une fois n'est pas coutume*.

Un assistant demande la parole, se lève, et d'une voie émue, prononce ce qui suit :

« Frères en Échecs,

» Le plus onctueux philosophe de nos jours avait à répondre à cette question : Qu'est-ce que l'amour ? (Mouvement.)

« L'amour, dit-il, l'amour! c'est la réalité de l'idéalité d'une partie de la totalité infinie, transportée dans l'objectivité, par l'union du moi avec le non-moi qui est le moi. » (Sensation.)

« Eh bien! Messieurs, cette admirable et saisissante définition qui exhale, à un si haut degré, le parfum du plus pur germanisme, cette définition, aussi nette qu'une formule algébrique, aussi claire qu'un logogriphe, est celle que je choisirais, si j'avais à répondre à cette question : Qu'est-ce que les Échecs? (Attention.)

» En effet, les Échecs, c'est le moi et le non-moi, le sujet et l'objet, deux principes opposés, mais non contraires, confondus dans un antagonisme harmonique et profondément sympathique; les Échecs! c'est la thèse et l'antithèse engendrant nécessairement la synthèse, c'est le lien passionnel qui doit joindre et socialiser les éléments les plus réfractaires (1).

» Par ces raisons, par beaucoup d'autres trop longues à énumérer, il est évident pour moi, comme il l'est assurément pour vous, Messieurs, que le but final de l'humanité, sa tâche providentielle, c'est le perfectionnement progressif et indéfini du noble jeu des Échecs. (Approbation.)

» Je ne crains pas de le dire : le jour où la science de l'Échiquier aura pénétré toutes les intelligences, le problème social sera résolu, et les gouvernements n'auront plus qu'à se croiser les bras. (Bruits divers.)

» Le philosophe précité l'a dit, ou l'a dû dire : aux époques de doute et de transition, quand les vieilles croyances nationales, ayant épuisé leur virtualité, sont devenues impuissantes à diriger désormais l'humanité; c'est aux hommes de sentiment, aux hommes à convictions profondes, qu'il appartient de proclamer la foi nouvelle, et d'affirmer l'idée palingénésique qui doit relier la société future! (Marques d'étonnement.)

» Il est bien clair, Messieurs, que le besoin d'une religion toute neuve est en ce moment généralement senti : vous ne pouvez donc

---

(1) Voltaire a dit: « Quand celui à qui l'on parle ne comprend pas, quand celui qui parle ne se comprend plus, cela s'appelle de la métaphysique. » *L'orateur se montre ici puissant métaphysicien.*

mieux faire que d'accepter celle que j'ai l'honneur de vous présenter : la religion des Échecs. (Profonde sensation.)

» Mais, je le vois, je prêche ici des convertis, non-seulement vous croyez, vous faites plus, vous pratiquez ; vous êtes des fervents disciples. Ce n'est point assez, soyez des propagateurs infatigables, des apôtres dévoués jusqu'au martyre inclusivement. (Adhésion générale.)

» Messieurs, c'est ici un concile ; à nous, Pères de l'Échiquier, il appartient de formuler le dogme nouveau, de consacrer ses rites, de modaliser la célébration de ses mystères. Procédons avec ordre : toute religion a son culte, tout culte a son représentant ou pontife. Quel sera le mortel éminent que vos suffrages vont investir de cette dignité suprême ? Celui chez qui l'incarnation de l'idée religieuse se révèle par les caractères les plus éclatants de sa triple manifestation, celui-là, vous l'avez tous nommé. Acclamons donc ! acclamons d'une voix unanime notre frère et ami Kieseritzky *pontifex maximus*, grand-prêtre de l'Échiquier. » (Acclamations générales.)

M. Vielle, électrisé, veut parler à son tour, il aborde des considérations géographiques et ethnologiques de l'ordre le plus élevé, insiste sur la fraternelle solidarité, qui, de Benarès à Vaugirard, doit unir, comme en un lien maçonnique, tous les adeptes de l'Échiquer ; puis homme positif, il attaque le côté pratique de la question, démontre les précieux avantages qu'offre aux amateurs d'Échecs, comme centre de réunion et moyen de correspondance, le bel établissement de la Régence, signale l'urgente nécessité, pour chacun, de s'abonner immédiatement au journal de ce nom (*Moniteur des Échecs*, 12 fr. par an), et termine sa péroraison par l'offre d'un splendide bol de punch. A ce moment, l'enthousiasme des convives atteint des proportions inquiétantes.

On se lève et l'on se dirige vers les salons du Cercle. Là, un spectacle inattendu vient frapper d'admiration les assistants : aux flammes bleuâtres d'un punch babylonien, au bruit des trompettes guerrières, apparaît un colossal Échiquier (celui peut-être que le vieux Nestor, de retour à Pylos, employait à rappeler les souvenirs de Troie), des vases de cristal aux vives couleurs, aux formes élégantes et variées, figurent les Pièces du jeu, et sont remplis de savoureux breuvages.

Deux champions se présentent; ce sont encore MM. Journoud et Seguin ; les clairons sonnent, la mêlée s'engage, les *Pièces* sont enlevées de l'Échiquier et le contenu immédiatement ingurgité aux sons de belliqueux accords. L'étrangeté des Pièces n'altère pas l'habileté des solides athlètes; étrangère aux fausses marches, leur main aguerrie ne porte que des coups assurés.

Le dénouement fatal approche, ô instabilité des choses humaines! le vainqueur de la veille est le vaincu du lendemain. L'heure du Mat a sonné, M. Journoud, saisissant d'une main victorieuse le noir potentat, en vide intrépidement le contenu pendant qu'une retentissante fanfare annonce son triomphe *urbi et orbi*.

Tels sont les faits principaux de ces journées mémorables, dont le souvenir vivra éternellement chez tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

C.-A. Seguin.

LE CERCLE DES ÉCHECS.

DEUXIÈME ARTICLE.

Loin de nous la pensée de vouloir rivaliser, en parlant de nos fêtes, avec notre éloquent ami et confrère. Mais la fonction de rapporteur officiel nous impose le devoir de rendre compte de tout ce qui s'est passé au sein de notre Cercle. Nous procédons dans l'ordre indiqué dans le programme.

L'honorable président du Cercle, M. le duc de Caraman, avait offert, comme nos lecteurs le savent déjà, un magnifique jeu d'Échecs siamois. La commission du Cercle, en acceptant avec reconnaissance ce don précieux, décida d'en faire le prix d'un grand tournoi pour lequel tous les amateurs d'Échecs de Paris devaient être convoqués. Cependant, en considération des diverses forces, il fut convenu de diviser les combattants en cinq classes, pour laisser à chacun des chances de succès. A cet effet, un jury choisi par moitié dans les membres du Cercle (MM. Sasias, Crampel, Delannoy) et les habitués du café de la Régence (MM. Des Guis, Journoud, Borely) devait, sous la présidence de M. Kieseritzky, se charger de ce classement. (Voir le *supplément B.*)

A la veille du combat, annoncé pour le dimanche 9 février, cinquante-cinq amateurs étaient inscrits. Le jury, en examinant avec soin les titres de chacun, se vit forcé d'apporter une légère modification dans le programme. C'était à l'égard de MM. Cohen, Marguerite, Preti, Versin et Warnet. Ne pouvant les placer dans la seconde classe, on les enregistra dans la première, toutefois avec l'obligation pour les autres combattants de cette même classe, de leur faire l'avantage de deux traits. (Voir le *supplément A.*)

Après les deux premières tournées, il restait de la première classe, MM. Des Guis, Journoud, Seguin et Stern, de la deuxième classe MM. Borely, Jeandel, Papin et Valson, de la troisième classe MM. Neron et Vielle, de la quatrième classe MM. Armagnac, Lourmand et Potier, et de la cinquième classe M. Chevet. Tous ces

combattants devaient se réunir le dimanche prochain (16 février) pour lutter entre eux.

En attendant, le soirée musicale eut lieu le mercredi 12 février. Nous sommes heureux de pouvoir constater l'effet satisfaisant que cette belle fête a produit. Devant un auditoire de cent trente personnes, trois jeunes artistes, MM. Perelli, pianiste, Deldicque, violon, et Levy, violoncelle du théâtre italien, ont débuté par un charmant trio de la composition de Vanden-Abel, qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'élégance et de sentiment. Aussi furent-ils vivement applaudis. A la suite de ce trio nous avons eu l'avantage d'entendre M. Perelli jouer une fantaisie de sa composition d'une extrême difficulté, dont cet intelligent artiste s'est acquitté à la satisfaction unanime. C'est avec le même plaisir que nous avons entendu quatre amateurs, MM. Buhsc, Pander, Samson de Himmelstiern et Gregoire de Sivers, tous de Livonie, chanter l'Ode d'Horace, *Integer vitæ,* mise en musique par Flemming, et les chansons allemandes de la composition de Kreutzer et Bergl, *der Abend sinkt* et *Das ist der Tag des Herrn.* Ces prouesses ont valu aux jeunes amateurs de nombreuses félicitations. La partie musicale de la soirée étant finie; M. Kieseritzky devait jouer une de ces parties d'Échecs à laquelle le public a l'indulgence d'attacher quelque prix.

Il s'agissait pour lui d'obtenir le mat, sans voir l'Échiquier, sur une case indiquée d'avance par les invités. Son adversaire désigné par le sort fut M. Lourmand, nouveau et excellent membre du Cercle. La partie se terminait après une longue résistance, en faveur de l'aveugle (1).

Après la fin de la partie, l'assemblée fut agréablement surprise d'apprendre qu'elle allait entendre deux artistes de grand mérite. M. Portehaut aîné, élève du Conservatoire, chef du pupitre au théâtre des Italiens, excita l'admiration de l'auditoire en exécutant sur son violon un morceau brillant avec des variantes. Le style élevé, le goût parfait, par lequel son jeu se distinguait, rappelaient involontairement Allard, le célèbre maître. M. Adolphe Portehaut, en accompagnant son frère sur le piano, a constaté d'une manière éclatante,

---

(1) Les principaux journaux de Paris ont fait mention de cette partie, avec un éloge vraiment trop flatteur pour nous.

qu'il était maître de son instrument, ce que témoigne d'ailleurs la position honorable qu'il occupe malgré son jeune âge, comme teneur de l'orgue à Saint-Eustache, et répétiteur à l'Académie de musique.

Afin que rien ne manquât, des rafraîchissements furent distribués à profusion.

Le dimanche 16 février, les quatorze gagnants de la première rencontre se réunissaient à l'heure indiquée pour reprendre leurs armes. Après une lutte acharnée qui a dû être renvoyée au lendemain, M. Seguin sortit enfin vainqueur du tournoi. (*Voyez le Supplément A.*)

La série de nos fêtes fut terminée par un banquet, sous la présidence de M. le général de Varaignes, qui eut lieu chez le restaurateur Pestel. Pour compléter le récit spirituel que notre excellent ami Seguin a donné de ce joyeux repas, nous n'ajoutons que les différents toasts qui ont été portés.

M. le général de Varaignes a dignement ouvert la série en portant un toast à la prospérité du Cercle et à la santé de son président, M. le duc de Caraman, dont il vantait à si juste titre les excellentes qualités et le dévouement. M. Crampel, secrétaire-trésorier du Cercle et commissaire du banquet, s'est levé ensuite pour inviter les convives, par une allocution chaleureuse, de boire à la santé de l'honorable général de Varaignes, fondateur du Cercle, dont il est encore aujourd'hui l'appui et l'ornement. Le tour de M. Kieseritzky, autre commissaire du banquet, était venu, pour rappeler aux souvenirs des invités les mérites de l'ancien président du Cercle, M. Devinck. M. Journoud, également commissaire du banquet, guidé par un sentiment de délicatesse qui l'honore, avait demandé à porter le toast en l'honneur du vainqueur du tournoi, contre lequel il avait succombé lui aussi ; mais le brave M. Lenoble, cédant vivement à un mouvement d'impatience provoqué par le voisinage (il était assis à côté de M. Seguin), intervint pour boire lui-même à la santé de celui-ci. Après M. Desherbiers, qui porta galamment le toast en faveur de M. Kieseritzky, M. de Montemont, dans un discours plein d'esprit, fixa l'attention de l'assemblée sur le grand Congrès de Londres, auquel il souhaitait le meilleur succès. Jusqu'ici les toasts furent tous proposés et accueillis avec le sérieux conforme au sujet, lorsque M. Leduc improvisa un *vivat* aux mazettes. A cette occasion,

un membre du Cercle se livra à des observations railleuses ; mais M. Leduc ne perdit point le courage, et, adressant la parole à l'interrupteur, il lui disait : « Malheureux ! vous n'avez donc pas senti » que c'est à votre intention que j'ai porté le toast ! ». et les rieurs étaient de son côté. Après M. Stern, qui plaidait en faveur des vaincus, s'est levé M. Blosse, pour boire à la prospérité du café de la Régence, dont il est le doyen des habitués. Une triple salve d'applaudissements suivait cette allocution, et les convives s'avançaient à la place où était assis M. Vielle pour le complimenter à cet égard. La série des toasts étant finie, M. de Montemont a saisi l'occasion pour charmer la société par la production d'une chanson d'une finesse exquise. M. Blosse aussi, ce placide vieillard, a contribué à égayer les convives par une charmante chansonnette. C'est alors que M. Seguin a pris la parole pour enchanter le public par son *speech* fantastique, que nos lecteurs viennent d'apprécier dans le précédent article. Le banquet s'est terminé par une allocution de M. Vielle, justement appréciée dans l'article cité. Les convives, au nombre de trente, se rendirent alors au Cercle des Échecs, où cette fameuse partie dite *à la Buvette* eut lieu. Dans le numéro prochain nous serons à même de donner les détails d'un nouveau tournoi et d'une soirée dont les conditions sont déjà arrêtées. L. K.

Supplément A.

2e Grand Tournoi les Dimanches 9 et 16 février 1851.

UN JEU D'ÉCHECS SIAMOIS EN IVOIRE,

PRIX OFFERT PAR M. LE DUC DE CARAMAN.

PREMIÈRE JOURNÉE.

COMBATTANTS DE LA 1re CLASSE.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Crampel.	Preti.
2.	Odoard.	Delannoy[1].
3.	Des Guis[2].	Cohen.
4.	Cabanellas (a).	Stern.
5.	Warnet.	Versin.
6.	Seguin.	Marguerite (a)
7.	Vaufreland (a).	Lenoble.
8.	Henry (ab.).	Journoud.
9.	M. St-Léon (a).	Guibert.

[1] La 1re partie a été nulle.

[2] M. Des Guis cédait 2 Traits.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Journoud.	Preti.
2.	Des Guis.	Odoard.
3.	Lenoble.	Stern.
4.	Versin.	voir la 2e classe
5.	Seguin.	Guibert.

Vainqueurs de la 1re journée :

MM. Journoud, Des Guis, Stern, Seguin.

COMBATTANTS DE LA 2e CLASSE.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Wertheimer.	Reinach.
2.	Papin.	Coquelin.
3.	Dézéde.	Desherbiers.
4.	Valson.	De Mondeville
5.	Garcin (ab.).	Jeandel.
6.	Borely.	voir la 3e classe

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Reinach.	Borely.
2.	Jeandel.	voir la 3e classe
3.	Dézéde.	Valson.
4.	Versin.	Papin[1].

[1] M. Versin cédait le Pion et le Trait.

Vainqueurs de la 1re journée :

MM. Borely, Jeandel, Papin, Valson.

COMBATTANTS DE LA 3e CLASSE.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Delaroche (ab.)	Vielle.
2.	Carlini (ab.)	Goujon.
3.	Nettancourt (a.)	Acloque.
4.	Laffitte.	Lyster.
5.	Borely.	D'Alincourt.
6.	Neron.	Toutain.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Jeandel.	Acloque.[1]
2.	Neron.	Lyster.
3.	Goujon.	Vielle.

[1] M. Jeandel cédait le Pion et le Trait.

Vainqueurs de la 1re journée : MM. Néron, Vielle.

COMBATTANTS DE LA 4e CLASSE.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Armagnac.	Leduc.
2.	De Boyve (ab.).	Guide.
3.	Lourmand.	Huret.
4.	Daumâtre (a.).	Deguingamp.
5.	G. St-Léon (a.).	Potier.
6.	De Sivers (ab.).	Ouizille.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Lourmand.	Guide.
2.	Ouizille.	Armagnac.
3.	Deguingamp.	Potier.

Vainqueurs de la 1re journée :

MM. Armagnac, Lourmand, Potier.

COMBATTANTS DE LA 5e CLASSE.

	Première tournée.		*Deuxième tournée.*	
	MM.	MM.	MM.	MM.
1.	Cabanellas.	Pontalba (a.).	M. Chevet.	M. Cabanellas.
2.	Chevet.	Escoffier (ab.).		

Vainqueur de la 1re journée : M. Chevet.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Combattants de 1re classe : MM.	Des Guis, Journoud, Seguin, Stern.
— 2e —	Borely, Jeandel, Papin, Valson.
— 3e —	Neron, Vielle.
— 4e —	Armagnac, Lourmand, Potier.
— 5e —	Chevet.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Borely.	Neron[1].
2.	Armagnac.	Des Guis[2].
3.	Journoud.	Papin[3].
4.	Vieille.	Lourmand[4].
5.	Seguin.	Chevet[5].
6.	Stern.	Potier[6].
7.	Valson.	Jeandel.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Seguin.	——
2	Borely.	Vielle[7].
3.	Stern.	Journoud.
4.	Valson.	Des Guis[8].

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Journoud.	Seguin.
2.	Valson.	Borely.

Quatrième tournée.

MM.	MM.
M. Valson.	M. Seguin[9].

[1] M. Borely cédait le Pion et le Trait.

[2] M. Des Guis cédait le Cavalier.

[3] M. Journoud cédait le Pion et le Trait.

[4] M. Vielle cédait le Pion et le Trait.

[5] M. Seguin cédait la Tour.

[6] M. Stern cédait le Cavalier.

[7] M. Borely cédait le Pion et le Trait.

[8] M. Des Guis cédait le Pion et le Trait.

[9] M. Seguin cédait le Pion et le Trait.

Vainqueur du Tournoi : M. SEGUIN.

Supplément B.

Prix spécial offert par M. le président du Cercle :

Un superbe jeu d'Échecs Siamois, d'un style rare, et pour ainsi dire unique, d'une valeur d'environ 300 francs.

Le droit d'entrée est fixé à 3 fr. par chaque joueur. Tout concurrent devra être présenté par une personne connue et agréée par le Jury.

Tout joueur inscrit, quelle que soit sa force, concourt au prix. Il sera établi cinq catégories de joueurs ; chaque concurrent désigne la catégorie à laquelle il appartient. Dans le cas où il se classerait dans une force inférieure à la sienne, il sera obligé de se soumettre à la décision du Jury qui a été désigné par la commission du Cercle.

Les vainqueurs dans chaque classe concourront au prix, suivant les conditions arrêtées par ce Jury.

Voici quelles sont ces conditions :

Article 1er. Tout joueur de la première catégorie rend au joueur de la deuxième pion et trait ; au joueur de la troisième pion et deux traits ; au joueur de la quatrième le cavalier, et au joueur de la cinquième et dernière, la tour.

Chaque joueur des catégories ci-dessus fait l'avantage proportionnel aux joueurs des classes suivantes, conformément à ces bases.

Art. 2. Les catégories seront partagées par nombres pairs : s'il y avait un nombre impair de joueurs inscrits, celui que le sort désignerait sans concurrent jouerait dans la classe suivante, en faisant l'avantage déterminé dans l'article précédent.

Si dans la dernière classe, il se trouvait un joueur sans concurrent, il combattrait à la deuxième tournée contre un des vainqueurs, étant considéré lui-même comme vainqueur de la première tournée ; à chaque tournée on opérera de même.

Art. 3. Toute partie remise sera considérée comme nulle, et devra être recommencée par les deux combattants, à moins qu'ils ne s'entendent ensemble pour désigner l'un deux comme vainqueur. Le trait sera tiré à chaque partie, ainsi que la couleur.

Art. 4. Il n'y aura que deux tournées dans chaque catégorie ; les vainqueurs seront ensuite mêlés pour jouer ensemble, aux avantages déterminés dans l'article premier.

Art. 5. Deux tournées auront lieu chaque dimanche. Les joueurs des parties remises continueront immédiatement la lutte, de manière à indiquer le vainqueur pour jouer à la deuxième tournée ; les joueurs des parties remises à la deuxième tournée joueront dans l'intervalle de chaque dimanche, pour qu'il y ait un vainqueur indiqué au dimanche suivant.

Art. 6. Dans le cas où il resterait en dernier lieu trois combattants, une poule sera engagée entre eux trois d'après les règles adoptées, et d'après les conditions stipulées ci-contre.

Art. 7. Les parties commenceront à une heure précise. Il y aura défaut contre le retardataire d'un quart d'heure.

Tout joueur qui n'arrivera pas à l'heure indiquée sera considéré comme refusant le tournoi, et sa mise sera acquise à la masse.

En cas de réclamation, il en sera référé aux membres du Jury, dont la décision sera sans appel.

On s'inscrit en payant d'avance au Cercle des Échecs et au café de la Régence. La liste est provisoirement fixée à 60 joueurs ; elle sera arrêtée le 8 à midi.

Tous les amateurs seront en outre conviés à la fête qui aura lieu au Cercle le mercredi 12 février à 8 heures précises ; il y aura une soirée musicale et une partie d'Échecs sans voir.

Les Membres du Jury :

BORELY, CRAMPEL, DELANNOY, DES GUIS, JOURNOUD, KIESERITZKY, SASIAS.

Nota. On s'inscrit aussi pour le banquet qui doit avoir lieu entre tous les amateurs d'Échecs, le lundi 17 février, à 5 heures 1/2.

LES TOURNOIS AU CERCLE DES ÉCHECS DE PARIS.

1er Grand Tournoi le Dimanche 29 décembre 185[illegible],

AVEC TROIS PRIX OFFERTS PAR M. VIELLE.

1er Prix. — La Collection du *Palamède* (2e série), 6 volumes.
2e Prix. — Les deux premières années de *la Régence*.
3e Prix. — Le *Traité de Lewis*, traduit par Witcomb, avec les *Cinquante parties* de Kieseritzky.

COMBATTANTS DE LA 1re CLASSE.

Première tournée.

MM.	MM.
1. Warnet.	Delannoy.
2. Devinck (ab.).	Cohen.
3. Des Guis.	Preti.
4. Journoud.	Lenoble.
5. Crampel.	Mestre (ab.).
6. M. St-Léon.	St-Nexant.

Deuxième tournée.

MM.	MM.
1. Crampel.	Cohen.
2. Journoud.	M. St-Léon.
3. Delannoy.	Des Guis[1].

Troisième tournée.

MM.	MM.
1. Journoud.	Des Guis[2].
2. Crampel.	——

Quatrième tournée.

M. Des Guis. Crampel.
Vainqueur, M. Des Guis[3].

[1] La partie a été nulle.
[2] La partie a été nulle.
[3] A cause des parties nulles, M. Des Guis a dû partager le prix avec MM. Delannoy et Journoud.

COMBATTANTS DE LA 2e CLASSE.

Première tournée.

MM.	MM.
1. Pfeiffer.	Viaudet.
2. Campbell.	Coquelin.
3. Guillaume.	Koralek.
4. Potier.	Toutain.
5. Romilly.	Valson.
6. Borely.	Lyster.

Deuxième tournée.

MM.	MM.
1. Toutain.	Pfeiffer.
2. Borely.	Koralek.
3. Campbell.	Romilly.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	——	Borely.
2.	Pfeifer.	Campbell.

Quatrième tournée.

M. Borely. M. Pfeiffer.

Vainqueur, M. Borely.

COMBATTANTS DE LA 3e CLASSE.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	D'Alincourt.	De Strandmann
2.	——	G. St-Léon.
3.	Brœcker.	Brasseur.
4.	De Sivers.	Lourmand.
5.	Holder.	Salives.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	De Sivers.	——
2.	Holder.	D'Alincourt.
3.	Brœcker.	G. St-Léon.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	——	D'Alincourt.
2.	Brœcker.	De Sivers.

Quatrième tournée.

M. D'Alincourt. M. De Sivers.

Vainqueur, M. D'Alincourt.

LES TOURNOIS
A L'ESTAMINET DE LA RÉGENCE.

LXVIIIe tournoi, Samedi 16 novembre 1850.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Cohen.	Preti.
2.	Des Guis.	Warnet.
2.	Pfeiffer.	St-Léon.
4.	Valson.	Respinger.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Valson.	Preti.
2.	Des Guis.	Pfeiffer.

Troisième tournée.

M. Preti. M. Des Guis.

Vainqueur, M. Des Guis.

LXIXe tournoi, Samedi 16 novembre 1850.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Des Vignes.	Vielle.
2.	De Sivers.	Toutain.
3.	Florian.	Romilly.
4.	Auber.	Potier.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Romilly.	Potier.
2.	Des Vignes.	Toutain.

Troisième tournée.

M. Toutain. M. Romilly.

Vainqueur, M. Romilly.

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

N° CLVII. PARTIE ORDINAIRE. 4.

	M. BONETTI (BLANCS).	M. DISCART (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	G 36	B 63
3.	F 43	F 53
4.	c 33	G 66
5.	b 42	F 62
6.	d 34	d 64
7.	G 57	H 86 E 88
8.	f 46	e 46-f
9.	C 46-e	d 54
10.	e 54-d	G 54-e
11.	F 54-G	D 54 F
12.	D 23	C 56
13.	G 45	A 84
14.	E 25	C 47 ×
15.	E 15	H 85
	——	

N° CLVIII. GAMBIT MUZIO. 5.

	M. DISCART (BLANCS).	M. BONETTI (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	f 46	e 46-f
3.	G 36	g 57
4.	F 43	g 47
5.	E 18 H 16	g 36-G
6.	D 36-g	F 68
7.	d 44	D 48
8.	B 33	G 75
9.	B 25	G 67
10.	g 37	D 38
11.	B 46-e	F 46-B
12.	C 46-F	H 86 E 88
13.	C 57	f 56
14.	e 56-f	d 64
15.	g 47	D 36-D
16.	H 36-D	B 63
17.	c 33	E 77
18.	A 16	G 88
19.	h 48	h 68
20.	e 66 ×	E 67
21.	F 34 ×	E 76
22.	C 68-h	——

N° CLIX. GAMBIT IRRÉGULIER. 3.

	M. BONETTI (BLANCS).	M. DISCART (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	f 46	e 46-f
3.	G 36	g 57
4.	h 38	h 68

5.	F 43	G 66	14.	B 33	B 55
6.	H 15 E 17	F 77	15.	B 54	D 65-d
			16.	C 46-e	H 46-C
7.	d 44	H 86 E 68	17.	B 46-H	D 43-F
			18.	D 48-g	D 23-c
8.	e 55	G 58	19.	D 84 ×	E 78
9.	d 54	d 64	20.	A 13	D 24
10.	e 65	f 65-e	21.	B 65	C 65-B
11.	d 65-f	D 75	22.	D 81-A	C 38-h
12.	G 48	g 48-G	23.	g 38-C	B 36 ×
13.	D 58-G	B 63	24.	E 16	B 28 ×

Nº CLX. PARTIE ÉCOSSAISE. 3.

Février 1851.

M. PREUSS (BLANCS).				M. BOEJE (NOIRS).	
1.	e 45	e 55	9.	a 51	F 51
2.	G 36	B 63	10.	B 33	d 64
3.	d 44	e 44-d	11.	e 55	d 55-e
4.	F 43	F 42 ×	12.	A 14	B 44
5.	c 53	e 53-c	13.	G 55-d	F 53-B
6.	O-O	e 22-b	14.	C 33-F	c 53
7.	C 22-e	E 86	15.	A 44-B	—
8.	D 82	G 68			

Nº CLXI. GAMBIT PHILIDOR. 4.

Automne 1850.

M. PREUSS (BLANCS).				M. J..... (NOIRS).	
1.	e 45	e 55	8.	b 42	B 74
2.	f 46	e 46-f	9.	D 34	B 62
3.	G 36	g 57	10.	b 52	G 75
4.	F 43	F 77	11.	b 63-c	b 63-b
5.	d 44	d 64	12.	F 52	O-O
6.	B 53	c 63	13.	C 51	E 88
7.	O-O	h 68	14.	A 15	f 56

15.	G 57+g	f 45-e
16.	G 45-f	G 56
17.	B 25	B 54
18.	c 33	G 35
19.	B 46-e	B 46-B
20.	D 55-G	D 48
21.	C 64-d	B 54
22.	F 54-B	H 16 ✕ H
23.	A 16-H	b 54-F
24.	G 66	F 66-G
25.	A 66-F	——

N° CLXII. GAMBIT EN SECOND. 2.

27 Septembre 1850.

M. D..... (BLANCS). M. KIESERITZKY. (NOIRS).

1.	e 45	e 55
2.	F 43	f 56
3.	e 56-f	G 66
4.	d 34	d 54
5.	F 32	C 56-e
6.	C 57	c 63
7.	C 66+G	D 66-C
8.	B 24	F 53
9.	G 36	O—O
10	O—O	E 58
11.	h 38	B 74
12.	G 28	D 48
13.	B 36	D 37
14.	c 33	F 62
15.	D 25	C 38-h
16.	B 15	H 26-f
17.	H 26-H	A 86
18.	G 36	C 27-g
19.	B 27-C	A 36-B
20.	A 16	B 66
21.	E 18	B 47
22.	G 15	D 38 ✕
23.	E 17	D 28 ⋇

SOLUTION DES PROBLÈMES DU DEUXIÈME NUMÉRO.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CI. *Mat en 3 coups*,

Par M. Borrel.

B ♔ 22	N ♚ 42
1. D 23	E 51
2. D 63	E 42
3. D 52 ⋇	

CII. *Mat en 4 coups*,

Par l'Anonyme de Liège.

B ♔ 11	N ♚ 37
1. D 14	A 34-d ✠
2. D 17 ✕	E 46
3. D 16 ✕	E 45
4. D 54 ⋇	

CIII. *Mat en 5 coups*,

Par M. Loquin.

B ♔ 12	N ♚ 65
1. H 66 ✕	B 55
2. H 65 ✕	E 46
3. B 34 ✕	E 37-g ✠
4. C 35 ✕ e	E 58
5. H 68 ⋇	

CIV. *Mat en 6 coups*,
Par M. Horwitz.

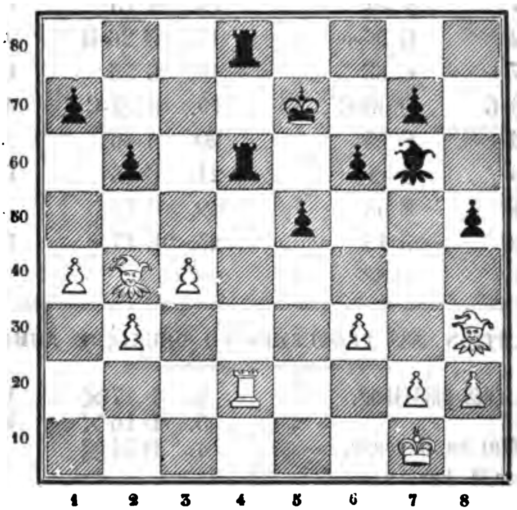
	B ♔ 72	N ♚ 41
1.	C 31	E 52
2.	b 32	E 51
3.	C 13	E 52
4.	d 43 ✕	E 42
5.	C 22	E 51 ou 53
6.	C 33 ou 31 ✻	

PARTIES PAR CORRESPONDANCE.

N° 12, entre LONDRES (blancs) et AMSTERDAM (noirs).
(Voir Février, page 47.)

Position après le 26° coup des Blancs.

AMSTERDAM.



LONDRES.

23.		C 67	25.	F 38	h 58
24.	H 24	e 55	26.	f 36	

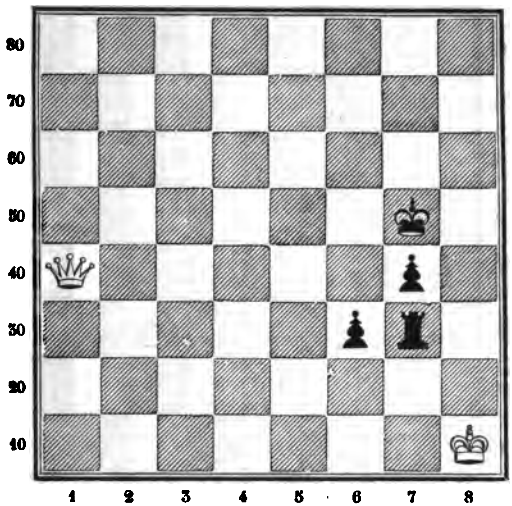
N° 24, entre BRESLAU (blancs) et LEIPZIG (noirs).

5.	e 54-d	B 51	7.	D 25	F 64
6.	F 52 ✕	C 74	8.	F 74 ✕ C	D 74-F

POSITIONS CURIEUSES.

N° 13, Composée par M. Kling.

NOIRS.

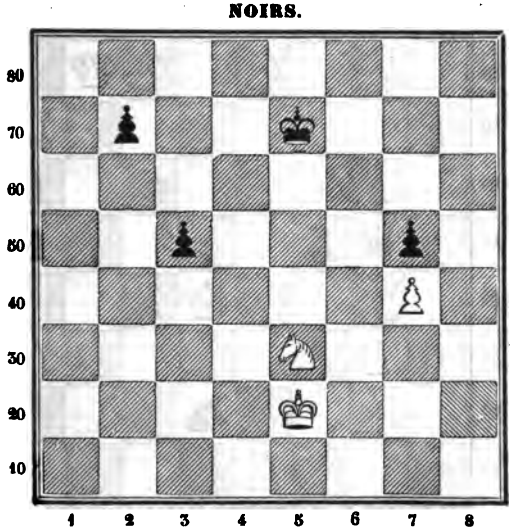


BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

N° 14, Composée par M. Kieseritzky.

NOIRS.



BLANCS.

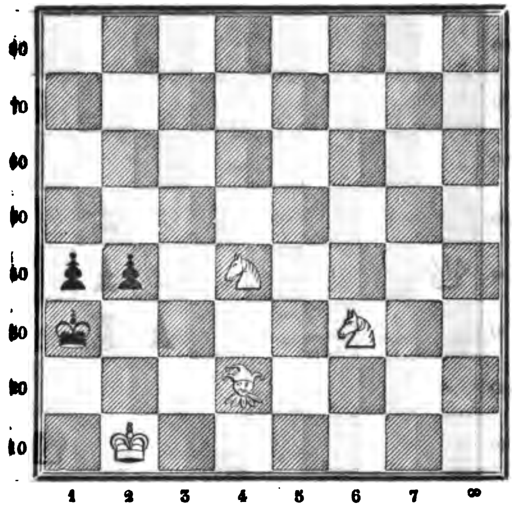
Les Blancs jouent et gagnent.

PROBLÈMES AVEC CONDITION.

Composé par M. Grosdemange.

NOIRS.

XXXVII.



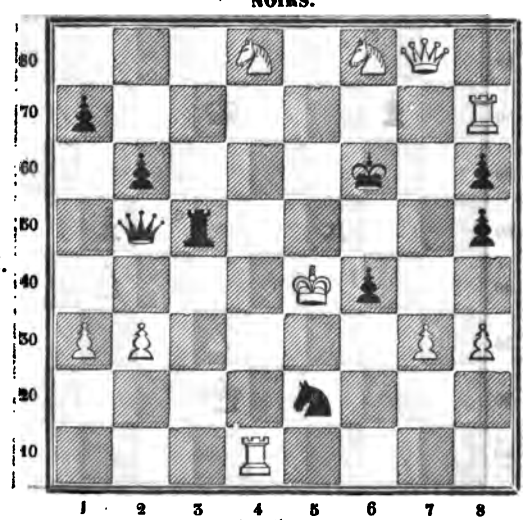
BLANCS.

Les Blancs forcent les Noirs à les faire Mat en 5 coups.

Composé par le docteur Rosenberger, de St.-Pétersbourg.

NOIRS.

XXXVIII.



BLANCS.

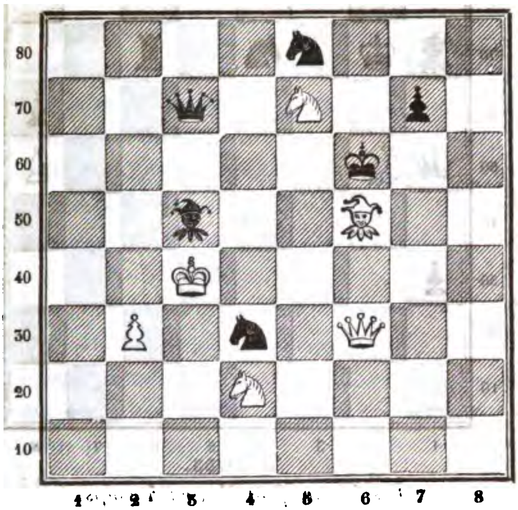
Les Blancs forcent les Noirs à les faire Mat en 10 coups.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Borely.

NOIRS.

CV.



BLANCS.

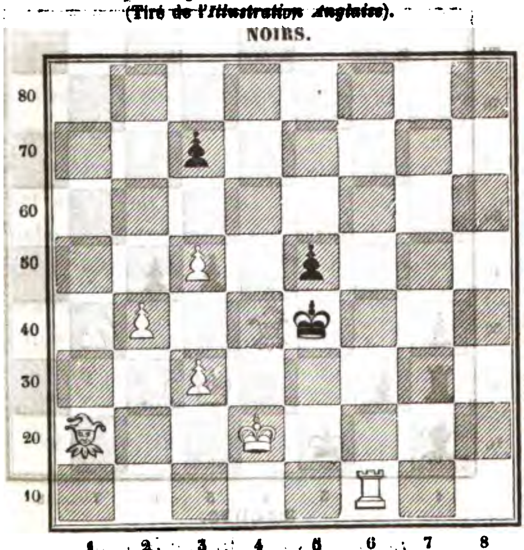
Mat symétrique en 3 coups, n'importe à qui le Trait.

Composé par M. Carlo Faliero.

(Tiré de l'Illustration Anglaise).

NOIRS.

CVI.



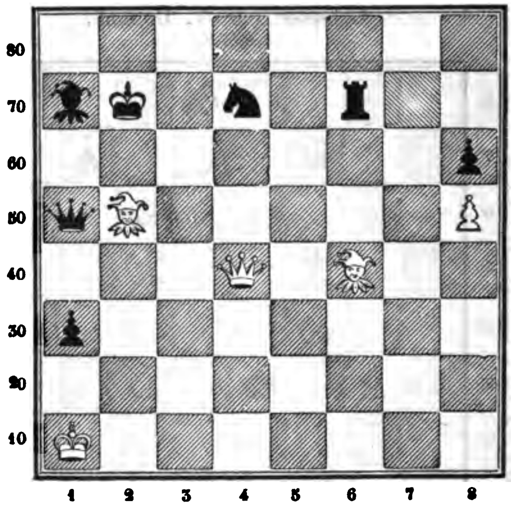
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Bœje d'Altona.

NOIRS.

CVII.



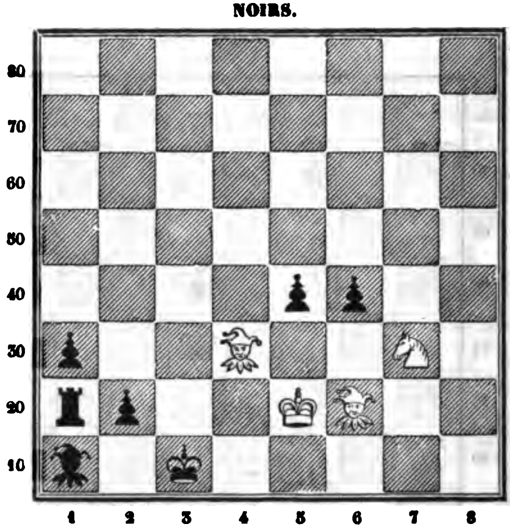
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CVIII.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

APPEL AUX AMATEURS

Au sujet du Grand Congrès des Échecs de Londres.

Le Comité de Paris a décidé, dans sa dernière séance, qu'un appel serait fait aux amateurs de France pour se faire inscrire (sans cependant que cette inscription entraîne aucune obligation ni aucune pénalité à défaut de pouvoir partir à l'époque indiquée). L'inscription se fait au café de la Régence, et a pour but de connaître ceux qui pensent pouvoir partir pour Londres afin de former une Commission chargée de défendre les intérêts généraux des Échecs au congrès.

De plus, tous les amateurs sont invités à souscrire pour les frais nécessaires au Comité, et pour soutenir l'enjeu du champion qui sera désigné pour prendre part au grand Match qui aura lieu à Londres, sans que cette désignation, en aucun cas, puisse être considérée comme un défi de nationalité.

Les noms des souscripteurs seront publiés dans le journal *la Régence*; toutes les sommes seront reçues, et le chiffre partiel n'en sera pas indiqué.

Le départ de tous les amateurs aura lieu vers le 20 ou 25 mai, il sera pris des arrangements au sujet des frais de chemin de fer et pour les logements à Londres, de manière à assurer une grande économie.

Les noms des personnes qui se sont déjà fait inscrire seront publiés dans le prochain numéro.

Parmi les amateurs d'Échecs de France qui se disposent à partir pour assister au Grand Congrès, nous pouvons déjà citer MM. Devinck, Laroche, de Bayonne, Chamouillet, Sasias, Crampel, Lecrivain, Journoud, Coquelin, Kieseritzky, Delannoy, Seguin et autres.

Plusieurs amateurs distingués de province ont également manifesté l'intention de se joindre aux parisiens. D'après les lettres qui nous arrivent de différents pays, le Congrès sera favorisé par la présence de MM. Heydebrand de la Lasa, Petrow, Szén, Schulten, Anderzsen, Schumow, Emperger, Jenay et probablement aussi de plusieurs amateurs italiens de haute réputation.

Au nom du comité de Paris:

DE CARAMAN, Président, L. KIESERITZKY, Secrétaire.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

J'aime peu la peinture; cette indifférence tient-elle au défaut de mon organisation physique ou intellectuelle? Je n'ai jamais cherché à m'en rendre compte, et je subis peut-être l'influence de cette double infirmité. Ce qu'il y a de certain, et je l'avouerai à ma honte, c'est que l'enthousiasme passionné des admirateurs de toiles plus ou moins saturées de couleurs a toujours été pour moi un véritable problème. Hélas! oui la peinture semble n'exhaler autour de moi qu'une odeur sépulcrale, dont le froid me glace et m'attriste. Je me demande du reste si un art qui consiste à imiter la nature ne se trouve pas écrasé mille fois par la supériorité de son modèle. Quelles nuances, quel coloris peuvent entrer en comparaison avec le plus modeste parterre, quel maintien, quelle pose de femme sur un tableau peut lutter avec les ondulations fantastiques de nos simples sylphides, avec le sourire et le séduisant minois de nos grisettes? La correction du trait n'est-elle pas même souvent un défaut? Cette dernière observation suffirait seule pour montrer que dans cet art la perfection n'est que l'imperfection.

Voilà un exorde qui va m'exposer à toutes les colères des artistes et des amateurs. Je dois expliquer cette digression d'avant-scène. Le mois dernier, un de mes parents m'est tombé sur les bras du fond de sa province. Grand amateur d'images, ce brave garçon depuis quinze ans s'imagine être artiste, et une fois dans la capitale, il a cru devoir alimenter l'illusion de son talent par une opiniâtre multiplicité de visites à toutes les expositions de tableaux que Paris a pu concentrer dans son sein. Or il m'a remorqué, moi myope au suprême degré, au milieu de tous ces lavis coloriés. Voyez comme les sympathies se recherchent! Je devais un tribut aux liens du sang, et je l'aurais payé sans trop crier, si dans mes dernières visites, le hasard ne m'eût fait tomber quatre à cinq fois de suite sur des toiles représentant des joueurs d'Échecs.

Je ne conteste pas le mérite de ces œuvres; elles doivent être merveilleuses, car mon parent les dévorait, et vous le voyez, je n'y entends rien, mais j'ai senti ma bile s'échauffer en examinant les

physionomies que messieurs les artistes avaient données aux pauvres joueurs d'Échecs. Jamais l'éternel assurément n'a créé de semblables têtes dont les types malencontreux n'ont pu sortir que de l'imaginative de ces maîtres. Ils nous ont donné, les mécréants, des cheveux hérissés, des visages renfrognés, des nez recourbés, des mentons en forme de cuiller à pot, des allures enfin d'échappés de Bedlam ou de Charenton ! Ils ont traité les Échecs, j'ai parlé peinture, nous sommes quittes.

Nous représenter tristes et moroses, allons donc ! Qu'ils laissent, s'ils le veulent, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Scandinavie, aux enfants de la Vistule où de l'Oder, les teintes mélancoliques et sombres que fait naître parfois au milieu de ces nations la concentration des idées ; mais en France, le joueur d'Échecs est naturellement gai, jovial, amusant, il parle, il chante, il rit, il jure même assez souvent ; il possède donc, vous le voyez, tous les secrets de la plus aimable conversation, et des convenances les plus sociales du globe. Chez nous, le travail ou la sévérité des combinaisons ne transforme pas notre Cercle en cimetière, et le spectateur d'une partie, loin d'être soumis à l'influence léthargique qu'éprouve un juge de tribunal de première instance départemental, trouve au contraire au milieu des hurrahs d'une bataille une source abondante de facétieuses distractions. Le plaisir que l'on goûte ne sert pas seulement alors à dissiper l'ennui du moment, les souvenirs que l'on recueille suffisent souvent pour nous récréer dans nos mauvais jours et paralyser les funestes effets du désœuvrement toujours si fatal à l'homme qui n'aime pas à rester inactif. Que de fois ces souvenirs ne m'ont-ils pas servi à compenser des moments de tristesse et d'ennui ; je ne saurais peindre l'indicible émotion que je ressens à les retracer. Il y a quelques jours à peine que j'en fis l'épreuve, et dussé-je passer pour un ennuyeux bavard, je vais une seconde fois renouveler ces souvenirs qui prouveront plus victorieusement encore que tout n'est pas drame parmi les joueurs d'Échecs en France, et que la comédie peut y revendiquer sa place.

Par une de ces affreuses soirées du mois de mars, la pluie tombait par torrents, le papa Noé aurait reconnu son bon vieux temps ; le vent soufflait avec force, les rues étaient désertes, et malgré la persévérance de mes habitudes, je dus renoncer ce soir-là au Cercle

de la Régence et à mes batailles périodiques. Je me voyais cloué dans ma chambre. Ma femme était souffrante. Mes enfants griffonnaient leurs devoirs ou leurs pensums, car on ne sait jamais exactement la nature des occupations de ces messieurs. Or, pour moi, point de conversation. J'étais triste, ennuyé, absorbé, maussade, grognon, malade, tel enfin qu'un être à qui l'air manque : la Régence est mon cinquième élément. Je voulus lire, le livre me tomba des mains. Tout à coup ma petite fille, âgée de neuf ans, propose une partie d'Échecs à son frère aîné. Il y a certains amateurs de sous-préfecture à qui elle rendrait la pièce, et si le Match anglais se renouvelait dans quelques années, l'enfant, nouvelle Jeanne d'Arc, serait capable d'aller désarçonner le héros de la Grande-Bretagne. Le grand, trouvant sans doute beaucoup plus à son goût les combinaisons de l'Échiquier que le jardin des racines grecques, accepte avec empressement la proposition de sa sœur, et voilà que s'improvise devant moi une seconde édition de la partie de Staunton et St-Amant. Je suivis machinalement d'abord le début de cette lutte, la petite fille employait bec et ongles pour se défendre, et repoussée jusque dans ses derniers retranchements, elle allait succomber lorsqu'un incident provoqué par l'artificieuse commère vint tout à coup changer la face des événements. Elle heurte la table avec un mouvement d'impatience, fait tomber les livres de son frère, et pendant que l'innocent s'occupe à les ramasser, elle escamote un Fou qui paralysait son jeu, reprend vivement l'attaque, et gagne la partie. Ce trait me fit bien rire ; et pour consoler mon grand de la perte de sa partie, et distraire mes autres enfants de leur travail, je leur retraçai quelques souvenirs de la Régence, et cet entretien les intéressa assez pour leur faire oublier l'heure du repos.

Je racontai d'abord le fameux Mat du père Gastinel, l'invalide au chef original, qui poursuivait impitoyablement avec son Roi, sa pièce unique, le Roi de son adversaire, et ramenant ainsi son adversaire à la case de la Tour, le fit Échec et Mat en collant son Roi sur le sien avec un imperturbable sangfroid. Je passai en revue les étonnantes prouesses de ce bon Labourdonnais, ses excentricités, ses coqs-à-l'âne, ses épanouissements, ses boutades, ses tempêtes, ses distributions de parchemins scellés invariablement d'un cachet de clos Laffitte ou du comté Périgourdin ; je dessinai la silhouette de

nos anciens amateurs en choisissant parmi ces modèles les types les plus amusants. Puis enfin je leur redis les aventures les plus piquantes survenues parmi nos joueurs, et dont quelques-unes sont en vérité dignes, à notre avis, d'être inscrites dans les annales de l'Échiquier. Jugez-en, ami lecteur.

Je garantis d'abord de la manière la plus formelle l'exactitude de ces événements, dont les héros existent la plupart encore, et qui pourront au besoin en attester la vérité.

Des habitués faisaient ensemble une partie que rendaient assez intéressante les défaites successives que l'un d'eux avait éprouvées. Le premier, amateur émérite, esprit caustique et plaisant, faisait à son adversaire l'immense avantage de la dame. Le second, homme simple et modeste, caractère doux et inoffensif, subissait, une fois assis devant l'Échiquier, les effets d'une animation fébrile et d'une distraction incroyable. Cette influence expliquait sa faiblesse. Le jour de la grande partie, le fort joueur avait bien dîné, il était en gaîté, il voulut s'amuser tout à fait. Il remplit alors, avant de commencer la partie, les poches de son paletot d'une quantité innombrable de tours, et muni de cet immense arsenal, il prend le trait, comme faisant avantage, et pousse le Pion d'une de ses Tours deux pas. Quelques coups après la Tour de ce Pion se pose au milieu du jeu et tue, tout en succombant, le premier Pion qui tombe sous elle. L'adversaire trouve assez bizarre le sacrifice de son antagoniste, et comme dans les précédentes séances, il avait souvent eu à se plaindre des effets de cette pièce, il s'écrie : Je ne comprends pas, mais en voilà toujours une de pincée. Quelques coups se succèdent, et la deuxième Tour imite le dévouement de sa compagne. En ce moment cependant, le joueur faible était déjà préoccupé, on l'attaquait bien d'un côté, mais il attaquait d'un autre, il allait, il allait; il voulait prendre le Roi, quand une troisième Tour, que son adversaire avait subtilement tirée de sa poche, vint arrêter son ardeur. Il la démolit et continue ; il pourchasse le Roi avec une vivacité de quinze ans, il va immoler ce monarque, mais une quatrième Tour y met son *veto*. Quatorze Tours se succèdent ainsi dans le jeu de l'habile amateur, et l'adversaire, en prenant la quatorzième, s'aperçoit bien que cette prise lui coûtera la partie. « Cela m'est égal, s'écrie-t-il, mais je me débarrasse enfin de cette

scélérate de Tour, je la tue; *ad patres*, ma mie. » Le fait est assez plaisant, ce qui donne surtout du relief à cette facétie, c'est que tout en jurant après le carnage effroyable qu'avait fait cette dernière Tour, il en roulait quatorze dans ses mains; car il avait l'habitude de tenir et de garder convulsivement entre ses doigts toutes les pièces qu'il prenait à son adversaire.

Entre les deux mêmes amateurs nous fûmes également témoin de cette autre scène: « J'adoube, dit le plaisant, et en soulevant artistement le Roi de son adversaire, il le place à une case voisine. J'ai adoubé, continue-t-il, à moi à jouer. Échec au Roi et à la Dame. » — Comment, comment, ah! quelle faute, j'ai perdu! L'adoubeur avait disposé cet Échec inattendu.

Voyez maintenant le spécimen de quelques parties drôlatiques dont assurément aucun traité d'Échecs ne contient l'analyse, parties dont la distraction et l'erreur font seules les frais.

N° 1.

1. *B.* Le P du R deux pas.
   N. Le P du R deux pas.
2. *B.* Le C du R à la 3ᵉ case du F.
   N. Le P de la D un pas.
3. *B.* Le F du R à la 4ᵉ case du F de la D.
   N. Le P de la T du R un pas.
4. *B.* Le P de la D 2 pas.
   N. Le P de la D prend le P de son propre R +.
5. *B.* Le C prend le P.
   N. etc. etc.

Au quatrième coup les Blancs poussaient avec impétuosité le Pion de la Dame deux pas pour rompre le centre de l'adversaire, précaution tout à fait inutile, car les Noirs, le coup suivant, accomplissent eux-mêmes la réalisation de ce projet en prenant leur propre Pion; loin de reconnaître cette générosité, les Blancs reprennent au coup suivant le Pion isolé avec le Cavalier et gagnent en peu de coups.

N° 2.

ENTRE LES MÊMES JOUEURS.

1. *B.* Le P du R deux pas.
   N. Le P du R deux pas.
2. *B.* Le F du R à la 4ᵉ case du F de la D.
   N. Le C du R à la 3ᵉ case du F.
3. *B.* Le C de la D à la 3ᵉ case de son F.
   N. Le F du R à la 5ᵉ case du C de la D.

En ce moment un des adversaires renverse quelques pièces du côté de la Dame ; et en les remettant il place par mégarde le Fou de la Dame à la case de son Cavalier, et par conséquent le Cavalier à la place du Fou de la Dame. La partie continue :

4. { *B.* Le P de la T de la D un pas.
   { *N.* Le F du R à la 4e case de la T.

5. { *B.* Le P de la D un pas.
   { *N.* Le P du F de la D un pas.

6. { *B.* Le C du R à la 3e case du F.
   { *N.* Le P de la T du R un pas.

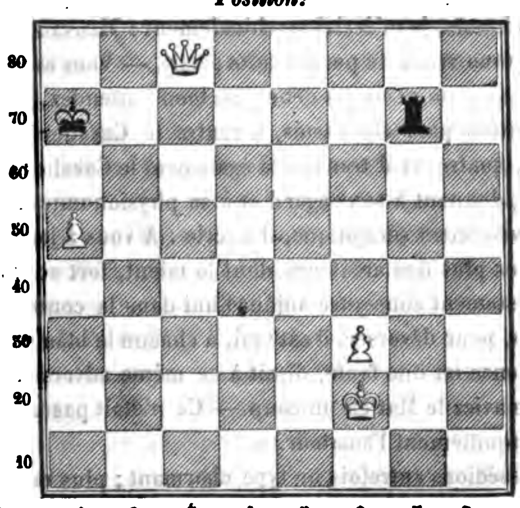
Le Pion poussé tombe par terre ; le même adversaire se baisse pour le chercher, il ramasse un Fou qu'il place à la troisième case de la Tour du Roi. La partie continue encore aussi tranquillement avec cette singulière disposition.

Les Noirs vont donc continuer la partie avec trois Fous noirs. Jusque-là erreur excusable et même admise peut-être dans les salons ; mais voici le grotesque : Un des Fous noirs prend le Pion du Fou du Roi en donnant Échec. Le Roi va pour saisir cet audacieux, mais il se trouve défendu par ses deux frères jumeaux à la fois.

N° 3.

FIN D'UNE PARTIE JOUÉE ENTRE NOTRE RÉDACTEUR EN CHEF ET UN AMATEUR HABITUÉ DE LA RÉGENCE.

Position.



Le Trait est aux Noirs.

1. { *N.* La T donne échec.
   { *B.* Le R à sa 3e case.
2. { *N.* La T donne échec.
   { *B.* Le R à la 4e case du F.
3. { *N.* La T donne échec.
   { *B.* Le R à la 3e case du C.
4. { *N.* La T donne échec.
   { *B.* Le R à la 2e case du F.
5. { *N.* La T donne échec.
   { *B.* Le R à sa 3e case (échec perpétuel).

Rien de plus amusant que la promenade de cette Tour passant treize fois de suite impunément sous l'Échec de la Dame, et faisant la partie remise, après une série de cinquante-deux coups. Toute partie, d'après les règles, est remise après cinquante coups.

Voici un trait qui m'est personnel. Je rendais à un amateur la Tour, le Pion et quatre Traits ; cet adversaire venait de perdre une partie dans laquelle il avait débuté en sortant ses deux Cavaliers devant les deux Fous ; il avait pris les autres Traits en poussant deux pas le Pion du Roi et de la Dame. Ce début m'avait fortement embarrassé, malgré la faiblesse de mon joueur : j'aurais préféré autre chose. A la partie suivante, il recommença la sortie de ses deux Cavaliers. En voyant se renouveler une ouverture qui m'avait coûté des efforts inouïs, je m'écriai machinalement : Mauvais début, Monsieur, car vous venez de perdre cette partie. — Vous avez raison, me répond-il, c'est un mauvais début. Eh bien ! attendez, j'ai pris deux Traits, n'est-ce pas? alors trois, il rentre le Cavalier de la Dame à sa place, quatre, et il transporte également le Cavalier du Roi à sa case ; puis, donnant à son regard et à sa physionomie une expression de ravissement séraphique, il s'écrie : A vous à jouer !

Un de nos plus fins amateurs, dont le talent, fort actif autrefois, s'est modestement concentré aujourd'hui dans la contemplation de nos parties, pour déverser, il est vrai, à chacun le blâme que mérite une négligence ou une faute, disait à ce même adversaire : « Monsieur, vous aviez le Mat en un coup. — Ce n'était pas mon jeu, répondit tranquillement l'amateur. »

Nous possédions autrefois un type charmant ; plus on le gagnait, plus on était mazette, parce que, disait-il, on ne connaissait pas ses

auteurs, et quand on répondait à ses coups stéréotypés, en effet, d'après les livres par des attaques improvisées, on n'était pas digne à ses yeux de s'asseoir devant un Échiquier. Tout récemment nous avons vu se renouveler cette argumentation de nouvelle espèce. Dans une fin de partie, l'un des joueurs dit à l'autre : « Vous m'avez gagné parce que vous ne savez pas jouer. » Cependant, disons que cette fois l'amateur semblait appuyer de preuves sa spécieuse déduction. La partie était forcément remise ; dix coups avaient été joués sans résultat. « C'est remis, dit notre amateur, vous le voyez, vous perdez votre temps. — Il faut voir, répond l'adversaire. — Voir quoi ? c'est tout vu, je joue là, là, là et là, je n'en sors pas.—Voyons toujours, ajoute impassiblement l'opiniâtre athlète. Notre homme, impatienté de la monotonie des coups, finit par imprimer à son Roi une marche rétrograde dont l'effet permet au Roi noir de s'implanter au milieu des Pions, de les dévorer, ainsi que les 50 centimes qui formaient l'enjeu de cette lutte étonnante. — Eh bien, vous voyez, dit le conquérant, j'ai gagné. — Parce que vous ne savez pas jouer. — Charmant, en vérité ! — Charmant ! charmant pour vous, c'est possible, fort ennuyeux pour moi ; mais, je le répète, vous ne savez pas jouer, car, si vous aviez su jouer, vous auriez vu, comme je l'ai vu moi-même avec mon coup d'œil d'aigle, que la partie était remise ; vous ne l'avez pas vu, donc vous ne savez pas jouer. — Mieux que vous, car je vous bats souvent. — Vous gagnez plus de parties, vous voulez dire, d'accord ; mais moi je fais des Mats. » — Trouvez-moi dans Aristote ou Cujas une logique plus serrée.

Un Anglais jouait un jour avec un de nos plus rapides lutteurs. Si les génies des trois royaumes unis conçoivent avec netteté et précision, talent que je suis le premier à reconnaître, il faut avouer qu'ils mettent un temps considérable dans les enfantements de leur imagination. Le Français avait mauvais jeu : il avait joué jusque-là très-vite, suivant son habitude. L'Anglais venait d'avancer un Cavalier qui menaçait du Mat ; notre compatriote, voyant l'imminence du danger, hésite quelque temps, semble réfléchir et réfléchit en effet sur le moyen de donner à son adversaire la monnaie de l'impatience qu'il lui avait fait éprouver en prolongeant démesurément la partie. Il a trouvé ce moyen, il se croise les bras et reste immobile. Au bout d'un quart d'heure, l'Anglais croit devoir lui faire ob-

server que c'est à lui à jouer. — Je le sais, mais comme vous avez pris votre temps, je prends le mien : il est probable que je ne trouverai le coup juste que fort avant dans la nuit ou demain matin. L'Anglais, vaincu par ses propres armes, abandonna la partie. Le Français ne voulut pas profiter de la victoire : il fit don au garçon de l'enjeu.

Nous pourrions énumérer ici une foule d'autres historiettes; les Boncour, les Mouret, les Brandt, les Lavanino, le petit Juif, le Croquemitaine Josas, qui consacra vingt-cinq ans de sa vie à devenir un aigle, et resta malheureusement dans la catégorie d'une espèce inférieure, nous fourniraient une ample provision d'incidents plus ou moins burlesques; mais notre loquacité se trouve restreinte par les limites de l'article; nous ne voulons pas terminer, toutefois, ces récits sans retracer un fait arrivé tout nouvellement à l'un de nos plus aimables compagnons d'armes; il me l'a lui-même raconté. Je voudrais pouvoir faire ressortir ici la finesse des nuances dont il a coloré son tableau; mais vous le savez, il y a de ces entretiens d'amis dont l'esprit et le cœur saisissent seuls les détails, et que la plume ne rend que bien imparfaitement.

Qu'il excuse la liberté que je prends de le mettre en scène et de le laisser parler lui-même.

« Je me trouvais dernièrement, me dit-il, à Melun, ville que notre joyeux Désaugiers a pu immortaliser par son *Souvenez-vous-en*; cité renommée peut-être encore à juste titre par l'exquise saveur de ses anguilles, mais bien autrement célèbre, en vérité, par la naïveté séculaire de ses administrés.

» J'avais terminé mes affaires, il faisait un temps affreux (c'était justement la même soirée que je passais au coin de mon feu). Pas de spectacle, pas d'amis, pas de connaissances même; indécis, ennuyé, morose, je sortis cependant, et me rendis dans un établissement public pompeusement décoré du nom de *Café national*. J'aperçus alors un groupe nombreux, formant autour d'une table une espèce de muraille dont mes regards pouvaient à peine pénétrer l'enceinte. Je m'approchai cependant, et à travers les houppelandes, les blouses, les casquettes, les chapeaux de paille et les différents harnais dont se caparaçonnent ordinairement les habitants de la localité, j'entrevis un monsieur et une dame gravement assis devant

un Échiquier, et faisant une partie d'Échecs. Ceci piqua ma curiosité, car je reconnaissais ce monsieur et cette dame, la dame surtout ; je venais de dîner à table d'hôte avec eux. Ils s'étaient annoncés comme devant donner à Melun quelques représentations de somnambulisme. Le monsieur avait probablement médité longtemps sur les moyens de se mettre le plus rapidement possible en communication avec le public de Melun, et cette partie d'Échecs lui avait paru d'un magnifique effet. Quand je dis que ce monsieur et cette dame faisaient une partie d'Échecs, je me trompe, le monsieur donnait une leçon d'Échecs à sa compagne. Le rôle de Kieseritzky, rempli par une célébrité inconnue, incomprise peut-être jusqu'alors, surexcitait tout à fait mon attention. Je m'approche plus près, plus près encore, je suis tout yeux, tout oreilles, je ne perds pas un mot de la démonstration ; les explications, données à haute voix, avaient naturellement intéressé tous les spectateurs, et bien que le langage de la science ne fût que de l'hébreu pour la presque généralité des assistants, on voyait les cols s'allonger, les têtes se pencher, les regards s'illuminer, les oreilles se dresser, les couvre-chefs disparaître pour étendre l'horizon de la galerie. J'avais compris, dès les premières phrases, que malgré la publicité du cours, le professeur n'était ni un Boncour, ni un Philidor, ni un Mouret, ni un Labourdonnais; mais aussi, d'après l'admiration des spectateurs, dont le thermomètre était monté au suprême degré, j'avais également compris que les auditeurs étaient dignes du professeur ; chaque coup donnait lieu à des explications et à des commentaires qui violaient les saines doctrines. Pour un véritable amateur, pour un ancien élève de Boncour et de Labourdonnais qui, sans trop d'amour-propre, croit avoir assez convenablement utilisé les leçons de ces maîtres, cette scène était d'une bouffonnerie incroyable. Je suis encore à me demander ce qu'il y avait de plus comique, ou de la simplicité de la galerie et de la déférence et du recueillement avec lesquels on posait les questions, ou de l'aplomb imperturbable avec lequel le professeur improvisé trouvait le moyen de les résoudre. Je fus tenté plusieurs fois de m'interposer comme un véritable flambeau au milieu de ces ténébreuses dissertations, mais je crus plus convenable de me renfermer dans ma dignité de vrai connaisseur. Je ne pus cependant conserver ce rôle d'indifférent personnage jusqu'à la fin ; la partie était arrivée à

sa plus simple expression : d'un côté il ne restait plus que le Roi, de l'autre le Roi et une Tour. Or, voici l'apogée de la farce : le maître, se tournant alors vers la galerie, sur laquelle il promène un regard de satisfaction indéfinissable, fait entendre ces mémorables paroles : « Il est inutile de continuer maintenant cette partie, elle est nécessairement nulle. »

» A ces mots, je ne suis plus maître de moi, je bondis, je m'élance, je fracasse, en perçant la foule, trois ou quatre pipes et fais ruisseler sur les tables une demi-douzaine de verres à bière, et m'écrie : Endormez Madame, elle gagnera cette partie, car ce Mat est forcé.

» Loin de se troubler à cette provocation, l'artiste me regarde en souriant, il s'avance vers moi : « Monsieur, me dit-il, vous m'avez compris. » Chacun alors de me croire un compère. Il ajoute : « Depuis quelques jours seulement je donne à madame les premiers éléments de ce jeu ; elle est douée d'un merveilleuse lucidité, et du moment qu'elle possédera bien ces premiers éléments, elle deviendra aussitôt de première force ; mais quant à faire le Mat de la Tour, elle n'y parviendra pas. Non, continue-t-il, en élargissant son sourire et en laissant tomber sur moi un regard demi-moqueur, demi-protecteur, elle ne réussira pas, car l'intelligence d'une somnambule, aussi développée qu'elle puisse être, ne saurait enfanter des miracles. » Il appuie ces derniers mots d'une expression tout à fait sardonique. De tous côtés alors s'engagent des discussions animées. Ma physionomie indiquait alors aux spectateurs au moins aussi bien que la chaleur avec laquelle j'avais formulé ma déclaration, que je n'étais pas un compère. Je devins bientôt un problème, un mythe pour tous. Qu'étais-je donc pour avoir osé me permettre de suspendre ainsi l'admiration générale qu'avait excitée la démonstration du professeur. Surexcité par les derniers mots de mon homme, et plus encore peut-être par l'ignorance et la crédulité de la galerie, je proposai un pari de cinq francs, en stipulant même que je forcerai le Mat en cinquante coups. Mon pari est accepté. Les tables, les chaises, le billard, les bancs sont envahis. Le tambour de Monsieur le maire eût prêté son concours que la foule n'eût pas été plus compacte. Au murmure d'étonnement qu'avait fait naître ma proposition, succède bientôt un religieux silence. Je m'installe devant l'Échiquier avec la ferme volonté de me moquer lestement de ce

Don Quichotte de nouvelle espèce ; mais, hélas, à peine assis, je dois l'avouer, cher lecteur, il se passa en moi un fait dont les conséquences m'attristent encore aujourd'hui, car il prouve évidemment que le feu sacré n'a plus dans mon imagination l'ardeur des jeunes années, ou que du moins il peut céder maintenant à une autre influence. J'avais pris la place de la magnétiseuse qui s'était mise alors à côté du professeur, et se trouvait ainsi en face de moi. Nous avions joué quelques coups, lorsque pendant l'intervalle d'une méditation de mon adversaire, mes yeux s'attachèrent sur le visage de la belle. Sous l'impression de cette ardente prunelle, mon esprit, au lieu de suivre la régularité des temps, se laisse entraîner voluptueusement au milieu des rêveries que faisaient naître en moi l'azur, l'éclat et la limpidité de ces regards, et l'expression presque suppliante de la sirène. Je pousse machinalement ma Tour à chaque coup, bientôt l'Échiquier s'efface tout à fait à mes yeux ; je suis absorbé dans la contemplation de l'enchanteresse. Trois fois je fais faire au Roi le tour de l'Échiquier, trois fois il échappe à mes attaques et le cinquantième coup arrive enfin à ma honte et à l'avilissement de la science.

» Et voilà comment depuis ce jour fatal, il est reconnu à Melun que le Mat de la Tour n'est pas forcé. Bons habitants, ne possédez-vous donc aucun helléniste? Il vous eût rappelé le chant des Troyennes captives aux bords du Simoïs :

» Amour ! amour, tu perdis Troie !

» Vous pourrez ajouter désormais : et la science de l'Échiquier! »

31 Mars 1851. ALP. DELANNOY.

SOIRÉE DU 26 MARS AU CERCLE DES ÉCHECS.

Voilà la troisième soirée que la nouvelle commission du cercle des Échecs a donnée dans l'hiver de 1851. Réorganisé en novembre de l'année 1850, par les soins des membres qui le composaient alors, et qui sentaient le besoin de lutter avec énergie contre les dangers qui le menaçaient, le cercle des Échecs a prouvé qu'il était désormais constitué pour vivre.

Il a senti d'abord qu'il fallait se mettre au niveau des difficultés du temps, puis ensuite assurer l'avenir en attirant à lui, non-seulement les amateurs du jeu d'Échecs, mais aussi tous les hommes qui recherchent les plaisirs d'une société aimable et polie. C'est en vue d'arriver à ce résultat que la nouvelle commission jugea utile de donner quelques soirées. La première de ces soirées, toute consacrée au jeu d'Échecs, sous la forme d'une partie jouée sans voir par M. Kieseritzky, fit grand plaisir; mais il sembla que ce serait un attrait nouveau pour les invités que d'y joindre un joli concert; car si le jeu d'Échecs constitue une spécialité d'un haut intérêt, la musique, d'un intérêt encore plus populaire, plaît à tous, attire et réunit les hommes. Aussi, le succès de la seconde soirée, divisée ainsi en deux parties, fut très-brillant. La commission, toujours occupée du désir de bien remplir sa mission, en proposa et fit agréer une troisième. C'est celle-ci qui a eu lieu le 26 mars dernier, et dont nous avons à rendre compte.

Cette fête avait été précédée d'un fort beau tournoi où quarante amateurs avaient, le dimanche précédent, déployé leur zèle et leurs talents.

Divisés comme dans celui qui avait eu lieu quelque temps auparavant, en cinq classes, les joueurs avaient vu égaliser habilement leurs forces, de sorte que chacun d'eux avait pu combattre sans crainte d'infériorité. Le premier prix, qui consistait dans la belle lithographie historique représentant la lutte mémorable qui avait eu lieu en 1843, entre MM. Staunton et Saint-Amant, à Paris, avait été adjugé à M. Des Guis, et le second prix (les trois années de la *Régence*) à M. Preti. Le mercredi suivant, les concurrents et les

membres du Cercle se réunirent pour se retrouver dans la même soirée, non plus comme des rivaux occupés à chercher les moyens de se vaincre et de s'arracher une palme vivement quoique gaîment disputée, mais comme de braves soldats qui se revoient après la paix faite et se serrent la main en frères. Chacun y apportait des dispositions amicales, et l'on célébrait le vainqueur à l'envi. Les soirées des tournois échiquéens ressemblent, sous quelques rapports, aux soirées qui terminent les parties de chasse ; chacun y raconte ses dangers, ses exploits, ses malheurs, mais peu y reconnaissent leur défaite ; il y a du moins cette différence, qu'à la chasse on peut mentir ; mais ici le champ de bataille est trop étroit, tout le monde est appelé à le voir, à le parcourir : il faut être véridique à tout prix, le vaincu ne peut prétexter aucun incident imprévu, c'est la véritable lutte des intelligences.

A huit heures tout le monde était rassemblé : le commissaire chargé de la partie musicale était présent, et un excellent piano d'Érard attendait les exécutants. A huit heures et demie, M. Adolphe Portehaut a exécuté une très-jolie fantaisie de sa composition, où il a manifesté un talent remarquable, quoiqu'à un âge où l'art et le travail peuvent encore le perfectionner. M. Étienne Portehaut, son frère, a ensuite fait entendre une délicieuse composition de violon, accompagnée du piano fraternel, qui a su lui ménager l'occasion de faire briller son agilité et la sensibilité de son archet. On pourrait cependant souhaiter que cet habile virtuose s'attachât à donner plus de douceur à son jeu énergique et puissant d'ailleurs, mais qui peut ainsi gagner en expression. Après lui, M. Menjaud a chanté avec beaucoup de goût un fort bel air. Nous devions y voir succéder un grand trio de Kufferath ; malheureusement, un incident imprévu nous priva de cette belle composition, que la commission nous rendra au premier concert qu'elle sera appelée à donner. Le commissaire de la soirée pria alors MM. Perelli et Menjaud de remplir de leur mieux cette lacune. Ces messieurs y mirent une obligeance qui leur vaudra la reconnaissance du Cercle. Enchantés de plaire à MM. les amateurs, le premier électrisa l'auditoire par sa belle fantaisie sur des motifs de *Lucie de Lammermoor*, et le second chanta avec âme le bel air de l'*Eclair : Quand de la nuit l'épais nuage*. L'assemblée les remercia par de chaleureux applaudissements. Pen-

dant ce temps, M. Déledicque, violoniste distingué, qui devait concourir à l'exécution du trio de Kufferath, avait été chercher et avait ramené M. Jacquard, violoncelliste, qui se proposait de lire à première vue la partie de basse de cette composition ; mais l'heure s'avançant, la partie d'Échecs sans voir était vivement désirée ; il fallut remercier M. Jacquard et remettre à une autre fois cette partie du concert. Ajoutons que le public se montra extrêmement attentif à l'exécution de ces divers morceaux de musique, et qu'il ne cessa de donner aux artistes des marques d'encouragement et de satisfaction.

On procéda ensuite à la partie d'Échecs. L'infatigable Kieseritzky voulut, cette fois, pousser son art aux dernières limites. Non content d'avoir, dans la dernière séance, fait Mat son adversaire sur une case donnée, il entreprit, dans cette dernière partie, de forcer son ennemi à le mater lui-même sur une case donnée et au moyen d'un Pion indiqué. Cet incroyable tour de force fut exécuté avec la plus grande habileté, après une lutte qui ne dura pas moins d'une heure trois quarts, au milieu de l'admiration générale. Nous laissons à une plume plus spéciale que la nôtre le soin de raconter aux amateurs les péripéties de ce curieux drame, où les émotions sont aussi saisissantes qu'au théâtre. Nous nous bornerons à dire que jamais M. Kieseritzky ne déploya une plus profonde connaissance de l'Échiquier, ni plus de sûreté dans le coup d'œil. Seulement, pleins de sollicitude pour la conservation de ses forces, nous l'exhorterons à les ménager davantage, et, sûrs aujourd'hui de ce qu'il peut faire dans ce genre, nous le prions instamment de ne pas dépenser inutilement ses moyens dans de semblables efforts ; qu'il veuille bien se contenter de parties jouées contre d'excellents joueurs, tels que MM. Delannoy ou Crampel, et qu'il conserve ses ressources pour la lutte avec nos voisins d'outre-mer ; qu'il nous assiste alors de ses talents, et la fière Albion devra craindre une dangereuse rencontre.

Cette charmante soirée a prouvé une fois de plus que la nouvelle commission réussirait dans ses efforts pour raffermir le Cercle des Échecs. Elle espère pouvoir, l'hiver prochain, continuer à offrir de semblables réunions à ses collègues. Déjà, encouragée par l'adjonction de nouveaux membres, elle le sera sans doute aussi par la sympathie et la communauté de vues des anciens ; elle en a besoin, car

avant que nous ayons pu nous assurer contre toutes les éventualités, la continuation des mêmes soins est indispensable, et celui qui écrit cette rapide narration, et auquel le Cercle a donné une si grande marque de confiance, ne cessera de rappeler à ses collègues leurs nouveaux devoirs. C'est ici une affaire d'amour-propre national, et nous serions bientôt la risée de l'Europe civilisée si, tandis que les Anglais ont à peu près un club d'Échecs dans toutes les villes de quelque importance, nous ne pouvions en soutenir un seul dans Paris, le centre des lumières et le théâtre de la gloire des Philidor, des Deschapelles et des Labourdonnais.

Terminons en disant que les honneurs de la soirée ont été faits avec beaucoup de bonne grâce par les commissaires, assistés de MM. Vielle et Kieseritzky, qui savent faire de chacune de ces réunions une fête véritablement cordiale. DE CARAMAN.

EXAMEN
DU
CHESS STUDIES OU ENDINGS OF GAMES,
Par MM. Kling et Horwitz.

Il y avait très-longtemps que je n'avais fait de visite au Cercle de la Régence, quand, dimanche 23 mars, j'eus l'heureuse inspiration d'y monter pour serrer la main à d'anciennes connaissances que j'y savais fort assidues. Je fus ravi de l'animation qui y régnait, et qui y règne maintenant d'habitude, m'a-t-on dit, grâce à la sollicitude de son digne et généreux président, M. le duc de Caraman, et à l'imagination variée et infatigable de M. Kieseritzky, le *Pontifex maximus* du nouveau culte voté si gaiement au banquet du 17 février dernier par notre spirituel et victorieux coreligionnaire en échecs, M. Séguin.

Le jour de ma visite au Cercle, il y avait un grand tournoi. Sous les yeux des combattants étaient deux prix, prix accessibles à tous, grâce à l'équitable *commission de l'échelle des forces*, dont les membres savent ce que vaut un homme, à un quart de pion près.

PREMIER PRIX.

La belle lithographie de Læmlein, richement encadrée, repré-

sentant, comme on sait, MM. Saint-Amant et Staunton, entourés de nombreux amateurs pendant leur grand Match.

DEUXIÈME PRIX.

Les trois années de la *Régence*, journal des Échecs.

Après avoir suivi quelques instants les émouvantes péripéties de plusieurs luttes, je jetai les yeux sur un petit livre ayant pour titre *Chess studies*, *etc.*, dû à la collaboration de MM. Kling et Horwitz, publié à Londres par Henry C. Mott, et vendu chez C.-J. Skeet, 21, King William street, Charing cross, 1851. Il est dédié à M. H. Staunton, et compte pour souscripteurs S. A. R. le prince Albert, d'éminents personnages d'Angleterre, et les plus habiles amateurs d'Échecs des trois royaumes, tels que MM. Cronhelm, Cochrane, Fraser, Kennedy, Little, Lewis, Latham, Medley, Mongredien, Newham, Perigal, Staunton, Tuckett, G. Walker, Wyvill, etc., etc. Ce livre, qui me fut confié et que j'ai eu en main pendant plusieurs jours, est certainement un des plus utiles qui aient été publiés pour des commençants et même pour des amateurs déjà d'une certaine force. Il contient plus de 200 situations figurées par des tableaux, de fins de parties, depuis les plus simples, c'est-à-dire R et P contre R et P, jusqu'à de plus compliquées, en passant successivement par tous les intermédiaires, Pions contre Pions, F contre P; C F et P; 2 petites pièces contre une avec ou sans P, T contre P, T et P contre F et C avec ou sans P, D contre P, D contre T avec ou sans P, D contre des forces diverses, etc.; ainsi que de nombreuses variantes, lorsqu'il y a lieu.

Nous avions bien chez nous déjà les *Stratagèmes des Échecs*; mais cet ouvrage, d'ailleurs sans annotations, est vieux et bien dépassé, car il faut convenir qu'aujourd'hui on compose les problèmes beaucoup plus finement qu'autrefois, de même que les théoriciens modernes font de meilleures analyses, creusent plus profondément la matière. C'est tout simple; ils profitent des découvertes de leurs devanciers, et ils y ajoutent les leurs.

Le *Palamède* (1847, p. 136), en parlant de l'utilité d'étudier les fins de parties, nous avait annoncé aussi un ouvrage de Calvi sur ce sujet, ouvrage dont nous avons eu quelques fragments, et qui devait être édité par M. Vielle. En attendant cette publication, retardée sans doute par l'absence de l'auteur, dont le nom est un sûr

garant de succès; jouissons de l'ouvrage de MM. Kling et Horwitz.

Ils ont eu raison de le rappeler dans leur Préface : en général, beaucoup d'amateurs connaissent les débuts par le P du R ; la partie Écossaise, la partie Evans, le gambit Muzio, etc., etc.; mais très-peu savent jouer les fins de parties. Ainsi, dans telle ou telle position, jouer son R sur une case ou sur une autre, pousser un P ou deux pas leur semble chose indifférente. Il y va cependant du gain à la perte de la partie. Il n'y a donc pas moyen de jouer aux Échecs sans cette étude du coup juste; utile dans tout le courant d'une partie, mais évidemment plus utile encore à la fin; quand il s'agit de faire arriver un P à D avant l'adversaire, de se ménager une remise ou un Pat dans une position qui semble désespérée, etc. Je ferai ensuite observer que cette étude des fins de parties est beaucoup moins fatigante, étant moins compliquée, que celle des débuts. On peut facilement avec le petit livre de MM. Kling et Horwitz, livre si savamment composé, faire de rapides progrès. Ce que les yeux de l'étudiant ne pourraient faire sur l'Échiquier, seuls et sans livre, ils le font sur le tableau, puisque au bas est la solution du problème; ce qui permet au joueur le plus novice de suivre sans fatigue tous les coups indiqués.

En vérité, on ne saurait témoigner trop de reconnaissance aux amateurs instruits qui consacrent leurs loisirs à étudier patiemment les combinaisons infinies du plus beau des jeux, et qui initient à leurs découvertes les néophytes qui n'ont encore que des notions très-confuses de la science.

On ne peut pas continuellement s'appesantir sur les occupations journalières, arides et fatigantes auxquelles chacun est souvent condamné; il faut, surtout dans les temps où nous vivons, se distraire le plus possible du triste avenir dont nous menace l'infernal génie des révolutions. Eh bien, outre les moyens nombreux et sûrs de distractions généralement usités en pareil cas, je signale encore celui-ci : parcourez quelques pages du *Chess studies*. On peut porter ce livre avec soi en ville, à la campagne, en voyage, à la promenade; il vous distrait, il vous charme, vous instruit; on admire l'imagination des auteurs et la profondeur de leurs méditations, on sourit à leurs ruses ingénieuses. Ces heureux instants sont autant de pris sur l'ennemi.

Ces problèmes si utiles (car outre l'art qu'ils enseignent de manœuvrer avec le plus de précision possible, ils font voir aussi comment une pièce peu importante au début et dans le courant d'une partie, peut, sur la fin, acquérir une immense valeur, et neutraliser des forces ennemies bien supérieures), ces problèmes (fins de parties) sont suivis de neuf études sur le gambit Muzio, qui avait passé jusqu'alors pour le plus ingénieux et le plus redoutable des gambits, mais qui, grâce au savoir patient de MM. Kling et Horwitz, est reconnu maintenant ne pouvoir réussir contre un joueur qui saurait la défense indiquée dans leur *Chess studies*.

Oui, je suis convaincu qu'un amateur inexpérimenté, qui voudrait lire plusieurs fois, avec une attention soutenue, ce petit livre, pourrait jouer au Cavalier, et peut-être à P et 2 traits, contre un adversaire qui, avant cette lecture aurait pu lui rendre la T. Je voudrais donc qu'une traduction en fût faite en français, et surtout qu'on ne laissât passer aucune faute d'impression, ni dans les solutions, ni dans les tableaux, car le succès de ces sortes d'ouvrages est dans une correction parfaite : malheureusement c'est ce que semblent ne vouloir pas comprendre les éditeurs.

Les auteurs annoncent avoir tiré à peu près tous leurs exemples de leur propre fonds, c'est-à-dire qu'ils ont fait très-peu d'emprunts à leurs devanciers. Ainsi c'est d'eux, sans doute, ce problème de la page 117, si simple, mais si joli parmi tant d'autres. J'ai remarqué aussi avec plaisir (p. 130) une curieuse position empruntée au *Traité des Echecs* de M. G. Walker, le savant auteur anglais et l'un des plus forts joueurs de notre époque. Et j'ai vu enfin (p. 175) un emprunt fait à notre grand Philidor, son problème de la D contre la T et le P poussé un pas. (Voir *Philidor*, chez Causette, Paris, 1820, p. 124 et suiv., et *Palamède*, 1847, p. 339.) C'est un hommage rendu ici par MM. Kling et Horwitz, et qu'ils avaient déjà rendu dans leur Préface, au génie de notre célèbre compatriote, que personne, sans doute, n'était plus en état d'apprécier que ces doctes théoriciens dont les noms soient loués, car, dans leur charmant ouvrage, du prix de quelques schellings, ils promettent peu et donnent beaucoup et du bon, au contraire de ces sycophantes modernes dont les pompeuses annonces ont fait circuler dans le monde tant de drogues si coûteuses et si funestes ! SAINT-ELME LE DUC.

LES JOUEURS D'ÉCHECS.

Le Chevalier de Barneville.

Chacun prend son plaisir où il le trouve, dit un proverbe ; le difficile n'est pas de le prendre, c'est de le trouver. L'homme qui a découvert un plaisir, et qui peut s'en faire une habitude quotidienne, mathématiquement réglée, a d'infaillibles chances de prolonger sa vie au-delà du chiffre accusé par les plus vénérables vieillards. On dirait que la mort se fait un scrupule de déranger un homme si bien établi dans la vie, et dont les pieds marchent d'un accord si touchant avec les aiguilles de sa pendule. Cet homme ne meurt pas ; seulement, un matin d'hiver, il oublie de se réveiller ; ses héritiers naturels arrivent, le trouvent endormi, respectent son dernier sommeil et lisent, à voix basse, son testament.

Le chevalier de Barneville avait trouvé son plaisir dans une partie d'échecs qu'il engageait tous les jours à midi, et qui se prolongeait jusqu'à cinq heures ; ce gentilhomme florissait en 1768, et nous l'avons connu, en 1840, au club des Échecs, rue Menars, 1. Le grand Labourdonnais, ce véritable chancelier de l'Échiquier, disait toujours : « Barneville ne mourra pas ! Comment diable voulez-vous qu'il meure ! quel prétexte raisonnable donne-t-il à la mort pour être enlevé ? n'est-il pas obligé de venir reprendre demain, ici, le plaisir qu'il abandonne aujourd'hui ? Si je pouvais me régler ainsi, comme un chronomètre, je parierais avec un Anglais d'être immortel. »

En 1768, au coup de midi, vingt ans avant la révolution, le jeune chevalier de Barneville entrait au café Procope et jouait avec Philidor et Jean-Jacques Rousseau. Les beaux esprits du temps formaient galerie, et les graves encyclopédistes, le menton appuyé sur les pommes d'or de leurs cannes, suivaient la marche des parties, et critiquaient le jeu de Philidor, parce que les encyclopédistes critiquaient tout. Un jour, en présence de M. Saint-Amand, qui a été

gouverneur des Tuileries en 1848, du général Guingret, alors commandant de l'Ecole militaire, et de M. Devinck, aujourd'hui président du tribunal de commerce de Paris, Labourdonnais engagea un entretien fort curieux avec le chevalier de Barneville.

« Parlons un peu de l'histoire ancienne, mon cher chevalier; comment jouiez-vous avec Philidor?

— Il me donnait le *cavalier* et le *pion*.

— J'aurais donc donné, moi, le *pion* et *deux traits* à Philidor?

— Sans doute.

— Et quelle partie faisiez-vous avec Jean-Jacques Rousseau?

— Je lui donnais une *tour*.

— Il était donc bien faible.

— Mais, en revanche, dit le chevalier, il avait un amour-propre colossal, et le plus affreux caractère de joueur d'échecs qui ait existé. Comme il avait la manie de se croire grand mathématicien et de faire de la musique avec des chiffres, il voulait appliquer les calculs algébriques à l'échiquier. Nous le plaisantions fort là-dessus, et alors il brouillait toutes les pièces du jeu avec une certaine rage peu philosophique, et on ne le voyait plus au café pendant quinze jours.

— Et vous, monsieur de Barneville, vous ne faisiez jamais d'aussi longues absences?

— Oh! je m'en serais bien gardé! J'avais déjà, quoique jeune, mon système; j'avais trouvé un plaisir, et je voulais en faire l'habitude de ma vie, bien persuadé qu'une habitude invariable est un remède qui éloigne la mort.

— Et 89 ne vous a-t-il pas dérangé de votre habitude?

— 89! j'ai laissé passer 89 comme une année ordinaire. Le 14 juillet, à midi moins le quart, je rencontrai sur le quai des Célestins des hommes qui allaient prendre la Bastille; moi, je me rendais au café de la Régence pour faire ma partie avec M. Louvet de Couvray. Une autre fois je me trouvai compromis dans une charge de dragons de M. Lambesc, ce qui ne m'a pas empêché de jouer sept parties, de midi à cinq heures, chez Corazza.

— Et en 93, avez-vous donné relâche à l'échiquier?

— En 93, je jouai régulièrement aux échecs au café de la terrasse des Feuillants, et presque tous les jours j'avais pour galerie M. de

Robespierre, M. Danton, M. Barrère, qui venaient assister à mes *échecs au tyran*, avant de se rendre à la Convention. J'ai même fait quelques parties avec M. de Robespierre, qui jouait fort mal.

— Alors vous n'avez jamais émigré?

— Emigrer! j'aurais fait une sottise énorme! quel Jacobin aurait songé à dénoncer au comité de salut public un noble qui jouait cinq heures par jour aux échecs? Je n'ai même jamais changé de nom et perdu mon titre. M. de Robespierre m'appelait chevalier, comme si nous eussions vécu avant la nuit du 4 août. Une seule fois j'ai quitté la partie un instant; il y avait force majeure! On tirait des coups de canon sur la place du Carrousel. M. Duperray, qui avait été secrétaire de Mirabeau, jouait avec moi; il se leva et me pria d'attendre quelques minutes. C'était un homme fort curieux des choses du dehors. Il rentre bientôt après et me dit: « On se bat entre Suisses et Marseillais, cela ne nous regarde point. » Et nous continuâmes; je lui gagnai trois tasses de café.

— Et que faisiez-vous le 9 thermidor?

— Je jouais chez Corazza avec un officier de dragons.

— Ainsi, demanda Labourdonnais, vous avez laissé passer la révolution sans la voir?

— Je n'ai pas eu le temps de la voir. Le matin, j'avais ma toilette à faire; à midi, j'avais mes échecs. Je rentrais à six heures chez moi. Je lisais *Lolli degli Scachi*, nn auteur très-fort! J'étudiais des *gambits;* je méditais les combinaisons du *Calabrese*. Tout cela prend beaucoup de temps. Un jour on m'apprit que nous avions un empereur; c'était en 1804 ou 5; je donnais un *échec au Roi* à un capitaine de Berchiny. Un empereur! pas possible! s'écria le hussard, et il fut échec et mat sur le coup.

C'est le même chevalier de Barneville que nous avions encore, ces dernières années, à notre club des Échecs, rue Menars, 1. Rien n'était frais et rose comme la figure de ce vieillard, dont l'âge fabuleux gardait son mystère, et dont l'acte de naissance avait été heureusement incendié dans un carton d'état civil. Au coup de midi, il entrait au club, avec l'exactitude d'une aiguille de Breguet. M. Sasias l'attendait. Un sourire ineffable illuminait les joues enfantines du vieillard; ses doigts frissonnaient de plaisir en disposant les *pions* et les *pièces;* sa vie électrique ranimait ce corps, et relevait cette tête,

sur laquelle cinquante ans d'orage avaient passé. De minute en minute, le salon se peuplait d'amateurs, et tous regardaient avec attendrissement ce contemporain de Philidor, ce vainqueur de Jean-Jacques Rousseau et de Robespierre, ce Mathusalem de l'Échiquier, toujours jeune, toujours dispos, toujours alerte dans la mêlée des soldats d'ivoire, toujours prêt à l'attaque et à la défense, toujours retrouvant ses forces de la veille pour les combats du lendemain. On aurait dit que la mort, passant dans la rue Menars et regardant aux vitres du club, disait : « Il serait vraiment trop cruel d'emporter cet homme si heureux de son plaisir quotidien ! allons frapper ailleurs ! »

Un jour midi sonna à la pendule du club, et le chevalier de Barneville ne parut pas. « Il doit être mort, dit M. Sasias. — Impossible ! répondit Labourdonnais ; il a oublié de se réveiller.

De Barneville ne se réveilla plus ; mais il n'était pas mort, et tout le club, en assistant à ses funérailles, était persuadé que M. de Labourdonnais avait raison.

MÉRY.

Les Solutions des Problèmes du mois de Mars se trouveront dans le prochain numéro.

LES JOUEURS D'ÉCHECS. — PHILIDOR.

> « Et depuis, vainement j'ai cherché dans l'histoire
> « Un prodige pareil, même aux jours fabuleux
> « Où l'Asie inventa ses mille contes bleus.
>
> MÉRY. — *Une soirée d'ermites.*

Je demande pardon à M. Méry d'emprunter ici le titre sous lequel il a publié dans le premier numéro du *Journal du Plaisir* un entretien engagé entre M. de Labourdonnais et le chevalier de Barneville; j'invoque pour excuse le nom que je porte.

Petit-fils de Philidor, je veux soumettre aux joueurs d'Échecs, à ceux même dont parle M. Méry, quelques réflexions.... ou plutôt non, je l'avouerai, je veux leur faire part d'un mouvement de susceptibilité, de dépit même qu'a soulevé en moi l'anecdote, si bien racontée d'ailleurs, du chevalier de Barneville.

Je puis bien leur faire cet aveu; avec eux je me crois en famille: car le plaisir est un lien plus sûr, plus durable peut-être que bien d'autres; voyez plutôt : mort depuis 57 ans, mon grand-père est inconnu, aujourd'hui, des fils de ceux qui furent ses amis, mais son souvenir est vivant aux Cercles des Échecs de Paris et de Londres, partout où on pose des pièces sur un Échiquier.

Sûr de l'intérêt et de la bienveillance des joueurs d'Échecs, je veux appeler leur attention sur la persistance avec laquelle M. Méry exalte le mérite fort incontestable de Labourdonnais aux dépens de celui non moins réel de Philidor.

Si mon grand-père vivait et que M. Méry voulût bien lui assigner la place de grand *chancelier* de l'Échiquier, sans doute il déclinerait cet honneur, et offrirait lui-même cette place à M. de Labourdonnais, car il était d'une courtoisie et d'une modestie sans égales; mais je n'ai pas le droit d'être modeste pour lui.

Selon moi, *noblesse oblige*. Héritier du nom de Philidor, mais non de son talent, conservant le souvenir traditionnel de ce mot si simple

et si plaisant qu'il dit un soir à sa femme, en voyant deux de ses fils jouer aux Échecs : « Ma chère amie, nos enfants finiront par faire de ce jeu un jeu de hasard ; » j'ai juré de ne jamais mettre le doigt sur un Pion du jour où, après quelques essais, je reconnus que je ne serais qu'une *mazette* ; mais, par respect pour la mémoire de mon aïeul, je saisis l'occasion de rendre à l'histoire des Échecs l'exactitude que les prédilections de M. Méry ont déjà plus d'une fois altérée.

Aujourd'hui M. Méry nous raconte un entretien qui eut lieu entre M. de Labourdonnais et le chevalier de Barneville. De ce que celui-ci recevait de Philidor l'avantage du *Cavalier* et du *Pion*, Labourdonnais tire la conséquence qu'il aurait rendu à Philidor le *Pion et deux Traits*, et le chevalier de Barneville est de cet avis.

Ces messieurs avaient chacun leurs raisons pour s'entendre si bien aux dépens d'un talent défunt. Labourdonnais y trouvait l'occasion de constater qu'il était supérieur à Philidor, Barneville, qu'il pouvait bien recevoir un grand avantage de Labourdonnais qui en eût fait un à Philidor lui-même... Il y avait là deux satisfactions d'amour-propre, bien innocentes sans doute, mais dont M. Méry tire parti pour établir que Labourdonnais était le *véritable chancelier de l'échiquier*.

Philidor écrivait dans un projet de dédicace de son *Traité des Échecs* au comte de Bruhl, son ami : « Un objet d'amusement sérieux, » dans lequel je me suis fait quelque réputation, et qui présente au » génie, à chaque instant, un problème à résoudre, ne laissant pas » même aux esprits ordinaires le mérite d'en soupçonner la profon» deur et l'étendue. »

Est-il donc étonnant de voir l'amour-propre engagé dans un jeu qui, pour les esprits sérieux, atteint les proportions d'une science? Cet amour-propre devient presque un point d'honneur, et c'est lui qui me donne le courage de réclamer pour mon grand-père une place que M. Méry lui refuse, ou dont Labourdonnais s'empare dans un entretien avec le chevalier de Barneville.

Je ne sais pas si, à propos d'Échecs, la pensée, la mémoire, la puissance de combinaison peuvent se mesurer au dynamomètre ordinaire des forces matérielles.

Je ne sais pas si, dans un pareil jeu, il est exact de dire : je vous

rends 20 points, Philidor ne vous en rendait que 15, donc j'aurais rendu 5 points à Philidor.

S'il s'agissait d'éprouver les forces musculaires, on dirait de même : je porte 20 kilog. de plus que vous, Philidor n'en portait que 15 de plus, donc je suis plus fort que Philidor de 5 kilog.

Je ne crois pas que cette appréciation soit exacte quand il s'agit de l'essence immatérielle du génie : je ne crois pas enfin qu'à ce propos, on puisse dire comme en mathématiques : deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles.

Les joueurs d'Échecs en jugeront.

Mais là ne se borne pas ma *rancune* contre M. Méry ; elle date de plus loin, et je tiens beaucoup, toujours à cause du *point d'honneur*, à ce que cette affaire soit vidée.

Je vais aussi raconter une anecdote :

En 1837, M. Méry, rendant compte dans le journal *la Presse* de deux parties d'Échecs jouées par Labourdonnais les yeux fermés, avança que Philidor avait fait à Londres des parties semblables auxquelles on assistait moyennant une guinée par place.

Le fils de Philidor, vivant encore alors, releva cette inexactitude par une lettre immédiatement insérée dans *la Presse*.

Ce n'était pas *deux* mais bien *trois* parties que son père avait faites sans voir les Échiquiers ; et ces parties, bien loin d'être le prétexte d'un bénéfice prélevé à raison d'une guinée par personne sur les spectateurs, n'étaient engagées par Philidor que par condescendance pour les membres du club des Échecs qui l'obsédaient sans relâche pour jouir d'un si *étonnant* spectacle.

M. Méry ne contesta pas cette rectification incontestable d'ailleurs, comme on le verra bientôt ; mais le 29 mars 1838, il publiait encore dans *la Presse* un feuilleton intitulé une *Soirée d'Ermites* (c'est là que j'ai puisé l'épigraphe de cet article) dans lequel avec sa merveilleuse facilité de poëte il racontait, en fort beaux vers, les phases et les péripéties de deux parties nouvelles gagnées par Labourdonnais et jouées à la fois, sans voir les Échiquiers ; c'est à ce propos qu'il disait :

Et depuis j'ai cherché vainement dans l'histoire
Un prodige pareil...

M. Méry ignorait-il donc la réponse que nous avions faite à sa

première assertion, ou bien, cédant à un enthousiasme *homérique* qui fait plus d'honneur à la constance de ses prédilections qu'à son exactitude d'historien, aurait-il voulu imposer silence à l'histoire pour fixer au front de son héros une impérissable couronne ?

La première hypothèse serait la plus vraisemblable ; toutefois *la Presse*, dont M. Méry était un des collaborateurs les plus assidus, refusa obstinément d'accueillir nos réclamations, qui dérangeaient quelque peu la couronne que sa muse venait de tresser.

Nous citions, seulement, pour éviter à M. Méry des recherches infructueuses, un article du *New-Papers* du 28 mai 1783 que l'on trouve aussi dans un opuscule anglais intitulé : *Chess London printed for Robinson* (page 152), et dont voici la traduction littérale :

« Hier, au Club des Echecs, rue Saint-James, M. Philidor a fait » une de ces étonnantes parties pour lesquelles il a tant de réputa- » tion. Il a joué, à la fois, trois parties différentes, sans voir un seul » des Échiquiers. Ses adversairès étaient M. le comte de Brulh, » M. Bowdler (les deux plus forts joueurs de Londres) et M. Mazères. » Il gagna M. le comte de Brulh en une heure vingt minutes, et » M. Mazères en deux heures ; au bout de sept quarts d'heure, » l'avantage était égal entre M. Philidor et M. Bowdler.

» L'autre partie fut avec le comte de *Brulh*, M. *Jennings* et » M. M... esq. Il rendit un Pion à ce dernier et le laissa commencer. » Le comte et Philidor furent à partie égale, les deux autres per- » dirent.

» Philidor joue avec une exactitude admirable, et souvent corrige » les fautes de ceux qui ont l'Échiquier devant eux. »

Nous citions encore une lettre que Diderot lui écrivait le 10 avril 1782, et dont nous conservons précieusement l'original ; la voici :

« Je ne suis point surpris, Monsieur, qu'en Angleterre toutes les » portes soient fermées à un grand musicien, et soient ouvertes à un » grand joueur d'Échecs ; nous ne sommes guère plus raisonnables » ici que là ; vous conviendrez cependant que la réputation du Cala- » brais n'égalera jamais celle de Pergolèze. Si vous avez fait les trois » parties sans voir, sans que l'intérêt s'en mêlât, tant pis : je serais » plus disposé à vous pardonner ces essais périlleux, si vous eussiez » gagné à les faire cinq à six cents guinées ; mais risquer sa *raison* » et son talent pour rien, cela ne se conçoit pas. Au reste, j'en ai

» parlé à M. de Légal, et voici sa réponse : Quand j'étais jeune, je
» m'avisai de jouer une seule partie d'Échecs sans avoir les yeux
» sur le damier, et à la fin de cette partie, je me trouvai la tête si
» fatiguée, que ce fut la première et la dernière fois de ma vie. Il y
» a folie à courir le hasard de devenir imbécile par vanité.... et quand
» vous aurez perdu votre talent, les Anglais viendront-ils au secours
» de votre famille? et ne croyez pas, Monsieur, que ce qui ne vous
» est pas arrivé ne vous arrivera pas. Croyez-moi, faites-nous d'excel-
» lente musique, faites-nous-en pendant longtemps, et ne vous ex-
» posez pas davantage à devenir ce que tant de gens que nous mé-
» prisons sont nés. On dirait de vous tout au plus : « Le voilà ce
» Philidor; il n'est rien, il a perdu tout ce qu'il était à remuer, sur
» un damier, des petits morceaux de bois. » Je vous souhaite du
» bonheur et de la santé. Encore, si on mourait en sortant d'un
» pareil effort! mais songez, Monsieur, que vous seriez peut-être
» pendant une vingtaine d'années un objet de pitié; et ne vaut-il
» pas mieux être pendant le même intervalle de temps un objet
» d'admiration?

» Je suis avec l'estime et l'amitié que vous me connaissez,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : DIDEROT.

A Paris, ce 10 avril 1782.

Ces témoignages paraîtront-ils suffisants à M. Méry pour le convaincre que l'histoire a enregistré un *prodige pareil* aux deux parties de M. Labourdonnais? Je le crois, — il reconnaîtra même que si deux parties sans voir représentent une force élevée à la seconde puissance, *trois* parties doivent représenter la troisième puissance; c'est-à-dire qu'il y a des unes aux autres la différence qu'il y a du *carré* au *cube*.

Je termine : Les joueurs d'Échecs ont éprouvé, j'en suis sûr, autant de plaisir que moi à lire la charmante anecdote du chevalier de Barneville; les détails qui précèdent leur en causeront peut-être un nouveau; pour moi qui n'ai pu résister à celui de les leur faire connaître ainsi qu'à M. Méry à qui, sans doute, ils feront plaisir, j'espère que le *Journal du Plaisir* voudra bien nous faire à tous le *plaisir* de les publier.

A. DANICAN PHILIDOR.

LES TOURNOIS AU CERCLE DES ÉCHECS DE PARIS.

Au troisième tournoi qui eut lieu le 23 mars étaient inscrits trente-neuf combattants. D'après le mode adopté dans le tournoi précédent ils furent divisés en cinq classes, comme suit :

PREMIÈRE CLASSE:

MM. Crampel, Des Guis, Journoud, Lécrivain, Lenoble, Martin Saint-Léon, Oddard, Pujol, Séguin, Stern, Preti, Warnet.

DEUXIÈME CLASSE:

MM. Balthazard, Coquelin, Décorbat, Laurent et Pierre.

TROISIÈME CLASSE:

MM. Alloque, d'Alincourt, Courtin, Dancourt, de Férol, Félix Laroche, Lezaud, Mednyansky, Potier, de Sivers, Toutain, Vieille.

QUATRIÈME CLASSE:

MM. Armagnac, de Caraman, Gabriel Saint-Léon, Lasserre, Ouizille, Zychlinski.

CINQUIÈME CLASSE.

MM. Le Conte, Lefebvre, Chevet.

Les sept vainqueurs de la première rencontre : MM. Des Guis, Séguin, Preti, Potier, de Sivers, Toutain et Le Conte entrèrent en lice le dimanche suivant, 30 mars. Voici les détails :

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Séguin[1].	De Sivers.
2.	Des Guis[2].	Potier.
3.	Preti[3].	Le Conte.
4.	Toutain.	——

[1] M. Séguin donne le Pion et 2 Traits.

[2] M. Des Guis donne le Pion et 2 Traits.

[3] M. Preti donne la Tour.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Preti[4].	Toutain.
2.	Séguin.	Des Guis.

[4] M. Preti donne le Pion et 2 Traits.

Troisième tournée.

M. Des Guis[5]. M. Preti.

[5] M. Des Guis donne 2 Traits.

Premier vainqueur du tournoi, M. Des Guis.

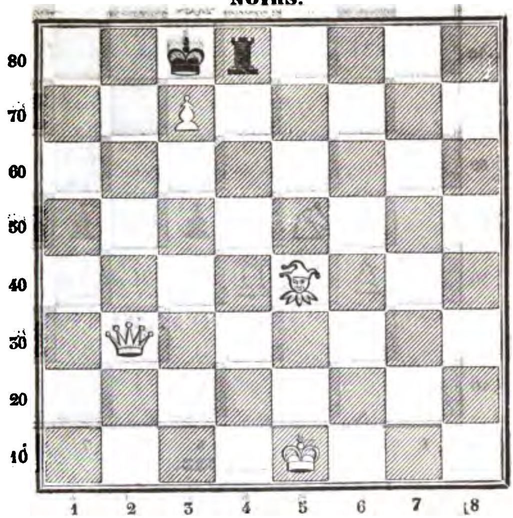
Deuxième vainqueur du tournoi, M. Preti.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Grosdemange.

NOIRS.

CIX.



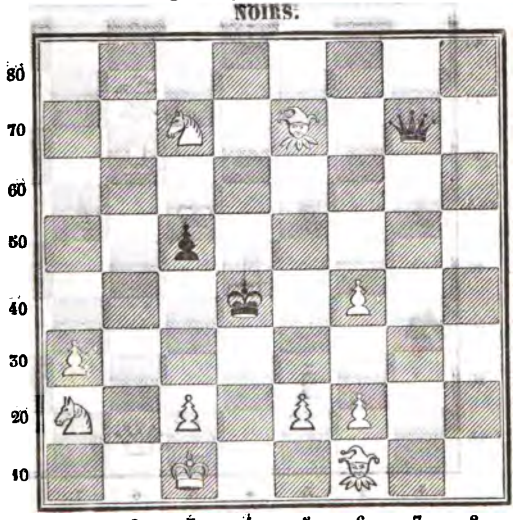
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Borely.

NOIRS.

CX.



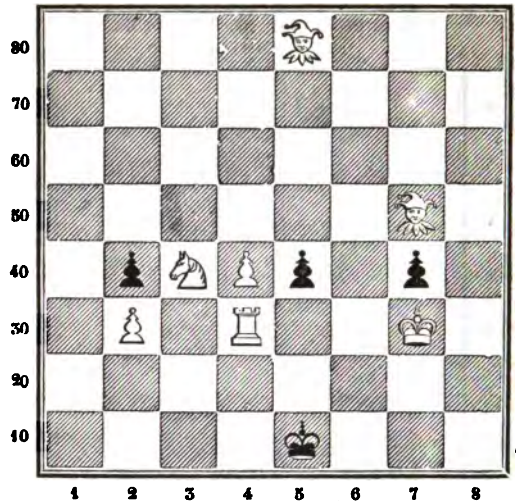
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Preuss.

NOIRS.

CXI.



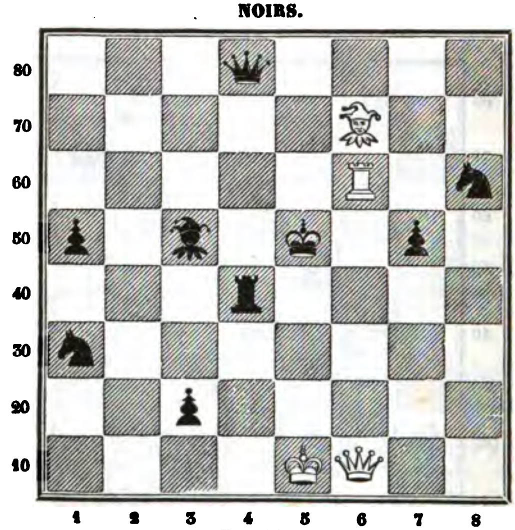
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXII.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

LETTRE SUR PHILIDOR.[1]

A M. le Directeur du *Journal du Plaisir*.

Paris, 18 avril 1851.

Monsieur et cher Confrère,

En 1838, je publiai dans la *Presse* un feuilleton sur une partie d'Échecs engagée au club de la rue de Ménars, entre M. de la Bourdonnais et M. de Jouy; à propos de ce feuilleton, lequel, si j'ai bon souvenir, avait la prétention d'être en vers, M. Philidor m'écrivit une lettre qui n'a pas été publiée, et dont je retrouve les principaux passages dans celle que reproduit le dernier numéro de votre journal. Ma réponse a donc subi un retard de douze ans, par des circonstances indépendantes de ma volonté; mais quoique bien tardive, elle donnera, je l'espère, pleine satisfaction à M. Philidor.

L'homme qui a illustré le nom de Philidor, au siècle dernier, fut doué d'une organisation merveilleuse comme musicien et comme joueur d'échecs. S'il eût vécu de nos jours, il eût été Auber et Labourdonnais à la fois, l'artiste des ravissantes mélodies, et le tacticien des victorieuses combinaisons; il eût manié d'une main souveraine, et avec un succès sans rival, un orchestre et un échiquier. Lorsque j'ai avancé que Labourdonnais de 1838 aurait fait avantage du *pion* et du *trait* à Philidor de 1770, je n'ai rien dit qui puisse porter atteinte à la grande renommée de Philidor; j'ai voulu tenir compte des progrès de la science, car, depuis cinquante ans, le jeu a marché, grâce aux *débuts de parties*, aux *gambits* découverts et à de nouvelles combinaisons de stratégie d'échiquier; à tel point que si Palamède, l'inventeur présumé du jeu, revenait aujourd'hui au monde, il ne reconnaîtrait plus les marches de ses soldats d'Ilium, entre quatre horizons de bois. L'art est souvent stationnaire, mais la science avance toujours, le jeu d'échecs est une science. Pradier

1 Cet article comme deux autres du mois précédent de *la Régence* ont été tirés du *Journal du Plaisir*. Cette feuille intéressante paraît une fois par semaine, sous la rédaction intelligente de M. Collin. Dorénavant elle s'occupera régulièrement des Échecs. On s'abonne rue Laffitte, 1 (Maison dorée), avec 15 fr. par an, 8 fr. pour six mois et 4 fr. pour trois mois.

n'est pas plus grand que Praxitèle ; Soufflot n'est pas plus grand que Bramante ; Mirabeau n'est pas plus grand que Démosthènes ; aucun poëte n'est plus grand que Moïse et Homère ; mais dans le domaine de la science perfectible c'est bien différent. Toutefois, on peut affirmer que les hommes anciens, fortement organisés pour certaines vocations scientifiques, seraient aujourd'hui les premiers dans leur genre. Ainsi, l'amiral Caïus Duilius, qui a inventé les *rostres*, aurait peut-être, de nos jours, battu Nelson ; l'architecte égyptien qui a inventé la *queue d'hironde* aurait mieux consolidé le dôme du Panthéon que Soufflot ; Guttemberg, qui a inventé l'imprimerie, aurait peut-être fait des éditions supérieures aux Elzevirs ; Montgolfier, qui a inventé les aérostats, aurait dépassé sans doute M. Garnerin.

L'archer fameux nommé Aster, qui d'un coup de flèche creva l'œil droit de Philippe, gagnerait aujourd'hui, au Polygone, tous les prix du tir ; l'astronome Dénys l'Aréopagite, qui, le vendredi saint, il y a aujourd'hui dix-huit siècles, s'écriait : *L'auteur de la Nature souffre* ! pourrait s'asseoir sur l'Observatoire, à côté de M. Arago ; enfin pour rentrer dans notre spécialité, l'illustre joueur d'échecs, Boy le Syracusain, qui battit Don Juan d'Autriche le lendemain de Lépante et faillit gagner le chapeau de cardinal sur un échiquier, en jouant avec le pape Urbain VII, aurait joué *à but* avec Philidor, en 1770, et avec Labourdonnais en 1838.

A cela M. Philidor peut me faire une objection très-grave en apparence ; il me citera les trois parties d'échecs jouées simultanément par son célèbre aïeul, tour de force inouï, et qui efface tous les prodiges de l'intelligence humaine. Je m'incline, comme tous les amateurs des jeux de haute combinaison, devant ce travail surnaturel, et j'avoue que Labourdonnais n'a jamais pu jouer que deux parties, sans voir l'échiquier : même j'irai plus loin, je citerai un entretien qui est tout à l'avantage de Philidor : c'était le 30 mars 1838 ; de Labourdonnais venait de jouer deux parties, le dos tourné à l'échiquier dans la salle de billard de notre club de la rue de Ménars : ce miracle s'était accompli en deux heures, et la foule demeurait stupéfaite d'admiration ; de Labourdonnais sortit du club pour prendre l'air, et je sortis avec lui :

— Donnez-moi votre bras, me dit-il, j'ai la tête pleine de vertiges.

— Voilà, lui dis-je, un miracle qu'il ne faudrait pas répéter trop souvent; il y a de quoi gagner une congestion cérébrale.

— Bah! me dit-il, l'apoplexie est le coup de canon du bourgeois : ce n'est pas là ce que je crains... mais je sens que mon cerveau est ébranlé, comme si j'allais perdre ma raison... voilà où est le péril... Au reste, il faut bien faire quelque chose dans les intérêts du Cercle. Il y avait ce soir beaucoup d'étrangers, beaucoup d'Anglais surtout... on en parlera dans les clubs de Londres, et nous verrons ce qu'en dira le *Bell's-life*...

— Il dira ce que tout le monde dit, interrompis-je; que la chose est incroyable même pour ceux qui la voient.

De Labourdonnais s'arrêta sur le trottoir de la rue Richelieu, et me dit à voix basse et avec tristesse :

— Vous vous étonnez de ces deux parties, n'est-ce pas?

— Cela me confond, répondis-je. Comment! vous vous placez dans un angle de la salle, vous ne regardez que le mur, ou, pour mieux dire, vous ne regardez rien, vous appuyez votre front sur vos mains. Derrière vous, on joue deux parties d'échecs contre vous; les pièces se croisent, se mêlent, se confondent, se brouillent, à dérouter tous les yeux ouverts qui les regardent; et vous, après deux heures de cet exercice foudroyant, vous continuez à voir très-clair dans cette double mêlée inextricable, et vous gagnez vos deux adversaires, sans avoir égaré un pion! Jamais on n'a rien vu de pareil! cela fait honneur à l'homme.

— Eh bien! me dit Labourdonnais, vous saurez que je ne suis pas content, parce que Philidor a fait trois de ces parties, et je sens que je ne pourrais jamais en faire que deux. Pendant qu'on s'étonne de ce que je viens de faire, je m'étonne, moi seul, de ce que Philidor a fait.

Ainsi, même de son aveu, de Labourdonnais est resté inférieur à Philidor dans les prodiges de ces parties jouées à l'aveugle; mais cet incompréhensible tour de force est indépendant du fond du jeu et des progrès qu'il a faits; il ne diminue pas l'avantage que Labourdonnais aurait pu faire en 1838 au plus fort joueur de 1770, si le passé pouvait se rencontrer avec le présent sur le champ clos de l'échiquier. En résumé, ces deux hommes de génie ont des droits égaux à notre admiration; l'un aurait, sans contredit, été l'autre, à

la date où ils ont vécu. Je remercie le hasard qui m'a fait engager le débat amical avec le petit-fils de Philidor, en mémoire du petit-fils de Labourdonnais, immortalisé par Bernardin de Saint-Pierre dans son chef-d'œuvre indien. MÉRY.

CORRESPONDANCE.

Clermont, ce 8 Mai 1851.

Je suis bien négligent, mon cher Kieseritzky, d'être resté si longtemps sans vous donner de mes nouvelles: mais mon voyage s'est prolongé plus longtemps que je ne pensais, et depuis mon retour j'ai eu tant de choses à faire que j'ai perdu de vue et les Échecs et leur grand chancelier.

En ce moment vous êtes peut-être déjà parti pour Londres. Je le regretterais, parce que vous seriez autorisé à croire que je vous ai oublié.

Ci-joint, je vous remets 20 fr. à vue sur mon banquier pour ma part dans les frais du voyage qui doit avoir un résultat si important pour les Échecs.

Soutenez dignement à Londres l'honneur de la France, votre patrie adoptive. Mes vœux vous accompagnent.

Surtout ne négligez rien pour que ce grand congrès ait des résultats positifs. Il s'agit de rédiger le Code des Échecs : faites une législation définitive. Quand la loi aura été rendue, vous n'aurez ni sabre ni canon pour la faire exécuter. Eh bien ! soyez sur qu'elle le sera avec plus d'autorité que nos chartes et nos constitutions. Nous avons pour les fabrications de nos lois habituelles de si pauvres législateurs, que ce sera leur rendre service que de les envoyer à l'école. Montrez-leur comment se font les bonnes lois ; nous leur montrerons tous comment on y obéit.

Il est un point dont nous nous sommes déjà entretenu et sur lequel j'appelle de nouveau votre attention.

Je crois qu'il y aurait un grand avantage social à faire pénétrer le goût des Échecs dans les classes inférieures de la société. Si les

ouvriers dans leurs moments de loisir, les paysans dans leur famille, les soldats dans leur caserne cherchaient leur délassement dans un jeu aussi propre à favoriser le développement de l'intelligence, certes les cabarets seraient moins fréquentés, et des habitudes de vie calmes et réglées s'introduiraient insensiblement dans les mœurs.

Mais pour que ce résultat arrive, il faut que les gens pauvres (et c'est la première condition) puissent se procurer à peu de frais un jeu d'Échecs.

Or les pièces dont nous nous servons jusqu'à ce jour sont tellement ouvragées qu'elles seront toujours coûteuses. Le jeu le meilleur marché coûte 1 fr. 50 c. à 2 fr., et c'est beaucoup trop, car c'est souvent plus que la journée d'un ouvrier. Il faut donc changer la forme des pièces, et les remplir par de simples dames rondes échancrées de diverses façons pour représenter les diverses significations des pièces. Alors une collection des pièces pourra se trouver dans le commerce pour 40 à 50 c., et chaque paysan pourra les faire lui-même avec son couteau. Alors ce jeu pourra se populariser; alors les masses pourront jouir d'un avantage qui jusqu'à présent a été réservé au petit nombre.

Assez longtemps les Échecs ont été un privilége pour l'aristocratie; vous en ferez un délassement démocratique.

Il y a un autre point sur lequel j'appelle votre attention; c'est de poser des règles pour une partie d'Échecs à quatre. Les Échecs peuvent difficilement se jouer dans un salon, car deux personnes seulement y prennent part. L'introduction de la partie à quatre, qui se substituerait souvent au whist, contribuerait puissamment à la vulgarisation du jeu.

Voilà une bien longue lettre, et je regrette de m'être laissé entraîner à vous écrire. Oser, moi profane, émettre quelques idées devant le grand prêtre! c'est trop d'audace, et je ne vois d'excuse à ma témérité que dans les encouragements que m'a donnés toujours votre parfaite bienveillance.

J'espère bientôt être informé par les journaux de vos succès à Londres, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués,

BARBIER.

MÉLANGES.

M. St-Amant est parti pour la Californie, où il est appelé à fonctionner, à San-Francisco, en qualité d'agent consulaire. Son départ, connu depuis longtemps, s'exécute à la veille du grand combat où toutes les sommités devaient être présentes. Cette coïncidence est de nature à éveiller des réflexions sérieuses. Que de pertes cruélles notre Cercle n'a-t-il pas subies dans ces dernières années ! Après le départ de MM. Laroche, Calvi, Chamouillet, Clémence, nous avons eu à déplorer successivement la mort de MM. Barthés, le comte Sobanski, Desloge, le docteur Laroche, le comte Boissy-d'Anglas et notre grand-maître à tous, Deschapelles. C'est à ces pertes répétées autant qu'à l'agitation politique qu'il faut attribuer l'état regrettable des Échecs en France. Pour leur porter le dernier coup, M. St-Amant nous quitte. Qui représentera la France au grand congrès de Londres ? Qui luttera avec Staunton, Szen, Jaenisch, Horwitz, Mayet, Buckle, Andersen, etc. ?

Il est maintenant certain que MM. le major Jaenisch, Mayet et Andersen assisteront au grand congrès ; quant aux autres illustrations, nous attendons plus ample information.

Le programme de Londres n'a pas tout à fait répondu à l'attente générale. Sans entrer dans les détails, nous nous bornons à *citer* les trois points qui ont provoqué des réclamations. D'abord, l'obligation de s'inscrire pour le tournoi un mois avant l'ouverture du congrès; cette condition a dû paraître gênante pour les amateurs étrangers. Qui en effet voudrait prendre un engagement un mois d'avance, à une époque où nous ignorons ce que le lendemain nous réserve ? La seconde question touche à l'enjeu de 5 liv. st. ; on a voulu éviter l'affluence des médiocrités ; mais qui empêche les joueurs à la Dame de se présenter à la chancellerie du Polytechnic institution moyennant leurs 5 liv. st., si cela leur convient ? En revanche, il se pourrait bien que maint bon joueur se voie exclu de la lutte faute de

moyens. La troisième mesure, qui contraint le vainqueur du tournoi d'accepter, dans le délai de quarante-huit heures, un nouveau défi, nous paraît encore moins justifiable ; car de deux choses l'une, ou le tournoi signifie quelque chose, ou il ne signifie rien. Dans le premier cas, pourquoi détruire l'effet du tournoi, en soumettant le vainqueur à une nouvelle épreuve qui pourrait très-bien tourner contre lui ? qui serait alors le véritable vainqueur ? Et dans l'autre hypothèse que la victoire dans le tournoi ne constate aucune supériorité, ce nouveau défi n'aurait pas de but. En tout cas, il serait gênant pour les étrangers, dont le temps est mesuré. Il serait désirable que le comité central de Londres s'adressât, avant l'ouverture du congrès, aux amateurs réunis, pour demander leur avis sur ces questions.

Relativement au grand congrès de Londres, un comité s'est formé à Berlin, se composant de MM. d'Oppen, Franz, Greulich, Gærtner, Gubitz, Leo, Lehfeld, Mayet, Nathan, de Schaper, Springsfeld et Wolff.

Le dimanche 27 avril, une partie curieuse a eu lieu au cercle des Échecs. M. Kieseritzky a joué simultanément quatre parties sans voir les échiquiers. Ses adversaires étaient MM. Witcomb, de Sivers, Campbell et Potier. Pour mieux distinguer les coups, il fut convenu de se servir de quatre langues différentes. M. Kieseritzky annonça donc ses coups d'ouverture par :

Le Pion du Roi deux pas.
Der Königbauer zwei Schritt.
King's Pawn two squares.
La Pedina di Re due passi.

Parmi ces quatre adversaires, M. de Sivers fut le seul qui sortit vainqueur de la lutte. (Voir les parties à la fin de ce numéro.)

M. Schulten nous a fait une courte visite ; il nous a donné l'espoir de revenir bientôt avant son départ pour l'Angleterre.

Un magnifique jeu d'Échecs et son échiquier sont arrivés du Zollverein pour l'exposition universelle de Londres. Les cases de l'échiquier consistent en carrés alternatifs de nacre de perles et d'écaille, tandis que les pièces elles-mêmes sont d'or et d'argent, richement travaillées. Le Roi représente avec une grande ressemblance Charles-Quint. On évalue le prix de cette œuvre d'art à 1,200 liv. st., soit 30,000 fr.

Des pièces d'Échecs d'une forme commode et élégante se vendent au bureau de la Régence à raison de 15 à 25 fr. On les fournit au choix de l'acheteur, en bois de rose, citron, ébène, coco, gayac, palissandre, buis et autres bois.

PARTIES PAR CORRESPONDANCE.

N° 24, ENTRE BRESLAU (BLANCS) et LEIPZIG (NOIRS).

(Voir Février page 49, et Mars page 92.)

9.	B 33	a 61	11.	d 34	D 75
10.	a 31	b 52	12.	G 45	G 74

N° 26, ENTRE UN HABITANT DE PARIS (A), ET UN AMATEUR DU MIDI (B).

	M. A..... (BLANCS).	M. B..... (NOIRS).		M. A..... (BLANCS).	M. B..... (NOIRS).
1.	e 45	e 55	7.	G 47-g	f 56
2.	f 46	e 46-f	8.	G 26	f 45-e
3.	G 36	g 57	9.	C 46-e	f 35
4.	h 48	g 47	10.	D 58 ×	E 84
5.	G 55	D 75	11.	G 47	
6.	d 44	d 64			

N° 27, ENTRE LES MÊMES COMBATTANTS.

	M. B..... (BLANCS).	M. A..... (NOIRS).		M. B..... (BLANCS).	M. A..... (NOIRS).
1.	e 45	e 55	4.	G 36	b 52
2.	d 44	e 44-d	5.	F 34	B 63
3.	f 46	c 53			

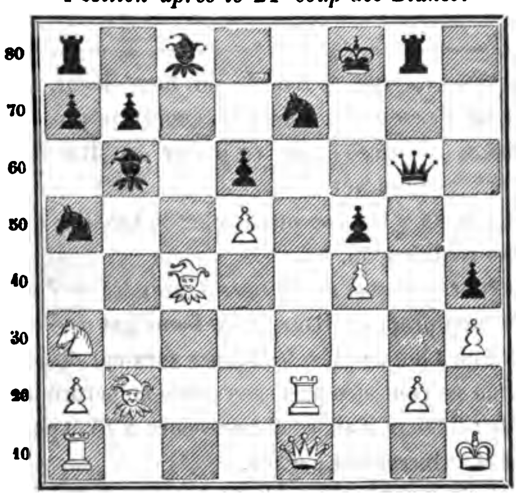
PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

N° CLXIII. PARTIE EVANS. 4. (1)

M. MAYET (BLANCS).			M. HANSTEIN (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	13.	f 46	f 56
2.	G 36	B 63	14.	G 56⨯f (4)	g 56-G
3.	F 43	F 53	15.	D 58	D 66
4.	b 42	F 42-b	16.	e 55	D 67
5.	c 33	F 53	17.	D 14	h 58
6.	O–O	d 64	18.	H 35	h 48
7.	d 44	e 44-d	19.	h 38	E 86
8.	c 44-e	F 62	20.	E 18	G 75
9.	C 22	f 66 (2)	21.	e 64-d	c 64-e
10.	G 48	g 67	22.	d 54	H 87
11.	H 15	E 86	23.	H 25	B 51
12.	B 31	E 77 (3)	24.	D 15 *Pl.*	C 74 (5)

Position après le 24e coup des Blancs.

CLXIII.



(1) Voir les parties LXIII, LXV, LXXXII, LXXXIX, XCV, CVIII.

(2) Pour garantir la Tour H contre l'attaque du Fou C; mais

25.	D 48-h	A 85	37.	E 27-G (9)	D 65
26.	A 15	F 84	38.	D 58 ✕ (10)	E 86
27.	C 66 (6)	G 54-d	39.	E 26	D 21 ✕a
28.	C 84-F	A 25-H	40.	E 37	D 65
29.	A 25-A	B 45-F	41.	D 56	D 15 ✕
30.	C 75 ✕	E 77	42.	D 26	D 51
31.	B 43-B	C 52	43.	A 83 ✕	E 76
32.	A 23	C 43-B	44.	D 23	H 83-A
33.	A 43-C	G 35	45.	D 83-H	D 15 ✕
34.	C 66 ✕	E 76 (7)	46.	E 36	D 16 ✕
35.	A 73 ✕	E 85	47.	E 37	D 15 ✕
36.	C 57 (8)	G 27-g			=

N° CLXIV. PARTIE ORDINAIRE, 4. (1)

Janvier 1851.

M. MAYET (BLANCS). M. HEYDEBRAND (NOIRS).

1.	e 45	e 55	5.	0-0	d 64
2.	G 36	B 63	6.	d 44	D 75 (3)
3.	F 43	F 53	7.	G 57	G 68
4.	c 33	F 62 (2)	8.	d 54	B 84

nous ne croyons pas que ce remède soit bien choisi. Après ce coup, les Noirs sont à peu près forcés de renoncer au roc.

(3) Système dangereux que de placer son Roi dans une ligne maîtrisée par le Fou adverse.

(4) Ce sacrifice n'est pas justifiable ; le Cavalier pouvait parfaitement bien rentrer à 36.

(5) Les Noirs ont tort de se laisser prendre le Pion h ; ils pouvaient très-bien proposer Dame pour Dame par D 37.

(6) Ayant un Pion de plus, les Blancs auraient dû jouer D 66 ✕.

(7) Le Fou ne peut être pris sous peine de perdre la Dame.

(8) Faute ; il fallait d'abord donner échec à 75 et puis jouer C 57, et la partie était forcément gagnée.

(9) Il eût été encore préférable de donner échec à 75.

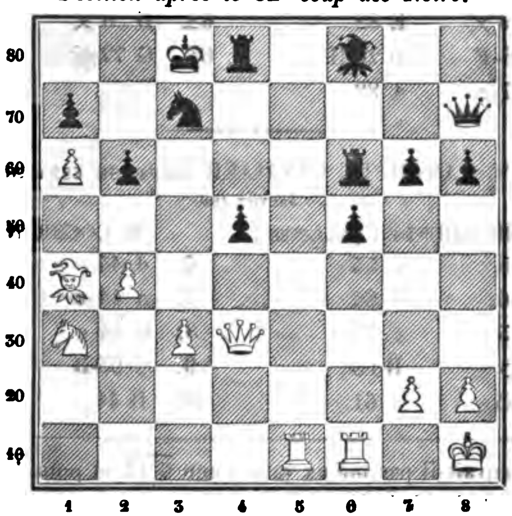
(10) Décidément les Blancs ne jouent pas bien la fin de cette partie ; pourquoi ne pas aller de préférence à 26, en garantissant ainsi le Roi contre une suite d'échecs?

L. K.

9.	E 18	f 66 (4)	21.	e 54-d	c 54-e
10.	D 58 ✕	B 76	22.	D 52	B 65-d
11.	G 65	g 67	23.	a 51	B 73
12.	D 48 (5)	G 87	24.	D 54	F 53
13.	f 46	e 46-f	25.	B 31	f 56
14.	D 46-e	C 65-G (6)	26.	C 46	G 66
15.	d 65-C	B 55	27.	a 61	b 62
16.	F 52	B 34	28.	C 57	H 86
17.	D 24	B 55	29.	F 41	h 68
18.	D 54	O-O-O	30.	A 15	D 78
19.	a 41	e 65	31.	C 66-G	H 66-C
20.	D 45	d 54	32.	b 42	F 86 (1) Pl.

Position après le 32ᵉ coup des Noirs.

CLXIV.



(1) Voir les parties V, XII, XXXVI, XLI, XCIV, CX, CXXXI, CLIV, CLVII.

(2) Il y a de bons joueurs qui retirent d'habitude le Fou avant qu'il ne soit attaqué, mais c'est une précaution qui retarde souvent le développement de la partie.

(3) *La Gazette d'Echecs de Berlin*, à laquelle nous empruntons cette belle partie et la plupart des notes, fait ici la remarque juste qu'il valait mieux prendre e 44-d et puis jouer G 66.

33.	g 47 (8)	f 46
34.	A 55	F 64
35.	A 25	F 86
36.	H 36	D 76
37.	B 23	g 57
38.	B 44	h 58
39.	g 58-h	g 47
40.	H 26	D 58-g
41.	B 63	H 63-B
42.	F 63-H	f 36
43.	A 24	F 68
44.	A 14	F 46
45.	c 43	D 48
46.	D 56 ×	E 82
47.	D 46-F	D 26-H
48.	D 47-g	A 88
49.	D 17	D 25
50.	A 11	D 43-c
51.	b 52	D 25
52.	A 13	f 26
53.	D 27	D 15 ×
54.	D 16	D 45 ×
55.	D 27	A 86 (9)
56.	A 16	D 25
57.	h 38	B 52-b
58.	F 52-B	D 52-F
59.	D 37 ×	E 81
60.	A 26-f	A 83
61.	D 31	d 44 (10)
62.	D 36 ×	E 82
63.	G 72 ⋇	

N° CLXV. PARTIE DU CAVALIER (DÉFENSE ESPAGNOLE). 2. (1)

Janvier 1850.

	M. MOHESCHUNDER (BLANCS).	M. COCHRANE (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	G 36	d 64
3.	F 43	c 53
4.	o–o	B 63
5.	c 33	a 61
6.	d 44	c 44-d
7.	c 44-c	e 44-c
8.	G 44-e	G 66
9.	G 63-B	b 63-G
10.	D 41	C 74

(4) N'aurait-il pas mieux valu jouer G 47 et puis h 68 ?

(5) Si 12, D 38 D 86.

(6) C'était juste le moment de prendre le Cavalier.

(7) Les Noirs ont joué ces derniers coups avec un remarquable talent.

(8) Ce coup est bien audacieux.

(9) Ici il y avait moyen de donner un échec perpétuel.

(10) Distraction grave ; la partie était plutôt en faveur des *Noirs*.

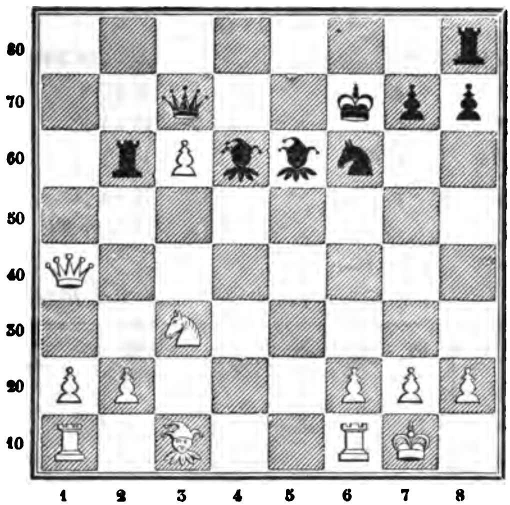
L. K.

(1) Voir les parties XVI, XXVI, XLII, CXVII, CXX, CXXVI.

11.	D 32	A 82 (2)	15.	e 63×b	C 65
12.	F 76×f (3)	E 75	16.	D 61-a	F 64
13.	D 43	d 54	17.	B 33	A 62
14.	e 54-d	E 76-F	18.	D 41	D 73 *Pl.*

Position après le 18e coup des Noirs.

CLXV.



19.	B 52 (4)	F 28×h	25.	H 13	D 45
20.	E 18	D 63-e	26.	f 36 (5)	D 67
21.	E 28-F	A 52-B	27.	H 73	A 22-b
22.	D 71×	C 74	28.	C 26 (6)	h 38
23.	E 17	h 58	29.	g 47	D 34
24.	C 35	h 48	30.	D 35	D 64

---

(2) Piége adroit ; les Noirs perdent quelques Pions, mais en revanche ils gagnent une Pièce.

(3) Ceci n'est pas bien joué ; il fallait retirer la Dame à 34.

(4) N'aurait-il pas mieux valu de jouer f 46?

(5) D 44 était moins périlleux.

(6) On ne comprend pas bien pourquoi les Blancs ne prennent pas le Fou avec la Tour. Voici la suite : 28, H 74×C G 74-H 29, D 74×G E 87 30, D 83× E 78 31, D 38, etc., et la partie penchait vers la nullité.

(7) H 26×C amenait le même résultat. L. K.

31.	A 13	H 85
32.	D 53	h 28 ×
33.	E 27	D 53-D
34.	H 53-D	H 25
35.	A 16	h 18+-D× (7)
36.	E 18-D	H 26-C

N° CLXVI. PARTIE IRRÉGULIÈRE, 2.

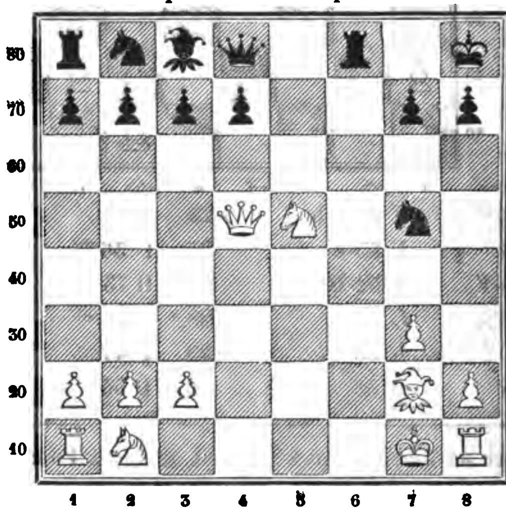
Juillet 1850.

M. MOHESCHUNDER (BLANCS). — M. COCHRANE (NOIRS).

	Blancs	Noirs
1.	e 45	e 55
2.	g 37 (1)	f 56
3.	F 27 (2)	G 66
4.	d 34	F 53
5.	C 57	O-O
6.	G 36 (3)	f 45-e
7.	d 45-f	F 26×f
8.	E 26-F	G 45×d
9.	E 17	G 57-C
10.	D 54 ×	E 88
11.	G 55-e Pl.	D 66 (4)

Position après le 11° coup des Blancs.

CLXVI.



(1) C'est le coup favori de M. Moheschunder. Un début original sans doute, mais nous ne saurions admettre qu'il soit solide.

(2) Si les Blancs n'avaient poussé le Pion du Roi qu'un pas, nous aurions compris la portée du Fou à cette case. Mais dans les circonstances actuelles, il nous semble que le premier joueur s'est créé des difficultés dont l'issue ne lui sera guère avantageuse.

(3) La sortie du Cavalier fait perdre un Pion.

12.	h 48	G 76 (5)
13.	G 76-G	D 76-G
14.	B 33	D 54-D
15.	B 54-D	B 61 (6)
16.	A 15	c 63
17.	B 46	d 54
18.	A 75	B 53 (7)
19.	b 42	B 61
20.	a 31	B 82 (8)
21.	E 28	C 56
22.	A 72-b	B 74
23.	F 38	C 38-F
24.	E 38-C	B 55
25.	H 15	A 85
26.	B 58	H 87
27.	A 71-h	h 68
28.	A 73	A 65
29.	B 46	A 85
30.	H 55-B	A 55-H
31.	B 67 ✕ (9)	——

N° CLXVII. PARTIE DU CAVALIER (DÉFENSE ESPAGNOLE). 2 (1)

Janvier 1860.

M. MOHESCHUNDER (BLANCS).		M. COCHRANE (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	G 36	d 64
3.	g 37 (2)	c 53
4.	F 27	G 66
5.	d 34	F 75
6.	O—O	O—O
7.	e 33	B 63
8.	C 35	G 47
9.	C 24	f 56
10.	e 56-f	H 56-e

(4) Jusqu'ici M. Cochrane a joué avec l'habileté qu'on lui connaît. Mais, à partir de ce coup, son jeu n'est plus le même. Nous aurions joué c 63, attaquant ainsi la Dame, et menaçant d'un Mat par D 62.

(5) G 65 eût été peut-être plus fort.

(6) Le Cavalier est très-mal placé à cette case, mais c'est une conséquence nécessaire des coups précédents.

(7) C 56 valait beaucoup mieux.

(8) Les Noirs ont perdu plusieurs temps pour avoir joué le Cavalier à 53.

(9) Les Blancs ont fait, dans cette partie, preuve d'une rare droiture. Sauf le commencement, tous leurs coups ont été logiques.

L. K.

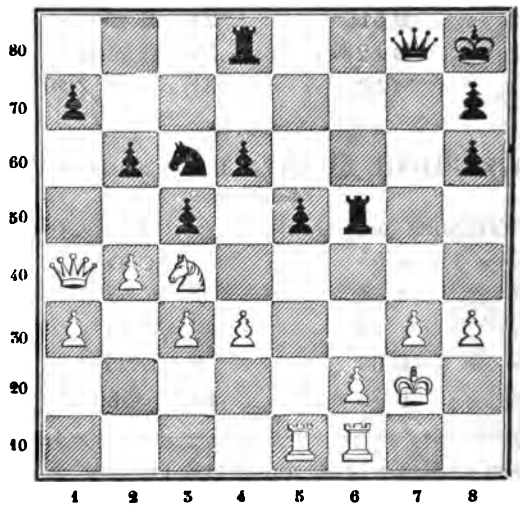
(1) Voir la partie CLXV.

(2) Il n'est pas probable qu'un pareil début résiste à une analyse tant soit peu sérieuse.

11.	h 38	G 68	17.	b 42	C 54
12.	C 68-G	g 68-C (3)	18.	D 14	F 24-B
13.	B 24	E 88	19.	G 24-F	C 27-F
14.	D 23	C 65	20.	E 27-C	b 62
15.	A 15	D 87	21.	G 43	A 84 (4)
16.	a 31	F 57	22.	D 41 *Pl.*	D 85 (5)

Position après le 22ᵉ coup des Blancs.

CLXVII.



23.	b 52	B 75	24.	D 71-a	B 54

---

(3) La plupart des joueurs de force moyenne ont l'habitude de considérer comme une calamité le doublement d'un Pion, surtout quand c'est le Pion de la bande. Ceci n'est vrai que dans un sens général, et de nombreuses exceptions le prouvent. Cette fois-ci, par exemple, le Pion doublé peut être très-utilement employé pour faire une brèche dans le jeu de l'adversaire, d'autant plus dangereuse que les Noirs ont une ligne ouverte pour y placer leurs Tours contre le Roi Blanc.

(4) Au lieu de ce coup les Noirs auraient bien pu avancer $\overline{g\ 58}$.

(5) En jouant $\overline{\text{D 54}\ \times}$ les Noirs gagnaient une position plus agressive.

(6) C'est très-bien joué, les Blancs ne peuvent plus sauver la partie.

L. K.

25.	G 62-b	D 87
26.	G 54-B	D 54×G
27.	E 17	A 86
28.	b 62	H 76
29.	D 61	A 87
30.	A 35	A 81
31.	D 52	A 86
32.	a 41	D 21 (6)
33.	D 43	D 22
34.	f 46	e 46-f
35.	H 36	e 37-g

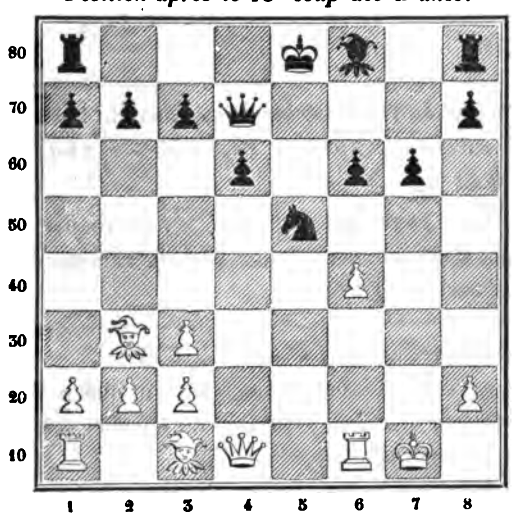
N° CLXVIII. PARTIE BERLINOISE. 2. (1)

18 Mars 1851.

M. KIESERITZKY. (BLANCS).		M. V..... (NOIRS.)
1.	e 45	e 55
2.	F 43	G 66
3.	G 36	G 45-e
4.	B 33 (2)	G 33-B
5.	d 33-G	f 66 (3)
6.	O—O	d 64
7.	G 48	g 67
8.	f 46	B 63
9.	f 55-e	B 55-f
10.	F 32	C 47
11.	G 36 (4)	C 36-G
12.	g 36-C	D 74
13.	g 46 *Pl.*	B 63 (5)

Position après le 13e coup des Blancs.

CLXVIII.



(1) Voir les parties XCIII, CXI, CXXXI, CLII.

(2) Coup d'essai, mais digne d'être analysé avec soin.

(3) En jouant d 64, e 45 ou B 63 les Noirs auraient perdu la partie promptement.

14.	H 15×	F 75	22.	D 44	b 62
15.	F 65	D 84	23.	H 55-B (6)	f 55-H
16.	g 56	B 55	24.	C 57×	F 66
17.	C 68	F 86	25.	D 55-f	H 86
18.	C 46	F 77	26.	F 54×d	E 74
19.	E 18	c 63	27.	D 65×	E 73
20.	d 43	E 75	28.	D 63×c	E 82
21.	d 53	d 54	29.	D 72※	

N° CLXIX. PARTIE A PION ET DEUX TRAITS. (1)

17 Avril 1851.

MM. CRAMPEL, GUIBERT, PUJOL (BLANCS). MM. SAINT-AMANT, KIESERITZKY (NOIRS).

1.	d 44 / e 45	(— f) / e 65	6.	C 57	D 76
			7.	c 33	B 63
2.	F 34	g 67	8.	B 31 (3)	c 44-d
3.	h 48	D 75	9.	c 44-c	B 44-c
4.	e 55	F 77	10.	F 67-g	D 67-F
5.	g 47 (2)	c 53			

(4) Dans une autre partie les Noirs jouaient à cet endroit F 75. Là-dessus suivaient les coups 12, G 55-B C 14-D 13, F 76 × E 86 14, C 68 ※.

(5) Les Noirs pouvaient, par D 47 ×, provoquer l'échange des Dames, mais il est douteux s'ils auraient ainsi amélioré leur position.

(6) Coup décisif. L. K.

(1) Voir les parties VIII, IX, XCVII, CXV.

(2) Ce coup est inusité et moins attaquant que h 58.

(3) C'est assez bien joué ; l'arrivée du Cavalier soit à 73 soit à 64 ne saurait être que gênante.

(4) Les Noirs font bien de ne pas s'occuper de leur Tour ; la prise du Fou étant plus importante.

(5) Prudence louable.

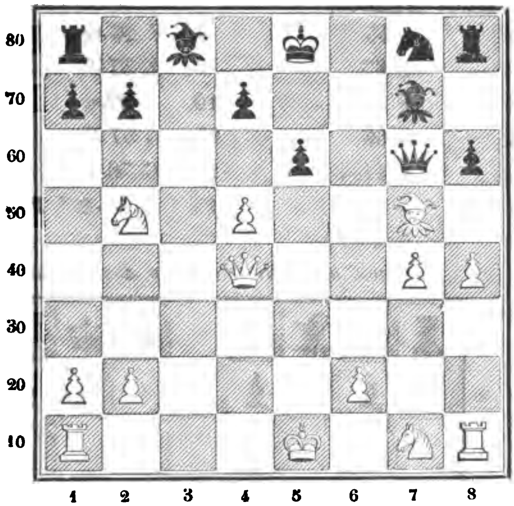
(6) A peu près forcé.

(7) Ce coup aventureux était de l'invention de M. Kieseritzky. Son plus grand mérite consistait d'avoir été tout-à-fait inutile.

11.	D 44-B	h 68	12.	B 52 *Pl.*	h 57-C [4]

Position après le 12e coup des Blancs.

CLXIX.



13.	B 73 ×	E 76	29.	f 36	d 54
14.	h 58 [5]	D 23	30.	E 24	E 66
15.	B 81-A	D 63	31.	G 38	H 57-h [7]
16.	H 38	G 75	32.	g 58-H	C 38-G
17.	H 36 ×	E 87	33.	A 48	C 56
18.	H 33	D 27	34.	g 68	C 78
19.	0-0-0	G 63	35.	A 47	F 44
20.	H 63-G [6]	D 63 × H	36.	A 77	C 56 [8]
21.	D 33	F 55-e	37.	A 73	e 45
22.	D 63-D	b 63-D	38.	f 45-e	d 45-f
23.	G 36	F 46 ×	39.	A 63 × b	E 57
24.	E 23	E 76	40.	b 32	d 35 ×
25.	A 44	E 75	41.	E 15	C 67
26.	B 73	F 73-B	42.	A 64	F 62
27.	G 57-h	e 55	43.	A 62-F [9]	a 62-A
28.	A 41	F 62	44.	E 25	n'importe quoi.

(8) En jouant c 67, les Noirs avaient plus de chance.

(9) Très-bien joué ; la partie est maintenant nulle forcée. L. K.

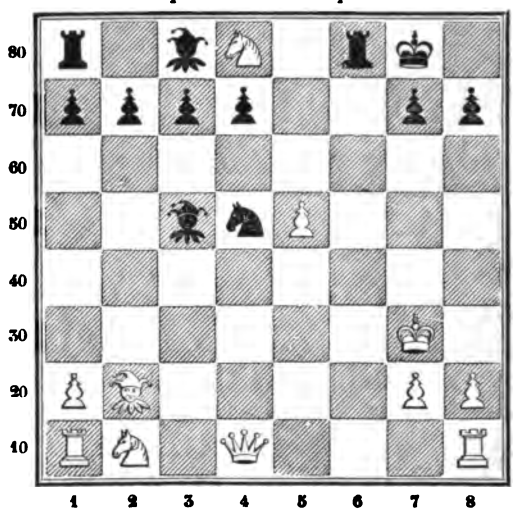
N° CLXX. PARTIE ORDINAIRE. 4. (1)

Novembre 1844.

	M. HOFFMANN (BLANCS).	M. PETROW (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	G 36	B 63
3.	F 43	F 53
4.	c 33	G 66
5.	d 44	e 44-d
6.	e 55	G 45 (2)
7.	F 54	G 26-f
8.	E 26-G	e 33 ✕ c
9.	E 37 (3)	e 22-b
10.	C 22-e	B 75
11.	G 57 (4)	B 54-F
12.	G 76-f	o–o (5)
13.	G 84-D (6)	*Pl.* F 26 ✕

Position après le 13e coup des Blancs.

CLXX.



(1) Voir les parties V, VII, XXXVI, XLI, XCIV, CX, CXXXIII, CLV.

(2) Le meilleur coup est d 54; cependant on ne saurait contester au sacrifice du Cavalier pour trois Pions certain mérite. Nous devons à M. le major Jaenisch une analyse intéressante de ce débat insérée dans la *Gazette de Berlin*. Fév. 1850.

(3) Le cas est rare où le Roi entre au commencement de la partie sans péril au 3e rang. La Bourdonnais se prononçait pour ce coup qu'il préférait à E 15 et E 16.

(4) Coup téméraire, D 23 eût été plus sage.

(5) Ceci est un chef-d'œuvre. En donnant sa Dame, M. Petrow a dû examiner une cinquantaine de variantes jusqu'au dixième coup.

14.	E 38 (7)	d 64×	19.	E 57	B 65×
15.	e 65 (8)	B 46×	20.	E 58	g 67×
16.	E 47	B 65-e	21.	E 68	H 48×
17.	g 37 (9)	B 84×G	22.	g 48-H	F 35※
18.	E 48	H 46×			

Quatre parties jouées simultanément par M. Kieseritzky, sans voir les Échiquiers,
Le Dimanche 27 Avril 1851.

N° CLXXI. GAMBIT DU CENTRE. 2. (1)

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. WITCOMB (NOIRS).

1.	e 45	e 55	7.	f 46 (3)	B 51 (4)
2.	d 44	e 44-d	8.	F 54	C 47
3.	G 36	c 53	9.	D 41×	C 74
4.	F 43	d 64 (2)	10.	D 23	e 33-c
5.	G 57	G 68	11.	B 33-e	f 66
6.	c 33	B 63			

(6) La *Gazette de Berlin*, à laquelle nous empruntons cette magnifique partie, s'arrête là en disant : « Le Mat est maintenant forcé, mais en combien de coups ? » Ne connaissant pas les coups qui ont été joués réellement, nous hasardons ici une suite que nous croyons vraisemblable.

(7) Meilleur, si E 47 Mat en 4 coups.

(8) Seul coup pour éviter le Mat immédiat.

(9) Nul autre coup n'aurait retardé le Mat plus long temps. L. K.

(1) Voir les parties XIV, XV, XXXV, XLIV, XLV, XLIX, L, LXXVIII, CXXI, CXXIV.

(2) Faible, B 63 ou b 52 étaient préférables.

(3) Coup nécessaire pour empêcher le Cavalier d'aller à 55.

(4) Les Noirs ne jouent pas bien. Cette attaque ne signifie rien. Il fallait sortir F 75.

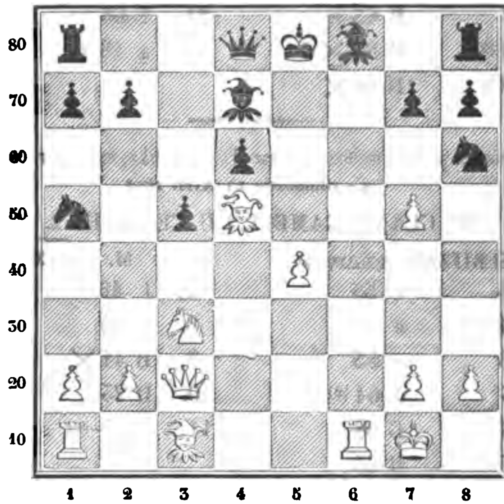
(5) Parfaitement sûr.

(6) Faute capitale ; après avoir pris une pièce, les Noirs pouvaient très-bien abandonner la leur en jouant D 62 et puis O-O-O. La partie se prolongeait ainsi dans des conditions à peu près égales pour tous les deux. L. K.

12.	O–O (5)	f 57-G	13.	f 57-f *Pl.*	G 47 (6)

Position après le 13e coup des Blancs.

CLXXI.



14.	F 76✕	E 75	15.	B 54✱	

N° CLXXII. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. DE SIVERS (NOIRS).

1.	e 45	e 55	10.	G 46	c 63
2.	f 46	e 46-f	11.	B 33	F 77
3.	G 36	g 57	12.	E 26	B 74
4.	h 48	g 47	13.	D 34	H 88
5.	G 55	h 58	14.	b 42	D 62
6.	F 43	H 78	15.	C 35	D 73
7.	d 44	d 64	16.	e 55 (2)	d 54
8.	G 34	e 36	17.	F 32	B 62
9.	g 37	G 75	18.	e 65 (3)	C 65-e

(1) Voir les parties XXXIV, LI, LIII, LXVI, LXXVIII, LXXIX, CII, CVI, CXIX, CXLVI.

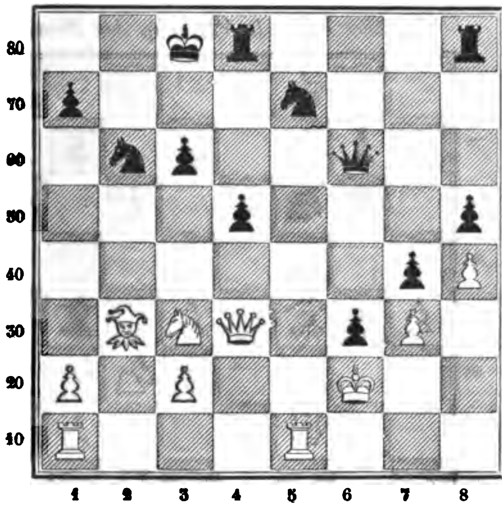
(2) Prématuré, on pouvait d'abord jouer H 15.

(3) Ceci n'est pas mal joué, il ne fallait pas laisser le Fou se fixer à cette case.

19.	G 65-C	f 65-G	23.	H 15	D 66
20.	C 46	f 55 (4)	24.	b 52	O-O-O
21.	C 55-f	F 55-C	25.	b 63-c	b 63-b *Pl.*
22.	d 55-F	D 55-d			

Position après le 25e coup des Noirs.

CLXXII.



26.	D 61 × (5)	E 82	32.	E 55-D	A 85 ×
27.	a 41	G 56 (6)	33.	E 26	A 25 ×
28.	A 14 (7)	D 33-B	34.	E 16	H 85
29.	D 34	D 53 ×	35.	a 61	B 74
30.	H 35	G 35-H	36.	F 41	E 73
31.	D 35-G	D 35 × D		——	

Nº CLXXIII. PARTIE DU FOU. 3. (1)

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. CAMPBELL (NOIRS).

1.	e 45	e 55	2.	F 43	F 53

(4) C'est bien joué.

(5) Jusqu'ici les Blancs avaient assez beau jeu en poussant a 41 au lieu de ce malencontreux Échec.

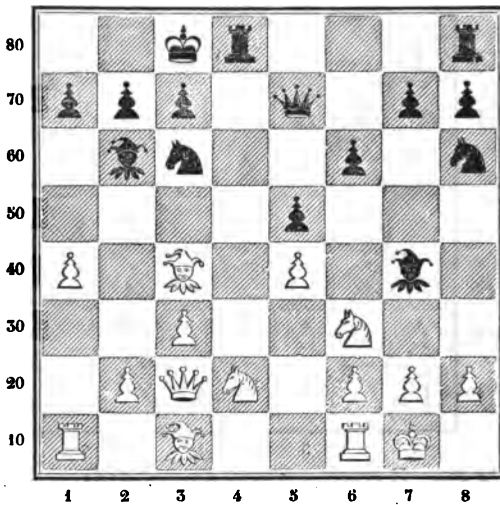
(6) Très bien combiné.

(7) Aucun coup ne pouvait sauver la pièce. L. K.

3.	c 33	d 64 (2)	8.	C 57	f 66 (4)
4.	d 44	F 62	9.	C 13 (5)	B 63
5.	G 36	C 47	10.	B 24	O-O-O
6.	d 55-e	D 75 (6)	11.	D 23	G 68
7.	O-O	d 55-d	12.	a 41 *Pl.*	a 61 (6)

Position après le 12e coup des Blancs.

CLXXIII.



13.	b 42	C 58	20.	C 75	A 44
14.	b 52	B 51	21.	G 44-A	F 44-G (7)
15.	b 61-a	D 53	22.	C 42 (8)	F 62
16.	F 65 ×	E 82	23.	B 32	B 72-b
17.	b 72-b	A 64	24.	F 72-B	D 72-F
18.	F 83	D 63	25.	a 51	F 71
19.	C 31	A 84	26.	a 61	D 62

---

(1) Voir la partie XXXIX.

(2) Ceci n'est pas un bon coup, mais on peut jouer d 54, B 63, D 75, D 66, D 47, G 66.

(3) Si les Noirs prenaient le Pion, ils en perdaient deux autres, par 7, F 76 × f E 75 8, D 84 × D E 84-D 9, G 55-d.

(4) G 66 eût été plus logique.

(5) Pour le sortir plus tard à 31.

27.	C 53	D 52	32.	B 52	H 83
28.	H 12	E 81	33.	A 12	D 84
29.	C 71-F	E 71-C	34.	H 71 ×	E 82
30.	B 44	D 74	35.	B 73×c	E 71-H
31.	H 72×	E 81	36.	A 72※	

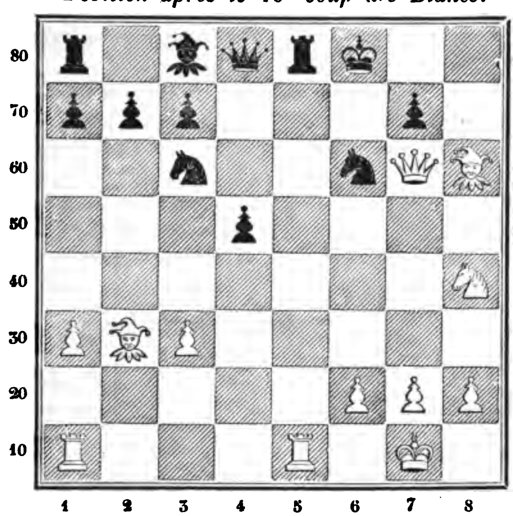
N° CLXXIV. PARTIE ÉCOSSAISE. 2. (1)

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. POTIER (NOIRS).

1.	e 45	e 55	7.	e 55	d 54
2.	G 36	B 63	8.	F 32	e 23 (3)
3.	d 44	e 44-d	9.	D 23-e	G 45
4.	F 43	F 42×	10.	a 31	F 51
5.	c 33	e 33-c	11.	B 33	F 33-B
6.	o–o	G 66 (2)	12.	b 33-F	f 66 (4)

Position après le 19e coup des Blancs.

CLXXIV.



(6) Mal joué; c'est provoquer l'échange des Pions et dépouiller son Roi, G 26 était le coup juste.

(7) Il valait encore mieux prendre avec le Pion.

(8) A partir de ce coup, la partie est forcément gagnée par les Blancs. L. K.

13.	e 66-f	G 66-e	17.	G 48	H 85
14.	H 15 ×	E 86 (5)	18.	D 67 ×	E 86
15.	G 57	h 68	19.	C 68-h *Pl.*	D 74
16.	G 36	E 76	20.	D 66 × G	——

(1) Voir les parties LII, CXXXVI, CXXXVII.

(2) Ceci est le meilleur coup.

(3) Bien joué ; en poussant ce Pion, les Noirs conservent celui de la Dame.

(4) Ce coup gâte toute la partie, il fallait roquer.

(5) On pouvait encore couvrir par $\overline{\text{B 75}}$.

(6) Nous ne pensons pas que la partie noire, après ce dernier coup, puisse être sauvée. L. K.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU TROISIÈME NUMÉRO.

POSITIONS CURIEUSES.

Nº 13, Par M. Kling.

	B ♔ 18	N ♚ 57
1.	D 51 ✕	E 67 mll
2.	D 62 ✕	E 56
3.	D 12 ✕	E 66 mll
4.	D 22 ✕	E 65
5.	D 32 ✕	E 66
6.	D 33 ✕	E 56
7.	D 23 ✕	E 57
8.	D 53 ✕	E 58
9.	D 26 ✱	

Nº 14, Par M. Kieseritzky.

Par une déplorable erreur le Roi Blanc a été placé à 25 au lieu de 23 et le Cavalier à 35 au lieu de 53. Après avoir ainsi rectifié le problème, nous donnerons sa solution dans le numéro prochain.

PROBLÈMES AVEC CONDITION.

XXXVII. *Mat inverse en 5 coups,*

Par M. Grosdemange.

	B ♔ 12	N ♚ 31
1.	G 55	b 32
2.	G 74	b 22
3.	B 52 ✕	E 32
4.	G 62	a 31
5.	C 15	a 21 ✱

XXXVIII. *Mat inverse en 9 coups,*

Par le docteur Rosenberger.

	B ♔ 14	N ♚ 34
1.	H 68 ✕ h	E 75
2.	G 67 ✕	E 66
3.	G 55 ✕	E 75
4.	H 78 ✕	E 66
5.	G 47 ✕	g 47-G
6.	D 88 ✕	E 57
7.	H 77 ✕	E 66
8.	H 87 ✕	E 75
9.	D 85 ✕	H 55-D ✱

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CV. *Mat en 3 coups,*

Par M. Bonnet.

	B ♔ 43	N ♚ 66
1.	G 87 ✕	E 55
2.	D 25 ✕	E 64
3.	D 65 ✱	

CVI. *Mat en 3 coups,*

Par M. Carlo Faliero.

	B ♔ 24	N ♚ 45
1.	F 87	c 63
2.	H 76	E 54
3.	H 46 ✱	

CVII. ***Mat en 4 coups,***
Par M. Boeje.

	B ♔ 11	N ♚ 72
1.	D 45×	É 83
2.	D 85×	E 72
3.	D 81×	E 81-D
4.	F 63✱	

CVIII. ***Mat en 5 coups,***
Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 25	N ♚ 13
1.	C 35×	f 35-C
2.	F 12	E 12-F
3.	E 14	f 25×
4.	G 25-f	e 35
5.	G 33✱	

SOLUTION DES PROBLÈMES DU QUATRIÈME NUMÉRO.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CIX. ***Mat en 3 coups,***
Par M. Grosdemange.

	B ♔ 15	N ♚ 83
1.	D 72×	E 74
2.	c 73+B×	E 65 ou 85
3.	D 75✱	

CX. ***Mat en 3 coups,***
Par M. Borely.

	B ♔ 13	N ♚ 44
1.	B 33	E 33-B
2.	G 52×	E 43
3.	e 45✱	

CXI. ***Mat en 4 coups,***
Par M. Preuss.

	B ♔ 37	N ♚ 15
1.	A 24	e 35 (*var.* 1)
2.	F 52	e 24-A (*v.* 2)
3.	B 35	e 14+D
4.	B 27✱	

1re Variante.

1.		E 16
2.	B 35×	E 15
3.	A 14×	E 25
4.	F 52✱	

2e Variante.

2.		e 25
3.	B 62	E 16
4.	A 14✱	

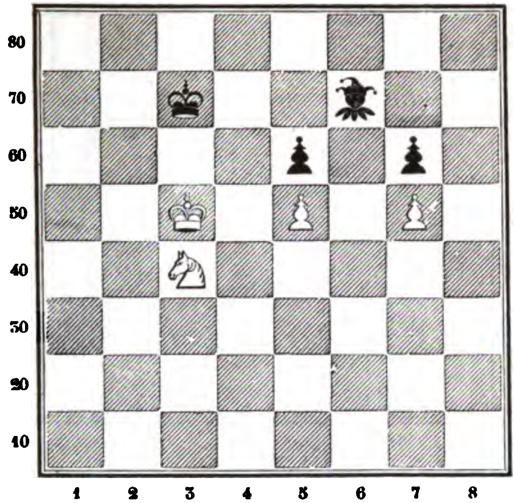
CXII. ***Mat en 5 coups,***
Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 15	N ♚ 55
1.	H 65×	E 54
2.	D 36×	E 43
3.	D 32×	E 32-D
4.	H 62×	E 33
5.	H 32✱	

POSITIONS CURIEUSES.

N° 13, Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

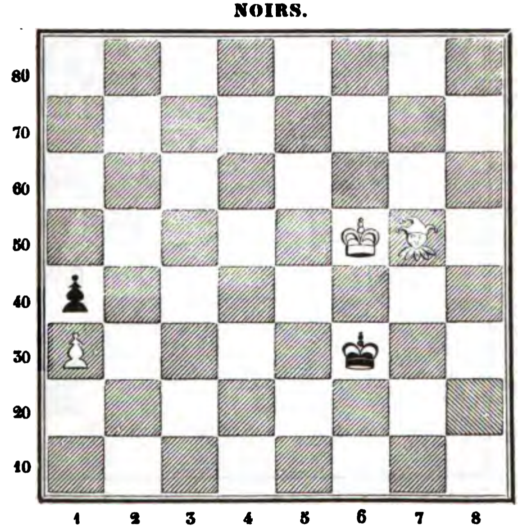


BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

N° 14, Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

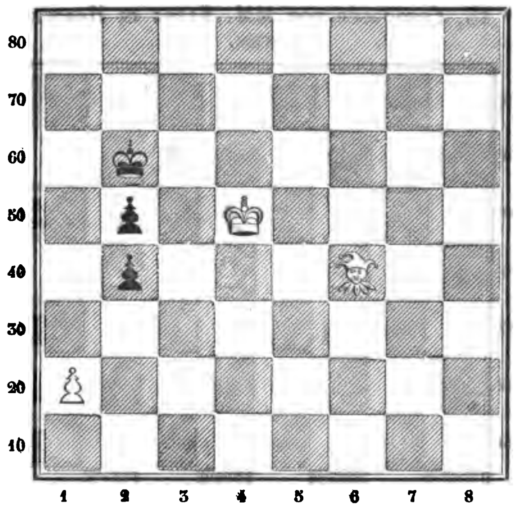


BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

N° 15, Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

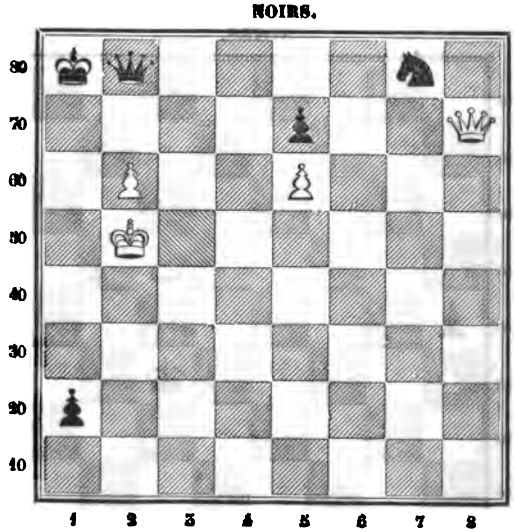


BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

N° 16, Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.



BLANCS.

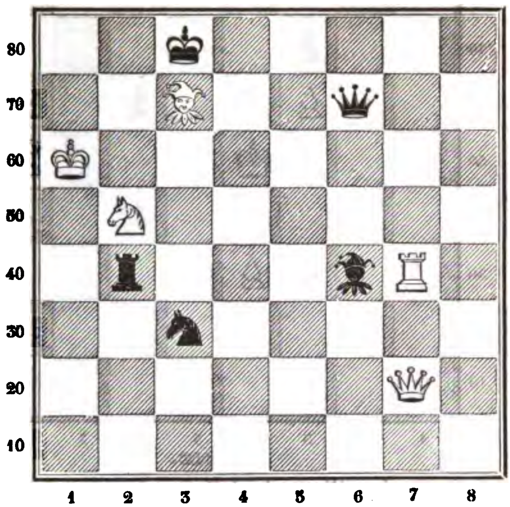
Les Blancs font Mat en 14 coups.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Preuss.

NOIRS.

CXIII.



BLANCS.

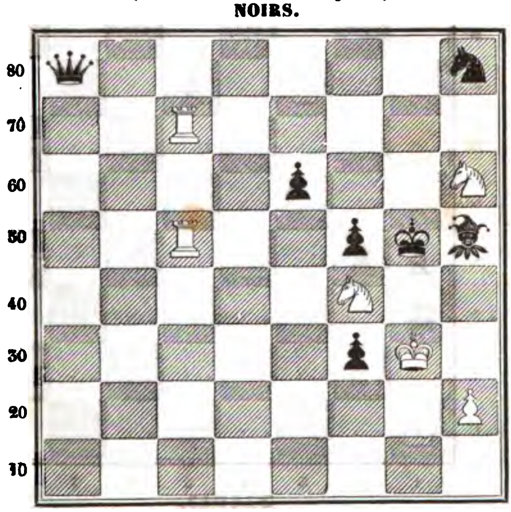
Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par un Indien.

(Tiré de l'*Illustration Anglaise*).

NOIRS.

CXIV.



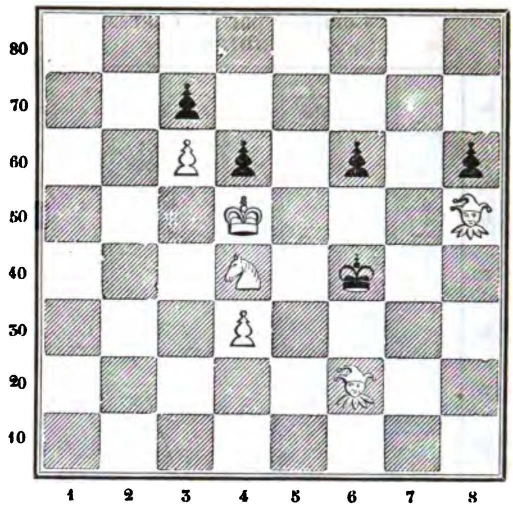
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXV.



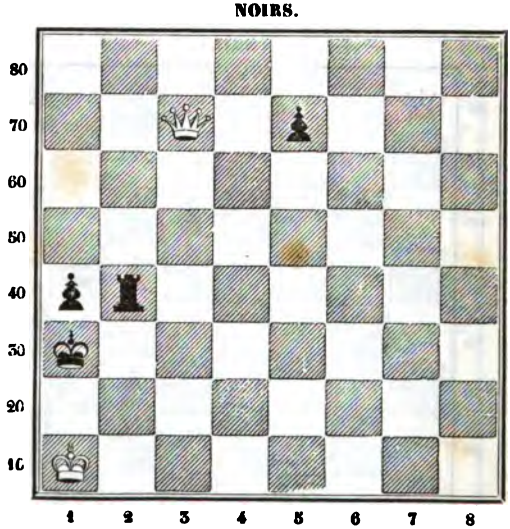
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

Composé par M. Kling.

NOIRS.

CXVI.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 6 coups.

LE GRAND TOURNOI DE LONDRES.

(Extrait de l'*Illustrated London News.*)

Le défi porté par les joueurs d'Échecs anglais à tous les amateurs du globe, défi qui devait avoir lieu cette année au cercle Saint-George, a été engagé aujourd'hui même. Dans la liste des champions, l'on a malheureusement à regretter l'absence de plusieurs célébrités, occasionnée par des circonstances forcées, telles que l'impossibilité d'obtenir un congé pour ceux qui sont en place, la longueur de la distance et l'élévation des frais de déplacemen. La Hongrie a envoyé ses illustres athlètes, MM. Lœwenthal et Szén, joueurs que leur imagination si fertile en ressources a classés parmi les plus vieilles célébrités de l'échiquier, et dont le talent s'est manifesté merveilleusement dans plus de cent batailles. L'Allemagne, à défaut de M. Heydebrand de la Lasa, qui n'a pu se soustraire, à son grand regret, aux exigences de ses travaux diplomatiques, s'est fait dignement représenter par MM. Horwitz, Mayet et Anderssen.

Les circonstances se sont opposées à nous procurer le plaisir de voir lutter au milieu de nous Saint-Amant, l'illustre adversaire de M. Staunton à l'époque du fameux match de 1843 ; la France nous a envoyé toutefois M. Kieseritzky, réputation justement celèbre pour tout joueur d'Échecs.

La Russie nous avait promis le redoutable M. Jaenisch et son digne compagnon d'armes M. Schumow ; mais au moment où nous écrivons, ils ne sont pas encore arrivés.

Parmi nous, pour soutenir l'honneur du pavillon anglais, nous ne manquons pas de vigoureux combattants. Cependant nous avons à regretter que des motifs de santé ou d'affaires aient empêché certains joueurs, tels que MM. Buckle et Slous de venir cueillir quelques nouveaux lauriers dans ce défi. Cependant, nous possédons un nombre de forts adversaires assez imposant pour ne pas nous faire craindre que notre célébrité, acquise aux prix de si longs efforts, puisse courir la chance de se trouver altérée dans cette lutte.

Lundi dernier avait été le jour désigné pour recevoir tous les combattants sur le premier champ de bataille, et à cinq heures tous les athlètes, excepté ceux de la Russie, étaient sous les armes. Le partage et la disposition des lutteurs offraient une assez grande difficulté, car le nombre des amateurs ne complétait ni celui de seize, ni celui de trente-deux, et il eût été à désirer que ce nombre n'eût été ni inférieur, ni plus élevé. Ces quelques amateurs se sont retirés, et de vingt-deux qu'ils étaient primitivement, les adversaires se sont trouvés réduits au nombre de seize. Avant de procéder au tirage général, M. Staunton appela l'attention des amateurs sur la nécessité de modifier la condition du programme qui limitait au nombre de trois parties le gain définitif de chaque concurrent. Dans l'origine, on avait d'abord proposé un minimum de trois parties gagnées sur cinq. Mais comme le comité avait craint qu'un nombre considérable de combattants ne fit traîner le match en longueur en adoptant cette mesure, cette proposition avait été écartée.

Cette objection, basée seulement sur le grand nombre, valable peut-être aussi pour trente-deux lutteurs, tombait devant le chiffre si modeste de seize rivaux, et dans l'intérêt même des amateurs qui s'étaient rendus, à si grands frais, au mémorable tournoi, en considération des souscripteurs qui s'attendaient naturellement à l'improvisation de quelques parties jouées par d'aussi célèbres combattants, M. Staunton insista fortement pour que l'on rétablît la condition première de trois parties sur cinq, au lieu de deux parties sur trois.

M. Staunton appuya sa réclamation de l'autorité de M. Lewis, une des plus anciennes notabilités échiquiennes, d'une lettre de M. Cochrane qu'il venait de recevoir par laquelle ce gentlemen l'engageait à faire disparaître la condition de deux sur trois, et enfin de l'opinion d'un des amateurs présents, M. Lœwenthal, qui venait de traverser cinq cents milles pour assister au tournoi et qui, d'accord avec beaucoup d'amateurs, prétendait qu'il était pénible de risquer sa réputation, son temps et son argent dans un match de trois parties. Après une assez longue discussion, on recueillit dans une urne l'opinion des assistants, et malheureusement l'opinion de M. Staunton ne fut pas adoptée.

On procéda ensuite au tirage des combattants de la manière suivante ; on jeta dans une urne huit bulletins blancs portant chacun l'un des numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, et huit bulletins jaunes avec les mêmes numéros. Les bulletins blancs donnaient droit au trait et au choix de la couleur. Celui qui avait tiré le n°1 blanc, devait jouer avec le n° 1 jaune, le 2e blanc avec le 2e jaune et ainsi de suite.

Le tirage des billets donna le résultat suivant :

1. Kieseritzky, contre	Anderssen ;	5. Mayet,	Cap. Kennedy ;
2. Szén,	Newham ;	6. Lœwe,	Wyvill ;
3. Lœwenthal,	Williams ;	7. ES. Kennedy,	Mucklow ;
4. Horwitz,	Bird ;	8. Brodie,	Staunton.

MM. ES. Kennedy et Brodie, nous devons le reconnaître se sont proposés gracieusement comme adversaires provisoires à la place de MM. Jaenisch et Schumow que l'on attendait d'un moment à l'autre, et à qui ils voulaient réserver leurs droits.

Il est à regretter, pour ce premier match, que le caprice aveugle du sort eût forcé les plus forts adversaires de lutter ensemble, car il fallait que l'un des deux succombât au début du tournoi ; et il devait être ainsi privé de la gloire de combattre jusqu'à la dernière séance. Cette observation s'attache particulièrement aux luttes de MM. Kieseritzky et Anderssen, de Szén et Newham, de Horwitz et Bird, du capitaine Kennedy et Mayet.

Après ces préliminaires, les parties furent remises au jour suivant, et à onze heures les adversaires entamaient le combat.

Le résultat de cette première journée donna l'avantage d'une partie, à

M. Anderssen	sur M. Kieseritzky,	au cap. Kennedy	sur Mayet,
Szén	Newham,	Wyvill	Lœwe,
Williams	Lœwenthal,	Mucklow	ES. Kennedy,
Horwitz	Bird,	Staunton	Brodie.

Les conséquences de cette seconde journée firent reconnaître la déplorable erreur que l'on avait commise en limitant la victoire à deux parties seulement sur trois ; car, à la fin de cette journée, il n'y eut pas moins de six lutteurs hors de combat, MM. Kieseritzky,

Newham, Mayet, Lœwe, ES. Kennedy et Brodie; ces amateurs furent par conséquent réduits à l'inaction pour les jours suivants.

Le résultat de cette lutte donna la victoire, à

M. Anderssen sur	M. Kieseritzky, à	M. Wyvill sur	M. Lœwe,
Szén	Newham,	Mucklow	ES. Kennedy,
Lœwenthal	Williams,	Staunton	Brodie,
Cap. Kennedy	Mayet.	Horwitz	Bird.

A la fin de cette séance, les hostilités furent ajournées jusqu'au vendredi, jour où l'on s'attendit à de brillantes parties. Lundi prochain les amateurs de province entreront en lice, et cette semaine nous ferons assurément de fort intéressantes parties. Nous ne devons pas terminer ce rapide récit de l'ouverture du grand tournoi sans exprimer la reconnaissance que nous devons au spirituel directeur de la polytechnique-institution, qui, par les minutieuses précautions dont il a entouré le sanctuaire réservé aux joueurs d'Échecs, a su leur éviter toute espèce d'ennui et d'inconvénient.

L'intérêt que le mémorable tournoi a excité s'accroît de jour en jour. Dans cette semaine, la première section des matchs a été déterminée, et les vainqueurs, MM. Anderssen, Horwitz, Kennedy, Mucklow, Staunton, Szén, Williams et Wyvill, ont dû tirer au sort pour savoir contre qui ils auraient à lutter. Voici le résultat de ce tirage :

M. Anderssen contre	M. Szén,	M. Staunton contre	M. Horwitz,
Cap. Kennedy	Wyvill,	Williams	Mucklow.

Le résultat de cette séance devait indiquer les sept vainqueurs capables d'entrer en lice pour les grands prix réservés.

Indépendamment du grand tournoi ouvert à toutes les nations du globe, un grand nombre de matchs ont eu lieu entre les amateurs des provinces anglaises, et parmi ces luttes nous avons distingué particulièrement celles de

M. Silas-Angas contre	M. Boden,	M. Hodges contre	M. Wilman,
Brian	Trelawny,	Ranken	Roberston,
Deacon	Gilby.		

Dans le numéro suivant, nous pourrons donner le résultat des défis qui ont lieu en ce moment et l'indication des deux ou trois des plus belles parties que les vainqueurs ont gagnées.

L'attrait qu'exerce généralement l'exhibition anglaise n'a pas été

sans influence sur les amateurs d'échecs la semaine dernière ; nous avons pu remarquer une sensible diminution parmi nos réputations habituelles. L'intérêt paraît devoir se concentrer maintenant sur les deux derniers rivaux et sur le prix de cent guinées attribué au vainqueur, ou à tout athlète qui oserait lui disputer les lauriers de cette victoire définitive.

Au moment où nous écrivons, voici le résultat des parties dans le match entre MM. Anderssen et Szén, sept parties ont été jouées :

M. Anderssen en a gagné 4. M. Szén, 2.

Une a été remise.

Dans le match entre MM. Wyvill et le capitaine Kennedy, huit parties ont été jouées :

M. Wyvill en a gagné 4. Le capitaine Kennedy, 3.

Une a été remise.

Dans le match entre MM. Williams et Mucklow, quatre parties ont été jouées ; le premier les a toutes gagnées.

Dans celui de MM. Staunton et Horwitz, quatre parties ont également eu lieu et chacun en a gagné deux.

Nous n'avons pas la place de pouvoir donner cette fois le détail des luttes entre les joueurs de province. Il suffira d'indiquer que parmi les dix principaux lutteurs, MM. Brian d'Oxford, Boden, de Hull, Ranken, d'Oxford et Hodges de Reading, ont été reconnus vainqueurs, et doivent lutter maintenant l'un contre l'autre pour le second prix qui est réservé à cette série de matchs.

POÈME POLONAIS SUR LE JEU DES ÉCHECS

PAR

JEAN KOCHANOWSKI,

MIS EN FRANÇAIS PAR FRÉDÉRIC ALLIEY, MAGISTRAT.

INTRODUCTION.

Mon cœur veut décrire une guerre où il n'est besoin d'employer ni glaives, ni armures, ni cottes de mailles, ni arquebuses ; toutefois le combat ne peut pas avoir lieu sans se porter des coups ;

mais pour celle-ci il ne faut pas se rendre sur le terrain, on peut la voir toute sur la table. Elle aura lieu entre deux Rois mis en face, l'un blanc et l'autre noir, qui auront des forces égales, et celui-là gagnera qui aura le chef le plus habile. Voilà, Monsieur le comte, le présent que je veux vous faire pour le moment; recevez-le comme un gage de ma reconnaissance, jusqu'à ce qu'il me soit possible de trouver quelque chose de plus digne de fixer votre attention, et de me faire connaître plus avantageusement à vous. Pour ce qui vous regarde, vous savez par vos aïeux et vos connaissances personnelles, quel genre de guerre il convient de faire, quel lieu est convenable, de quels conseils vous devez vous entourer, sur quelle place propice vous devez placer votre camp, quelles dispositions vous avez à prendre pour vous préparer au combat, comment vous devez choisir le moment favorable d'engager la bataille, et enfin quand avec des forces inégales vous pouvez vaincre les légions ennemies. Mais, moi, je ne puis démontrer que ce que je sais. Je range devant vous mon armée de bois, n'en ayez cependant pas honte, si vous avez le temps favorable pour écouter la description de cette guerre chimérique. Apollon lui-même n'a pas toujours son arc bandé, il aime quelquefois à entendre chanter.

LES ÉCHECS.

Tarses, roi des Demides, avait une fille charmante si remarquable dans toutes ses actions, qu'à cette époque il n'y avait personne digne de lui être comparé : ce qui amenait des pays les plus éloignés pour apprécier cette beauté extraordinaire et pour briguer son amour. La cour de ce monarque affluait d'étrangers, des Bohémiens, des Polonais, des Français, des Allemands ; mais on en remarquait surtout deux qui restaient le plus longtemps au château, **Fiedor** et **Borzuy**, l'un et l'autre fils de grande maison, ce que l'on apercevait à leurs bonnes manières. Tous deux employaient les mêmes sollicitations et tous deux demandaient sa fille au roi. A la fin ils devinrent si passionnés d'elle qu'ils se proposèrent de faire décider leur sort par un duel. Le père avait ajourné tant qu'il avait pu de leur

faire connaître sa détermination parce qu'il les aimait également. Mais comme ils ne cessaient pas de le prier, il ne put retarder plus longtemps de se prononcer.

Les introduisant donc un jour dans un lieu solitaire du palais, il leur montra des doigts des Échecs et leur dit dans ses rangs : Voilà votre combat, le plus fort se reposera sur le sein de ma fille. Tous les deux remercièrent avec grâce le roi et lui demandèrent instamment le temps et le lieu. Le lieu, au château ; le temps, deux semaines, telle fut la volonté du monarque. Peu après il leur fut envoyé à chacun un cartel contenant les règles suivantes : (Qui comprend le jeu peut jouer avec hardiesse, mais qui ne le connaît pas fera bien de prendre des conseils.) Il s'y trouvera une tablette dessinée en 64 carrés ou cases (champ), mais alternativement blanc et noir, sur laquelle se mettront les armées de chaque côté, en les plaçant sur les deux premières lignes de face. Voici l'ordre de leur rang :

Les Tours aux extrémités, les Cavaliers après elles, ensuite les Évêques, le Roi avec son épouse prennent les deux places du centre, lui par goût sur une couleur différente de celle qu'il porte, elle sur une case de sa propre couleur. Les fantassins marchent en face devant eux et entre les deux armées reste encore la moitié de la tablette vide. Alors chacun suit sa marche sans avoir la faculté de sauter au-dessus d'un autre, excepté le Cavalier qui, connaissant les sentiers, même dans les lieux les plus escarpés, pourra éviter les faux pas.

La Tour a la permission et le droit de battre carrément en avant et en arrière, à droite et à gauche. Le Cavalier, en faisant un contour, se place sur la troisième ligne, mais toujours sur une case d'une couleur autre que celle qu'il occupait avant. Pour les Évêques, tous les points sont bons. Quant à la Reine (la Vielle), il faut bien s'en garantir, parce qu'elle se jette aux yeux et par derrière, quelquefois de côté, souvent même elle suit la marche oblique des Évêques, il n'y a que celle du Cavalier qu'elle ne peut pas imiter.

Le Roi, même quand il est obligé de garder sa place, a toujours assez de force parce qu'ayant le moyen de battre toutes celles qui l'entourent, il peut attraper tous ceux qui l'approchent; s'il est embarrassé ou désire se fortifier sur un point, il *roque*, mais toutefois

seulement quand il n'a pas encore bougé de sa première place. Le Pion marche toujours tout droit, mais bat de côté et ne peut faire qu'un pas excepté à son premier mouvement ; c'est alors qu'il peut gagner le troisième rang ; mais quand il parvient à la dernière ligne il use du pouvoir de la Reine ; au reste il ne faut pas perdre de vue que dans ce jeu chacun va l'un après l'autre, mais jamais deux à la fois, et que là où l'on fait un prisonnier on doit placer de suite sa propre pièce. Le jeu prend fin quand le Roi attaqué ne trouve plus de place pour s'enfuir ; cependant, si après avoir perdu son peuple, mais n'ayant pas auparavant reçu un Échec, il est tombé dans les embûches de son ennemi, un tel Mat ne compte pas (c'est le Pat). Ces règles étaient celles renfermées dans le cartel. Néanmoins, quoiqu'ils eussent des connaissances nécessaires, ils le relurent avec empressement, et pour s'exercer ils jouèrent souvent aux Échecs en attendant la partie décisive.

Quand le terme fut expiré, sans attendre l'appel, chacun monta à cheval plein tous les deux d'espérance quoique également tous deux tourmentés par la crainte, car ils approchent du moment où il va être décidé à qui ce doux gage sera destiné. Mais avant de commencer, suivant la volonté du prince, ils se mirent à dîner en la compagnie d'autres hôtes qui, avec ce monarque, devaient après décider de leur sort. Le repas terminé, la nappe enlevée, on leur apporta pour dessert l'Échiquier.

Le Roi, après un moment de silence, leur adressa la parole, les priant de n'avoir contre lui aucune rancune de ce que, bien qu'il en eût été prié à plusieurs reprises, il renvoyait chaque fois afin de remettre la décision à leur propre mérite, ne voulant pas prononcer par lui-même celui qui serait le plus digne de posséder sa fille. Mais aujourd'hui que le sort détermine auquel appartiendra la princesse, vous qui assistez à cette lutte, ajouta-t-il, je vous engage à ne pas les aider, s'il s'élève quelques différends entre eux, vous pourrez dire alors votre avis, rien de plus. Vous connaissez de quelle importance est la partie.

Ils se mirent de suite à l'Échiquier et commencèrent à ranger leurs armées. **Borzuy** commandait la troupe Blanche et **Fiedor** devait mener la troupe Noire. Les deux Rois se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre resplendissants l'un et l'autre de leur couronne d'or; tout

près d'eux étaient leurs épouses, l'une à gauche et l'autre à droite; l'un des Évêques confesse la Reine, le second est assis près du Roi; après eux se tenaient les Cavaliers armés sur des chevaux, et chacun, on le voit à leur empressement, sans crainte de son adversaire, pour deux ailes on a placé deux fiers Éléphants chargés de Tours, desquelles, les Rocs, sur les ordres qui en étaient donnés, devaient se défendre. — Le second rang était occupé par l'infanterie, et quand tous furent ainsi prêts, ils firent décider par le sort celui qui commencerait (quoique ce fût un bien faible avantage). **Borzuy** montra à **Fiedor** les deux poings fermés en lui disant de choisir; ce dernier prit la droite et se trompa, ayant donné la préférence au Pion blanc qu'elle renfermait.

Voilà le moment où il serait bon d'invoquer les filles d'**Hélicon** pour faire connaître toutes les ruses que chaque partie employa contre l'autre jusqu'à la terminaison de cette guerre, le grand nombre de victimes qu'elle fit, à qui et par quelles armes elles ont succombé; sans vous je n'ai pas du courage à me lancer dans ses ondes, car je vois l'orage s'approcher; vous seules donc gouvernez ma barque et les voiles, et où il y aura des difficultés, daignez me suppléer.

Borzuy devant commencer, il donna l'ordre au Pion de sa Dame d'aller en avant; sa marche cependant ne fit du mal à personne, parce que le chef de l'armée Noire envoya en même temps à sa rencontre un soldat de sa cour; aucun ne voulait céder à son adversaire, et après une simple attaque il ne pouvait pas se vraincre non plus; le Pion ne pouvant prendre que de côté, il ne faut pas le craindre, c'est vainement qu'il vous regarde de front. Puis tout doucement ils s'observaient de chaque côté avec des yeux d'envie. Mais tout à coup le Noir, qui avait devancé les autres, s'enrage, coupe la gorge au Pion blanc et se met à sa place; cependant il n'avait pas remarqué qu'il y en avait un second à armure Blanche qui, se dirigeant vers lui, le perça à son tour. A l'instant le Roi noir traversant tout un rang jusqu'au dernier rempart, roqua. Les Cavaliers adverses profitèrent de ce moment, avancèrent de ce côté et firent éprouver des pertes terribles, puisque partout où il se montra quelqu'un d'eux, plusieurs succombèrent, trois ou quatre, rarement un seul périt; mais pendant que **Borzuy** tuait des pauvres fantassins, le

rusé **Fiedor** se préparait à de plus grands projets, menant son Cavalier çà et là, faisant peu de mal au petit peuple, se mit où il voulut, se débarrassa de la poussière et donna l'Échec au piqueur du côté de la Tour de droite.

Borzuy ne pouvait la sauver, parce que défendre l'un et l'autre en même temps était bien difficile : il força le Roi à aller à droite et renversa l'Éléphant chargé de sa Tour. Le Blanc éprouva aussi une perte considérable, car après la Reine c'est le guerrier le plus courageux. C'est donc à vous, Cavalier, à qui je la dois, vous me la payerez bien; eussiez-vous même cent gorges, vous les perdriez. En disant cela, il fit tous ses efforts pour lui couper la retraite, en réunissant de ce côté beaucoup de forces qu'il avait préparées pour se secourir.

C'est seulement alors que **Fiedor** reconnut sa faute : il a peur, eh bien, point de place, parce que la Reine a dévasté les murs pour lui, et de l'autre côté, parmi les seigneurs, il est difficile de s'esquiver, et dans ce moment la Reine le perça de son épée. Il éprouva une légère consolation de n'avoir succombé que sous ses coups; mais le Blanc, ne pouvant contenir sa trop grande vivacité, commence à s'irriter de voir un de ses côtés plus faible ; il veut tirer vengeance en cherchant à tuer son adversaire, de même qu'un bœuf, après avoir perdu en combattant sa corne droite, se précipite çà et là en fureur en versant son sang et remplissant de ses mugissements le désert. Le Blanc était de même par l'effet de la terreur que lui avait fait ressentir la perte de sa Tour. Il prend, massacre et brûle tout ce qui s'avance, ne respectant pas même ceux qui sont encore défendus ; pourvu qu'il renverse son ennemi, il se présente, avec son armée malheureuse, à une mort inévitable.

Fiedor, averti par le malheur, cherche à employer des ruses : il donne la chasse à la Reine, en ordonnant à son Pion de s'introduire près d'elle ; il dissimule sa trahison en témoignant ses regrets de cette perte, feint de marcher mal et a l'air de s'attrister vraiment ; il a déjà placé son Évêque en embuscade. (qui ne pourrait pas trahir un homme si rusé.) Un Pion que personne ne défendait couvre encore le passage : c'est avec lui qu'il attaqua ce rang.

Borzuy, depuis longtemps, observait ce Pion abandonné ; il était retenu par la crainte de se compromettre, et avec raison, car dès

qu'il le toucha du doigt, l'autre, aussi prompt qu'un jet de fronde, attrapa la Reine par ses plumes. Halte-là, dit Borzuy, tu as pris des bains d'eau chaude : entre nobles on ne joue pas de la sorte. Rendez-moi ma Reine, attendez que je joue ; autrement il n'y aurait aucun ordre avec vous. **Fledor** répondit : Si l'on se reprenait comme cela, le jeu se prolongerait jusqu'au jour du dernier jugement ; vous avez touché votre pièce et, dans ce jeu, il n'y a pas d'excuses, on doit aller en avant avec la pièce touchée. » Borzuy répond : « D'abord, sur cela, il n'y avait rien de convenu ; que ces messieurs en décident. » « Ce devrait être ainsi, dirent-ils ; sitôt que l'on a touché on doit avancer. » Mais ils ordonnèrent, pour cette fois, de laisser retourner la Reine dans ses rangs, en ajoutant, cependant : « A l'avenir, que personne ne se trompe, *pièce touchée, pièce jouée*, ainsi le prescrivaient nos anciens. « Ce fut donc contre son gré que **Fledor** rendit la Reine, et, s'il ne s'était pas contraint, il était tenté de renverser toute l'armée avec ses propres chefs ; mais il ne le fit pas, par égard pour le pari et les seigneurs qui étaient présents ; il résolut en lui-même de lui tendre quelque piége ou croc-en-jambe, et, dans cette vue, il ordonna à l'Évêque d'attaquer la Reine d'une manière indirecte, en lui faisant suivre la marche du Cavalier. Borzuy lui dit : « Par ce moyen vous ne me tromperez pas ; vous feriez mieux de montrer autrement votre capacité ; » et lui, comme s'il ne s'en était pas aperçu, réprimanda son Évêque, en lui ordonnant de revenir. Dès ce moment il fallut observer un peu plus ses mains, afin que, suivant son penchant à la fraude, il ne fît pas également marcher deux pièces ensemble, et prendre les siens par les siens, pourvu qu'il y trouvât un avantage. Cette surveillance est déplaisante à la partie ; mais comme c'est le jour de la lutte, que chacun observe les siens et prenne garde à lui.

L'Évêque et le Cavalier, tous deux Blancs, n'étaient éloignés l'un de l'autre que d'une case ; ce qu'apercevant, le Pion noir les attaqua tous deux, et de cette manière l'un d'eux devait rigoureusement succomber. Chacun est prêt à fuir, n'attendant que le choix que fera sur eux le Roi. Le Cavalier jouit du grand avantage que personne ne peut s'opposer à sa marche avec son Échec ; il dérange beaucoup en ce que, devant lui, le Roi est toujours obligé de s'enfuir, et lui, en attendant, se plaît à faire du mal, surtout lorsque la Reine ou la

Tour ne sont pas bien placés. De l'Évêque on ne dit également point de mal, parce qu'il peut être employé aussi utilement qu'un autre ; il peut, de loin comme de près, rendre des services : il peut donner contre Échec, ce qui n'est pas peu de chose; alors, il faut bien être en garde contre lui. C'est pourquoi les joueurs savants disent que le Cavalier dans les défilés et l'Évêque dans la plaine sont des héros. C'est ce qui détermina **Borzuy** à laisser tuer l'Évêque et sauver le Cavalier. On le secoue, et le voilà vraiment mort. La Reine est depuis ongtemps aux prises avec le Cavalier noir ; seulement, l'Évêque la guette par côté. Le Roi blanc, orné d'une armure éclatante, se prépare, en ayant l'air de jouer, à l'attaquer aussi. Ensuite, le Cavalier blanc donne l'Échec à la Reine, dans l'espoir que son adversaire ne saura pas le défendre, mais se trompe fortement dans cette idée, parce que l'Évêque noir, avec son arc, est avancé vers lui, quoiqu'il voie un Pion qui l'observe aussi; néanmoins, il lança un si fort coup au Cavalier, qu'il rompit le devant de sa cuirasse et la flèche s'enfonça jusqu'aux plumes. On l'enleva de la place, mais d'elle-même la pauvre et unique infanterie tua l'Évêque à coups de frondes. Tout à coup accourt un autre qui lui dit : « Tu bats, *chien*, les serviteurs du Roi. » Voilà un grand désordre qui s'accroît : à chaque instant se succèdent de nouveaux actes de bravoure ; les Rocs vigoureux, de leurs Tours, font feu sur l'armée, les Évêques tirent sans cesse de leurs arcs, les Cavaliers lâchent la bride à l'ardeur de leurs chevaux, on se bat de toutes parts, le conseil, la cour, les fantassins, tous se mêlent ensemble : on ne se reconnaît que par le seul vêtement; le courage, réuni avec le sort, fait que chaque armée a par moment plus ou moins de force : l'un tue son adversaire, mais de suite il succombe lui-même sous les coups d'un autre; les forces des deux camps sont ainsi plusieurs fois mises en balance, de même que les eaux bruyantes de la mer, troublées par l'opiniâtreté des vents contraires, poussent parfois ses ondes à l'un ou l'autre bord.

La Dame blanche se jette, les armes à la main, dans la mêlée : ceux qui s'avancent, elle les tue d'un coup, ôte le Pion, court plus loin encore et attrape le Roi sur sa haute Tour. On voit étinceler çà et là son épée, et à son approche le corps noir se réunit en groupe; elle se porte partout, se presse dans les temples, sous les chariots épars, derrière les remparts et les haies.

Le Roi noir, voyant sa partie en mauvais état, cherche à trouver une défense plus sûre : il envoie sa Reine à armure bleuâtre, et voilà qu'elle fait des prodiges, elle tue des guerriers qui étaient sur le devant et d'autres qui se trouvaient sur le derrière. Oh ! Madame, comment répondrez-vous sur votre âme de toutes ces morts ? Des chevaux blancs et noirs, à moitié morts, tombent de chaque côté, les fantassins et les officiers sont indistinctement massacrés, les Évêques sont portés chacun de côté différent, et qui pourrait, par de simples paroles, faire connaître et rapporter tous les malheurs de ceux qui ont succombé dans ce combat difficile? Des cadavres de bois couchés partout : plus on avance plus il s'en trouve, on n'observe plus aucun ordre ; se jetant pêle-mêle, les Noirs et les Blancs tombent au premier endroit venu, les Cavaliers sont mêlés avec l'infanterie, il ne reste plus que les Tours, car deux favorites des Rois, s'envoyant parfois des coups de feu en pleine armure, se tenaient réciproquement en Échec, résolues, de part et d'autre, à ne pas reculer d'un seul pas quand même elles devraient être atteintes d'une balle ; en attendant, les Rois gardent les prisonniers et les cadavres restés sur place, afin que, par des moyens quelconques, ils ne ressuscitent pas pour se battre une seconde fois.

En effet, personne ne sait par quelle ruse d'un Pion le chef blanc parvint à se procurer un Cavalier qui, par suite d'un coup d'arbalète lancé par l'Évêque, il n'y avait pas longtemps, avait rendu l'âme à Dieu en face du Roi.

Pour que la cohorte ne s'en aperçût pas, il le plaça doucement sur le bord de l'Échiquier et le fit de suite entrer en action. Ainsi que le spectre de Thessalie ayant reçu un cadavre tout frais, et après avoir invoqué le diable, souffle dans un corps une âme fausse, qui aussitôt se relève sur ses pieds, parle librement, voit comme il faut et nomme le ciel comme un autre ; tel fut le Cavalier ; mais **Fiedor** le vit de loin et dit en riant : « Est-ce une nouvelle ? N'est-ce pas vous qui avez ressuscité **Pietrovin** ? Il ne vous faut pas des témoins de trois années, vous avez bon droit, remettez-le au tombeau. » **Borzuy** aurait ri, mais il n'était pas là pour plaisanter : c'est un péché que de nommer le saint ; après quoi on ôta le Cavalier de l'Échiquier. « Va-t'en, misérable, de nouveau sous terre. » Dès ce moment ils s'observent davantage et garantissent mieux leurs mar-

ches, en laissant avancer les Reines; elles battent, étranglent de tous côtés. O cruelles et méchantes femmes! Après, elles s'assirent vis-à-vis l'une de l'autre, cherchant toutes deux à garder avec vigilance leur Roi, et tout à coup la Blanche s'élança par derrière sur sa noire adversaire et la pourfendit avant qu'elle eût le temps de s'en apercevoir; au même instant elle fut elle-même percée d'une flèche au côté. La gloire donc de si nobles profits ne fut pas de durée: les deux armées regardèrent de tous côtés et témoignèrent les plus vifs regrets de la perte de leurs Reines. Qu'on se figure les pleurs des femmes quand on apporta aux faubourgs les corps de leurs souveraines; immédiatement après, la foule de tous les rangs se pressa sous les tentes de ses chefs, chacune dans son intérêt. Ils ont peur d'eux-mêmes, ne se trouvent pas dans une bonne position, bien que leurs forces ne soient pas encore tout à fait abattues, les deux partis ayant chacun des ressources diverses.

Quant à vous, Roi à armure noire, il vous reste un Roc et un Évêque, ainsi qu'un Cavalier et deux Pions, et vous, seigneur du corps Blanc, vous en possédez presqu'autant et un Pion de plus, au moyen duquel vous pouvez arriver à quelque projet; toutes les autres ont succombé sous vos coups respectifs; quel homme n'aurait pas le cœur déchiré à un si triste spectacle! des deux côtés la suite reste ainsi très-faible, les nobles sont morts, les cours sont ruinées, les Rois, attristés de la perte de leurs bien-aimées, se retirent seuls dans la couche nuptiale; bien que tous deux remplis d'amour-propre, toutefois, dans l'intérêt de leur gouvernement et de leur défense, ils sont résolus à céder à la nécessité en se choisissant chacun une nouvelle épouse; le Roi blanc ne tarde donc pas à faire connaître aux suivantes de la Reine qui restent près de lui que, sans manquer aucunement à leur personne, il a le projet de prendre l'une d'elles pour sa compagne, pourvu qu'elle fasse preuve de bravoure en parvenant au dernier retranchement du camp ennemi. Les trois suivantes, encouragées par une pareille promesse, rivalisent entre elles à qui aura le plus tôt parcouru tout cet espace. Cependant, une d'elles est plus leste et laisse ses deux rivales bien en arrière; on l'entend crier en se précipitant, la gloire et une récompense si précieuse semblent lui avoir donné des ailes aux pieds, personne ne s'oppose à elle, parce qu'au même moment le monarque adverse

cherche également une épouse par le même moyen, qui, par une course égale, s'efforce d'atteindre le point; les autres observent ces courses, mais comme la Noire devait rester en arrière, étant en retard, elle préfère attendre sa camarade, pendant que l'Évêque et le Cavalier de sa couleur, au moyen d'une sortie, massacrent le reste de l'armée blanche, à l'exception d'un Cavalier qui ne succombe pas et d'un Roc qui se défend, le Roi étant principalement occupé alors à la garde de sa future épouse, qui, aussitôt arrivée au point convenu, recoit une couronne d'or sur la tète.

Alors le Blanc reprend courage, mais le Noir est singulièrement affaibli, son Roi lui-même se réfugie dans un coin, parce que la nouvelle Reine le presse déjà trop; même, afin de pouvoir le vaincre plus tôt, elle a barricadé avec le Roc toute la ligne derrière lui, se portant elle-même en silence dans une place d'où elle peut l'attaquer facilement.

Dans cet état, la partie de **Fiedor** est mauvaise, le combat ne peut plus rester longtemps indécis. « Rends-toi, malheureux, lui répète-t-il à chaque coup ». La douleur le dévore, il n'aperçoit pas de défense au Mat, il redoute surtout la perte, dont il est honteux d'avance. La soirée s'avance, le soleil se couche et **Fiedor** ne recherche plus qu'à éviter un Mat trop direct; **Borsuy** le presse de faire avancer, lui disant : « Comment, nous n'avons plus qu'un pas à faire et nous nous séparerions ! » On décide néanmoins d'interrompre le jeu et d'en renvoyer la suite au lendemain; mais toutefois, avant de se séparer, ils marquent la position des pièces, en fixant bien de chaque côté l'état de leur jeu.

1° Le Roi noir, afin que chacun le sache, était auprès de son Roc, qui était placé à son coin ; à gauche, devant le Roi, était son Cavalier, sur la cinquième case, et le Pion sur la sixième de la même ligne; près de ce dernier, et à sa droite, se trouvait un autre Pion, et enfin l'Évêque noir, sur la cinquième case de sa Reine (noire), sur la ligne de derrière. Voilà toute sa défense.

2° Le Roi blanc regardait son adversaire pardessus le Pion et le Cavalier noirs; son Roc était de côté, derrière le Roi noir, sur la seconde colonne, et sa Reine se trouvait sur la quatrième case du Roc de sa Reine (blanche).

Telle était la position des deux armées.

Le Roi blanc reconnaissait que ce serait au Noir à jouer en reprenant la partie. Après avoir tout remis aux gardes du château, ils suivirent ensemble le Prince à son souper ; **Fiedor** mangea discrètement, but très-peu, car tout son cœur était resté auprès des Échecs. Les uns le consolèrent, les autres burent et lui passèrent le verre, mais lui n'entendait que des aboiements de chiens ; une chambre fut préparée à chacun d'eux et les murs du château furent gardés de tous côtés par des sentinelles.

La princesse **Anne** était toute triste : ignorant encore quel était celui auquel elle devait appartenir pour toujours, elle les regardait tous deux avec grace ; mais personne ne peut savoir pour qui bat un cœur. Ayant appris comment s'était terminé le jeu, elle prit une dame âgée par la main, et, passant par les appartements particuliers, elle se rendit dans la pièce où le jeu d'Échecs avait été laissé ; les gardes les entendirent, et, reconnaissant leur voix, les laissèrent entrer. La princesse se précipita sur-le-champ vers les Échecs et demanda aux gardiens présents de lui faire connaître auquel des étrangers appartenait chacune des armées ; elle observa les Noirs, se disant : « On ne peut pas être dans une pire position, dans un seul coup le blanc l'emportera ; mais le pas est au Noir en reprenant la partie : alors, on pourrait peut-être encore lui conseiller, ajouta-t-elle ; le Cavalier si favorable pour une querelle, l'Évêque aussi, très-utile pour le conseil : savoir sacrifier une chose aimable pour en obtenir une plus douce ; l'infanterie, bien dirigée, peut encore rendre de prompts secours », et, après avoir tourné les cornes des Rocs du côté des Rois, elle sortit en versant des larmes.

Fiedor, depuis longtemps, désespérait de la victoire et de la main de la princesse ; **Borzuy**, de son côté, se croyait déjà sûr de sa conquête ; l'un prie Dieu de faire paraître plus tôt le jour, l'autre, au contraire, que la nuit se prolonge, ce qui n'empêcha pas la nuit de se passer comme à l'ordinaire. Déjà tout le monde commence à reluire d'une lumière dorée, **Fiedor** prend lentement ses habits, il voit qu'il y a des difficultés à se soustraire à sa perte. Courage ! qui sait d'où peut lui arriver le bonheur, et chaque jour ne donne pas la même fortune : celui dont l'heure de la mort n'est pas arrivée, quelque près du tombeau qu'il soit, s'en tirera. Déjà les messagers sont prêts : ils les attendent dans les vestibules ; **Fiedor** sortit tard,

ayant la figure changée, mais s'efforçant de cacher autant qu'il le pouvait sa douleur par un sourire, et cependant, tout à plaindre qu'il est, il cherche à s'encourager.

Les deux combattants, aussitôt arrivés, s'approchèrent de la table où ils avaient laissé les Échecs ; là, comme on dit, la même vielle, les mêmes roues : la même position, les mêmes embarras. Ne prévoyant pas de défense au Mat, il demande qui a courbé les cornes du Roc, la veille tout étant marqué. « Comprends, jeune homme, c'est exprès que cela a été fait ; hier la princesse, accompagnée d'une autre personne, est venue ici ; après avoir examiné un moment les Échecs, en sortant elle a tourné le Roc. » « Et qu'est-ce qu'elle a dit, demanda aussitôt **Borzuy**, qui vit de suite qui il devait féliciter omme époux ? » Ils répondirent : « Que le Cavalier est bon pour les querelles, qu'il est bien de retenir l'Évêque pour les conseils, qu'il convient aussi de sacrifier l'aimable pour une chose plus douce, et qu'on peut être promptement secouru par l'infanterie bien dirigée. » « Il y a longtemps que j'ai entendu dire tout cela, reprit **Borzuy** ; chacun saura très-facilement que le Cavalier prouve son courage avec la main ; l'Évêque, apparemment, a plus de réflexion, et **Fledor**, lui-même, rendrait assurément tout ce qu'il possède s'il trouvait, par tous les sacrifices qui sont en son pouvoir, un moyen de rester auprès de la princesse ; même il n'est pas étonnant de faire avancer l'infanterie quand on n'a ni chevaux, ni Tours à faire marcher. »

Fledor lui répond : « Raillez, Monsieur, s'il vous plaît, il est facile de se jouer quand on est à son aise, » et mettant ses coudes sur la table il réfléchit, en rongeant ses ongles, aux combinaisons du jeu d'Échecs ; il s'arrête sur ce que peut signifier la querelle avec le Cavalier, le conseil de l'Évêque, où est cette chose douce et où est cet aimable ; enfin, pourquoi elle a tourné les cornes du Roc. Étant bien certain qu'elle n'a pas fait cela sans dessein, il est profondément préoccupé quand l'autre lui demande : « **Fledor**, mon frère, n'est-ce pas que la partie noire n'est pas si bien ? » Mais **Fledor** n'entendrait pas le plus grand bruit, tous ses sens sont absorbés vers son esprit ; puis, après une bonne réflexion, il se leva et dit : « Non, Roi le plus clément, il n'y a du bonheur que pour l'homme rusé ; dans la prospérité comme dans l'adversité il faut le même courage ; celui qui n'a pas été abattu par les revers de la fortune ne sera pas

ébloui par des yeux bienveillants, et qui est trop enorgueilli dans le beau temps verra abaisser ses ailes dans l'orage.

» Qu'il marche donc, et vous, qui êtes ici présents, observez bien, je le tiens; je le dois à votre feinte joie, et que je n'aie pas gagné si je ne vous donne pas Mat dans trois coups, » Alors, **Tarses** s'assit plus près d'eux, et tous attendaient quelle serait la fin ; il frappe la Tour et le Roc d'un seul trait, se place tout près du Roi blanc. « Que fais-tu, insensé, tu en as donc trop de reste, tu veux complaisamment perdre un Roc pour rien? » A présent, c'est en vain chercher quelque autre conseil, il faut en finir, il va avoir une querelle avec le Roi; il est impossible de le ménager, car il serre de si près le Roi que forcément il est obligé de le prendre à la gorge; alors, le Pion noir s'élance, le Roi se retire d'un pas, l'autre Pion se jette en avant et l'attrape de côté. Tel fut l'accomplissement de cette guerre renommée, dont le résultat fut à la grande surprise, et contre leur espérance de tous ceux qui y assistaient.

Aussitôt on fit appeler la princesse, que l'on donna pour épouse à **Fiedor. Borzuy** ne voulut pas être présent aux noces, et, sans prendre congé, il quitta le château.

Pour mon compte, il est temps d'aborder et de me reposer de ma course, après être descendu de la mer, où j'ai eu bien des épreuves à endurer. J'ai vogué par les eaux d'*Ausoneun,* en décrivant d'une rime adroite des combats dans lesquels il ne faut ni épées, ni armures.

Frédéric ALLIEY.

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

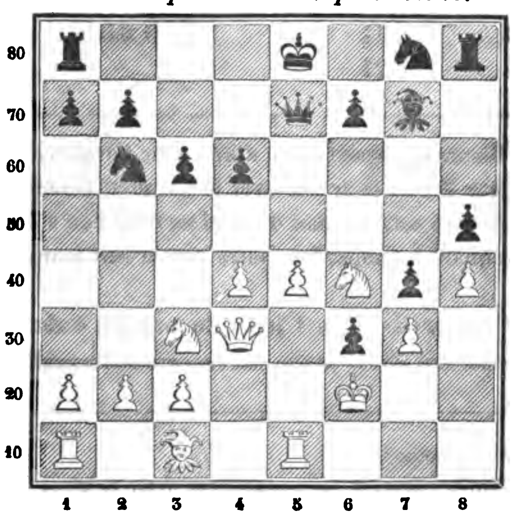
N° CLXXV. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

29 Mai 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS).		M. SZÉN (NOIRS).	
1. e 45	e 55	9. g 37	F 77
2. f 46	e 46-f	10. G 46	D 75
3. G 36	g 57	11. B 33	C 65
4. h 48	g 47	12. D 34	C 43-F
5. G 55	h 58	13. D 43-C	c 63
6. F 43	H 78	14. E 26	B 74
7. d 44	d 64	15. H 15	B 62
8. G 34	e 36	16. D 34	H 88 (2) *Pl.*

Position après le 16e coup des Noirs.

CLXXV.



(1) Voir les parties XXXIV, LI, LIII, LXVI, LXXVIII, LXXIX, CII, CVI, CXIX, CXXXXVI, CLXXII.

(2) Ce coup est forcé, car si les Noirs laissent avancer le Pion du Roi adverse tandis que leur Tour se trouve dans une ligne d'attaque de la Dame, ils compromettront infailliblement leur partie.

17.	G 54 (3)	D 74	23.	B 41	G 75
18.	G 62-B	a 62-G	24.	d 65 (6)	F 44 ×
19.	e 55 (4)	d 55-e	25.	E 16	f 65-d
20.	C 46	o-o-o (5)	26.	H 65-f	G 54
21.	d 55-d	D 34-D	27.	C 57	a 52
22.	c 34-D	A 34-c		——	

N° CLXXVI. PARTIE CALABROIS. $\overline{3}$. (1)

29 Mai 1851.

M. SZÉN (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	9.	H 15	o–o
2.	G 36	B 63	10.	C 46	B 42 (4)
3.	F 43	G 66	11.	B 33	B 54-F
4.	d 44	d 64	12.	B 54-B	C 65
5.	d 55-e	G 45-e (2)	13.	B 75 × F	D 75-B
6.	e 64-d	G 64-e (3)	14.	C 64-G	D 64-C
7.	F 54	C 74	15.	D 64-D	c 64-D (5)
8.	o–o	F 75			

---

(3) Les Blancs déplacent sans utilité leur Cavalier, mieux valait d'avancer leur Pion *a* pour renvoyer le Cavalier adverse.

(4) C'était trop tôt, il fallait d'abord sortir le Fou à 46.

(5) En roquant à temps, les Noirs conservent leur avantage matériel.

(6) Ceci est tout-à-fait mal joué. En prenant d'abord B 62 × a, et jouant ensuite B 43, la partie était encore soutenable. L. K.

---

(1) Voir les parties.

(2) Les Noirs auraient pu reprendre avec le Pion sans danger, car si alors 6, D 84 × D B 84-D 7, G 55-d G 45-d et la partie était égale.

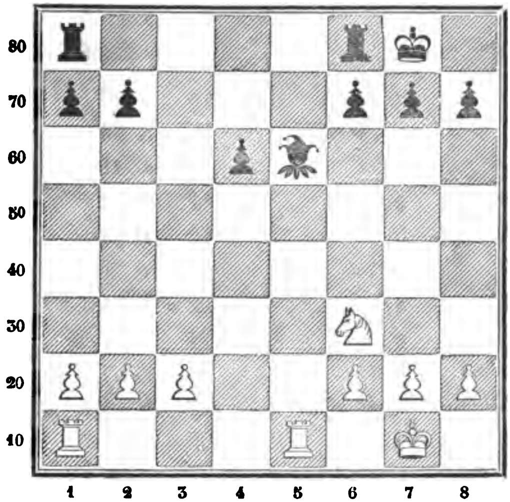
(3) Ceci est plus prudent que de prendre avec la Dame ou avec le Fou.

(4) On pouvait aussi jouer H 85.

(5) Beaucoup d'auteurs sont d'avis qu'à la fin d'une partie le Ca-

Position après le 15e coup des Noirs.

CLXXVI.



16.	A 14	A 83	29.	H 85 ×	E 76
17.	c 33	A 63	30.	E 44	b 62
18.	G 44	A 62	31.	H 65	a 32b-
19.	b 32	c 54	32.	a 52-a	A 52
20.	f 46	g 67	33.	A 35 (7)	A 42 ×
21.	c 43	H 84	34.	E 55	f 44
22.	G 65-C	f 65-G	35.	H 66 ×	E 77
23.	c 54-c	f 54-C	36.	A 34	A 52 ×
24.	H 55	A 52	37.	E 65	H 73
25.	A 15	H 74 (6)	38.	E 64	H 33
26.	E 26	A 53	39.	A 33-H	f 35-A
27.	A 25	a 51	40.	H 65	A 32-a
28.	E 35	a 41		——	

---

valier vaille mieux que le Fou, parce que ce dernier ne peut jamais attaquer les cases qui ne sont pas de sa couleur. Nous n'oserions rien avancer à cet égard, car cela dépendra tellement de la position s'il y aura avantage d'un ou de l'autre côté.

(6) Pour empêcher les deux Tours Blanches de se fixer au 7e rang.

(7) Ce coup fait perdre la partie, mais les Blancs ne pouvaient pas éviter la perte d'un Pion. L. K.

N° CLXXVII. GAMBIT ALLGAIER 5. (1)

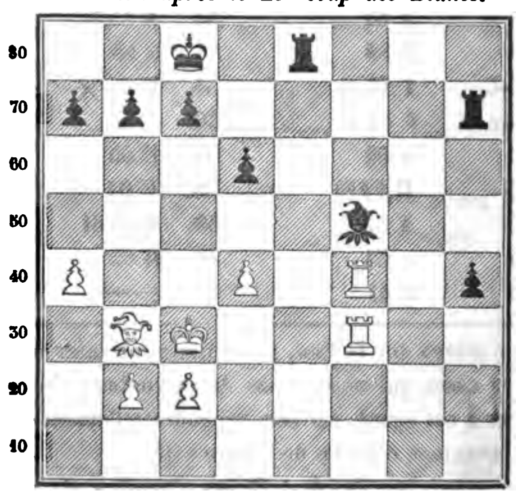
30 Mai 1851.

M. MAYET (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	16.	G 46	B 63
2.	f 46	e 46-f	17.	A 16	O-O-O
3.	G 36	g 57	18.	a 41	B 55 (3)
4.	h 48	g 47	19.	F 32	B 67
5.	G 55	h 58	20.	H 17	G 75
6.	F 43	H 78	21.	B 25	A 85
7.	d 44	d 64	22.	E 34	B 46 ✕ G
8.	G 34	e 36	23.	B 46-B	G 67
9.	g 36-e (2)	F 75	24.	D 37	G 46 ✕ B
10.	C 35	F 48 ✕ h	25.	A 46-G	f 56
11.	E 24	g 36-g	26.	e 56-f	C 56 ✕ e
12.	D 36-g	C 47	27.	E 33	D 37 ✕ D
13.	D 27	F 57	28.	H 37-D	h 48 (4)
14.	B 33	F 35 ✕ C	29.	H 36 *Pl.*	C 74 (5)
15.	E 35-F	D 57 ✕			

Position après le 29e coup des Blancs.

CLXXVII.



(1) Voir la partie CLXXV.

30.	A 86	H 88 (6)	36.	E 34	E 66
31.	A 85 ⨯ A	H 85-A	37.	E 35	E 57
32.	F 43	h 38	38.	E 26	E 48
33.	H 26	H 88	39.	c 43	H 86 ⨯
34.	H 28	E 84	40.	E 17	E 37
35.	F 16	E 75	41.	H 23	C 47

N° CLXXVIII. PARTIE BERLINOISE. 2. (1)

30 Mai 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS).			M. MAYET (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	7.	D 25 ⨯	C 65
2.	F 43	G 66	8.	G 55	c 63
3.	G 36	G 45-e	9.	f 46	F 75
4.	B 33	G 64 (2)	10.	f 56 (4)	C 56-f
5.	G 55-e (3)	G 43-F	11.	G 76-f	E 76-G
6.	G 43-F	d 54	12.	o-o	F 53 ⨯ *Pl.*

(2) Ce coup nous paraît répréhensible, bien qu'il a été recommandé en dernier lieu par des Amateurs Américains.

(3) Parfaitement sûr.

(4) Les Noirs gagnent ici un bon temps.

(5) Au lieu de ce coup, les Noirs pouvaient avancer h 38, ils forçaient ainsi la Tour, ou ils restaient avec la Dame contre une Tour et un Fou, mais comme leur partie est dans une position très-bonne, ils ne risquaient rien d'attendre.

(6) Ou E 84. Dans l'un ou l'autre cas la partie était forcément gagnée. L. K.

(1) Voir les parties CXIII, CXI, CXXXI, CLII, CLXVIII

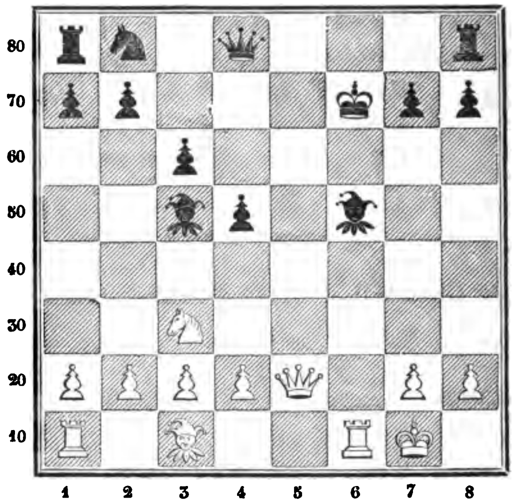
(2) Le meilleur coup serait de retourner à 66.

(3) Il eût été plus sage de ramener le Fou à 32.

(4) Prématuré, il fallait d'abord roquer,

Position après le 12e coup des Noirs.

CLXXVIII.



13.	d 44 (5)	F 44 × d	18.	C 37	D 47
14.	E 18	g 67	19.	D 47-D	C 47-D
15.	C 68 (6)	D 48	20.	C 48	A 85
16.	A 15	F 66 (7)	21.	A 85-A	H 85-A
17.	C 46	B 74	22.	h 38	C 65

N° CLXXVIIII. GAMBIT ALLGAIER 5. (1)

30 Mai 1850.

M. MAYET (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	2.	f 46	e 46-f

(5) La suite démontrera que les Blancs auraient beaucoup mieux fait de ne pas pousser ce Pion.

(6) Quand on veut jouer trop bien, on tombe dans des fautes, cela arrive souvent. Les Blancs voulaient, avant de pousser le Pion *g*, couper la retraite au Roi adverse, mais il n'ont pas calculé qu'ils avaient à faire à antagoniste par trop habile, et peu disposé à se laisser surprendre.

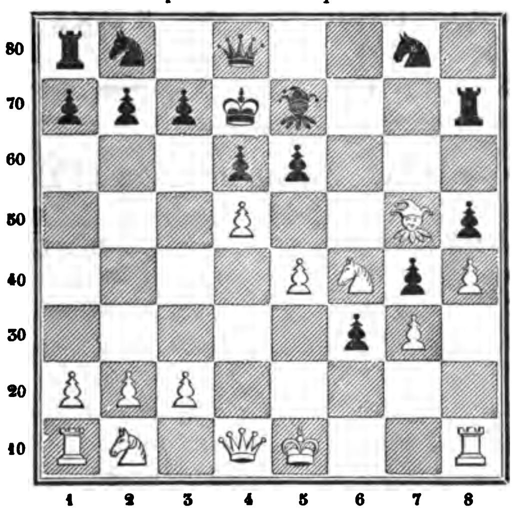
(7) Ce coup détruit toute attaque ultérieure. L. K.

(1) Voir la partie CLXXV.

3.	G 3	g 57
4.	h 48	g 47
5.	G 55	h 58
6.	F 43	H 78
7.	d 44	d 64
8.	G 34	e 36
9.	g 37	C 65
10.	C 57 (2)	F 75
11.	F 65-C	f 65-F
12.	G 46	E 74 (3)
13.	d 54 *Pl.*	F 57-C (4)

Position après le 13e coup des Blancs.

CLXXIX.



14.	G 65-f	F 48-h
15.	G 84-D	F 37×g
16.	E 16	E 84-G
17.	D 34	G 66
18.	B 24	B 74
19.	c 43	E 75

---

(2) Ce coup est le résultat d'une jolie combinaison, par laquelle les Blancs comptent regagner le Pion.

(3) Si F 57-C 13, G 65-f et puis 14, G 57-F.

(4) Le sacrifice de la Dame n'est pas aussi hasardeux que l'on devait croire, car les Noirs reçoivent en échange deux petites Pièces et deux Pions, restant ainsi avec trois Pions réunis passés et fort avancés. La même combinaison existait le coup précédent, toutefois avec la différence que la case 55 était alors attaquée par le Pion Blanc; elle n'était par conséquent pas libre pour y placer plus tard le Cavalier Noir *B*, ce qui est très-important.

20.	b 42	A 86	30.	E 27	E 66
21.	c 53	F 46	31.	A 72-b	E 57
22.	B 43	B 55 (6)	32.	E 38	G 66
23.	c 64×d	c 64-c	33.	A 78-H	G 78-A
24.	B 55-B	F 55-B	34.	a 41	E 58
25.	A 13	g 37	35.	b 52	G 57×
26.	D 36-e	G 74	36.	E 27	E 47
27.	D 86×A	E 86-D	37.	H 48×h	E 48-H
28.	A 83×	E 75	33.	a 51	F 44
29.	A 73	h 48		——	

N° CLXXX. PARTIE BERLINOISE, 2. [1]

30 Mai 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. MAYET (NOIRS).

1.	e 45	e 55	8.	h 38	C 36-G
2.	F 43	G 66	9.	D 36-C	e 45
3.	G 36	B 63 (2)	10.	D 25	D 75
4.	G 57	d 54	11.	C 24 (4)	B 43-F
5.	e 54-d	B 51 (3)	12.	d 43-B	O-O-O
6.	d 34	h 68	13.	O-O	G 74
7.	G 36	C 47	14.	b 42	f 56

(5) Le moment est bien choisi pour faire l'échange des Cavaliers, parce que le coup après, les Noirs peuvent impunément avancer le Pion *g*.

(6) Le sacrifice de la Dame n'est pas absolument forcé, mais nous ne pensons pas que les Blancs auraient pu trouver une parade suffisante. L. K.

(1) Voir les parties CLXXVI CLXXVIII.

(2) En répondant ainsi, les Noirs ramènent la partie au début du Calabrois.

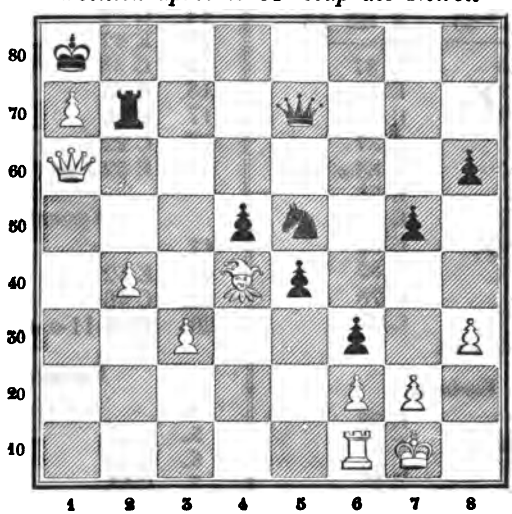
(3) Cette variante est nouvelle et donne beaucoup d'attaques aux Noirs, mais en jouant prudemment nous pensons que les Blancs conserveront leur Pion.

(4) De cette manière les Blancs réunissent leurs Pions au centre.

15.	a 41	g 57
16.	a 51	F 77
17.	A 51	f 46
18.	d 53	G 66
19.	a 61 (6)	b 62
20.	e 64	c 64-e
21.	d 62-b	c 54 (6)
22.	A 33 ×	E 82
23.	A 73	A 74
24.	A 74-A	G 74-A
25.	d 71 × a	E 71-d
26.	B 33	F 33-B
27.	C 33-F	H 82
28.	C 44 ×	E 81
29.	c 33	G 55
30.	a 71	H 72
31.	D 61	f 36 *Pl.*

Position après le 31e coup des Noirs..

CLXXX.



32.	H 11	f 27-g
33.	C 55-G	h 48 (8)
34.	D 63	D 74
35.	D 66	D 85
36.	D 88	D 88-D
37.	C 88-D	——

---

(5) L'attaque bien préparée devient maintenant de plus en plus forte.

(6) Pour empêcher la Dame d'aller à 43.

(7) La prise du Pion fait perdre une Pièce.

(8) Si D 55-C 34, D 72 × H E 72-D 35, d 81 + D ×.

L. K.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU CINQUIÈME NUMÉRO.

POSITIONS CURIEUSES.

N°s 13, 14, 15, 16 composées par M. Kling. et Horwitz.

	B ♔ 53	N ♚ 73
1.	B 64	C 87
2.	B 52 ×	E 74 nll
3.	E 62	C 76 nll
4.	B 64	C 87
5.	E 72	E 84 (*v. var.*)
6.	E 63	E 75
7.	E 73	C 78
8.	B 83 ×	E 85
9.	E 64	C 87
10.	B 75	C 76
11.	B 63	C 87
12.	B 44 et gagnent.	

Variante.

5.		C 78
6.	B 76	C 87
7.	B 68	C 78
8.	E 62	E 84
9.	E 63	E 75
10.	E 73	E 85
11.	E 64 et gagnent.	

	B ♔ 56	N ♚ 53
1.	C 40	E 27 (*var.* C)
2.	E 47	E 26
3.	C 13	E 25
4.	E 46	E 14 (*var.* L)
5.	C 35	E 23
6.	E 55	E 32
7.	C 53	E 43
8.	E 64	E 52 nll
9.	E 54	E 51 nll
10.	E 63	E 61
11.	C 17	E 51
12.	E 72	E 52
13.	C 72	E 43
14.	E 62	E 32
15.	C 53	E 43
16.	C 35	E 32 nll
17.	C 13	E 53 (*var.* A)
18.	C 22	E 64
19.	E 52 et gagnent.	

Variante A.

17.		E 33
18.	E 52	E 44
19.	C 46	E 45
20.	20 E 11-a et gagnent.	

Variante B.

4.		E 34
5.	C 35	E 43 ou
6.	E 55	E 32
7.	C 53	E 43
8.	E 64	E 34
9.	E 54	E 33
10.	C 64	E 34
11.	E 53	E 45
12.	E 52	E 54 ou 56
12.	C 28 et gagnent	

5		E 33
6	E 55	E 43
7	C 17 et gagnent.	

Variante C.

1.		E 26
2.	E 44	E 27
3.	E 45	E 36
4.	C 28 et gagnent.	

	B ♔ 24	N ♚ 45
1.	C 25	E 72
2.	C 64	E 62
3.	C 15	E 72
4.	C 48	E 62
5.	B 84 ×	E 72
6.	C 73	E 81
7.	E 63	E 71
8.	C 84	E 81 mlt
9.	E 62	E 82
10.	C 73 ×	E 81
11.	C 64 et gagnent.	

Variante.

1.		E 73
2.	C 57	E 74
3.	E 53	E 83 mll
4.	E 62	E 82
5.	C 46 ×	E 83
6.	C 37	E 74
7.	E 52-b	E 83
8.	E 62	E 84
9.	E 72	E 74
10.	C 14 et gagnent.	

	B ♔ 43	N ♚ 66
1.	D 45 ×	D 72
2.	D 41 ×	E 82
3.	D 46 ×	E 81
4.	D 86 ×	D 82
5.	D 36 ×	D 72
6.	D 31 ×	E 82
7.	D 27 ×	E 81
8.	D 87 × G	D 82
9.	D 28 ×	D 72
10.	D 21 ×	E 82
11.	D 28 ×	E 81
12.	D 88 ×	D 82
13.	D 11 ×	E 72
14.	D 63 ✱	

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CXIII. *Mat en 4 coups,*

Par M. Preuss.

	B ♔ 61	N ♚ 83
1.	H 87 ×	D 87-H
2.	D 63	B 52-B
3.	C 55 ×	E 86
4.	C 66 ✱	

CXIV. *Mat en 4 coups,*

Par un Indien.

	B ♔ 37	N ♚ 57
1.	A 56 × f	e 56-A mll
2.	H 63	D 63-H
3.	G 87	n'importe quoi.
4.	H 48 ✱ ou B 38 ✱ selon.	

CVIII. *Mat en 5 coups,*

Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 54	N ♚ 46
1.	B 65 ×	E 56
2.	C 62	c 62-1
3.	c 73	c 52-D
4.	c 83 + G	c 42
5.	G 73 ✱	

CXVI. *Mat en 6 coups,*

Par M. Kling.

	B ♔ 11	N ♚ 31
1.	D 33 ×	A 32
2.	D 53 ×	A 42
3.	D 35 ×	A 32
4.	D 72 × e	A 42
5.	E 64	E 32
6.	D 34 ✱	

MÉLANGES.

Le rapport sur le Grand Tournoi de Londres est renvoyé au numéro prochain, à cause de l'absence de M. Kieseritzky.

Un magnifique exemplaire du *Livre de Lolli* est en vente, au Bureau de *la Régence*, moyennant 60 francs.

M. Frédéric Alliey a fait tirer à 100 exemplaires, dont 50 seulement ont été mis en vente, quatre poëmes traduits en français. le premier du latin, Vida; le dèuxième du polonais, Kochanowski; le troisième de l'anglais, Jones; le quartrième de l'allemand, Fischer.

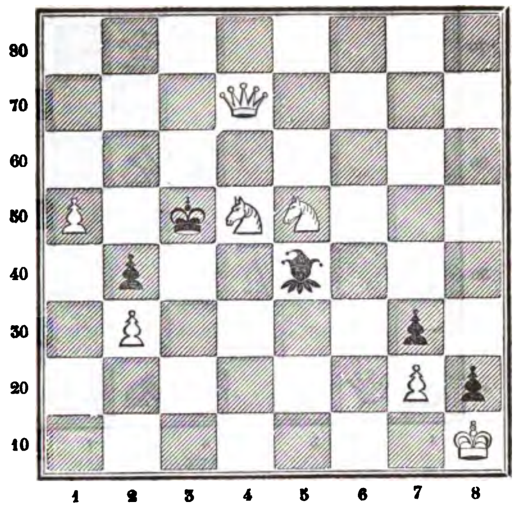
Nous sommes heureux de pouvoir recommander à tous les Amateurs d'Échecs qui se proposent d'aller à Londres, l'excellent hôtel de M. Lœwe, Surry-Street 14, Strand. Une maison bien tenue au milieu de la capitale et ses plaisirs, bonne chère et bon café, des prix modérés et surtout l'attention soutenue avec laquelle M. et Mme Lœwe traitent leurs locataires, voilà ce qui attend ici le voyageur. Mais l'amateur d'Échecs apprendra avec satisfaction qu'il y trouvera beaucoup de confrères. M. Lœwe lui même est un des plus forts joueurs de Londres. M. Harrwitz, dont l'admirable talent pour jouer *sans voir* est connu de tout le monde, habite cette maison depuis trois ans. Mais elle a été successivement habitée par d'autres illustrations échiquiennes, le fameux capitaine Evans, MM. Meyerhofer, chanteur distingué, Laroche, Kieseritzky, Chamouillet, Bontoux et Chasseray, de Versailles, de Jenan, le major Jaenisch et autres; plusieurs de ces messieurs y sont encore en ce moment.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXVII.



BLANCS.

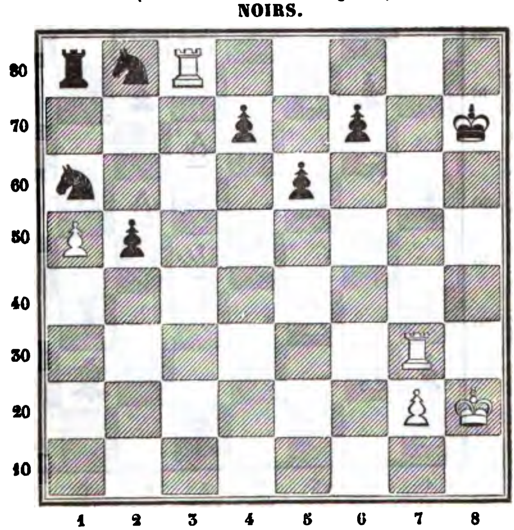
Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Kling.

(Tiré de l'*Illustration Anglaise*).

NOIRS.

CXVIII.

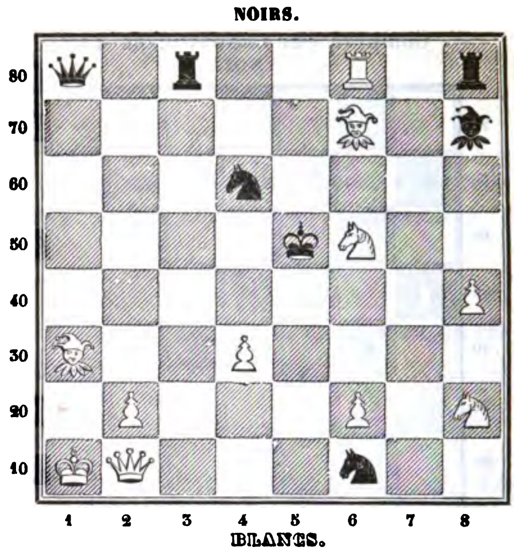


BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par l'Anonyme de Berlin.

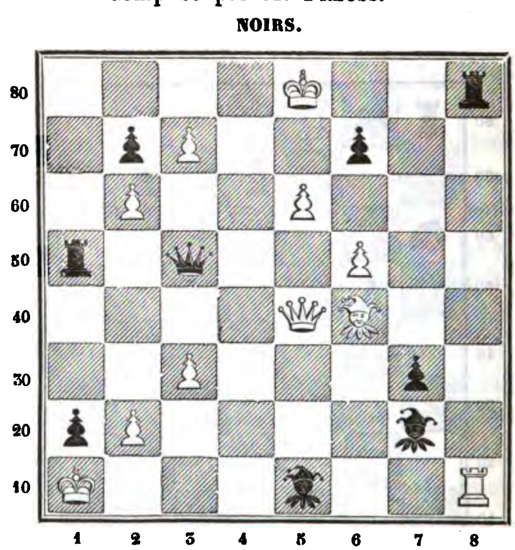
CXIX.



Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par M. Preuss.

CLXX.



Les Blancs font Mat en 4 coups.

LE GRAND TOURNOI D'ÉCHECS A LONDRES.

Correspondance.

Mes chers amis,

Vous avez sans doute attendu avec impatience un rapport sur le grand tournoi. Le voici. J'avais cru pouvoir vous l'envoyer plus tôt, mais les changements opérés dans le programme et l'irrégularité avec laquelle les parties ont été jouées sont la cause de ce retard. Il fallait d'abord attendre la fin avant de vous rendre compte de ma mission, car je n'ai pas cru convenable de couper mon rapport en deux morceaux. Je commence par quelques détails de voyage. Après une agréable traversée en compagnie de notre ami Laroche et son excellent frère, nous sommes arrivés à Londres le samedi 24 mai à neuf heures et demie du soir. Descendus à l'hôtel de M. Lœwe, Surry street, 14, strand, nous fûmes reçus avec empressement, je dirai même avec distinction par notre hôte et son aimable femme. M. Lœwe est une de ces âmes bonnes et naturelles qui rient toujours et de tout; mais c'est avec convenance et sans interruption de ses petits soins pour les convives. M. Lœwe, un des plus forts joueurs d'échecs de Londres, a établi cet hôtel il y a cinq ans, et il a su par son activité et son intelligence lui assurer un succès peu commun. Sa maison est toujours pleine et nous avons eu l'avantage d'y rencontrer plusieurs artistes de grand mérite.

M. Harrwitz y demeure depuis trois ans; c'est d'ici où il a entrepris ses excursions dans le nord de l'Angleterre et en Écosse, pour combattre les meilleurs joueurs de ces contrées en jouant toujours deux parties en même temps, *sans voir les Échiquiers*. Nous avons encore fait la connaissance de la célèbre cantatrice madame de Marra, de M. Mayerhofer, artiste de haut mérite, chef d'orchrestre à la cour de S. A. R. le grand-duc de Saxe-Weimar, et en même temps excellent amateur d'Échecs; de M. Laub, jeune violoniste d'un talent fort remarquable, qui tout récemment a eu l'honneur de jouer devant S. M. la reine; de MM. Wolff et

Hœltzel, chanteurs également distingués. Ce soir même nous fûmes agréablement surpris par une visite de MM. Mayet et Anderssen; ces deux messieurs ont été envoyés par le cercle d'Échecs de Berlin pour prendre part au tournoi.

Je reviendrai plus tard sur les qualités de ces deux redoutábles champions.

La rigueur du dimanche nous empêchait de faire des visites et nous employâmes notre temps à faire une promenade dans les parcs jusqu'au Palais de cristal, qui malheureusement pour notre désir était fermé aussi. Après un dîner fort convenable, nous passâmes la soirée paisiblement à l'hôtel. Le lendemain notre première sortie fut réservée à M. Staunton, que nous n'eûmes pas le plaisir de trouver chez lui; mais on nous conduisit de là dans une maison voisine, où demeuraient MM. Mayet, Anderssen, Szén, Lœwenthal et Horwitz. On nous apprit alors qu'une réunion préparatoire devait avoir lieu ce soir même à Saint-Georges-club. J'avoue que j'étais un peu surpris de cette manière de procéder, car je m'étais imaginé qu'à cet égard une communication officielle serait adressée aux combattants du tournoi. Mais passons outre, MM. Laroche étaient allés voir l'Exposition; je me rendis donc à cinq heures du soir seul au cercle St-Georges. Je voudrais bien dire quelques mots sur la manière dont je fus accueilli, si j'avais été accueilli. Certes, je n'ai pas la prétention ridicule de demander des ovations et des cérémonies de quelque genre que cela soit, mais enfin après avoir reçu tant de lettres et tant de sommations, je croyais qu'on ferait un peu plus de cas de moi, surtout puisque je ne venais pas pour mon propre compte, mais comme représentant de l'Échiquier français et secrétaire du comité de Paris. Je suis d'un pays où la politesse et les égards sont indispensables à tout homme de société, et un séjour de douze ans en France a nécessairement dû contribuer à me fortifier dans cette manière de voir. Du reste, ne croyez pas que je fusse le seul à faire de telles observations; bien d'autres ont vu comme moi. Avec M. Staunton, je n'ai eu l'avantage que d'échanger deux mots pour lui remettre une pièce d'or, avec laquelle un amateur anglais résidant à Paris avait souscrit pour les frais du tournoi. Quant aux arrangements pour le tournoi, je regrette de dire qu'il y régnait la plus grande confusion; rien n'était

préparé. Je n'ai pas eu le plaisir de voir S. G. le duc de Marlborough, dont le nom se trouve, comme vous savez, à la tête du comité anglais. Je n'ai pas vu davantage qu'un autre membre du comité se fût donné la peine de faire les honneurs du cercle. Il est vrai que M. Keon, secrétaire du comité, s'efforçait de réunir les avis des combattants sur les dispositions à suivre, mais je regrette que tout cela eût eu lieu d'une manière si peu conforme à la situation. Au lieu de dresser une table à laquelle nous aurions pu délibérer sous la présidence d'un membre du comité, d'émettre nos vœux à l'égard du tournoi, du règlement, des lois, de la notation, etc., et de tenir un procès-verbal sur ces questions importantes; au lieu de tout cela, M. le secrétaire se bornait à aller de l'un à l'autre pour leur faire des propositions contraires au programme. Sans nous consulter on admettait MM. ES. Kennedy et Brodie, dont la réputation échiquienne n'était pas suffisamment constatée avant le tournoi, comme remplaçants de MM. le major Jaenisch et Schumow, qu'on attendait; c'était une infraction au programme, qui ne dit pas un mot du remplacement. On admettait également M. Lœwenthal, qui n'avait pas été inscrit avant le 26 avril, comme le règlement du tournoi l'exigeait. Cependant cette fois-ci, l'équité d'une force majeure parlait pour lui. M. Lœwenthal, incontestablement un des plus fins joueurs d'échecs de l'époque, était venu exprès de l'Amérique pour assister au combat. Ayant reçu l'invitation trop tard pour se faire inscrire à temps, M. Lœwenthal se trouvait dans l'impossibilité absolue de se trouver dans les conditions des autres concurrents. Il eût donc été souverainement injuste de l'exclure de la participation; mais, en revanche, je ne comprends pas comment on a pu exiger de lui comme de MM. Anderssen et Mayet le payement de l'entrée de 5 liv. st., tandis que le programme dit expressément § 6 : « Le comité se » réserve de modifier ce droit en faveur *de tout joueur éminent* DU » DEHORS à qui ce déplacement aurait pu causer de trop fortes dé- » penses. » C'est d'autant plus injustifiable que notoirement plusieurs joueurs DU DEDANS ont été dispensés de cette obligation.

Enfin, après un scrutin auquel je n'ai rien pu comprendre, on nous a classés comme suit :

1.	MM. Kieseritzky,	contre MM. Anderssen.
2.	Lœwe.	Wyvill.

3.	MM. Lœwenthal.	contre MM. Williams.
4.	Szén.	Newham.
5.	Horwitz.	Bird.
6.	Staunton.	Brodie.
7.	Mayet.	Cap. Kennedy.
8.	Mucklow.	ES. Kennedy.

Après ces préliminaires, nous partîmes pour commencer le lendemain. J'allais oublier de vous dire qu'une autre infraction au programme fut proposée et mise aux voix, sans réussir toutefois. Le programme avait fixé le nombre de deux parties à gagner pour chaque tournée; on proposait d'augmenter d'une partie la première tournée et de deux parties les trois autres tournées. La plupart des concurrents se sont opposés à ce changement, guidés par la crainte bien légitime que le tournoi ne fût démesurément prolongé. La proposition fut donc rejetée.

Le combat commença donc le lendemain. Les huit vainqueurs de la première tournée étaient :

MM. Anderssen, Wyvill, Williams, Szén, Horwitz, Staunton, capit. Kennedy et Mucklow.

Après avoir tiré au sort, les combattants se trouvaient rangés comme suit :

1.	MM. Anderssen.	MM. Szén.
2.	Wyvill.	Cap. Kennedy.
3.	Williams.	Mucklow.
4.	Horwitz.	Staunton.

Les vainqueurs de cette seconde tournée furent : MM. Anderssen, Wyvill, Williams et Staunton, qui entraient par conséquent dans la troisième tournée, ainsi groupés.

1.	MM. Anderssen.	MM. Staunton.
2.	Wyvill.	Williams.

Les quatre perdants tiraient également au sort, qui les rangeait comme suit :

1.	MM. Szén.	MM. Horwitz.
2.	Cap. Kennedy.	Mucklow.

De la tournée des vainqueurs sortirent MM. Anderssen et Wyvill, et de la tournée des vaincus MM. Szén et capit. Kennedy.

La quatrième tournée, divisée en quatre catégories, se trouvait arrangée de la manière suivante :

A.

M. Anderssen. M. Wyvill.

B.

M. Williams. M. Staunton.

C.

M. Szén. M. le Cap. Kennedy.

D.

M. Horwitz. M. Mucklow.

Les vainqueurs étaient MM. Anderssen, Williams et Szén (1).

Nous donnerons plus tard une statistique exacte de toutes les tournées en nous bornant à indiquer l'ordre des prix.

1er Prix :	MM. Anderssen.	5e Prix :	MM. Szén.
2e —	Wyvill.	6e —	Capitaine Kennedy.
3e —	William.	7e —	Horwitz.
3e —	Staunton.	8e —	Mucklow.

Ce n'est qu'en passant que je fais mention d'un arrangement conçu et exécuté sans consulter ni avertir les perdants, qui avaient pourtant assez de droit, à ce qui me semble, pour être écoutés à cette occasion. Cet arrangement consistait à augmenter le nombre des parties à gagner et à le porter à quatre. Ceci était une flagrante injustice contre les perdants qui se trouvaient ainsi exclus, pour être restés fidèles au programme, n'ayant pas eu les mêmes chances que leurs vainqueurs dans les tournées suivantes. Quant aux prix mêmes, je n'ai jamais pu apprendre quelque chose de positif, bien que je me sois adressé officiellement au secrétaire du comité pour connaître les détails du tournoi.

En voilà assez du tournoi, vous permettez que je vous parle d'autres choses ; mais ne demandez pas une description de toutes les merveilles que nous avons vues dans cette immense ville. Vous avez bien connaissance de ce diorama, panorama, cosmorama, géorama, polyorama et d'un tas d'autres rama, à ne pas en finir ; vous avez bien vu les jardins zoologique et botanique de Regents-Park, Surry-

(1) La partie entre MM. Horwitz et Mucklow n'a pas été jouée d'un commun accord.

Garden, Vauxhall et Cremorne; vous êtes allés à Woolwich et Greenwich, à Richmond, Windsor et Hampton-Court; vous avez examiné le Musée britannique et la galerie des tableaux, l'église St-Paul et l'abbaye de Westminster, les docks et la Tour de Londres, le Tunnel, la Banque et la Bourse, les parks et les squares. Vous avez vu tout cela, mais vous n'avez point vu le Palais de cristal: alors vous n'avez rien vu. Allez-y au plus vite, pour vous épargner des regrets éternels. Je ne me sens pas assez fort pour vous en donner même une légère idée. Que pourrait d'ailleurs un simple rapport dans un journal d'Échecs, là où un volume tout entier ne suffirait pas pour énumérer tous les prodiges qui s'y offrent à l'œil enchanté. C'est ici où les contes des *Mille et une nuits* deviennent une vérité. Je ne puis donc rien de mieux faire que de vous répéter : Allez-y, et admirez vous-mêmes.

M. Laroche a dignement soutenu la haute réputation dont il jouit dans ce pays, dans plusieurs parties jouées avec des meilleurs amateurs anglais et étrangers. La douceur de son caractère et la parfaite convenance de son langage lui ont gagné les sympathies de tout le monde, et son prompt départ fut vivement regretté.

Laroche jeune, son frère, aussi s'est fait remarquer par l'élégance de ses manières et une franche gaîté. J'essaierai de vous présenter ici la liste des amateurs d'Échecs que j'ai eu l'occasion de voir à Londres.

Notre ami Crampel n'a passé que trois ou quatre jours à Londres; à peine a-t-il eu le temps d'aller une fois au Grand-Cigar-Divan. Le brave père Chamouillet a été plus constant, et nous avons eu le plaisir de le posséder pendant un mois environ. Il a vaillamment combattu Paul et Pierre, et s'il n'a pas été toujours heureux, il a toujours été aimable. En même temps nous avons eu à notre hôtel MM. Bontoux et Chasseray de Versailles (je ne cite que les amateurs d'Échecs, car il y avait bien d'autres personnes du même endroit, et je ne manquerai pas de dire un mot agréable en faveur de M. Blot). M. Bontoux nous a puissamment aidés dans une conférence relative à la création d'un code d'Échecs. Si dans les temps prochains une occasion favorable se présente pour la réalisation de ce plan, nous réclamerons avec un nouveau plaisir le précieux concours d'un homme qui se distingue aussi bien par la jus-

tesse de ses arguments que par la sincérité de son dévouement. M. Chasseray est un fort bon amateur, mais je ne puis m'empêcher de lui infliger un blâme sévère, parce qu'il se laisse entraîner, par une ambition par trop téméraire, à disputer la première place à ce cher Chamouillet, qui jusqu'ici régnait souverainement à Versailles ; ceci est fort mal. M. Barbier, de Clermond-Ferrand, n'a fait qu'une courte apparition à Londres ; ses affaires l'ont empêché de se mêler dans les rangs des amateurs d'Échecs, parmi lesquels il occupe pourtant sous plus d'un rapport une place honorable. — M. Ehrmann a reparu à l'horizon échiquien, après une trève de dix ans ; c'est vraiment trop long pour un homme de son mérite et de ses qualités distinguées ; mais en revanche nous l'avons saisi, et une série de fort belles parties ont été jouées entre lui et plusieurs autres forts joueurs. — L'infatigable bibliophile M. Alliey est venu avec un train de plaisir, pour enrichir sa vaste collection de trois douzaines d'ouvrages d'Échecs. Quand viendra le temps où des hommes de son courage et de son dévouement seront justement appréciés et honorés !

Passons maintenant en revue les autres étrangers. M. de Mayet, magistrat à Berlin, homme de société, fin et spirituel dans son jeu comme dans sa conversation, est un des plus forts joueurs d'Échecs dans les États prussiens. Bien que le séjour de M. de Mayet à Londres n'ait pas été de longue durée, il a pourtant suffi pour me laisser des souvenirs des plus agréables des heures que j'ai passées en compagnie de cet excellent homme. — M. Anderssen, le vainqueur des vainqueurs, natif de Breslau où il professe les mathématiques, était connu avant le tournoi comme auteur d'une charmante collection de problèmes, mais aussi comme joueur habile et instruit. Le succès considérable qu'il a eu dans le combat a dû attirer particulièrement les yeux sur lui. Je constate que c'est le jeu le plus complet que j'ai rencontré depuis la mort de Deschapelles et de La Bourdonnais, d'ineffaçable mémoire. Tout y est : fantaisie et jugement, connaissance, mémoire, sang-froid et patience, hardiesse dans la conception, promptitude dans l'exécution. M. Anderssen n'est pas long d'habitude, et s'il l'est parfois c'est pour cause. Je me rappelle que dans une partie il resta plus d'un quart d'heure sur un coup pour laisser une Pièce en prise. Stupéfait de cette préten-

due erreur, mais soupçonnant un piége quelconque, je me suis mis à sa recherche, et après un travail long et pénible je suis arrivé à découvrir qu'il s'agissait de rien moins que d'un Mat en sept coups, avec sacrifice de trois Pièces. Étais-je heureux d'échapper à cet infernal complot! — M. Szén de Pesth n'a pas tout à fait répondu à la haute réputation qu'il avait acquise par ses antécédents. De son propre avis il a perdu de son jeu, faute d'occasion; notamment aux fins des parties où nous restions lui et moi, avec des Pions et une ou deux Pièces, il n'a pas gagné une seule partie; mais il n'en est pas moins un adversaire excessivement dur à vaincre, plein d'expérience et de ruses. Comme homme, il est brave garçon, bon diable, bon camarade; ce serait une excellente fortune pour notre Cercle, si M. Szén se fixait à Paris comme il en a manifesté l'intention. — M. Lœwenthal de Pesth a quitté son pays par suite de la déplorable catastrophe qui a désolé les États autrichiens dans cette néfaste année de 1848. Ayant pris depuis sa résidence aux États-Unis, il y est revenu pour assister au tournoi; honneur au courage : c'est l'adversaire le plus convenable que l'on puisse imaginer, son jeu est plein de finesse et de combinaisons élégantes, et il aurait infailliblement plus de succès s'il était moins impressionnable. — M. de Jenay, de Vienne, où il occupe avec M. Hampe le sommet échiquien, est arrivé trop tard pour participer au tournoi; cela ne l'a pourtant pas empêché de démontrer dans plusieurs parties jouées au Cigar-Divan et à Lœwe's hôtel, Surry street, 14, qu'il est parfaitement maître de son échiquier. Sur huit parties, jouées avec M. Anderssen, il en a gagné trois et annulé une. L'aménité de ses manières lui a valu beaucoup de sympathies. — M. le major Jaenisch aussi, à notre très-grand regret, a été trop longtemps retenu à St-Péterbourg pour arriver au moment de l'ouverture du tournoi. Descendu également à Lœwe's hôtel, nous avons eu l'avantage par trop appréciable d'entrer en rapport plus intime avec lui; c'est aujourd'hui incontestablement le premier théoricien d'échecs, témoin ses ouvrages et les nombreux articles dans le *Palamède*, la *Schachzeitung* et *the Chess players chronicle*. Par une conversation savante et instructive, jointe à un langage élevé et poli qui dénote l'homme du monde, il sait charmer son auditoire; mais aussi sur l'échiquier on se rencontre volontiers avec lui. Un jeu profond et essentiellement scien-

tifique le rend l'adversaire le plus utile pour apprendre les Echecs à fond.

Mon cher et bien cher ami Bryan a passé si peu de temps à Londres que je ne l'ai presque pas vu.

M. Hirschbach, rédacteur en chef de la *Gazette d'Échecs de Leipzig*, dont nous attendons avec impatience la réapparition, a passé trop peu de temps à Londres pour se mesurer avec des adversaires dignes de lui ; homme d'esprit et d'énergie, et très-versé dans la théorie, les victoires ne lui auraient pas manqué. — M. Schuller de Cologne est un jeune homme d'un talent remarquable pour les Échecs. Il a eu beaucoup de succès dans ses parties avec bon nombre des meilleurs joueurs ; son jeu est régulier, mais agréablement varié et ingénieux ; sa partie serait encore plus recherchée s'il s'accoutumait à jouer un peu plus vite.

Quant aux étrangers qui résident à Londres, j'ai déjà parlé de MM. Horwitz, Lœwe et Mayerhofer, mais je suis bien aise d'avoir ici l'occasion de dire deux mots sur MM. Horwitz et Kling, tous les deux figurant à si juste titre parmi les premières illustrations de l'époque.

M. Horwitz dans différents Matchs avec les plus forts joueurs, s'est montré profond connaisseur de l'Échiquier ; personne plus que lui ne sait mieux amener des positions intéressantes, des Mats en certain nombre de coups, des échecs perpétuels et des Pat's. Coauteur d'un ouvrage de premier mérite, il rédige maintenant avec M. Kling un journal d'Échecs qui paraît hebdomadairement ; la *Régence* du prochain mois en rendra compte. La participation de M. Kling à cette entreprise est de la plus haute importance ; les problèmes de cet ingénieux auteur sont connus et recherchés comme ceux de d'Orville, Calvi, Anderssen et de l'Anonyme de Lille. — Le docteur Michelson de Copenhague, rédacteur du *Morning Post*, est un fort bon amateur ; il joue régulièrement dans l'après-midi (seules heures de loisir pour lui) au Cigar-Divan. Il parle avec facilité le français et l'allemand, et les étrangers trouvent en lui un homme très-obligeant. — M. Riess, propriétaire du Grand-Cigar-Divan, ne peut pas être cité comme amateur d'Échecs de quelque force ; malgré cela il joue un rôle important dans les Échecs ; son vaste établissement est le véritable foyer des Échecs.

Situé au milieu de Londres, au Strand, 101, il reçoit quotidiennement un grand nombre d'amateurs qui entrent pour un schilling ; moyennant cette rétribution ils reçoivent un cigare et une tasse de café ou de thé, une limonade ou un nectar (1).

C'est généralement de sept à neuf heures du soir où il y a le plus grand nombre de joueurs ; j'y comptai vingt-deux échiquiers occupés, mais il y en a quelquefois bien davantage. Il est à regretter que M. Riess pousse ses scrupules jusqu'à défendre de jouer aux Échecs le dimanche ; c'est une grande privation pour les étrangers, qui souffrent déjà tant par la rigueur outrée avec laquelle les Anglais font d'un jour de fête un véritable jour de pénitence. M. Riess, avec un tact parfait, a offert à tous les étrangers de réputation la libre entrée dans son établissement pendant toute la durée de leur séjour à Londres.

Parmi les étrangers dont l'absence a été vivement regrettée, on prononce partout les noms de St.-Amant, Heydebrand de La Lasa, Petrow, d'Oppen, Calvi et Schulten. Particulièrement, j'ai regretté celle de mon collaborateur et ami Delannoy, dont la plume originale et facile eût su donner à ce rapport ces amusants détails dont il a le secret. Mais il est temps que je m'occupe aussi de nos hôtes, et je commence comme de droit par le vénérable M. Lewis, aujourd'hui le doyen des illustrations échiquéennes. Depuis de longues années retiré du culte des Échecs pour cause de santé et d'occupations multipliées, ce digne vieillard a pourtant conservé à ce noble jeu un intérêt vif et non interrompu ; ses nombreux ouvrages, et notamment son dernier traité, traduit en français par M. Witcomb, sont parmi ce qu'il y a de mieux écrit en fait d'Échecs. Mais c'est non-seulement l'auteur, c'est aussi bien l'homme dont on prononce le nom avec considération, avec respect. Membre honoraire du London-Club comme de celui de St.-Georges, il y va quelquefois, mais nous avons eu aussi le plaisir de le voir quelquefois au Cigar-Divan pour assister aux parties de MM. Anderssen, Szén, Jaenisch, Jenay, Lœwenthal et autres.

Auteur de pareil mérite, M. Georges Walker s'est aussi retiré de

(1) Le nectar est une boisson rafraîchissante dans laquelle l'eau de Seltz joue le principal rôle.

la partie pratique des Échecs, à cause d'affaires importantes; aujourd'hui il ne fréquente presque plus le cercle de Londres, mais il continue à rédiger dans *the Bell's Life* les articles d'Échecs qui sont si avidement lus en France. J'ai regretté sincèrement de n'avoir pas eu l'occasion de renouveler l'aimable connaissance de cet homme distingué.

Que dirai-je de M. Staunton, si rudement éprouvé dans ce fatal tournoi ? A Dieu ne plaise qu'un revers de la fortune me pousse à diminuer la valeur d'un homme qui occupait jusqu'ici à tort ou à raison, peu importe, dans l'opinion publique la première place parmi les joueurs d'Échecs. La multitude juge d'après le résultat et ne compte que par chiffres; c'est donc pour elle que M. Anderssen aujourd'hui est le plus fort joueur. Je suis loin de partager cette manière de voir; je n'ai jamais exagéré le mérite de M. Staunton, et je n'ai rien vu dans cette affaire de nature à faire changer mon opinion à son détriment. Aujourd'hui comme auparavant, il est à mes yeux incontestablement un des premiers joueurs de l'époque: s'il n'a pas été heureux dans ce combat, s'il ne s'est pas montré tel qu'il a été dans mainte autre occasion, c'est que des occupations ou plutôt des préoccupations ont considérablement influencé son jeu. Tous ceux qui profitent de sa mésaventure pour déprécier son talent auraient donc grandement tort, et j'aime à croire qu'en France on sera plus juste ; si pourtant M. Staunton mérite un blâme, c'est pour l'extrême lenteur qu'il a mise dans ses parties : huit, douze, seize heures pour une seule partie! vraiment, c'est intolérable. Que deviendraient les Échecs si cette manière de jouer était à l'ordre du jour? Je me rappelle encore ce brave M. Lewis, qui nous disait à M. Chamouillet et moi : « De mon temps dans les parties avec Sarratt, Deschapelles, La Bourdonnais, Cochrane, Macdonnell et autres, je n'ai jamais mis que tout au plus deux heures pour une partie. Il se peut qu'avec Macdonnell j'aie fait des parties qui ont duré plus de temps, car il était très-long. Mais, ajouta-t-il avec un sourire fin et bienveillant, je ne pense pas qu'on jouait plus mal alors. » Parbleu, je le crois bien.

L'honorable président du London-Club, M. Mongredien, un des plus forts joueurs d'Échecs de Londres, a excellé à cette occasion comme toujours par une amabilité au-dessus de tout éloge. L'ac-

cueil flatteur que tous les amateurs étrangers ont trouvé au London-Club et à la jolie campagne de M. Mongredien nous laissera un souvenir bien cher. Parlant avec facilité plusieurs langues, minutieusement attentif envers ses invités, il sait trouver à chaque moment l'occasion de dire un mot obligeant. Amateur distingué des beaux-arts et notamment profond connaisseur de musique, sa conversation est pleine d'attraits. Il est impossible de trouver un plus galant homme. Si je me puis permettre une comparaison, je dirai: c'est le Devinck de Londres.

M. Périgal, secrétaire du London-Club, est également un fort aimable homme et l'appui le plus éprouvé de ce cercle. Malheureusement une maladie cruelle l'a fortement épuisé depuis un an. Malgré ses souffrances, il continue à veiller sur les besoins du cercle, et il le fréquente autant qu'il peut. Tous les visiteurs du cercle ont pris un grand attachement à cet excellent homme. M. Slous, un des plus forts joueurs du London-Club, n'y joue que très-rarement; plus souvent on y voit les deux frères Medley, jeunes gens de grand talent et force incontestée. M. Buckle, membre du Club St-Georges, est un homme fort instruit et probablement avec M. Staunton aujourd'hui le plus fort joueur d'échecs anglais. Son jeu est spirituel, plein de ressources. Une santé frêle l'a empêché de se soumettre aux fatigues du tournoi, mais il est question de différents matchs dans lesquels il ne manquera pas de recueillir de nouveaux lauriers.

M. Wyvill, membre du Parlement et membre de Saint-Georges-Club, a trouvé l'occasion, dans le tournoi, d'augmenter la haute réputation dont il jouissait déjà avant. M. Williams, habitué du Grand-Cigar Divan, occupe aujourd'hui dans l'opinion publique une place nouvelle. Après avoir eu le bonheur de vaincre M. Staunton, il a le juste droit à nos hommages. Il est auteur d'une collection de parties intéressantes, et il prépare en ce moment-ci une suite à laquelle nos lecteurs feraient bien de souscrire. Homme courtois, il est plein de prévenances envers les étrangers qui fréquentent le divan. — M. Bird, tout jeune homme, d'un talent fort remarquable, est probablement appelé à occuper un jour le sommet d'Échecs en Angleterre. Son jeu est fort brillant, mais quelquefois un peu étourdi. L'âge modifiera cette impétuosité. M. le capitaine Kennedy est un fort galant

homme et fort bon joueur. Son jeu est correct et sage, mais peut-être pas assez entreprenant. M. Newham ne réside pas à Londres, mais il a pourtant pris part au tournoi. C'est également un joueur distingué qui a plusieurs fois joué avec M. Saint-Amant. En MM. Aytown et Bathurst, j'ai renouvelé d'aimables connaissances de Paris. Tous les deux, fort bons joueurs, ont su par des invitations et politesses exquises, augmenter l'agrément de mon séjour à Londres. Parmi les joueurs qui fréquentent le divan, M. Simons se distingue par un jeu fort brillant et vif comme M. Finch, un jeu solide et expérimenté. M. Riccards, tout jeune homme, m'a étonné par la rectitude avec laquelle il a joué une partie avec moi, *sans voir l'échiquier*. Nos lecteurs trouveront cette intéressante partie qui a eu 40 coups, dans un des prochains numéros de *la Régence*. Je regrette de ne pas avoir eu l'occasion de rencontrer MM. les frères Hampton, MM. Tucket et Gaskell, tous des amateurs distingués.

Après avoir passé en revue tant d'amateurs, il me sera permis de dire un mot sur ma propre personne. Je n'ai pas justifié les espérances que votre bienveillance a attendues de moi. Que voulez-vous! J'ai joué dans la première tournée de combat trois parties avec M. Anderssen. Je perdis la première, je dus gagner la seconde qui est devenue nulle et je perdis la troisième partie, la décisive. Je ne chercherai pas à accuser telle ou telle circonstance comme ayant été la cause de ma perte ; je me bornerai tout simplement à dire : mon adversaire a mieux joué que moi, voilà tout. Exclu de la grande arène d'après les stipulations du programme, je me suis mesuré avec les principaux joueurs. Avec M. Anderssen, j'ai fait, après le tournoi, encore seize parties, sur lesquelles j'en ai gagné neuf et lui cinq; deux parties furent nulles. Avec M. Mayet, j'ai joué vingt-deux parties, sur lesquelles j'en ai gagné treize et lui huit. Avec M. Szén, j'ai joué une vingtaine de parties environ, j'en ai gagné six ou sept de plus. M. Lœwenthal m'a gagné huit parties contre neuf. De trois parties que j'ai eu le plaisir de jouer avec M. le major Jaenisch, chacun en a gagné une. A M. Buckle, j'ai gagné deux parties contre une; mais avec M. Mongredien, je n'en ai gagné qu'une et perdu deux. Avec M. Bird, j'ai joué dix parties, j'en ai gagné huit contre deux. Outre cela, j'ai gagné quatre parties à M. Ehrmann, et une à M. Schuller. Avec M. Mayerhofer, nous avons fait quatre parties dont

chacun en a gagné deux. Et avec M. Simons, sept ou huit parties, dans lesquelles j'ai eu une partie d'avantage. J'ai gagné encore deux parties contre le docteur Michelson, et plusieurs parties contre des amateurs dont j'ignore les noms. Ces résultats me font espérer que je n'ai pas tout à fait démérité de votre confiance, et je termine mon rapport dans l'intention de vous bientôt serrer les mains. En attendant, mille amitiés à tous ces messieurs du Cercle et du café de la Régence.

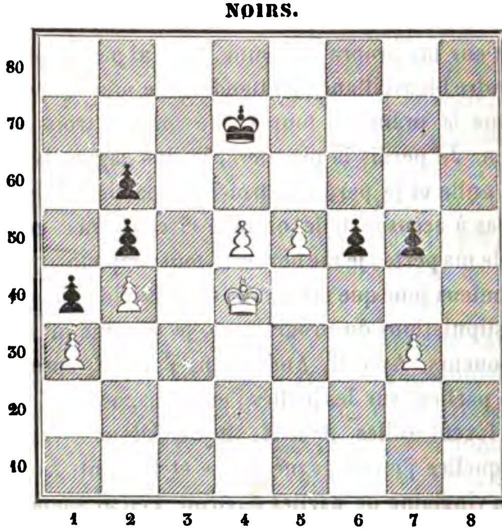
Votre dévoué ami et collègue,

Londres, juillet 1851. L. Kieseritzky.

POSITION CURIEUSE.

Composée par M. Heydebrand de La Lasa.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

EXTRAIT DU *BELL'S LIFE.*

Certes, nous sommes ennemis les plus décidés de toute polémique aigre et irritante. Personne plus que nous n'a regretté la scission qui a éclaté entre les deux Cercles d'Échecs de Londres, et nous avons vu avec déplaisir le *London-Club* exclu de la grande lutte. Ce n'est pas à nous à examiner de quel côté est le tort, nous n'accusons personne, nous constatons seulement un fait. C'est donc dans ce sens que nous pouvons reproduire l'extrait suivant du *Bell's Life,* dont l'opinion publique attribue à M. Georges Walker la rédaction. Dans notre rapport nous avons suffisamment manifesté notre désapprobation à l'égard des procédés arbitraires du Comité central du Tournoi, mais il nous importe que la France sache aussi de quelle manière on apprécie en Angleterre même cette malencontreuse affaire. Qu'on lise donc le compte rendu du *Bell's Life,* sur lequel nous faisons du reste notre réserve pour tout ce qu'il peut y avoir de personnel et injuste.

LE RIDICULE (MOCK) TOURNOI D'ÉCHECS NATIONAL.

Quelque temps s'est écoulé depuis que nous avons parlé du prétendu tournoi d'Échecs national. Nous avons alors démontré l'absurdité de qualifier de nationale une affaire qui se passa dans quelque trou ou coin, soit que ce trou ou ce coin fût le club de Saint-Georges ou Buckingham-Palace même. Nous avons démontré que toute l'affaire n'était qu'une spéculation particulière montée pour grossir la liste des membres du club de Saint-Georges et mettre de l'argent dans les poches de certains individus par le strict monopole exercé pour la publication des parties jouées. Nous avons soutenu que pour faire un tournoi national il fallait convoquer une assemblée générale de tous les joueurs d'Angleterre ; et qu'une telle assemblée seule pouvait fixer le lieu où les parties seraient jouées ; arrêter

les conditions du tournoi et faire tous les arrangements nécessaires quant aux détails. Nous avons prouvé que le club de Saint-Georges faisait un affront indigne au London-Club et aux principaux amateurs d'Echecs tant novices que vétérans, en prenant sous sa seule direction un tournoi d'Échecs national; et nous avons exprimé notre conviction que former un comité de direction avec ce club seul, ce serait simplement mettre l'affaire en nourrice chez une clique de deux ou trois individus. Enfin nous avons dit que plusieurs des grands noms dont on s'est servi sans rougir étaient annoncés simplement pour servir de bâillon. Voyons maintenant jusqu'à quel point nos prévisions ont été réalisées; les premiers actes de la farce étant déjà joués.

En passant, d'après nos prévisions, on a répondu à nos observations par toute espèce d'invectives et de personnalités grossières sous la forme de lettres de correspondants, de paragraphes anonymes, etc. Nous ne répondrons à aucune. Nous critiquons avec modération les hommes publics et leurs actions, et nous avons plus d'une fois fait remarquer que la grosse mouche bleue qui nous agace par ses bourdonnements choisit généralement l'objet le plus propre de la chambre pour y déposer ses immondices. On imputa des motifs indignes au London-Club dont le seul but, dès le commencement, était d'aider de son concours à former un tournoi d'Echecs réellement national.

Le London-Club refusait sa coopération dans une affaire aussi répréhensible; alors le comité de Saint-Georges marcha en avant hardiment avec le projet, et la terre retentissait d'articles magnifiques invitant les joueurs d'Échecs à contribuer, ne fût-ce que quelques shillings chacun, afin d'aider à compléter les fonds. Si l'affaire avait été ordonnée d'une manière satisfaisante, on eût facilement réalisé 1,000 liv. sterl.; mais il n'en fut pas ainsi, et tandis que le club de Calcutta, à une distance si éloignée, croyant à la réalité d'un tournoi national, envoyait 150 liv. sterl., toutes les autres contributions furent si faibles que même avec cette généreuse donation on ne réalisera pas les trois quarts des 1,000 liv. sterl. demandées. Il n'est pas arrivé un shilling du continent, et un appel fait aux membres du cercle des Échecs de Paris pour souscrire une somme afin de payer les dépenses des grands joueurs envoyés par la France n'a

produit que 5 liv. sterl. Cette somme, il faut l'avouer, ne pouvait envoyer que fort peu de personnes (1).

La manière dont l'argent souscrit doit être distribué en prix est injuste et absurde, et un grand nombre de souscripteurs qui ont payé leur argent sous la promesse qu'ils assisteraient au tournoi, sont extrêmement mécontents de ce que les parties les plus intéressantes sont jouées dans des chambres particulières avec les portes fermées, afin que les parties ne soient pas écrites et publiées d'abord dans *Bell's Life*, au préjudice de certains journaux d'Échecs. Nous soutenons que toute partie d'Échecs d'un *Match* important devrait être jouée devant le public, et que Philidor et Labourdonnais, et tous les grands joueurs des temps passés, n'ont jamais fait autrement dans les grands *Matches*. Les qualités de sang-froid et de patience sont de hautes qualités chez les joueurs d'échecs, et si elles ne peuvent pas supporter une galerie silencieuse, c'est qu'elles manquent aux joueurs nerveux. Encore un Match important, joué dans un appartement fermé, ferait soupçonner que, dans la partie décisive, le plus riche des deux joueurs arriverait autrement que échec et mat.

Quant aux joueurs qui se sont fait inscrire, nous avons dit que Kieseritzky viendrait et que Szén pourrait peut-être y assister. Avions-nous tort de dire que ce n'était que pour nous bâillonner, que de nous promettre positivement Van der Lasa, Jaenisch (2) et autres, avec autant de sang-froid que s'ils les avaient mis en bouteille tout prêts pour l'occasion? Comme nous l'avons prédit, pas un seul de ces hommes n'est venu; plus encore, pas un seul joueur français n'est entré en lice (3). M. St-Amant nous a dit personnellement qu'il aurait remis à deux mois plus tard son voyage d'Amérique, pour jouer dans un véritable tournoi national; mais tel qu'on

(1) Nous ignorons où *The Bell's Life* a pris ses renseignements, nous ne pouvons que lui assurer qu'il a été mal servi, car la souscription au Cercle des Échecs de Paris a amplement suffi pour couvrir les frais de voyage et de séjour de M. Kieseritzky.

(2) M. le major Jaenisch est arrivé depuis peu à Londres, mais comme le tournoi avait commencé, il n'a pas pu y assister.

(3) M. Laroche aurait volontiers pris part au tournoi si l'on avait changé certains paragraphes du programme

l'organisait, il ne voulait pas y prendre part. Quand les joueurs sont entrés en lice, ils étaient au nombre de treize, savoir : MM. Széa, Kieseritzky, Mayet, Staunton, Newham, Anderssen, Horwitz, Wyvill, Kennedy, capitaine Kennedy, Lœwe et Bird. Que faire pour compléter un meilleur nombre? M. Williams, joueur très-distingué, fut pressé d'entrer dans le service, et deux Messieurs, MM. Brodie et Muchlow, noms jusqu'alors inconnus à la renommée échiquienne, ont bien voulu se joindre au nombre pour compléter les huit échiquiers. Où étaient donc Bucklle et Périgal, où étaient George Medley, Mongredien et Harrwitz? Pour toute réponse, voyez la manière admirable dont l'affaire fut organisée! Nous avions presque oublié de dire que les seize combattants furent complétés par une infraction manifeste d'un des articles du règlement, par l'admission de Lœwenthal, bien qu'il ne fût pas présent à l'époque fixée. Si des lois qui devraient être regardées aussi sacrées que celles des Mèdes, peuvent être ainsi violées par caprice, quelle sécurité donc un tel règlement, quel qu'il soit, offrirait-il aux joueurs? On a cherché à orner cette maigre liste de combattants par la déclaration burlesque que le nombre le plus convenable, pour un tournoi, était seize ou trente-deux, et que, comme on ne pouvait pas réunir trente-deux, il fut décidé qu'on les réduirait à seize : réduction qui est vraiment trop bonne.

Avant de parler du jeu, nous allons démontrer jusqu'à quel point le mécontentement fut général, en citant un passage de *la Régence.* Kieseritzky, étant encore à Paris, écrit :

« Le programme de Londres n'a pas tout à fait répondu à l'attente générale. Sans entrer dans des détails, nous nous bornons à citer les trois points qui ont provoqué des réclamations. D'abord, l'obligation de s'inscrire pour le tournoi un mois avant l'ouverture du congrès; cette condition a dû paraître gênante pour les amateurs étrangers. Qui en effet voudrait prendre un engagement un mois d'avance, à une époque où nous ignorons ce que le lendemain nous réserve? La seconde question touche l'enjeu de 5 liv. st.; on a voulu éviter l'affluence des médiocrités; mais qui empêche les joueurs à la Dame de se présenter à la chancellerie du Polytechnic institution moyennant leurs 5 liv. st., si cela leur convient? En revanche, il se pourrait bien que maint bon joueur se voie exclu de la lutte faute de

moyens. La troisième mesure, qui contraint le vainqueur du tournoi d'accepter, dans le délai de quarante-huit heures, un nouveau défi, nous paraît encore moins justifiable; car de deux choses l'une, ou le tournoi signifie quelque chose, ou il ne signifie rien. Dans le premier cas, pourquoi détruire l'effet du tournoi, en soumettant le vainqueur à une nouvelle épreuve qui pourrait très-bien tourner contre lui? Qui serait alors le véritable vainqueur? Et dans l'autre hypothèse que la victoire dans le tournoi ne constate aucune supériorité, ce nouveau défi n'aurait pas de but. En tout cas, il serait gênant pour les étrangers, dont le temps est mesuré. Il serait désirable que le comité central de Londres s'adressât, avant l'ouverture du congrès, aux amateurs réunis, pour demander leur avis sur ces questions. »

Et pour parler des étrangers, il faut dire qu'ils jouent dans des conditions désavantageuses. Arrivés dans un pays étranger, ils sont arrachés à leurs pipes de tabac et plantés devant une table pour jouer avec des pièces d'une forme nouvelle et qui sont pour eux peut-être des monstres. Quand Staunton a joué son second match avec Saint-Amant, à Paris (le match qu'il a gagné), il stipula qu'on jouerait sur un échiquier anglais avec des pièces du même modèle que celui du club de Saint-George, et c'est en effet avec ces pièces que le match fut joué. Encore un mot pour les étrangers. Nous nous sommes surtout amusés en lisant les noms et le genre de jeu de ceux qui sont entrés en lice comme les disciples et les apôtres, pour ainsi dire, des diverses nations. On les annonce, en effet, emphatiquement comme leurs représentants. Un de nos contemporains, dans une phrase digne du grand Bombastes, nous dit que Paris envoie Kieseritzky, la Hongrie, Szén, etc. Pourquoi ne pas dire que Surrey street strand envoie Lœwe? Les combattants enfin réunis apprennent que la commission n'a pas encore fixé le nombre des parties pour la première tournée! Laborieuse commission! La question est décidée aux voix, avec précipitation et le nombre absurde de trois parties est fixé. Nous disons *nombre absurde*, parce qu'un joueur, même très-distingué, peut très-bien perdre les deux premières parties, surtout s'il est d'un tempérament nerveux, et sa vie, toute jeune encore, se trouve abrégée par un homme qui n'est réellement pas reconnu comme son supérieur. Kieseritzky, un des premiers

joueurs de l'Europe, fut ainsi éteint. Il est vrai aussi que M. Brodie, autre champion distingué sans doute, succomba contre M. Staunton dès le commencement. Les seize joueurs furent accouplés par la voie du sort, et la première tournée se termina de la manière suivante : Anderssen gagna Kieseritzky, Staunton renversa Brodie, Mucklow l'emporta sur ES. Kennedy, Wyvill gagna Lœwe, Mayet fut mis hors de combat par le cap. Kennedy, Williams vainquit Lœwenthal. Szén emporta la victoire sur Newhan et Horwitz sur Bird.

Les huit vainqueurs furent encore accouplés, et cette fois il fut arrêté que les quatre premières parties gagnées décideraient la victoire : Williams battit Mucklow, heureux Williams ! Anderssen vainquit Szén, Wyvill renversa Kennedy et Staunton triompha d'Horwitz, dit un de nos contemporains en style mirifique, en balayant les nuages. Ils avaient d'abord, chacun, deux parties contre deux, et ce même vil flatteur qui emploie la fulminante expression de balayeur de nuages, était sans doute celui qui nous annonce pompeusement que ce Horwitz fut réellement le grand homme qui traversa la mer sur deux vaisseaux, et non pas ce Harrwitz qui est non-seulement le plus fort joueur sans voir, mais le joueur qui a fait avec Horwitz, l'adversaire actuel de Staunton, deux match qu'il a gagnés (so much for butter). M. Staunton est, en d'autres paragraphes, annoncé comme le puissant vainqueur de Saint-Amant, l'athlète du calcul échiquien, et de plus, sous d'autres rapports, c'est un prodige également merveilleux et rare (1).

Nous sommes obligés d'abréger la fin de notre article, sous réserve de dire quelques mots encore une fois quand la farce sera terminée. Quatre joueurs restent au moment où nous écrivons : Williams luttant contre Wyvill, Staunton contre Anderssen. Le dernier mentionné a étonné les joueurs d'échecs en se montrant aussi fort ; il n'était connu jusqu'ici plutôt que comme auteur d'un livre de problèmes que comme fort joueur devant l'échiquier. Nous avons vu quelques parties du tournoi et nous les regardons comme un bel échantillon de talent, et rien de plus. Il n'est pas permis de les écrire : ce droit est le privilége de M. Staunton. Voilà pour la liberté de la presse en 1851. *Bell's Life*, juin 1851.

---

(1) Ici suit une phrase intraduisible.

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

N° CLXXXI. PARTIE BERLINOISE. 2. (1)

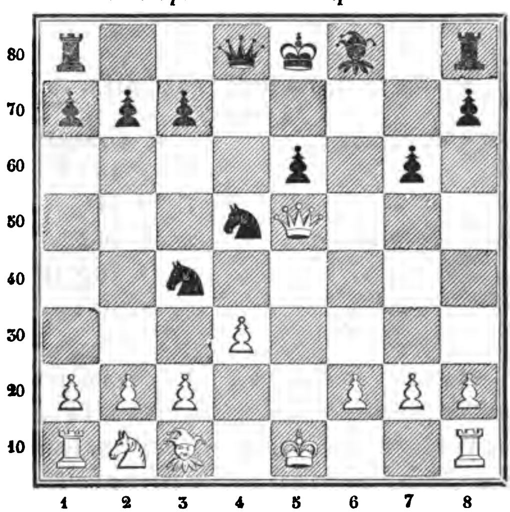
3 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. ANDERSSEN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	6.	d 34	G 54-e (3)
2.	F 43	G 66	7.	D 36	C 65
3.	G 36	B 63	8.	G 65-C	f 65-G
4.	G 57	d 54	9.	D 58 X	g 67
5.	e 54-d	B 51 (2)	10.	D 55-e	B 43-F *Pl.*

Position après le 10ᵉ *coup des Noirs.*

CLXXXI.



(1) Voir les parties CLXXVI, CLXXVIII, CLXXX.

(2) Pour cette partie, nous renvoyons nos lecteurs à la partie CLXXX imprimée dans le précédent numéro.

(3) La prise du Pion compromet le jeu des Noirs instantanément. Il fallait tout le talent de M. Anderssen pour se défendre encore si longtemps.

(4) On pouvait prendre la Tour, mais nous ne pensons pas que cela aurait été plus avantageux.

11.	D 65×f (4)	D 75	25.	A 64	G 47
12.	D 75×D	F 75-D	26.	A 62-a	G 35-C
13.	d 43-B	G 62	27.	f 35-G	H 35×f
14.	b 32 (5)	F 66	28.	E 16	F 48
15.	c 33	O-O-O	29.	g 37	A 86×
16.	E 25 (6)	G 74	30.	E 27	H 25×
17.	C 35	H 85	31.	E 38	F 75
18.	H 14	c 53 (7)	32.	H 24	H 15
19.	a 41	H 65	33.	B 31	E 73
20.	A 21	A 85	34.	A 61	c 42-b
21.	A 24	H 75	35.	B 52×	E 72
22.	b 42	b 62	36.	A 71×	E 62
23.	a 51	G 55	37.	H 74	c 33-c (8)
24.	a 52-b	a 62-a	38.	B 33-c	——

N° CLXXXII. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

3 Juin 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	6.	F 43	H 78
2.	f 46	e 46-f	7.	d 44	d 64
3.	G 36	g 57	8.	G 76-f (2)	H 76-G
4.	h 48	g 47	9.	F 76×H	E 76-F
5.	G 55	h 58	10.	C 46-e	B 74

(5) Ici il est permis de demander s'il n'eût été préférable d'abandonner un Pion pour sortir plus vite les Pièces. Les Blancs restaient encore avec un Pion de plus, sans être gênés dans leurs mouvements.

(6) Ceci est forcé pour ne pas laisser arriver la Tour à 34.

(7) Pour ne pas laisser avancer le Pion b.

(8) Les Noirs font des efforts surhumains, mais leur partie n'est plus à sauver, L. K.

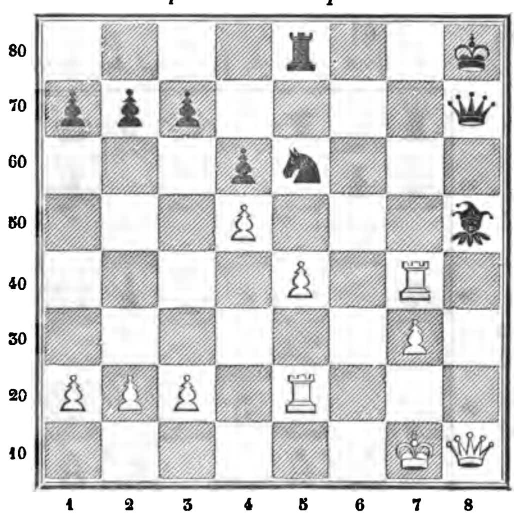
(1) Voir les parties XXXIV, LI, LIII, LVI, LXXVIII, LXXIX, CII, CVI, CXIX, CXLVI, CLXIII, CLXXV, CLXXVII, CLXXIX.

(2) M. Anderssen préfère cette manière de jouer au lieu de ramener le Cavalier à 34. Mais il faut aussi lui rendre justice qu'il sait tirer un avantage merveilleux de son attaque.

11.	O–O	E 77	25.	D 47-g	B 55
12.	g 37	D 85	26.	D 56	D 75
13.	B 33	G 75	27.	h 58	G 86
14.	D 24	G 67	28.	B 25	G 78
15.	C 68×	E 78	29.	B 44	A 87
16.	C 86-F	G 86-C (3)	30.	D 38 (6)	E 88
17.	H 56	B 62	31.	A 16	G 57
18.	H 66	G 67 (4)	32.	D 27	B 47
19.	A 16	C 65	33.	H 25	C 58-h (7)
20.	D 57	B 74	34.	D 18	D 78
21.	D 58×h	E 77	35.	A 46	A 85
22.	H 26	C 43 (5)	36.	B 65	G 65-B
23.	A 15	C 65	37.	A 47-B *Pl.*	G 44 (8)
24.	d 54	C 76			

Position après le 37e coup des Blancs.

CLXXXII.



(3) Les Noirs reprennent avec le Cavalier G pour défendre d'avance leur Pion h contre l'attaque de la Dame Blanche qui ira se porter à 57.

(4) La défense devient de plus en plus difficile.

(5) Mauvais coup qui fait perdre un Pion.

(6) Pour faire place au Cavalier.

(7) Coup excessivement dangereux.

38.	H 28	A 55	45.	H 78×	E 87
39.	A 48	E 77	46.	H 48	D 26×
40.	A 58-C	A 58-A	47.	E 33 !	D 23×
41.	H 58-A	D 67	48.	E 42-G	D 22×b
42.	E 26	D 66×	49.	E 43	D 23×
43.	E 35	G 23×c	50.	E 42	D 22×
44.	E 24	G 42 (9)			=

N° CLXXXIII. PARTIE BERLINOISE, 2. (1)

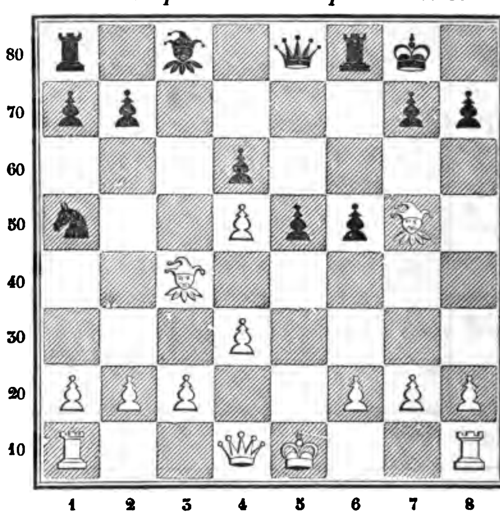
13 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. ANDERSSEN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	7.	B 33	0—0
2.	F 43	G 66	8.	G 45	G 45-G
3.	G 36	B 63	9.	B 45-G	f 56
4.	G 57	d 54	10.	C 57 (2)	D 85
5.	e 54-d	B 51	11.	B 64-F	c 64-B *Pl.*
6.	d 34	F 64			

Position après le 11e coup des Noirs.

CLXXXIII.



(8) Ici les Noirs pouvaient s'arranger de manière à rester avec Tour, Cavalier et Fou contre la Dame et deux Pions; ils n'avaient pas mauvais jeu alors en jouant C 47-A 28, H 28 G 57 29, H 73×D G 78-H.

(9) Les Noirs ont maintenant la nullité. L. K.

12.	F 32 (3)	D 67	22.	g 47 (5)	C 67
13.	D 24	B 32-F	23.	H 14 (6)	A 64
14.	a 32-B	f 46 (4)	24.	E 16	h 58
15.	C 48	D 68	25.	h 38	h 47-h
16.	C 75	H 85	26.	h 47-h	E 76
17.	C 64-c	D 64-C	27.	E 27	H 88
18.	c 43	C 56	28.	D 33	H 28 ✕ (7)
19.	f 36	D 62	29.	E 28-H	D 26 ✕
20.	a 42	D 44	30.	E 18	A 84
21.	E 25	A 84		——	

N° CLXXXIV. PARTIE EVANS. 4. (1)

14 Juin 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS).			M. KIESERITZKY (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	4.	b 42	F 42-b
2.	G 36	B 63	5.	c 43	F 64 (2)
3.	F 43	F 53	6.	o—o	D 75

(1) Voir la partie CLXXXI.
(2) Inutile, il fallait prendre le Fou et jouer ensuite C 24.
(3) Mal joué, il valait encore mieux de ramener l'autre Fou à 24.
(4) Les Noirs profitent habilement de la faute, et gagnent la Pièce.
(5) Les Blancs ont un jeu excessivement difficile, ils se défendent comme ils peuvent.
(6) Peut-être avait-il encore espoir d'arriver à une nullité, mais alors les Blancs auraient dû pousser h 48. Cependant ils s'exposaient toujours à un grand danger, qui pourrait résulter pour eux du moment où les Noirs jouaient e 45.
(7) Coup de maître. L. K.

(1) Voir les parties LXIII, LXV, LXXXII, LXXXIX, XCV, CVIII.
(2) Plus nous jouons cette variante, plus nous gagnons la conviction qu'elle doit être bonne; il est vrai qu'il existe une manière de jouer par laquelle les Blancs gagnent une Pièce; mais en revanche les Noirs restent avec quatre Pions bien liés et soutenus. (Voir la partie suivante.)

7.	d 44	G 66	16.	D 47 ×	F 57
8.	C 57 (3)	o—o	17.	A 13	D 42
9.	G 48	e 44-d	18.	f 46	d 54 (9)
10.	B 24 (4)	D 55	19.	f 57-F	D 44×d (10)
11.	B 36 (5)	D 53	20.	E 18	C 56-G
12.	C 66-G	g 66-C	21.	H 56-C	D 45-e
13.	G 56 (6)	F 46 (7)	22.	H 46	g 56 (11)
14.	B 44-e (8)	B 44-B	23.	D 48	D 34
15.	c 44-B	D 43-F	24.	A 16	A 85

---

(3) En jouant G 57 les Blancs gagnent une Pièce, mais dans les conditions ci-dessus indiquées. (Voir la partie suivante).

(4) On devrait croire que les Blancs aient maintenant l'occasion à isoler et doubler tous les Pions Noirs en se préparant ainsi une position agressive à laquelle il serait difficile d'opposer une résistance suffisante. Nous croyons cependant que ce danger n'existe pas en réalité; voici un exemple : 10, G 56 D 45-e 11, G 64-F c 64-G 12, C 66-G g 66-C 13, F 34 D 48 14, f 46 c 54 15, H 36 d 64 et les Noirs avec trois Pions de plus finiront bien à se tirer de l'embarras.

(5) f 46 eût été probablement plus fort.

(6) Très-joli coup, les Noirs ne peuvent pas prendre le Fou, sans perdre la Dame par B 24, car les Blancs menacent d'un mat en deux coups en jouant leur Dame à 47.

(7) Pour couvrir au besoin l'échec de la Dame à 47.

(8) Le Fou Blanc n'est pas perdu pour rien, car en donnant échec par D 47 les Blancs regagnent la Pièce, mais ils ne peuvent pas empêcher que leur adversaire ne reste avec plus de Pions.

(9) Coup très-important par lequel les Noirs se débarrassent du Cavalier qui gênait considérablement leur jeu.

(10) Bien joué.

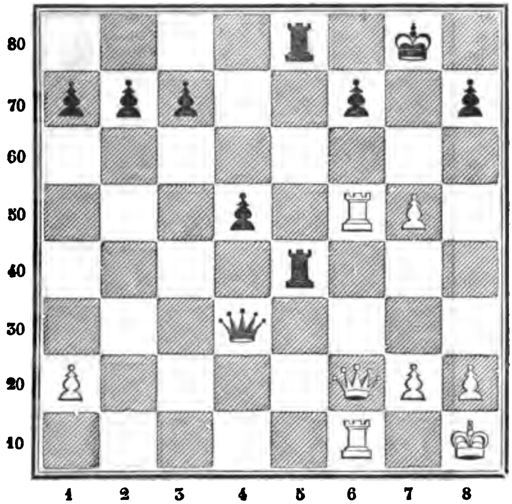
(11) Les Noirs, en poussant ce Pion, sont maintenant hors de tout danger.

(12) Parfaitement bien calculé, les Noirs gagnent forcément la partie. L. K.

25.	H 56-g	A 45	26.	D 26	H 85 [2] *Pl.*

Position après le 26ᵉ coup des Noirs.

CLXXXIV.



27.	H 76-f	D 16 ✕ A	31.	H 66	E 58
28.	D 16-D	A 15	32.	g 47	E 47-g
29.	H 86 ✕	E 77	33.	H 46	E 58
30.	H 76 ✕	E 67		——	

Nᵒ CLXXXV. PARTIE EVANS. 4. [1]

8 Juin 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS). M. KIESERITKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	5.	c 33	F 64
2.	G 36	B 63	6.	0–0	D 75
3.	F 43	F 53	7.	d 44	G 66
4.	b 42	F 42-b	8.	G 57	0–0

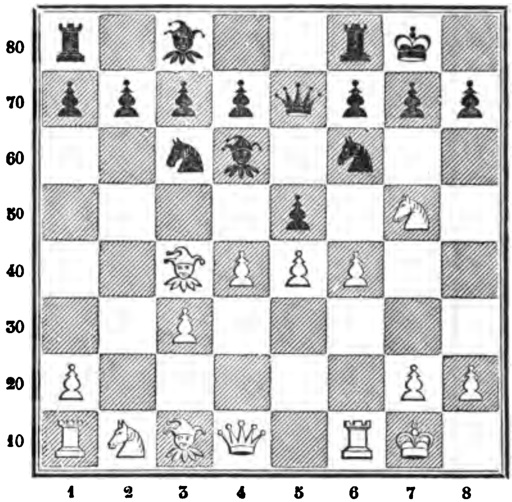
(1) Voir la partie CLXXXIV.

(2) Cette position est fort intéressante et riche en complications. Les Noirs doivent perdre une Pièce, mais ils restent avec quatre Piens de plus.

9.	f 46(2) *Pl.*	e 46-f	10.	e 55	F 55-e

Position après le 9e coup des Blancs.

CLXXV.



11.	d 55-F	D 53 ✕	20.	G 57	C 32-F
12.	E 18	B 55-d	21.	a 32-C	H 25(5)
13.	F 32	B 47(3)	22.	G 36	a 61
14.	G 38	d 64	23.	A 15	A 85
15.	C 46-e	G 45	24.	A 25-H	A 25-A
16.	D 44	H 85	25.	H 15	A 15 ✕ H
17.	B 24	D 44-D(4)	26.	C 15-A	f 66(6)
18.	c 44-D	G 24-B	27.	E 17	B 35
19.	C 24-G	C 65	28.	E 26	B 54

(3) Les Noirs ne jouent pas ici le coup le plus fort. Il fallait d'abord pousser h 68 et puis g 57, et les Pions étaient bien soutenus.

(4) A la fin d'une partie, trois Pions réunis valent mieux qu'un Fou ; les Noirs n'ont donc pas tort de faire l'échange des Dames et d'autres Pièces.

(5) Bon coup d'attaque.

(6) Quand on a beaucoup de Pions liés, il est bon de les placer sur la couleur du Fou adverse pour le restreindre dans ses mouvements.

29.	C 24	E 76	37.	E 33	E 54
30.	E 25	E 65	38.	G 36	g 47
31.	E 34	c 53	39.	G 15	h 58
32.	g 37	g 57	40.	G 34	B 34-G
33.	E 45	f 56×	41.	E 34-B	c 43×
34.	E 34	h 68	42.	a 43-c	b 43× a
35.	G 15	b 52	43.	E 33	E 45
36.	C 35	B 42×	44.	C 24	d 54(7)

N° CLXXXVI. GAMBIT BRYAN 4. (1)

21 Juin 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	5.	F 52-b	G 66
2.	f 46	e 46-f	6.	G 36	D 68
3.	F 43	D 48×	7.	d 34	G 58
4.	E 16	b 52	8.	G 48 (2)	D 57 (3)

(7) Après plusieurs coups dont nous ne nous rappelons pas la suite exacte, les Noirs sont arrivés à s'emparer du Pion de la Tour, ayant pu pousser déjà auparavant le leur à la case 38. Ils ont ensuite pu aller à Dame et ont par conséquent gagné la partie. L. K.

(1) Voir les parties II, XI, XIX, LXXIII, LXXIV, LXXX, LXXXV, XCII, CIII, CIV, CV, CXVI, CXVII, CXXVII, CXXVIII, CXXXV et CXL.

(2) Les Blancs n'ont que deux manières pour sauver la Tour savoir, E 25 et G 48, car en jouant E 17 ils perdraient le Fou par D 62 ×

(3) Ceci n'est pas le coup juste ; il fallait jouer g 67, et si alors les Blancs poussent g 37 répondre par F 75.

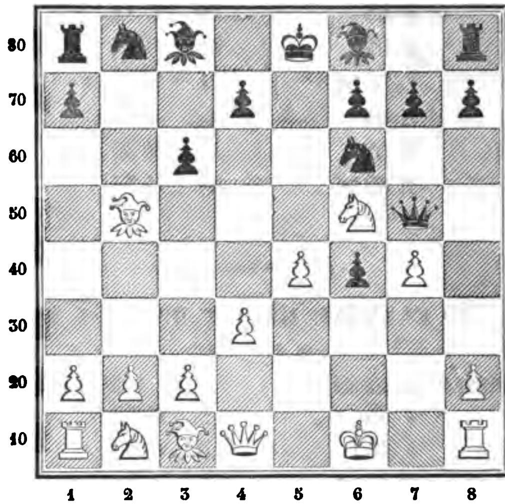
(4) A partir de ce moment les Blancs jouent supérieurement.

(5) Au lieu de prendre le Fou que les Blancs habilement avaient laissé en prise, il aurait beaucoup mieux valu de pousser d 64 pour se débarrasser aussi tôt que possible du Cavalier.

9.	G 56	c 63	10.	g 47	G 66 *Pl.*

Position après le 10e coup des Noirs.

CLXXXVI.



11.	H 17 (4)	c 52-F (5)	16.	B 33	F 53
12.	h 48	D 67	17.	B 54 (7)	D 22-b (8)
13.	h 58	D 57	18.	C 64 (9)	F 17-H
14.	D 36	G 87 (6)	19.	e 55	D 11 ✕ A
15.	C 46-e	D 66	20.	E 25	——

(6) Seul coup pour sauver la Dame.

(7) Parfaitement bien combiné.

(8) La prise de ce Pion et l'attaque contre les deux Tours ne produisent point le résultat que l'on serait tenté d'en espérer.

(9) Coup de grâce, qui rend nuls tous les efforts de l'adversaire. Cette partie a été conduite par M. Anderssen avec un remarquable talent. L. K.

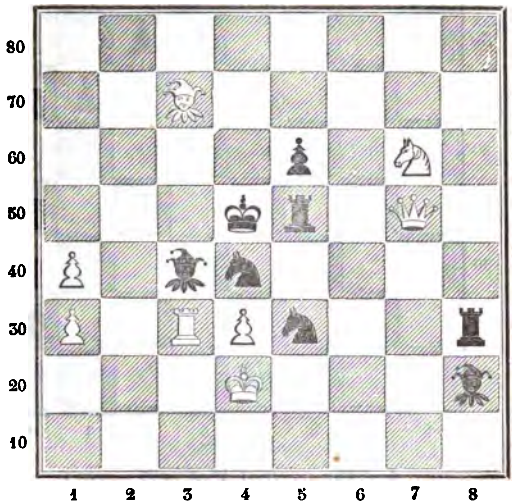
Les Solutions des Problèmes du mois de Juin se trouveront dans le prochain numéro.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Kieserinzky.

NOIRS.

CXXI.



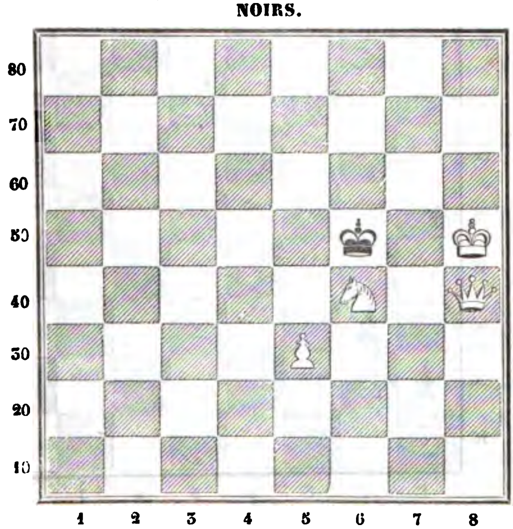
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Borely.

NOIRS.

CXXII.



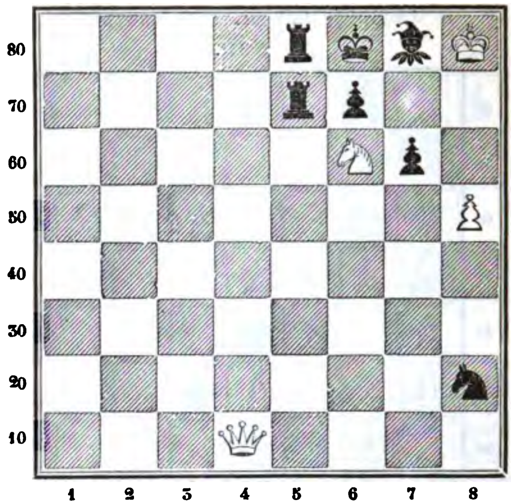
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Kling.

NOIRS.

CXXV.



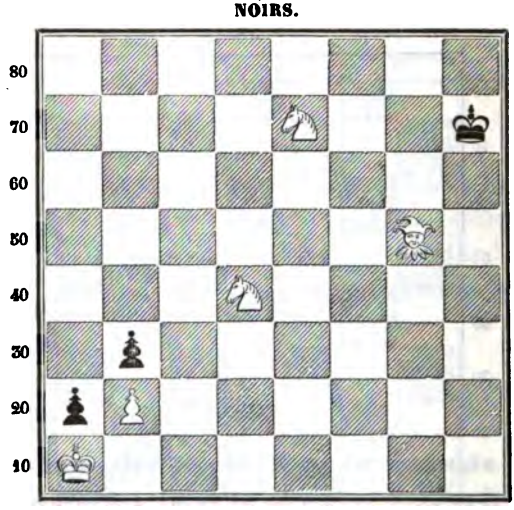
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXXIV.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 8 coups.

LE CHESS PLAYER

Feuille hebdomadaire rédigée par

MM. KLING ET HORWITZ.

On trouve les numéros de cette publication au bureau de *la Régence*.

Prix pour Paris : Un an, 14 fr. ; Six mois, 7 fr. 50 ; Trois mois, 4 fr.

Les publications mensuelles, hebdomadaires ou autres sur les échecs se multiplient d'une manière inquiétante pour les amateurs de collections. Si notre savant collègue M. Alliey a dans un siècle un digne et consciencieux successeur, il faudra que cet infortuné soit possesseur d'une grande fortune pour faire construire un vaste local et solder ses innombrables acquisitions et d'honnêtes bibliothécaires ; il lui faudra la sagacité, la science et la patience de Bayle, de du Cange et de Saumaise ; et encore, il se ruinera et mourra probablement à la peine avant d'avoir atteint le but ; ce qui justifiera suffisamment l'épithète d'*infortuné* que je lui donne plus haut.

Les titres seuls présenteront une difficulté : celui de *Chess Player* se confondra avec d'autres à peu près semblables. Ajoutez les répétitions, les plagiats volontaires ou involontaires, et les notations, chacun ayant inventé la meilleure, et y tenant comme à une découverte précieuse... et puisque j'ai laissé échapper ce mot *notation*, qu'il me soit permis d'ajouter à ce sujet une simple réflexion. Je laisse de côté nos arrière-neveux qui pourront bien s'embrouiller un peu dans nos vingt-cinq ou trente manières de dire : *le Pion du Roi un pas* ; ce sera leur affaire ; ne parlons que de nous. Notre ami Kieseritzky a certainement inventé, arrangé, combiné la notation la plus simplement ingénieuse, celle qui offre le plus d'avantages, ou qui présente le moins d'inconvénients.

Eh bien ! elle en a un commun à toutes les autres, c'est de n'être pas adoptée généralement. Qu'un auteur renonce quelquefois à la

langue qu'il écrit, française, allemande ou anglaise, pour en remplacer les mots par des signes et des chiffres, je le conçois ; et, sans qu'il soit besoin de reproduire ici ce qui a été écrit cent fois, chacun en comprend les avantages. Le plus frappant est sans doute de remplacer une langue particulière par une langue universelle, de s'adresser non plus à ses compatriotes seulement, mais à tous les peuples ; ce qui est d'autant plus convenable que les joueurs d'échecs forment un peuple à part au milieu de tous les autres. Rien de mieux donc qu'ils aient une langue à eux ; langage sacré, compris avec la même facilité par nos frères d'Alep ou de Philadelphie, par ceux de Moscou, de Naples ou d'Alger. Mais pour cela, il faut que ce langage soit universellement adopté, qu'il soit le même partout et pour tous. S'il n'en est pas ainsi, si chaque auteur adopte un système particulier, si l'on complique au lieu de simplifier ; mieux vaudrait alors que chacun se servît tout naïvement de sa langue vulgaire et maternelle, à la grande joie des compositeurs et correcteurs d'imprimerie, et des malheureux qui ne pouvant donner aux échecs qu'une partie de leur temps sont charmés de n'avoir pas un double travail à faire, de n'avoir pas à étudier la notation d'abord, et la partie ensuite.

Il avait été question l'année dernière assez sérieusement de faire quelques efforts pour obtenir cette importante amélioration, *une notation unique universelle*. On y viendra plus tard sans doute ; en attendant, que chacun fasse à sa guise.

MM. Kling et Horwitz écrivent en toutes lettres et en anglais l'énoncé de leurs coups, ainsi qu'en usait le *Palamède*, au temps de Labourdonnais. Sous ce rapport les Saumaise futurs n'auront point de difficultés à vaincre. Mais les lecteurs présents et à venir seront arrêtés trop souvent par des fautes d'impression. La correction est absolument nécessaire dans un ouvrage de théorie qui donne des exemples et qui a la prétention d'être instructif.

J'ai sous les yeux les quatre premiers numéros du *Chess Player* ; ils se composent chacun de deux problèmes, de deux positions bonnes à étudier, et de trois parties entre les forts joueurs actuels, avec des notes qui ne peuvent manquer d'être excellentes, étant de la main de ces Messieurs.

Le premier numéro débute par un problème très-ingénieusement

composé par M. Kling, mais trop arrangé peut-être pour être instructif, trop combiné pour être d'une application quelconque.

Viennent ensuite deux parties de M. Anderssen : la première avec M. Kieseritzky (Gambit du Fou du Roi) ; la deuxième avec un amateur qui m'a semblé avoir joué faiblement la première moitié de la partie, et avoir préparé une victoire facile à son redoutable adversaire. Ces parties sont suivies de deux positions instructives. Dans la première on a tiré du *Pat* un parti très-heureux.

Dans la deuxième, les Blancs ont à la septième case un Pion soutenu par le Roi et par le Fou ; le Roi noir n'a qu'un Fou, et, bien que les Blancs aient le trait, la partie est forcément remise, car le Pion ne peut parvenir à faire le dernier pas qui le conduirait à Dame. MM. Kling et Horwitz recommandent à l'attention de leurs lecteurs cette série de fins de parties que commencent les deux qui sont dans ce premier numéro. Ils espèrent compléter ainsi le travail qu'ils ont déja fait paraître (*end Games*). Ils feront passer sous nos yeux une suite de positions qui peuvent se rencontrer dans les parties ordinaires ; dont la connaissance approfondie sera donc utile, et dont l'examen fera connaître au lecteur attentif l'importance de certaines positions, la force relative des pièces dans les diverses phases de la partie, et le familiarisera avec les véritables principes du jeu des échecs. Vient ensuite un problème, un mat en deux coups dont la combinaison est assez ingénieuse, puis ce premier numéro se termine par une fin de partie, bonne à examiner, puisque les Noirs qui devaient gagner avec trois Pions liés et bien placés contre un Cavalier laissent remettre la partie pour avoir permis au Roi blanc de prendre une position qui entrave la marche de leurs Pions.

Mais plus cette fin de partie a d'intérêt, plus je reprocherai aux éditeurs les incorrections qui en rendent l'étude rebutante.

Le second numéro et les suivants se composent comme le premier, de deux problèmes, de deux positions à étudier, et de quelques parties entre des joueurs habiles. On comprend que tout cela ait de l'intérêt ; ne pouvant m'appesantir sur chaque partie du travail de ces Messieurs, je me bornerai à quelques remarques. Je signalerai donc à l'attention des amateurs le problème qui se trouve à la page 15 du deuxième numéro ; il est composé par M. Anderssen, et je crois que plus on l'examinera, plus on le trouvera ingénieux.

Nous devons rappeler aux auteurs la promesse qu'ils avaient faite de réfuter victorieusement une critique de M. Heydebrand sur les variantes du gambit Muzio données par eux dans leur ouvrage sur les fins de parties. Cette réfutation devait paraître dans le troisième numéro, elle n'est ni dans le troisième, ni même dans le quatrième; en généreux adversaires, ils ne devraient pas laisser si longtemps le fer suspendu sur la tête de M. Heydebrand. Je ferai remarquer encore que la cinquième position insérée dans le troisième numéro a été prise dans la *Régence* de septembre 1850. Rien de mieux que de tirer de la *Régence* ce que l'on trouve à sa convenance: c'est une source féconde dans laquelle on peut puiser sans craindre de la tarir. Mais pourquoi ne pas l'indiquer? Nommer ceux dont les idées ou les travaux nous ont été utiles, c'est agir avec une franchise loyale, digne du caractère de MM. Kling et Horwitz. Pour joindre l'exemple au précepte, je proclame que cette pensée généreuse est de Pline qui a dit: *est benignum et plenum ingenui pudoris, fateri per quos perfeceris.*

Pour me résumer, je dirai que le *Chess Player* est un recueil agréable à parcourir, utile à étudier, que la composition en est heureuse, et que je n'y trouve à reprendre que le défaut de correction. Je félicite les auteurs sur leur nouvelle publication, et je les engage à revoir plus scrupuleusement leurs épreuves. DOAZAN.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

Les oiseaux reviennent avec le printemps, le soleil et les fleurs, et remplissent les airs de leurs mélodieux accents; les joueurs d'Échecs, au contraire, semblent s'assoupir au réveil de la nature et disparaissent comme frappés du trop vif éclat de la lumière. Au moment où je griffonnais les dernières lignes que j'adressais à notre Revue, la plupart de nos compagnons d'armes cédaient à cette mystique influence qu'exerçait sur eux le renouvellement des saisons et abandonnaient nos temples. Les ingrats! ils n'hésitaient pas alors à courir échanger les douces émotions de l'échiquier contre les émanations des bergeries et des foins, les délicieux attraits de nos

dames contre les rustiques appâts des sirènes bretonnes et normandes, le grandiose spectacle de nos magnifiques manœuvres contre le drôlatique aspect d'un pyramidal bonnet. Le joueur d'Échecs, du reste, n'a pas seul le privilége de ces goûts fantastiques; l'homme en général est souvent ainsi fait: il a besoin de variétés et de changement; quelquefois, il préfère l'isolement et l'ennui aux agitations et au tumulte, le laitage des champs aux coulis raffinés de Chevet, les bonnes grosses joues fortement colorées de robustes paysannes à la suave expression de nos fées parisiennes. Insouciant, mais avide et obéissant aveuglément à ses instincts de mobilité, il quitte brusquement ses amis intimes, ses joies de tous les jours pour aller s'enterrer dans quelque trou champêtre, n'ayant pour distraction que l'ennuyeux tic-tac d'un moulin à farine, le grincement d'une scierie mécanique, le clapotement des canards ou le cri sans nom du destrier de Jeannette. Son imagination, il est vrai parfois, l'illusionne au point qu'il croit s'amuser, ou plutôt il puise ce plaisir dans la satisfaction de son amour-propre, car tout homme bien posé doit avoir une ferme et des champs, ou dépenser en voyages une partie de son argent et de son temps. On attribuera peut-être cette boutade à mon dénuement de propriétés agrestes, ou à mon impossibilité de sillonner en touriste nos pittoresques départements; on aura peut-être raison : toujours est-il que le vide et la solitude me glacent, paralysent mes facultés et expliquent ma paresse. J'aurais voulu plusieurs fois céder aux sollicitations de ce bon Kieseritzky, mais la pensée se matérialisait en moi sous l'influence du calme et la pression de l'atmosphère. Véritable enfant de Paris, j'ai besoin, pour activer mon cerveau, du mouvement et des convulsions de la foule.

Aussi bien, est-ce avec un véritable plaisir que j'entrevois sous le manteau de l'hiver les joyeux grelots dont le bruit va ramener au milieu de nous les absents, et bientôt les voûtes du temple retentiront de ces chants de victoire si doux à mon oreille. Nous allons voir se renouveler le tohu-bohu des batailles ; aux duels isolés, aux luttes silencieuses, aux simples murmures, vont succéder les nobles combats, les hymnes de victoire et les belles et bonnes imprécations des vaincus.

Pendant cette triste époque de la belle saison, quelques âmes

charitables sont heureusement venues interrompre la monotonie de nos réunions. Je citerai d'abord MM. Chausson frères, d'Epernay, que recommande aux amateurs leur véritable passion pour la science, et à qui je dois un des plus gracieux accueils que puisse recevoir un membre de notre docte corporation. Dans une charmante habitation, dont les diverses parties se transforment ingénieusement au gré des propriétaires, tantôt en fabrique, tantôt en véritable château, trois jours entiers je me suis escrimé avec les notabilités de l'endroit. Le nombre de bouteilles de Champagne sablées, en mon honneur, ont pu seules égaler celui des parties que j'ai faites au sein de ce manoir, et je joue très-vite. Jugez, lecteurs, quelle effrayante consommation de liquide ! Mon imagination puisait au milieu de cet océan de mousse et d'écume une incroyable agilité, et trouvait à travers le cristal des coupes, des combinaisons dont je m'étonnais moi-même. Tudieu ! si les anciens avaient connu le Champagne, que de merveilleuses créations n'auraient-ils pas léguées à la postérité ! Au lieu d'ingurgiter la vase épaisse du Massique ou du Falerne, si ce bon Horace ou le viveur Anacréon s'étaient inspirés aux flots argentés et purs de ce magique breuvage, quelles nuances bien plus délicieuses encore ils auraient semées dans leurs écrits !

Presque toutes nos vieilles connaissances sont également venues nous serrer la main. Les attraits de l'*english exhibition* agissant fortement sur les personnes qui pouvaient disposer de leur temps, nous ont amené, en passant, un assez grand nombre de visiteurs ; malheureusement leur séjour a été bien court. C'est à cette exhibition que nous avons dû une seconde fois, cette année, la présence de M. Laroche, de Bayonne, dont le grand sabre a fait lestement quelques larges entailles au milieu de nous, et dont le talent a pu démontrer à quelques aspirants modernes, peut-être un peu trop fiers des adulations d'une galerie inexpérimentée, que leurs succès étaient encore un peu problématiques. Les Gambits Muzio, Cunningham, Allgaier, Evans et voire même le Gambit Bryan, tout fraîchement illustré par notre ami Kieseritzky, ont vu s'émousser leurs pointes acérées contre ces débuts de fer et d'acier dont la solidité se jouait des attaques. M. Laroche ressemblait alors au lion qui suit à peine d'un dédaigneux regard les animaux qui l'excitent,

et ne consent à bondir que pour happer un œil, une oreille ou un nez. Nous regrettons que M. Laroche n'ait pas voulu se mettre sur les rangs pour disputer à Londres le prix du fameux tournoi dont nous parlerons tout à l'heure ; nous aurions tous espéré un succès.

Tout frais, tout vert, tout jeune encore, malgré ses quinze lustres, le papa Chamouillet a plusieurs fois abandonné ses grottes de Versailles pour venir se retremper parmi nous. Il n'a rien perdu de son ardeur et de sa vivacité. Puis, en terme académique, c'est toujours un véritable piocheur, mais les gouttes de sueur que font naître ses suprêmes efforts retombent, en bien douce rosée, sur cette intelligence qui a su conserver, malgré l'âge, tout l'éclat de sa vivacité.

Nous avons également possédé M. Schulten, qui ne s'est pas renfermé cette fois dans un cercle d'exclusion qui semblait lui être habituel et que ne pouvaient franchir que quelques rares privilégiés. Le jeu brillant et hardi de cet amateur intéresse et attache, et c'est avec plaisir que nous suivons ses parties.

Fidèle à ses vieilles habitudes comme à ses vieilles sympathies, le brave Dumoncheau est accouru du fond de sa retraite pour endosser une fois encore la cuirasse guerrière, et revoir les lieux si souvent témoins autrefois de ses glorieux triomphes. Malheureusement pour nous, son séjour a été bien court, et ses fréquentes excursions hors de notre cercle ont singulièrement abrégé les heures que nous aurions pu passer ensemble. Je n'ai pu rompre qu'une seule lance avec lui, et bien que mon fer ait entamé sa peau, je ne puis enregistrer ce horion comme un succès.

Je ne l'ai pas suivi dans les nuages de l'estaminet, mais de ces sombres demeures il m'est revenu comme un bruit vague de revers et de conjurations ténébreuses dont notre belliqueux confrère eût été la victime. Abusant peut-être un peu trop ouvertement de sa confiance ordinaire, il aurait bravé, la tête haute et le poing sur la hanche, l'artillerie de ses adversaires, et, enveloppé tout à la fois des vapeurs atmosphériques et de la fumée de la poudre, il aurait vu s'obscurcir la lucidité de cet œil d'aigle dont le regard sondait si profondément jadis les mystiques élucubrations de l'ennemi. Toutefois, je ne consigne pas positivement un fait ; mais, narrateur consciencieux, je dois être l'écho des bruits qui bourdonnent à mes oreilles.

Ce qui a surtout contribué, pendant cette saison de l'été, à paralyser l'activité de nos joueurs, c'est l'absence de notre rédacteur en chef, M. Kieseritzky, dont le zèle et les efforts savent si merveilleusement improviser les luttes, et suffisent en conséquence pour transformer en frémissante arène ce qui tout à l'heure encore n'était que vaste solitude. Par ses provocations réitérées, l'adroite Albion a su nous l'arracher pendant près de trois mois, et ce brave Kieseritzky, fier de sa candide bravoure, n'a pas craint d'aller affronter les brouillards de la Tamise et la réception du Saint-Georges-Club.

Cette dernière observation est, peut-être, un peu rude, mais je n'ai pas le secret de dissimuler sous une phrase adulatrice mes fâcheuses impressions. L'aristocratie anglaise a des allures un peu trop sans façon pour s'harmoniser avec les manières et les formes gracieuses de notre pays, et sans vouloir m'ériger ici en redresseur de leurs usages, je ne crois pas inutile de rappeler à Messieurs les gentlemens les devoirs auxquels oblige, en France, une invitation; Or, en France, l'invité a moins l'honneur d'aller saluer la personne qui l'engage, que de lui faire l'honneur de se rendre à son appel. Tout invité est donc reçu avec de vifs témoignages de gratitude et d'affabilité; à son arrivée, on se lève, on interrompt ses occupations, on s'empresse autour de lui, on répète, en l'accueillant, une de ces phrases affectueuses, expressions souvent banales, il est vrai, mais aussi quelquefois sincères, surtout quand elles s'adressent à l'homme de vrai mérite, et particulièrement à un ami. L'hospitalité lui ouvre alors ses plus intimes retraites, le cœur ses plus douces effusions, la famille lui réserve ses plus aimables paroles, et le beau sexe risquera même un sourire. Pour cet heureux mortel, on semble broder en longues tresses d'or et de soie les instants qu'il daigne nous consacrer, et, sous peine d'infraction aux lois de la société, il faut le distraire, l'amuser, et ne le laisser partir que joyeux et content.

Quoique né loin de nous, Kieseritzky, comme il le dit lui-même, s'était habitué depuis douze ans à l'aménité de nos mœurs, et la froideur britannique l'a tristement impressionné. Malgré son expérience, il n'a pu résister, en s'aventurant dans ces régions glaciales, à un sentiment de crainte et d'hésitation; le malaise du cœur a déterminé celui de l'intelligence, et ses premiers débuts ont été sans

succès. Pouvait-il en être autrement pour lui? quand aux charmes de nos réunions intimes, quand aux acclamations, aux franches poignées de mains, à cette espèce d'ovation que le Français destine à l'étranger, succédaient aux yeux de notre champion une assemblée daignant à peine animer son immobilité par une imperceptible inclinaison de la tête, un horizon de chapeaux reflétant sur les visages la sombre obscurité de leurs teintes, un silence de mort, que n'interrompait même pas le mouvement des pions glissant sur l'échiquier de carton, un régiment de pouces alignés en faction sur l'orifice des gilets, bizarres sentinelles préposées à la garde du trésor, une tapisserie de lecteurs s'abritant derrière un journal, véritable paravent qui dérobe aux regards l'excédant de physionomie que n'ombrage pas le chapeau. Franchement, seriez-vous imprégnés des émanations bachiques respirées avec délices au milieu d'une réunion d'amis, que vous déposeriez assurément comme Kieseritzky, devant un pareil accueil, vos plus vives inspirations. Le séjour des ombres se promenant silencieuses aux bords de l'Achéron devait être un bal Musard en comparaison de cet athénée britannique. Tel était le champ de bataille réservé au grand *Tournoiment national*.

La Régence vous a donné les détails de cette grande bataille, elle vous a communiqué les aimables articles que se sont adressés les chefs des différents partis, et vous a présenté ainsi un échantillon de la courtoisie de quelques écrivains anglais. Loin de nous la pensée d'assumer la responsabilité de juger cette longue querelle, nous nous bornons seulement à répéter que nous avons presque tous ici fait les mêmes observations que notre collaborateur M. Kieseritzky, c'est-à-dire que nous avons cru pouvoir reprocher aux créateurs du projet d'avoir circonscrit trop étroitement dans des détails d'argent la grandeur de leur conception et la libéralité de leurs sentiments. Ajoutons encore que si la commission anglaise eût généreusement offert un prix voté par elle seule, sans doute elle eût été libre de formuler également seule les conditions du tournoi; mais, du moment qu'elle demandait aux combattants le prix de leur entrée en lice, n'eût-il pas été plus convenable de soumettre préalablement aux présidents des différents cercles le plan de ces conditions, et de ne les arrêter d'une manière définitive, qu'après acceptation par

une majorité bien constatée? Que signifiait cette faction que l'on forçait le vainqueur à faire, l'arme au bras, pendant quarante-huit heures? Que diable! on est vainqueur ou on ne l'est pas. Ces messieurs avaient trouvé le moyen de refaire Tite-Live. Chez eux, ce n'est pas *væ victis*, mais *væ victori* qu'il faut s'écrier. Puis, quand on fait les choses, il faut les bien faire ou ne pas s'en mêler. Pourquoi ces exigences d'argent? L'intelligence ne doit-elle pas avoir ses entrées libres, et l'Angleterre serait-elle pour elle seule un pays d'exclusion? Dans un concours académique, exiger une prime d'entrée, c'est ravaler la science et la faire descendre à des proportions hippiques, c'est déguiser en sportmens et en jockeys bigarrés les nobles athlètes. Laissez donc à l'aristocratie oisive, à la richesse ennuyée, ces habitudes de turf et de paris, et si vous appelez à vous le génie, ne le bâillonnez pas avec vos exigences métalliques. Que sont devenus les résultats que nous avait fait espérer ce concours universel des grandes célébrités? Nous nous attendions à la révision du code de l'échiquier, à une discussion sérieuse des principales questions en litige, à l'acceptation définitive de règles nouvelles, à l'admission générale également d'une annotation. Qu'est-il sorti de ce congrès pour les progrès de la science? Rien; absolument rien.

Je me trompe, un déplacement du sceptre de l'échiquier. M. Anderssen a détrôné M. Staunton, qui depuis huit ans conservait fort tranquillement la couronne. Bien que le nom de M. Anderssen fût très connu parmi nous comme célébrité, ce succès nous a quelque peu surpris; néanmoins, sincères admirateurs du talent partout où il se trouve, nous avons tous applaudi au triomphe de l'illustre chevalier, et nous aurions été charmés, à son retour dans sa patrie, de pouvoir lui serrer la main; mais le vainqueur avait hâte d'aller recevoir les compliments de son souverain, qui lui avait adressé personnellement de gracieuses félicitations. C'est un noble hommage rendu au mérite, et nous en comprenons l'orgueil.

Tout est compensation dans le monde, a dit un moderne écrivain. La Providence en devait une à notre ami. Le *London-Club* et le *Grand Cigar-Divan* ont gracieusement rivalisé à qui la lui offrirait la plus large. Aussi a-t-il retrouvé de suite, au milieu des membres de ces deux établissements, les habitudes de nos réunions parisiennes, et avec elles, les ressources et l'activité de ses facultés; il

est bien vite redevenu lui-même; puis, dans les combats qu'il a soutenus avec ces nouveaux adversaires, il a rapidement effacé la trace de ses premiers revers, et a laissé en les quittant, avec les regrets du départ, quelques glorieux souvenirs de son apparition en triomphant à son tour de M. Anderssen.

Que Messieurs les membres de ces établissements reçoivent nos sincères remerciements de l'aimable accueil qu'ils ont fait à notre ami Kieseritzky, et que Messieurs les membres du Club aristocratique nous pardonnent nos plaisanteries, que Kieseritzky ne nous pardonnera peut-être pas, car, je puis l'affirmer, rien dans ses rapports avec nous, rien dans ses *conversations intimes* n'a pu les autoriser.

Pendant la léthargie où m'avait forcément plongé l'absence de mes antagonistes habituels, je me suis risqué de nouveau sous les voûtes de l'estaminet, et cette fois, je m'applaudis de mon courage, car j'ai rencontré quelques nouveaux amateurs dont le talent mérite assurément une mention honorable. Je citerai en première ligne M. Reinach, joueur correct et sage, peut-être un peu timide, et qui débarrassé plus tard de cette modestie dans l'attaque, pourra s'élever aux premiers rangs. Une politesse exquise donne à ses manières un perpétuel reflet de bienveillante aménité, et forme le plus singulier contraste avec mes mouvements irascibles, quand il a l'occasion de faire ma partie qu'il recherche assez volontiers. J'ai distingué aussi M. le colonel Szabo, amateur hongrois, à qui ses habitudes martiales ont communiqué quelque chose de leur effervescence. Plein d'ardeur et d'audace, il ne recule devant aucune attaque. Si l'ennemi sonne la charge à gauche, il improvise une contre-attaque sur la droite; si vous lui cassez un bras, avec l'autre il vous en lancera les débris au visage, et si vous ne lui coupez la tête avec votre plus grand sabre, il trouvera moyen de lutter encore. De plus, son jeu, mélange heureux d'études et d'imagination, étincelle assez fréquemment de brillantes conceptions et offre à la galerie une amusante distraction. J'ai fait quelques parties avec un gentleman anglais, devenu depuis plusieurs mois un des fidèles habitués, M. Aytoun, qui paraît animé d'une véritable passion pour notre jeu favori. Cet amateur recherche surtout les fortes parties et devra nécessairement faire avant peu de notables progrès. D'un abord essentiellement affable, il semble s'être fait français au milieu de

nous, et sa partie peut être considérée comme une des plus agréables que l'on puisse faire. Enfin nous avons remarqué un nouvel énergumène, tout frais, tout jeune, tout aimable, tout charmant, tout inspiré du feu sacré, tout ardent à l'étude et au travail, M. Potier, dont les heureux débuts dans la carrière, suivis, nous l'espérons, avec persévérance, peuvent faire présager pour l'avenir de brillants succès. J'allais oublier M. Campbell, dont le zèle et le travail sont si souvent utiles à notre rédacteur en chef. N'ayant pas eu le plaisir de faire la partie de cet amateur, je ne puis parler de son jeu, car j'aime à apprécier moi-même; mais je sais que son dévouement à la science convertit en distractions pour lui de pénibles recherches, et il a droit à notre gratitude. Dans un prochain article, je parlerai de quelques autres habitués dont je n'ai pas encore assez bien observé le mérite.

Dieu merci, les longues soirées vont revenir, l'hiver n'est pas loin, nos salons presque déserts vont se repeupler bientôt. Nous allons retrouver tous nos vieux amis et oublier rapidement avec eux les ennuis de ces derniers mois. Nous appelons à grands cris surtout notre honorable président, dont l'activité, le zèle et les incessants efforts ont si puissamment concouru à la réédification du temple et aux plus agréables moments de nos réunions. Nous étudierons à son retour quelques combinaisons nouvelles pour réunir plus fréquemment en un seul faisceau tous les membres de notre triple famille, car nous avons tous besoin de cette mutuelle sympathie qui fait la véritable force. Nous venons de laisser échapper une fois encore le prix de la lutte entre des mains étrangères, et nous n'avons pas même eu l'avantage d'arracher un fleuron de la noble couronne.

Eh quoi! le sentiment de la dignité nationale n'enfantera-t-il pas un prodige? Laisserons-nous se dessécher sur la tête d'un enfant du nord un laurier qui nous a jadis appartenu sans partage? Allons, sus, à l'œuvre, réveillez-vous, jeunes intelligences, inspirez-vous un instant des trophées des Philidor et des Labourdonnais, développez ces facultés dont l'univers entier a si souvent eu l'habitude d'admirer l'éclat, rappelez seulement à vous cette puissance, cette persévérance de volonté qui crée les merveilles, donnez alors vous-même un nouveau signal de combat, et la victoire est à vous.

Août 1851. Alp. Delannoy.

MÉLANGES.

Ce dernier temps a été favorisé par la visite de beaucoup de joueurs d'Échecs étrangers. Nous avons vu arriver de Londres le célèbre Hongrois Szén, qui fréquente Paris pour la troisième fois. Dans le grand tournoi, c'est lui qui a gagné, après M. Anderssen, le plus grand nombre des parties. Ici il n'est resté que peu de jours, pendant lesquels il a combattu avec succès plusieurs membres du Cercle. Avec M. Kieseritzky, il n'a fait qu'une partie qu'il a perdue. Peut-être fixera-t-il sa résidence à Paris : ce serait un immense avantage pour les Échecs et pour nous personnellement. M. le docteur Rosenberger, conseiller d'État en service russe, a été envoyé par son gouvernement comme délégué au congrès sanitaire, qui tient en ce moment ses séances à Paris. Empêché par les occupations les plus sérieuses de cultiver les Échecs, il n'en est pas moins grand amateur, et incontestablement un des plus forts de Saint-Pétersbourg. — Le célèbre auteur M. le major Jaenisch, de retour de Londres, est en ce moment à Paris. Il s'occupe à faire paraître sous peu de temps un Mémoire mathématique de la plus haute importance, dont les conséquences, peut-être, seront appelées à changer considérablement l'opinion générale que l'on s'est faite des Échecs. Il s'est convaincu que le calcul intégral trouve une application directe et nouvelle aux questions d'Échecs, et il a déjà calculé par ce moyen la valeur des pièces. Ce Mémoire sera présenté à l'Académie des Sciences. — M. de Jenay est également venu de Londres, mais il a passé si peu de jours à Paris, qu'il n'a même pas pu accepter une invitation amicale qu'un membre de notre Cercle lui avait faite. — M. Szabo, compétiteur dans le second tournoi de Londres, dont nous parlons dans ce même numéro, est devenu un des plus ardents amateurs du Café de la Régence. Son jeu, vif et spirituel, est justement apprécié, et l'on aime beaucoup à faire sa partie. Nous signons de deux mains ce que notre bon ami et collaborateur Delannoy a dit dans sa Revue de M. Aytoun. Plus nous avons l'occasion de nous approcher de cet homme aimable, plus nous le prenons en affection et considération. M. Bathurst n'a fait qu'une courte appa-

rition au Café de la Régence, mais nous espérons que l'hiver lui laissera plus de temps d'y revenir. — C'est avec le plus vif plaisir que nous avons revu M. Ernst. L'éminent artiste, après avoir émerveillé les habitants de Londres dans différents concerts, passera probablement l'hiver à Paris, et nous aurons l'avantage de le voir plus souvent à la Régence. — M. Alliey, notre érudit collaborateur, séjourne en ce moment ici. Il trouvera, nous en sommes sûrs, l'occasion de compléter sa bibliothèque d'Echecs, qui est déjà notoirement la première du monde.

Un second tournoi a eu lieu à Londres, dans le local du London-Club. Les membres de ce club, guidés par les motifs les plus honorables, n'ont pas voulu qu'on dît qu'ils s'étaient exclus de toute participation au tournoi du St-Georges-Club par égoïsme ou avarice; mais en revanche ils tenaient beaucoup par amour-propre national, sentiment bien légitime, à ce que les amateurs d'Échecs étrangers quittassent Londres avec la parfaite conviction d'avoir été reçus en Angleterre avec distinction et cordialité. C'est donc pour cela qu'ils ont comblé de politesses les étrangers; c'est pour cela qu'ils ont inventé un second tournoi dont le prix fut un vase en argent de grande valeur. Dix joueurs étrangers, MM. Anderssen, Deacon, Ehrmann, Harrwitz, Horwitz, Kling, Loewe, Lœwenthal, Mayerhofer, Szabo, furent invités à prendre part à cette lutte. M. Kieseritzky, alors à Paris, reçut à cet égard une lettre d'invitation de l'honorable président du Cercle, conçue en termes si flatteurs qu'il fallait céder bon gré mal gré. D'après l'arrangement fait par la commission, le prix devait être décerné à celui qui gagnerait le plus grand nombre de parties, chacun jouant une seule partie avec chacun. Cet arrangement était vicieux, car la plupart des joueurs se sont retirés lorsqu'ils ont vu qu'ils n'avaient pas chance de gagner. Le but était donc manqué, dans ce sens qu'au lieu d'être arrivé à recueillir un nombre considérable de parties bien jouées, on n'en a pu recueilli qu'une vingtaine de valeur douteuse. Aussi, n'était-il pas équitable de mettre un seul et unique prix; beaucoup mieux aurait-il valu fixer le nombre que chacun devait jouer avec chacun à deux (pour rester tout à fait dans l'équité), et diviser ensuite

le prix proportionnellement au nombre des parties gagnées et remises, c'est-à-dire en mettant deux portions pour chaque partie gagnée et une portion pour chaque partie nulle. De cette manière, tout le monde serait resté jusqu'à la fin. M. Kieseritzky n'est arrivé qu'au moment où la moitié des combattants s'étaient déjà retirés ; il n'a eu occasion que de faire les parties de MM. Anderssen et Mayerhofer, qu'il a perdues, et celle de M. Szabo, qu'il a gagnée. A cette occasion, nous ne pouvons pas passer sous silence une observation qui s'est glissée dans le compte-rendu de la *Gazette d'Échecs de Berlin*, et dont l'auteur, sans doute, n'a pas calculé la portée. On y dit, entre autres :

« Le Cercle de Londres a arrangé ce tournoi dans l'espoir que M. Anderssen gagnerait le premier prix. Cet espoir est partagé partout, vu que le premier prix payé par le Comité du grand tournoi ne s'élève même pas à la somme de 200 liv. st., au lieu de 500 liv. dont il a été question, etc. »

D'après ce que nous avons dit au commencement, il nous est impossible d'admettre que le Cercle de Londres eût agi dans cette vue : il aurait ainsi manqué à toutes les convenances. Comment, en effet, supposer que le Cercle et son honorable président auraient conçu un projet dans l'intérêt d'un seul, fût-ce le plus fort des joueurs étrangers, projet qui devait nécessairement blesser les susceptibilités légitimes des autres compétiteurs ? Peut-on, enfin, croire que M. Mongrédien aurait expressément invité M. Kieseritzky, de Paris, pour augmenter la liste de ceux qu'on avait déclarés victimes avant qu'ils n'eussent combattu ! Ceci, nous le répétons, n'est pas admissible, et nous avons pleine confiance en la loyauté de la *Gazette berlinoise*, qu'elle reviendra sur la manière de commenter ainsi les honorables motifs du Cercle de Londres. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le résultat ne nous a nullement surpris, vu le jeu distingué de M. Anderssen, auquel nous avons donné entière justice.

M. Anderssen, avant de quitter Londres, a reçu la lettre suivante de M. Staunton :

Club Saint-Georges 12 *juillet* 1851.

« Cher Monsieur,

» La septième clause du règlement du tournoi des échecs, oblige

celui qui aura gagné le premier prix, à se tenir prêt à être provoqué par tous ses compétiteurs à un match de 100 liv. sterl. Vous le savez, une indisposition sérieuse et l'incessante attention que réclamait l'organisation de tous les détails du congrès, m'ont rendu complètement incapable d'être content de moi-même (of doing myself anything like justice), dans la dernière rencontre si courte et si acharnée. J'éprouve donc le plus vif désir en trouvant l'occasion de jouer avec vous un match plus significatif, et dans ce but j'invoque la clause mentionnée plus haut, pour vous proposer une lutte de vingt-une parties et de 100 liv. : lutte qui commencera au club Saint-Georges, aussitôt que tous les matchs et les affaires du congrès seront terminées. Ce sera, je présume, vers le milieu du mois prochain. Le temps intermédiaire vous procurera du repos, et me permettra, je l'espère, de rétablir ma santé.

» Veuillez me croire votre tout dévoué. H. STAUNTON. »

Voici la réponse de M. Anderssen :

Club Saint-Georges, 12 *juillet* 1851.

« Cher Monsieur,

« J'accepte avec plaisir un match de vingt et une parties avec vous ; toutefois à des conditions qui puissent se concilier avec ma situation. Vous savez que le tournoi s'est prolongé au delà de toute prévision, le temps de mon séjour à Londres est très-étroitement mesuré, et je ne puis pas réellement reculer mon départ au delà du milieu du mois prochain. J'accepte donc votre proposition, mais j'insiste sur les trois conditions suivantes :

» 1. La lutte commencera au plus tard lundi prochain, 21 juillet.

» 2. On jouera cinq jours par semaine ; toute séance à laquelle un des joueurs manquerait, lui sera comptée pour une partie perdue.

» 3 Avant l'ouverture de la lutte, l'enjeu sera déposé de part et d'autre, et confié au comité.

» Telles sont les conditions que m'inspirent les circonstances : je prie instamment le comité de les accepter.

» Je suis, etc., ANDERSSEN. »

Après cela, le comité de Londres, par l'entremise de M. Lewis, a déclaré à M. Anderssen que M. Staunton voulait d'abord passer quelques semaines à la campagne, mais que M. Anderssen n'était aucunement tenu d'attendre. (*Schach-Zeitung*.)

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

N° CLXXXVII. PARTIE SICILIENNE. 1. (1)

6 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS).			M. BUCKLE (NOIRS).	
1.	e 45	c 53		
2.	F 43	B 63		
3.	B 33	e 65		
4.	G 36	G 75		
5.	D 25	g 67 (2)		
6.	d 34	F 77		
7.	O—O (3)	O—O		
8.	C 57 (4)	f 66 (5)		
9.	C 35	d 54 (6)		
10.	e 54-d	e 54-e		

(1) Voir les parties XXIV, XXV, XXVII, XXIX, XXXVII, LXVIII, LXIX, LXXV, LXXVI, LXXXIII, XCVIII, C, CIX, CXIV, CXIX, CXXIX, CXLVII, CLI.

(2) Cette manière de jouer paraît être adoptée depuis quelque temps. Elle a évidemment pour but de faire entrer le Fou du Roi dans le jeu par une autre voie que celle que les ouvertures du côté du Roi lui indiquent d'habitude. Quant à nous, nous croyons ce mode de défense vicieux, parce que le Pion g poussé un pas permet à l'adversaire de pousser à son tour le Pion h deux pas, et amener ainsi promptement un échange des Pions par lequel les Blancs font une brèche dans le jeu de leur adversaire. En tout cas il serait dangereux pour les Noirs de roquer de ce côté.

(3) Les Blancs avaient deux systèmes d'attaque, le premier était de laisser la Tour du Roi à sa place et pousser, comme nous avons dit dans la note précédente, le Pion h pour faire une brèche. Mais il fallait alors qu'ils attendissent jusqu'à ce que les Noirs eussent roqué de ce côté. L'autre système, en roquant tout de suite, consistait à fortifier le centre et de paralyser les forces des Pièces adversaires, notamment du Fou du Roi.

(4) C'est un fort bon coup. Que les Noirs poussent l'un ou l'autre Pion sur le Fou, ils affaiblissent toujours leur jeu.

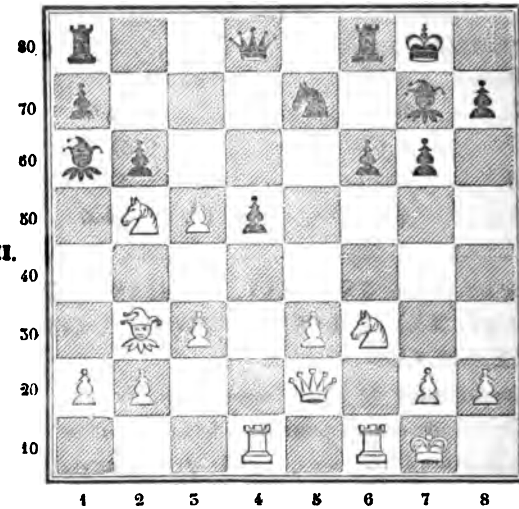
(5) Le Fou Noir est maintenant paralysé pour longtemps.

(6) Coup hardi, mais basé peut-être sur une erreur. En n'examinant que légèrement on pourrait croire que les Noirs devaient

11.	F 32	b 62 (7)	15.	c 33	G 35-C
12.	d 44	B 42	16.	f 35-G	B 63
13.	d 53-c	C 61	17.	A 14	B 75 *Pl.*
14.	B 52 (8)	G 56			

Position après le 17ᵉ coup des Noirs.

CLXXXVII.



18.	d 63 (9)	E 88 (10)	21.	H 15 (11)	F 44-G
19.	G 44	D 83	22.	f 44-F	D 84
20.	D 36	f 56	23.	a 41	C 52-B

---

gagner une Pièce. Mais ce n'est pas exact, comme nous le démontrerons plus bas.

(7) Si c 43 12, d 43-c e 44 13, A 14 et les Blancs, au lieu de perdre une Pièce gagneraient ainsi deux Pions.

(8) C'est une très-bonne parade.

(9) Le Pion acquiert maintenant une haute importance.

(10) Tant que le Roi Noir reste dans la ligne d'attaque du Fou Blanc, le Pion au centre ne sera pas défendable.

(11) C'est assez bien joué. En attaquant d'avance le Cavalier Noir, les Blancs défendent le leur à 52.

(12) Les Noirs ne peuvent pas prendre sans perdre leur Cavalier.

(13) Ceci est plus décisif.

(14) Il n'y a plus de défense sérieuse. L. K.

24.	a 52-C	a 61	27.	H 55	B 63-d
25.	A 11	H 76 (12)	28.	D 54-e (13)	D 54-D
26.	a 61-a	D 64	29.	F 54-D (14)	——

N° CLXXXVIII. PARTIE ORDINAIRE. 4. (1)

6 Juin 1851.

M. BUCKLE (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	15.	B 52 (3)	D 62
2.	G 36	B 63	16.	D 42 ×	E 84
3.	F 43	F 53	17.	o—o	C 74
4.	c 33	G 66	18.	G 74-C	E 74-G
5.	d 44	e 44-d	19.	A 13	A 83
6.	c 44-e	F 42 ×	20.	D 41	c 63
7.	C 24	G 45-e	21.	B 33	H 65
8.	C 42-F	B 42-C	22.	B 14	H 25
9.	F 76 × f	E 76-F	23.	A 33	H 24 (4)
10.	D 52 ×	d 54	24.	A 32	H 44-c
11.	G 55 ×	E 75	25.	D 31	D 61 (5)
12.	D 42 × B	D 64	26.	D 53	H 43
13.	D 32	H 85	27.	D 55	A 85
14.	B 33	G 66 (2)	28.	D 57	H 45 (6)

(1) Voir les parties V, VII, XXXVI, XLI, XCIV, CX, CXXXIII, CLV, CLXX.

(2) Le premier volume de la *Régence* contient quelques parties jouées entre les mêmes combattants, qui ont été conduites de la même manière. Ici les Noirs n'ont rien de mieux à faire que de retirer le Cavalier. S'ils le laissent, les Blancs le prendront et le Pion qui reprendra sera alors isolé, et s'ils prennent eux-mêmes le Cavalier Blanc, ils donneront à l'adversaire l'occasion de fortifier son centre.

(3) Cette attaque n'est pas sérieuse.

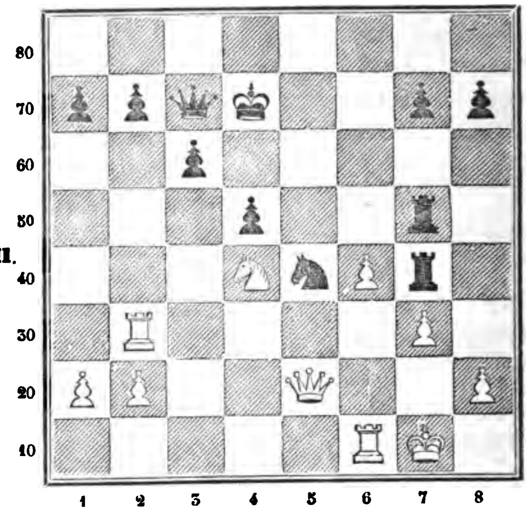
(4) C'est assez bien joué. A partir de ce coup les Noirs prennent le dessus.

(5) Avec un Pion passé et bien soutenu au milieu de l'échiquier les Noirs n'ont rien à risquer en provoquant l'échange des Dames.

29.	B 35	A 75
30.	A 31	D 62
31.	A 32	D 73
32.	B 56	H 47
33.	D 24	A 55
34.	B 44	A 58
35.	g 37	G 45
36.	D 25	A 57
37.	f 46 *Pl.*	H 46-f (7)

Position après le 37e coup des Blancs.

CLXXXVIII.



38.	H 46-H	D 46-H
39.	A 72×b	E 83 (8)
40.	A 32 (9)	D 13×
41.	E 27	D 24
42.	D 24-D	G 24-D
43.	A 33	G 43
44.	b 32	c 53 (10)
45.	B 36	A 47
46.	b 43-G	A 43-b
47.	A 43-A	d 43-A

(6) Ceci est assez bien calculé et empêche la Dame Blanche de prendre le Pion g ; car si 29, D 77×g A 75 30, D 66-G D 16×H 31, E 16-D H 15※.

(7) Un examen soutenu prouvera que les Noirs auraient mieux fait de retirer la Tour attaquée à 67. C'est ici où la partie commence à changer.

(8) Il eût été, peut-être, préférable de placer le Roi à 64.

(9) Coup juste.

(10) Erreur capitale qui amène la perte d'une Pièce et celle de la partie. En jouant G 55, la partie aurait du être nulle. L. K.

48.	E 26	E 73	52.	B 24	g 57
49.	E 25	E 64	53.	B 36	g 47
50.	E 24	E 54	54.	B 24	——
51.	E 33	h 58			

N° CLXXXIX. PARTIE SICILIENNE, 1. (1)

11 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS).			M. BUCKLE (NOIRS).		
1.	e 45	c 53	13.	h 48 (3)	D 75
2.	F 43	B 63	14.	C 35	f 56
3.	B 33	e 65	15.	e 56-f	g 56-e (4)
4.	G 36	G 75	16.	f 46	C 72
5.	D 25	g 67	17.	H 38	d 54
6.	d 34	F 77	18.	F 52	D 42
7.	C 57 (2)	f 66	19.	F 63-B	C 63-F (5)
8.	C 35	b 62	20.	H 37	e 55
9.	d 44	c 44-d	21.	f 55-e	g 46
10.	G 44-c	B 44-G	22.	D 47	H 76
11.	C 44-B	G 63	23.	f 65	H 75
12.	A 14	o–o	24.	A 44	D 22-h

(1) Voir la partie CLXXVII.

(2) Ceci n'est point un temps perdu, car en forçant les Noirs à pousser le Pion f, on paralyse l'action de leur Fou F.

(3) Nous croyons cette attaque opportune et préférable au roc, car la Tour H restant à 18 peut bien plus vaillamment soutenir le Pion avancé.

(4) Peu prudent d'ouvrir son jeu ainsi.

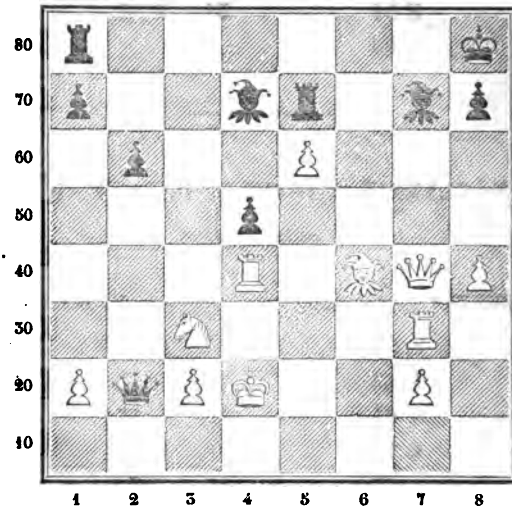
(5) Prendre F 33 × B eût été très-dangereux.

(6) Les Blancs ont ici deux manières de jouer, également bonnes. L'une de prendre le Fou avec le Pion, l'autre de prendre le Fou avec la Dame et porter ensuite le Fou à 44. L. K.

25.	C 46-f	C 74	26.	E 24	E 88 *Pl.*

Position après le 26e coup des Noirs.

CLXXXIX.



27.	f 74-C (6)	F 44-A	32.	D 44-F	H 74
28.	D 87 ×	A 87-D	33.	C 64	D 31
29.	H 87 × A	E 87-H	34.	D 55 ×	E 76
30.	f 84 + D ×	E 76	35.	D 56 ×	——
31.	D 54 × d	E 85			

N° CXC. GAMBIT DU CENTRE. 2. (1)

4 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. MONGREDIEN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	4.	G 44-e	F 53
2.	d 44	e 44-d	5.	G 56 (3)	D 66
3.	G 36	c 63 (2)	6.	D 36	d 64

(1) Voir les parties I, XIV, XV, XXXV, XLIV, XLV, XLIX, L, LXXVIII, CXXI, CXXIV, CLXXI.

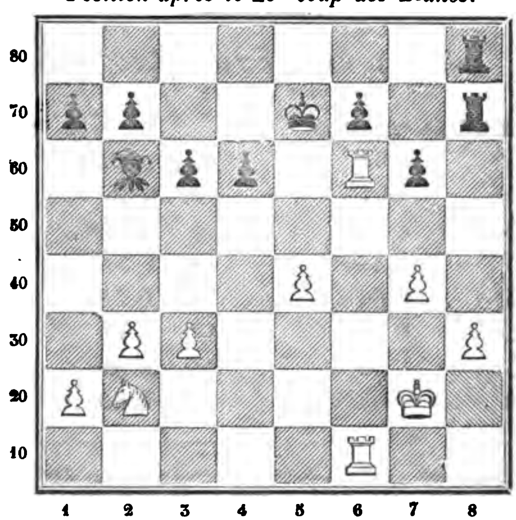
(2) Ce coup est irrégulier et ne peut donner aucun avantage au 2e joueur. Les défenses ordinaires sont c 53, B 63, et si l'on veut F 42 ×.

(3) Coup aventureux qui aura pour suite l'isolement du Pion au centre.

7.	F 34	C 56-G
8.	D 56-C	B 74 (4)
9.	B 33	G 75
10.	D 66-D	B 66-D
11.	C 57	B 47
12.	C 75-G	E 75-C (5)
13.	O–O	E 74 (6)
14.	h 38	B 55
15.	E 28	g 57 (7)
16.	f 46	g 46-f
17.	H 46-g	A 86
18.	A 16	H 87
19.	F 25	F 44
20.	B 14	H 77
21.	c 33	F 62
22.	b 32	E 75
23.	F 58	H 57
24.	H 56	H 77
25.	g 47	B 67 (8)
26.	F 67-B	h 67-F
27.	H 66	A 88
28.	B 22	H 78
29.	E 27 *Pl.*	H 38-h (9)

Position après le 29e coup des Blancs.

CXC.



(4) Au lieu de ce coup les Noirs auraient mieux fait de prendre la Dame.

(5) Seul coup juste, par F 26 × f ou G 26-f les Noirs compromettaient leur partie infailliblement.

(6) Ce déplacement n'est pas suffisamment motivé.

(7) C'est très-bien joué ; les Blancs ne peuvent plus pousser avec les mêmes chances leur Pion du Fou 2 pas.

(8) Les Noirs ont tort de quitter la case au milieu de l'Échiquier ; le Cavalier y était très-fort.

30.	H 76×f	E 85 (10)	42.	c 43	d 44 (11)
31.	H 86×	A 86-H	43.	B 34	F 35
32.	A 86×A	E 86-A	44.	e 55	F 24
33.	E 38-H	h 57	45.	E 45	F 35
34.	E 37	F 35	46.	B 15 (12)	F 46
35.	B 43	F 46×	47.	B 36	d 34
36.	E 36	b 62	48.	E 34-d	F 55-e
37.	a 41	E 75	49.	B 57×h	E 66
38.	b 42	E 65	50.	B 36	F 22
39.	b 52	c 52-b	51.	E 45	E 65
40.	a 52-c	d 54	52.	B 44×	——
41.	B 22	F 24			

N° CXCI. PARTIE FRANÇAISE. 1. (1)

13 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. BIRD (NOIRS).

1.	e 45	e 65	9.	o—o	c 63
2.	d 44	d 54	10.	G 55	D 73
3.	e 54-d	e 54-e	11.	A 13 (2)	a 61
4.	c 43	e 43-c	12.	F 34	C 34-F
5.	B 33	G 66	13.	D 34-C	B 74
6.	F 43-e	F 75	14.	f 46	F 64
7.	C 35	C 56	15.	H 36	A 84
8.	G 36	o—o	16.	D 56	g 67

(9) La prise de ce Pion lance les Noirs dans des complications dont la fin serait difficile à prévoir.

(10) Les Noirs ont préféré de se soumettre à un échange des Tours que d'avancer le Roi.

(11) Faute qui fait perdre la partie, il fallait prendre le Pion du Roi.

(12) Les Blancs gagnent maintenant un Pion. L. K.

1. Voir les parties VI, VII, XIII, XVIII, XX, XXII, LIX, LXXVII, XCVI, CXII, CXXXII.

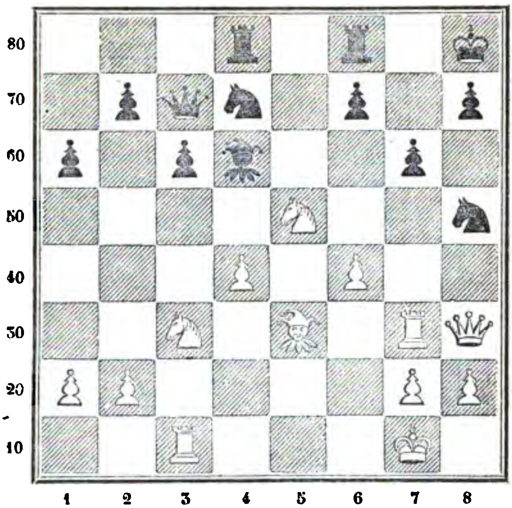
(2) Ce coup menace la Dame adverse.

(3) Parfaitement sûr. L. K.

17.	H 37	E 88	18.	D 38	G 58 *Pl.*

Position après le 18e coup des Noirs.

CXCI.



19.	H 57(3)	f 66	22.	H 68 ×	E 87
20.	G 67 × g	h 67-G	23.	D 58-G	——
21.	H 67-h	H 76			

N° CXCII. PARTIE LOPEZ. 3. (1)

25 Juin 1851.

M. RICKARDS (BLANCS). (Sans voir.) — M. KIESERITZKY (NOIRS). (Sans voir.)

1.	e 45	e 55	7.	G 44-e	C 74
2.	G 36	B 63	8.	F 63-B	b 63-F
3.	F 52	G 66 (2)	9.	c 43 (4)	o—o
4.	o—o	d 64	10.	f 46	c 53
5.	d 44	e 44-d	11.	G 36	C 63
6.	H 15 (3)	F 75	12.	B 33	D 74

(1) Voir la partie LX.

(2) Comme coups de défense on indique aussi d 64 et F 53.

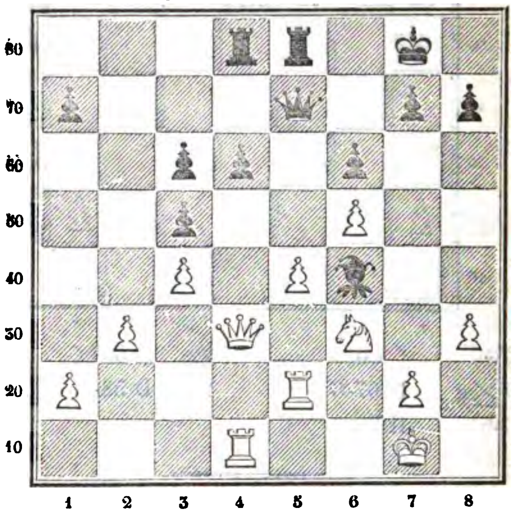
(3) Rien ne presse de reprendre le Pion qui ne peut pas être défendu.

(4) Pour empêcher le Pion de la Dame d'avancer.

13.	f 56	G 47	19.	C 55-G	F 55-C
14.	C 46	F 66	20.	b 32	c 63
15.	B 54	C 54-B	21.	D 34	f 66
16.	D 54-C	A 84 (5)	22.	A 24	F 37
17.	A 14	H 85	23.	H 25	F 46
18.	h 38	G 55	24.	A 14	D 75 *Pl.*

Position après le 22e coup des Noirs.

CXCII.



25.	g 37 (6)	F 37-g	29.	A 25	D 58
26.	H 27	F 46	30.	A 27	A 74
27.	A 15	D 76	31.	G 55-F (7)	H 55-G
28.	H 47	F 55	32.	D 37	D 68

(5) Pour défendre la Dame d'avance, car sans cela les Noirs ne pourraient pas porter leur Cavalier à 55, puisqu'il n'y serait pas suffisamment soutenu.

(6) Ce n'est point par inadvertance, mais bien à dessein que les Blancs sacrifient ce Pion. Leur but est d'ouvrir ainsi une ligne d'attaque contre le Roi adverse.

(7) Par une erreur bien explicable, quand on pense que la partie a été jouée sans voir l'échiquier, les Blancs ont cru que les Noirs avaient avancé au coup précédent l'autre Tour. L'échange du Cavalier contre le Fou était alors excellent, car les Noirs ne pouvaient pas

33.	H 48	D 13 ×	37.	E 18	d 54
34.	E 28	H 75	38.	D 68	d 45-e
35.	H 47	D 11 (8)	39.	H 48 (9)	A 14 ×
36.	D 35	D 55 ×	40.	A 17	A 17 × A

prendre le Cavalier avec la Tour, puisque cette même Tour devait aussi défendre le Pion g. Ne pouvant pas prendre le Cavalier avec le Pion d, il fallait donc se servir pour cela du Pion f, alors les Blancs avançaient leur Pion f et gagnaient une forte position.

(8) Pour provoquer l'échange des Dames.

(9) Erreur funeste. L. K.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU SIXIÈME NUMÉRO.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CXVII. *Mat en 3 coups,*

Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 18	N ♚ 53
1.	G 34 ×	C 34-G
2.	B 62	n'importe quoi.
3.	B 41 ※ ou D 54 ※ selon.	

Variante.

1.		E 44
2.	D 47	n'importe quoi.
3.	D 14 ※ ou D 74 ※ selon.	

CXVIII. *Mat en 3 coups,*

Par M. Kling.

	B ♔ 28	N ♚ 78
1.	A 13	n'importe quoi.
2.	A 18	n'importe quoi.
3.	E 17 ※	

CXIX. *Mat en 4 coups,*

Par l'Anonyme de Berlin.

	B ♔ 11	N ♚ 55
1.	d 44 ×	E 46 m'l
2.	B 37	C 12-D
3.	F 21 ×	H 86-H
4.	C 64-B ※	

1re Variante.

2.		D 31 × C
3.	F 21 ×	H 86-A
4.	B 25 ※	

2e Variante.

2.		G 28-G
3.	F 58 ×	H 86-H
4.	B 25 ※	

CXX. *Mat en 4 coups,*

Par M. Preuss.

	B ♔ 11	N ♚ 85
1.	H 88 × H	E 75 m'l
2.	C 57 ×	f 66
3.	D 55	n'importe quoi.
4.	c 83 + B ※ ou C 56-f ※ selon	

SOLUTION DES PROBLÈMES DU SEPTIÈME NUMÉRO.

POSITION CURIEUSE

Par M. Heydebrand de La Lasa.

	B ♔ 44	N ♚ 74
1.	c 65×	E 64
2.	E 35	E 75
3.	E 34	E 64
4.	E 44	E 75
5.	E 55	f 46
6.	d 64×	E 85
7.	g 46-f	g 47
8.	g 56	g 37
9.	g 66	g 27
10.	g 76×	E 86
11.	E 66	g 17+D
12.	e 75✳	

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CXXI. *Mat en 3 coups*,

Par M. Kieseritzky.

	B ♔ 24	N ♚ 54
1.	G 75×	E 53
2.	D 35-G	n'importe quoi.
3.	A 43-C✳	

CXXII. *Mat en 3 coups*,

Par M. Borely.

	B ♔ 58	N ♚ 56
1.	E 68	E 55
2.	D 75×	E 56
3.	D 65✳	

Variante.

1.		E 45
2.	D 38	E 55
3.	D 65✳	

CXXIII. *Mat en 5 coups*,

Par M. Kling.

	B ♔ 88	N ♚ 86
1.	D 54	A 65 mat
2.	D 53×	A 64 mat
3.	D 64×A	H 75
4.	D 84×	H 85
5.	D 85-H✳	

XCV. *Mat en 5 coups*,

Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 11	N ♚ 78
1.	B 56	E 88
2.	C 35	E 78
3.	C 68	E 88
4.	C 86	E 78
5.	B 37	E 88
6.	B 45	E 78
7.	B 66×	E 88
8.	G 67✳	

PARTIES PAR CORRESPONDANCE.

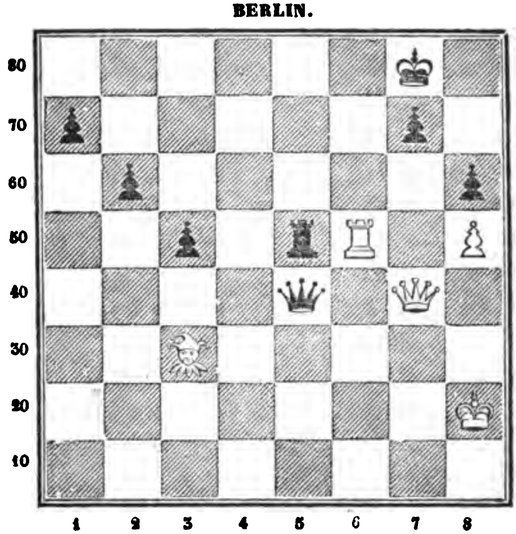
N° 22, ENTRE POTSDAM (BLANCS) ET BERLIN (NOIRS).

(Voir Février 1851, page 47.)

10.	h 38	e 22-b	25.	C 13	D 21 ✕ a
11.	C 22-e	d 64	26.	A 25	D 65
12.	H 15	o—o	27.	A 45	A 85
13.	F 45	d 54	28.	H 15	B 63
14.	F 23	c 63	29.	h 58	D 54
15.	E 28	F 42	30.	g 47	B 42
16.	H 16	C 56	31.	D 14	f 56
17.	F 56-C	B 56-F	32.	A 46	f 47-g
18.	D 34	B 75	33.	G 48	d 34
19.	h 48	h 68	34.	G 56	d 24
20.	g 37	c 53	35.	C 24-d	B 34
21.	B 33	F 33-B	36.	D 47-f	H 56-G
22.	D 33-F	b 62	37.	A 56-H	B 15-H
23.	A 15	d 44	38.	C 15-B	A 55-e
24.	D 34	D 54	39.	C 33	D 45 *Pl.*

Position après le 39ᵉ coup des Noirs.

BERLIN.



POTSDAM.

N° 29, ENTRE WYK (BLANCS) ET NIMÈGUE (NOIRS).

(Jouée en Hollande depuis Avril 1850 jusqu'en Mai 1851.)

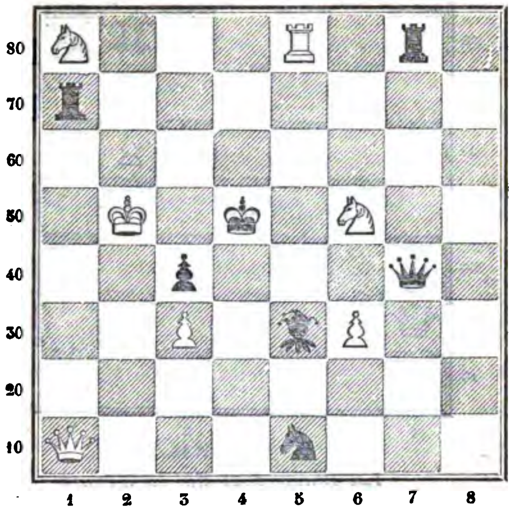
1.	e 45	e 55	33.	D 47	A 75
2.	G 36	B 63	34.	G 53	F 53-G
3.	d 44	e 44-d	35.	A 53-F	H 53-H
4.	F 43	D 66	36.	H 53-H	c 63
5.	o—o	F 53	37.	g 37	A 65
6.	c 33	d 64	38.	D 44	D 12 X
7.	F 52	e 33-c	39.	E 27	A 45
8.	B 33-e	D 84	40.	D 24	A 15
9.	F 63 X B	b 63-F	41.	H 23	c 53
10.	e 55	d 54	42.	H 22	D 45 X
11.	D 41	C 74	43.	f 36	D 35
12.	C 57	G 75	44.	H 82 X	E 78
13.	G 44	o—o	45.	D 35-D	A 35-D
14.	G 32	F 62	46.	H 83	c 43
15.	G 51	h 68	47.	H 63	A 25 X
16.	C 75-G	D 75-C	48.	E 16	A 65
17.	A 14	A 85	49.	H 53	A 64
18.	G 32	D 55-e	50.	E 25	g 57
19.	B 54-d	b 54-B	51.	E 24	h 58
20.	D 74-C	A 84	52.	H 73	E 67
21.	D 52	D 22-h	53.	H 72	E 66
22.	A 24	D 55	54.	E 33	E 65
23.	a 41	A 64	55.	H 12	A 63
24.	a 51	a 61	56.	H 72	d 44 X
25.	D 34	F 71	57.	E 44-d	c 33
26.	A 23	H 85	58.	H 12	c 23
27.	H 13	D 66	59.	H 13	E 64
28.	h 38	H 82	60.	h 48	g 48-h
29.	A 25	A 74	61.	g 48-g	A 53
30.	A 23	H 52	62.	E 34	E 63
31.	E 18	D 84	63.	H 23-e	A 23-H
32.	D 37	D 82	64.	E 23-H	E 52

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. NATHAN.

NOIRS.

CXXV.



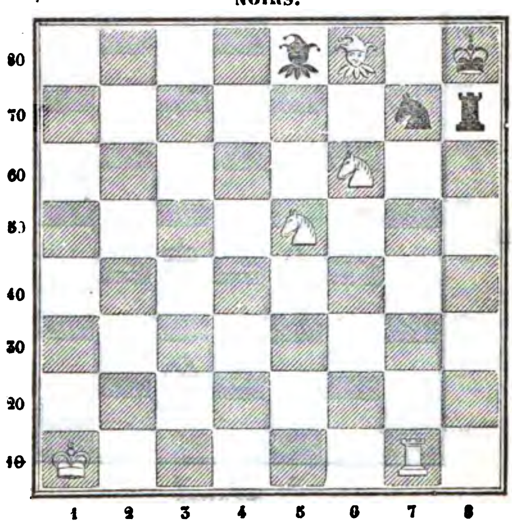
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 2 coups.

Composé par M. ANDERSSEN.

NOIRS.

CXXVI.



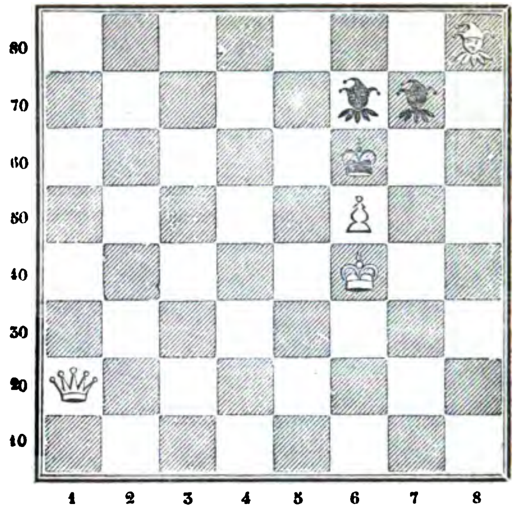
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXXVII.



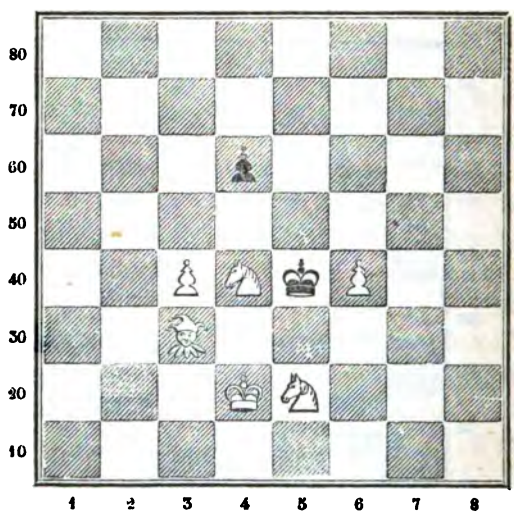
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Borely.

NOIRS.

CXXVIII.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

ALMANACH DES ÉCHECS.

Se trouve au Café de la Régence et au Cercle.

PRIX : 50 CENTIMES.

Nous avons eu pour collègue au cercle de la rue de Ménars, un écrivain remarquable à plusieurs titres, qui a obtenu de grands et légitimes succès sur tous les théâtres importants de Paris ; mais qui surtout a joui d'une vogue méritée lorsqu'il fit paraître, il y a quarante ans, dans le feuilleton d'un journal, des observations sur les mœurs, les usages et les ridicules de cette époque. M. Jouy, dont les journalistes actuels ne parlent qu'avec un superbe dédain, est délaissé et presque entièrement oublié. Un jour, on reviendra à ses ouvrages, ne fut-ce que pour y chercher un tableau de la société du temps de l'empire. On sera surpris, j'ose le prédire, de la quantité de pensées fines et délicates, d'aperçus ingénieux que l'on trouvera dans ces esquisses légères.

Parmi les qualités que l'on ne peut refuser à M. Jouy, il en est deux que nous avons particulièrement appréciées, la bienveillance et l'urbanité. Elles manquent totalement aux écrivains qui parfois s'occupent aujourd'hui de lui et de ses œuvres.

J'ai lu dernièrement, non pas dans une feuille destinée à être parcourue rapidement pour tomber ensuite dans l'oubli ; mais dans un ouvrage important très-considérable, commencé il y a vingt ans, qui est arrivé, sans être terminé, au 70e volume ; j'ai lu, dis-je, une notice biographique sur notre ancien collègue ; notice écrite tout récemment, avec une malveillance inexpliquable, sans critique, sans exactitude, sans appréciation raisonnée, ayant enfin tous les caractères d'une diatribe. Elle est complétée par une anecdote diffamatoire d'une niaiserie tellement absurde, que l'homme de l'esprit le plus vulgaire ne la risquerait pas dans la conversation. Ainsi donc voilà un homme qui a parcouru une longue et honorable carrière, qui a, dans des genres différents, obtenu de grands et légitimes

succès, qui a pu bien souvent dans la même journée entendre les applaudissements de la foule au théâtre, et recevoir dans de brillants salons les félicitations des hommes de l'esprit le plus délicat ; et cet homme, qui pendant vingt-cinq ans a excité tant de sympathie, peut être après sa mort traité avec tant de mépris ! Mieux vaut vivre et mourir inconnu. Nous qui avons le bonheur d'être ignorés, applaudissons-nous de notre obscurité, restons-y sagement, et jouons aux échecs sans nous occuper des vains bruits du monde ! Certes, si M. Jouy prêtait à la critique, c'était comme joueur d'échecs. Il n'a jamais été bien habile ; mais, Dieu merci, tous ceux qui aiment notre noble jeu sont nos frères ; les faibles comme les forts sont accueillis avec une cordialité aussi affectueuse. Les mazettes ne sont point exclues de la grande famille, j'insiste sur ce point, et pour cause.

Pour revenir à mon point de départ, je dirai donc que M. Jouy faisait paraître dans la *Gazette de France*, le 21 décembre 1811, un feuilleton sur les *Almanachs*. Il y rapporte que, dans un catalogue que l'on avait mis sous ses yeux, il compta soixante-deux almanachs différents par le titre, et même par ce qu'ils contenaient, bien que presque tous fussent des recueils de chansons adressées aux muses, aux grâces, aux dames, aux demoiselles, à la jeunesse, etc., etc.

On chantait beaucoup alors : dans les guinguettes, dans les salons même, on entendait les vieux refrains ramenés avec plus ou moins de bonheur, mais répétés toujours avec gaîté : *et flon, flon, flon* ou *lon lan la landerirette*, ou *ma tanturlurette*, ou bien *zon, zon, et allez donc!* et bien d'autres du même genre qui ne signifiaient rien, si ce n'est qu'on avait besoin de rire et de chanter.

Ce besoin diminua considérablement pendant la fatale année 1812, se fit moins sentir encore dans les années suivantes, et finit par se modifier entièrement.

Mais si les chansons et les chanteurs furent moins nombreux, il n'en fut pas de même des *almanachs* : il y en a maintenant pour toutes les classes de la société, pour tous les métiers, pour tous les goûts et toutes les habitudes. Depuis longtemps les chasseurs et les fumeurs ont leurs almanachs. Seuls, les joueurs d'échecs étaient oubliés, cet oubli est réparé, et nous pourrons, à dater du 1er janvier 1852, voir l'âge de la lune dans un calendrier spécialement fait

pour nous, pour notre usage particulier, et dans lequel nous trouverons bien d'autres choses instructives. Un almanach moderne bien fait peut, selon moi, être défini ainsi : « le livre dans lequel on trouve le » plus de choses utiles sous le plus petit volume possible ; » le nôtre renferme :

1° *Douze parties* par les plus habiles joueurs de notre époque, en remontant à une quarantaine d'années. Chaque coup correspond à un jour du mois. C'est une idée qui semble heureuse, mais dont la réalisation présente des difficultés : en effet, lorsque la partie a plus de trente ou trente et un coups, il faut la compléter en annotant les coups supplémentaires au bas de la page, ce qui ne peut se faire quelquefois que d'une manière assez gauche, et met dans la nécessité d'abandonner la notation par lettres qui est placée partout en regard de celle de M. Kieseritzky.

Je me permettrai encore de critiquer l'emploi de l'R pour désigner la dame, pourquoi pas le D? laissez l'R au Roi, vous aurez une cause d'erreur de moins.

2° *Méthode pour apprendre la marche.*

Ce travail devra être reproduit chaque année, comme le tableau des nouvelles mesures dans l'*Annuaire du bureau des longitudes.*

3° *Règle du jeu des échecs.*

Autre morceau de fond qui doit être mis constamment sous les yeux des amateurs. Je relèverai seulement les soixante coups accordés par la règle 25 : le nombre 50 est adopté depuis longtemps, et fait loi partout. Voyez les ouvrages de Labourdonnais, de Bilguer, de Lewis ; les spectateurs condamnés à voir cinquante tentatives infructueuses sans changement de position, et sans que le dénouement se laisse entrevoir, trouveront certainement le nombre 50 bien suffisant ; ne le changeons donc pas.

4° *Origine du jeu des échecs* ; *discours de Fréret.*

Ce sujet a été traité bien des fois, et par des hommes dont il faut admirer la patience et l'érudition. Chaque année peut mettre sous les yeux des amateurs un résumé des recherches de l'un de ces écrivains. Au bout de quelque temps, on aura ainsi en sa possession les principales pièces de cet intéressant procès, et on pourra le juger avec connaissance de cause.

5° Très curieuse *récapitulation de la bibliographie échiquienne,*

par M. Alliey. On trouve là, dans une petite page, la quantité d'ouvrages sur les échecs qui ont paru dans chaque siècle depuis le XIIe inclusivement : la nature de chacun de ces ouvrages ; c'est-à-dire combien traitent de la théorie, combien de l'origine, et les langues dans lesquelles ils ont été écrits. Les Chinois ont un seul ouvrage ; mais il est bien probable que M. Alliey en découvrirait beaucoup d'autres si le *fils du ciel* l'autorisait à bouquiner librement à Pékin.

Je terminerai par une courte observation : Aux termes d'une ordonnance de Louis XIII, en date du 20 janvier 1628, il est défendu de mettre dans les almanachs autre chose que les lunaisons, éclipses, et autres supputations astronomiques ou météorologiques. Cette prescription avait sans doute pour but la suppression de prédictions absurdes qui se multipliaient d'une manière dangereuse pour la raison et le bon sens du peuple. Certainement Louis XIII lui-même trouverait fort agréable et fort utile le contenu de notre almanach ; il ne regretterait pas le règne despotique et exclusif du calendrier, et n'exigerait plus pour lui toute la place ; mais il en réclamerait une ; et le pauvre calendrier n'en a plus ; il est relégué sous la couverture. C'est vraiment trop peu, et je réclame pour 1853 un calendrier plus complet, imprimé en plus gros caractères, et occupant dans l'almanach la place honorable qui lui est due. En attendant cette petite amélioration, je félicite l'auteur de notre almanach pour 1852, de son heureuse idée, et de la manière dont il l'a mise à exécution.

DOAZAN.

BIBLIOGRAPHIE ÉCHIQUIENNE.

(*Suite et fin.*)

CAISSA, OU LE JEU D'ÉCHECS,

Poëme anglais, par sir William Jones,

Mis en français, par M. Frédéric ALLIEY, magistrat.

Filles joyeuses qui habitez le mont sacré du Pinde et les bords renommés du Piérus, chantez ces escadrons rangés sur un nouveau champ de bataille, et ce riant appareil de guerre qui se déploie à nos yeux quand, agités d'une vaine alarme, deux vaillants Rois couverts l'un d'une armure d'ivoire, l'autre d'une armure d'ébène, s'avancent pour terminer une lutte innocente.

Toi, la joie de tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, douce Vénus, mère des grâces et des ris, Reine du puissant amour, quitte ton île enchanteresse où, sur des lits de roses et d'amaranthes, repose mollement le jeune essaim qui suit tes pas. Déesse bienveillante, viens à mon secours; vois un couple aimable, demande que mes chants soient beaux et divins comme toi.

Près de ce frais ruisseau dont l'onde bondissante se joue çà et là et s'élève en flots d'argent aux rayons du soleil, sous les rameaux touffus d'un berceau odoriférant où la douce influence du printemps couronnait de pourpre les fleurs du bosquet, deux nymphes à l'aimable sourire goûtaient un tranquille repos; mille boutons naissants semblaient se disputer l'honneur d'environner leur siége.

Délie était placée sur un trône, et à ses côtés on voyait la douce **Sirène**, toutes deux dans la fleur de la beauté. Ainsi brillent deux roses, l'orgueil de la vallée et du jour qui les a vues naître, quand au lever de l'aurore déployant leur éclatante parure, elles embaument l'air des parfums les plus suaves.

Une troupe de jeunes gens et de jeunes filles dont la longue chevelure entrelacée de myrte flottait au gré du zéphyr, environnait ces deux divinités qui paraissaient être les Reines de la fête. On y voyait Agathis à la danse gracieuse, l'aimable Thyrsis inspirée par

la muse Sylvie, la plus belle du joyeux cortége, et Daphnis condamné à aimer, mais à aimer en vain; pendant qu'une modeste rougeur se répand sur leurs joues, **Sirène** fait entendre ces doux accents :

« Les prairies et les montagnes se dorent aux premiers rayons du » jour, et déja l'alouette, ce matinal oiseau des champs, s'élève dans » les airs, qu'elle fait retentir du bruit de ses chants, tandis que sur » les tapis de verdure on voit briller les gouttes de la rosée ; à » quel jeu, ma Délie, allons-nous nous livrer afin de tromper la » longueur des heures ? ferons-nous entendre à l'oreille charmée de » célestes accords, enflammerons-nous le cœur par de ravissants » concerts ? irons-nous considérer le chasseur dans les bois, ou » tendre un appât trompeur aux habitants des eaux ?

» Ou plutôt, répond **Délie**, puisque c'est le hasard qui nous ras- » semble sous ce frais berceau, permettez que notre troupe guer- » rière s'exerce à une lutte ingénieuse. Daphnis, qui le premier » nous a appris le jeu, en expliquera les règles, sera notre guide et » présidera au champ de bataille. Nous n'avons pas besoin d'un » prix pour enflammer notre ardeur ; on combat avec plaisir quand » on combat pour la gloire. »

La nymphe y consent, les jeunes filles et les jeunes gens se préparent à être témoins de cette lutte et à en partager les charmes. Daphnis surtout accueillit avec joie ce hardi dessein formé par l'amour lui-même de concert avec les neuf sœurs ; il se leva et plaça sur une table de cèdre un Échiquier travaillé avec art et orné de différentes couleurs. Il était divisé en 64 carrés égaux, les uns blancs comme l'ivoire, les autres noirs comme l'ébène, semblable au large bouclier soutenu par la tortue, ou à la peau tachetée de la panthère. Alors d'une boîte pleine de héros innocents, il versa sur le champ de bataille (du combat) deux armées d'ennemis : l'une composée de seize champions revêtus d'une noire cuirasse, l'autre formée d'un nombre égal d'assaillants couverts d'une armure blanche comme la neige. Leur forme, leur rang, leurs noms, aussi bien que les évolutions et leur pouvoir, tout était différent ; mais tous brûlaient de fondre sur leurs rivaux. Mais dis-nous (car Jupiter ne t'a rien caché), dis-nous qui rangea sur la plaine ces légions redoutables ?

Au milieu d'elles, soutenant leur sceptre d'or, les deux monarques

lèvent une tête altière. Dans leur lente et majestueuse démarche, ils ont soin d'éviter le dangereux ennemi, et s'ils appellent du secours, l'on voit à ce cri d'alarme voler les vigilants sujets et mourir avec joie. S'ils peuvent sauver leur Roi, c'est de lui que dépend la gloire du jeu; une fois qu'il est emprisonné, tout combat est fini.

Armées d'un glaive redoutable, les deux Reines d'un air triomphant se tiennent près de leurs époux. Elles se précipitent çà et là avec une orgueilleuse fureur éclaircissant les rangs épouvantés; aussi légères que Camille glissant sur les flots de l'Océan, en ne faisant qu'effleurer l'herbe humide de la prairie. Cependant malgré leur fier courage, la lance d'un valeureux Pion peut traverser leur bouclier, ou arrêter leur bouillante ardeur.

Les gardes fidèles, attentifs au moindre péril, occupent les carrés voisins et protégent la tente royale. Malgré la faiblesse de leur lance et la petitesse de leur taille, ils s'avancent en bon ordre et forment un rempart impénétrable.

Couvertes d'une armure éclatante, les deux ailes de chaque armée se déploient à droite et à gauche en escadrons serrés (pressés). Voyez ces quatres Archers impatients de voler au combat; ils lancent une flèche légère, traversent obliquement les rangs et n'attaquent l'ennemi que par côté sans jamais abandonner la couleur qu'ils ont d'abord choisie.

Quatre hardis Cavaliers, montés sur de fougueux coursiers, étalent à l'envi leur courage et leur adresse; ni le Roi, ni le soldat, amis ou ennemis, rien ne peut arrêter leur course rapide ; ils s'élancent au-dessus des bataillons et visent à porter de perfides coups, d'un seul bond ils franchissent deux carrés; du nouveau poste qu'ils occupent ils renouvellent une rude attaque et se précipitent du blanc au noir et du noir au blanc.

Quatre magnifiques Eléphants courbés sous le poids des Tours qu'ils soutiennent (portent), défendent les côtés de chaque armée et vont droit à l'ennemi, tantôt faisant trembler la droite, tantôt écrasant la gauche.

Au premier rang les valeureux soldats, la lance en arrêt, le casque resplendissant, n'attendent que le signal pour voler au combat. Ils s'avancent de front, mais ne frappent que par côtés;

enflammés d'une rage hostile, tous les bataillons font retentir leurs boucliers impatients de commencer cette lutte sanglante, quand Daphnis s'écrie : Voyez cette plaine brillante où des Rois Pygmées arborent leurs curieux pavillons, semblables à Obéron et à Mab, sa Reine superbe conduisant sur un champ diapré de mille couleurs leurs nombreux escadrons ; ce jeu merveilleux n'est point sorti d'une main mortelle, ce sont les dieux qui l'ont inventé, c'est d'eux que l'ont reçu les nymphes de la Bretagne, et chaque jour au lever de l'aurore elles s'amusent à jouer sous le cristal de la Tamise. Ecoutez donc l'histoire qu'elles racontèrent au roi Colong, tandis qu'ils se tenait penché sur les flots.

Une aimable Dryade parcourait les déserts de la Thrace, son air était doux et enchanteur ; dédaignant l'hymen et l'enfant de la Chypre, elle n'aimait qu'à poursuivre le daim léger. Sa beauté était renommée sur les collines et dans les vallées, son nom était **Caïssa**. **Mars** la voit : aussitôt il est séduit par les charmes de sa figure et l'élégance de sa taille. Le fils de Vénus bande son arc, et lance au guerrier une flèche aiguë, le trait pénètre dans son cœur et avec lui le violent désir et tout le feu de l'amour. Il découvre sa flamme à cette jeune nymphe, et la fière Dryade méprise ce tendre aveu. Partout où il la rencontre il lui redit son malheur et ses souffrances ; mais plus il presse, plus **Caïssa** le repousse : son dédain même (ah ! que n'aurait pu faire son sourire !) son dédain embrase l'âme et tous les sens du dieu de la guerre ; il abandonne son char traîné par des tigres furieux, et promène dans la solitude son amère douleur.

Triste et abattu, il s'arrête enfin près d'un ruisseau : là au doux murmure de l'onde fugitive il mêle sa plainte amoureuse et le nom de sa belle **Caïssa** ; une naïade l'entendit ; quittant son lit de mousse et élevant sa tête au-dessus du limpide cristal : « O toi que » l'amour inspire, lui dit-elle : loin d'éteindre tes feux, tes larmes » ne feront que les rallumer, les fleurs riantes s'abreuvent de l'hu- » mide rosée, les oiseaux s'attaquent aux fruits mûrs, les poissons » dévorent l'herbe veloutée qui croît dans leur empire ; l'amour se » nourrit de nos chagrins et de nos soupirs, sèche donc tes pleurs ; » mais avant que tu puisses obtenir du beaume pour ta blessure, et » de la consolation pour tes souffrances, qu'un aimable artifice

» déguise ce maintien, ce regard sévère et martial; apprends à
» animer ton front d'un tendre et doux sourire. Ne saurais-tu pas
» inventer quelque divertissement, quelque jeu nouveau pour te
» rendre agréable aux yeux de celle que tu aimes; c'est par ce
» moyen que tes prières pourront vaincre la fierté de **Caïssa**, et
» bientôt la flamme qui consume ton cœur embrasera le sien. »

« Bienfaisante Naïade, reprit **Mars**, j'approuve tes conseils, l'art
» ou quelque merveilleuse invention peuvent seuls émouvoir ce
» cœur insensible. Mais quand et comment exécuter tes desseins
» secrets! puissent les torrents de la pluie ne jamais grossir tes
» ondes! puissent-elles paisiblement couler en flots d'argent!
» puissent des fleurs éternelles border ton lit enchanteur! »

La nymphe lui répondit avec un doux sourire :

« Au-dessus du palais de la reine de Paphos, habite le joyeux
» frère de l'amour; les dieux le nomment Euphron et les mortels
» le plaisir; cherche-le : apprends-lui tes malheurs et tu peux es-
» pérer qu'avant le lever de l'aurore tu seras soulagé: son temple
» est suspendu sous l'azur du ciel. Vois-tu ce nuage éclatant?
» c'est là qu'il se trouve. »

En achevant ces mots elle disparaît sous les flots et va rejoindre ses aimables compagnes. Cependant, le dieu transporté de joie avait atteint le séjour du joyeux enfant; il lui dit : les charmes de **Caïssa**, les avis de la Naïade, ses feux et son brûlant désir.

Hâte-toi, ajouta-t-il, seconde mon amour, c'est un dieu qui te le demande. Il dit, aussitôt l'industrieux fils de Vénus façonna de ses mains un (ais) Échiquier léger; en enrichit la surface de carrés d'or et d'argent et forma de ces deux métaux les belliqueux escadrons que vous voyez rangés en bataille. Il apprit à **Mars** les règles qui devaient guider ce jeu si habilement combiné et l'appela **Caïssa**, du nom de la Dryade. (De là les fils d'Albion le reçurent avec admiration et lui donnèrént le nom **d'Échecs** ou jeu des Penseurs.)

Le dieu saisit avec joie l'Échiquier, remercie l'habile artiste et quitte son palais enchanteur, d'un pied rayonnant il fend la nue et ne s'arrête qu'après avoir aperçu dans les bois la beauté dont il est épris : fatiguée par la chasse, elle était couchée sur le gazon, la ceinture déliée et le sein découvert. **Mars** prend alors la bizarre figure d'un faune, s'asseyant près d'elle sur le tapis de verdure

émaillé de fleurs, il lui présente l'ouvrage merveilleux qu'il tenait dans ses mains. La nymphe contemple avec un plaisir mêlé de surprise ces troupes inanimées déployées en un brillant appareil, et prie le rusé Sylvain de lui expliquer les différentes évolutions de ces nouveaux guerriers. Tandis qu'elle reçoit cette agréable leçon, son cœur commence à s'attendrir, et Mars est déjà pour elle moins odieux qu'auparavant.

« Quel charme, s'écrie-t-elle, a séduit cet esprit inflexible et in-
» souciant? le dieu n'était-il pas charmant, et néanmoins j'ai fait
» l'inhumaine. » Comme elle achevait ces mots, elle voit le faune prendre un aspect plus doux, un air plus riant; les cornes qui s'élevaient sur ces tempes tombent en tresses d'azur; la peau vélue qui couvrait sa hideuse figure disparaît sous des traits séduisants et s'anime d'une grâce céleste. Le poil qui ombrageait son sein se change en une tunique transparente, dont les plis gracieux laissent apercevoir sa vigoureuse poitrine et ses membres nerveux brillants de tout le feu de la jeunesse. (Si Vénus l'avait vu au milieu de ces divers attraits, le filet de Vulcain n'aurait pu l'arracher de ses bras.) Au lieu de pieds de chèvres qui avaient servi à son déguisement, des guirlandes de fleurs laçaient ses riches brodequins; une modeste rougeur couvre le visage de la Dryade; elle sourit tandis que le guerrier, dont un tendre regard transporte l'amoureux délire, la presse avec passion sur son cœur.

Ainsi parle Daphnis. « Aux armes! » s'écrient les jeunes gens et les jeunes filles, et les bois et les vallons répètent ce cri belliqueux. Sirène se met à la tête des noirs escadrons, et Délie commande à des guerriers aussi blancs que la neige. O muse, dis-nous qui le premier commença cette vaillante attaque: était-il couvert d'une blanche ou d'une noire cuirasse? D'après les lois du sort, la belle Délie fait avancer ses pâles légions contre les bataillons ennemis, promenant ses regards étincelants sur le champ de bataille, elle épie tous leurs mouvements et médite de nouvelles ruses. Enfin, un de ses guerriers quittant la tente royale s'avance d'un pas fier et assuré. Un intrépide rival au carquois et au bouclier retentissants se précipite au devant de lui; ah! jeunes infortunés, quelle fatale ardeur vous dévore! des lois à jamais invariables vous défendent de revenir sur vos pas!... alors du sein des cohortes s'élance

un habile et téméraire lancier. Mais voyez!... il meurt!... il meurt! d'un coup mortel, le Noir champion vient de le priver du poste qu'il occupait et de la vie.

Aussitôt les deux armées se heurtent avec fracas sur la plaine sanglante. La flèche légère vole en sifflant dans les airs et fait sauter en éclats le fragile bouclier. Ici de fougueux coursiers se cabrent avec orgueil sous le noble poids qu'ils portent, là d'intrépides archers déploient leur valeur et leur adresse, plus loin ces hautes Tours commencent à s'ébranler.

Mais déjà l'amazone à l'armure étincelante s'est jetée au milieu des bataillons ennemis : dès qu'elle aperçoit sa rivale trahie par son casque et son bouclier d'ébène, elle traverse sept carrés d'un air majestueux, et s'arrête triomphante sur le corps de la Reine qu'elle vient de renverser. En voyant tomber sa malheureuse épouse, le Roi pousse un cri de douleur ; brûlant de rage et de désespoir, il tire son glaive et abat à ses pieds la fière guerrière.

Cependant le sage monarque de Délie se retire avec prudence du combat et cherche un abri derrière la hauteur menaçante de ses Tours.

Les deux partis se disputaient encore la victoire, lorsqu'un coursier aussi Blanc que l'ivoire, jusque-là mêlé dans la foule, s'élance avec fureur en ce moment fatal, et attaque à la fois le monarque et la Tour. Sirène rougit, car d'après les règles du jeu son souverain outragé est contraint de se retirer dans sa tente et d'ajouter un nouveau lustre au triomphe du Cavalier, en lui abandonnant la Tour qui lui servait de rempart.

A ce coup imprévu, la nymphe est consternée, et les roses qui brillaient sur ses joues commencent à se flétrir. Sans être aperçue des jeunes spectateurs témoins de sa défaite, elle essuie une larme déjà sur le bord de ses paupières, mais rien n'échappe à l'amoureux Daphnis. Voyant sa douleur et la faiblesse de sa troupe en désordre, il lui adresse ces douces paroles : « Permettez-moi, aimable déesse, de réparer cette perte légère, il faut triompher ou mourir avec gloire. » Il dit, la nymphe lui cède volontiers sa place, et s'assied près de là sur le tendre gazon ; ainsi lorsque Minerve appelait au combat les enfants de la Grèce et faisait trembler au seul cri de guerre la haute Tour d'Ilion, on voyait la reine de Chypre blessée

par le fer ennemi quitter le champ de bataille et laisser au dieu **Mars** le soin d'opposer une vigoureuse, mais inutile résistance.

Daphnis fait avancer en bon ordre ses Noires phalanges (ah! c'est un plaisir de céder aux armes de la belle **Délie**); il déploie mais en vain l'art et l'adresse du maître le plus consommé; que peuvent la ruse et l'habileté contre les beaux yeux de cette amazone? Ses charmes vainqueurs triomphent de la prudence et de la valeur, et c'est à la beauté qu'appartient toute la gloire du jour. C'est elle seule qui revient couronnée du laurier de la victoire.

Près du Cavalier qui venait d'abattre la Tour ennemie un vieux guerrier saisissant le moment favorable, se précipite avide de carnage, vers la tente du Roi qu'il trouve sans défense.

C'était de là que naguère l'épouse de ce malheureux souverain répandait alentour la terreur et la mort; maintenant son corps inanimé gît tristement sur l'arène sanglante. Salut! fortuné jeune homme! tes exploits vivront éternellement dans les hymnes des poëtes; car bientôt tu subiras une brillante métamorphose et tu parcourras le champ d'honneur animé d'une plus noble intrépidité! Les chefs des Noires cohortes, voyant l'orage dont ils étaient menacés, essayent, mais en vain, de défendre leur Roi. Le furieux assaillant balance dans les airs sa redoutable épée, et plus rapide que l'éclair il vole au fatal carré. Aussitôt tous ses membres grandissent, son regard est plus fier, son attitude est celle d'un lion, son corps commence à se couvrir d'une armure éclatante, et nouvelle amazone il lève une tête altière.

De même, lorsque le sage a surpris dans le calice d'une fleur une fourmi laborieuse ou un léger papillon, on le voit, armé du microscope, examiner attentivement la structure de l'insecte; mais ô prodige! ses yeux ne rencontrent plus qu'un corps monstrueux couvert de poils hérissés; il aperçoit de petits canaux d'où va bientôt s'élancer une nouvelle parure enrichie de taches d'or et d'azur. Ainsi les deux armées et les deux Rois contemplent avec une admiration mêlée d'étonnement la forme merveilleuse qu'a prise ce vaillant guerrier.

Sa main n'est plus armée de la lance, mais d'un glaive étincelant; il se précipite alors avec fureur sur les phalanges ennemies, rien ne résiste à ses coups terribles, tout est dispersé et foulé aux pieds. Le monarque au sombre bouclier prend la fuite et ses légions

vaincues cèdent le champ de bataille. De même, lorsque l'aurore, traînée par de brillants coursiers, laisse tomber de son char sur la plaine verdoyante des perles et des rubis, les étoiles tremblantes ne jettent plus qu'une lumière incertaine et se retirent de la voûte des cieux ; Vénus seule lutte encore quelque temps, mais bientôt elle expire au milieu de sa splendeur. Le malheureux Roi ne sait plus où diriger ses pas, il est pressé, cerné de toutes parts, enfin le terrible **Échec et Mat** a retenti, tout espoir est perdu, déjà l'ennemi lui a ravi le trône et la liberté.

Une vive rougeur couvrit les joues de la nymphe triomphante, et le jeune homme vaincu lui adressa ces flatteuses paroles :

« Protégé par le dieu de la guerre et par le fils de Vénus, vous » avez, ô **Délie**, remporté une double victoire : la première a cou» ronné votre incomparable habileté, dans la seconde vos beaux » yeux ont fait sentir leur puissance au cœur de **Daphnis**. »

Un léger sourire parut sur les lèvres de **Délie**. Les nymphes suivies de leur troupe amoureuse se lèvent aussitôt et l'on décerne à la beauté le noble prix du combat.

Les merveilleux bataillons sont renfermés dans leur boîte, et l'âme du héros à la Noire cuirasse dort d'un paisible sommeil.

F. ALLIEY.

NÉCROLOGIE.

F. W. DE MANVILLON.

(Extrait de *la Schachzeitung*.)

« Dans notre patrie les échecs ont malheureusement de nouveau à déplorer la perte d'un de ses partisans les plus remarquables, celle de Manvillon, connu comme auteur laborieux.

» La *Gazette universelle* d'Augsbourg dit à l'occasion de ce décès, dans son dernier numéro 194 : Le 29 juin mourut à Clèves, Frédéric-Guillaume Manvillon, fils du célèbre physiocrate Jacques de Manvillon, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Le prince d'Orange, élève de son père, le plaça dans l'armée néerlandaise. A l'âge de trente ans, il fut envoyé en qualité de colonel à Batave, pour y prendre le commande-

ment militaire ; mais, encore en route, il reçut en suite des changements qui s'étaient opérés en Europe, l'ordre de rentrer, et il rentra comme chef de division du ministère de la guerre, jusqu'au moment où le roi Jérôme de Westphalie le rappela dans son service comme natif de Cassel. Ici il resta jusqu'à la fin de l'empire français et entra alors au service prussien.

» La *Schachzeitung* donne encore quelques détails de la vie du défunt qui n'ont qu'un intérêt local. Manvillon n'était point un joueur d'échecs de grande force, mais il a rendu de grands services à la cause des échecs par l'édition de plusieurs ouvrages, notamment par un manuel qui avait principalement pour but de traiter les échecs par rapport à ceux qui ne les connaissaient pas encore. A ce manuel, succédèrent cinq petits volumes sous le titre : « Amusements instructifs pour les commerçants, » et puis une traduction des cinq parties par correspondance entre Londres et Édimbourg, annotées par Lewis. Manvillon se servait dans ses ouvrages de la notation en chiffres, de 1 à 64, et c'est la principale cause qu'ils sont si peu connus, malgré leur incontestable valeur. »

MÉLANGES.

Avant de quitter Londres, M. Anderssen adressa la lettre suivante à M. Staunton :

« Très honoré Monsieur,

» En vous faisant part de ma décision de quitter Londres dans la journée d'aujourd'hui, je répète l'assurance que je suis prêt à une nouvelle et plus grande lutte avec vous. A cet égard j'attends avec un ardent désir le défi que vous comptez m'adresser lorsque vous aurez reconquis toute votre force. En vous souhaitant une prompte amélioration de votre état de santé, je signe avec une haute considération.

» Votre très dévoué serviteur A. ANDERSSEN. »

On attend, comme ajoute la *Schachzeitung* à laquelle nous empruntons cette lettre, la réponse de M. Staunton avec impatience.

MM. Harrwitz et Mayerhofer ont quitté Londres pour retourner en Allemagne. Quelque temps avant leur départ, un banquet a eu lieu au London-Club, sous la présidence de l'excellent M. Mongrédien, qui avait à sa droite M. Anderssen, le vainqueur du tournoi. La plus franche gaîté n'a pas cessé pendant toute la durée d'un splendide repas qui s'est prolongé jusqu'à l'entrée de la nuit.

Le célèbre astronome Knorre de Nicolajew a, par organe de M. le docteur Rosenberger, fait hommage au Cercle des échecs de Paris d'un échiquier en carton, sur les cases duquel se trouvent des pièces peintes, formant un problème de M. Bolton, savoir : un mat en six coups. Vu par une ouverture dans un autre carton qui est placé obliquement au-dessus de l'échiquier, toutes les pièces semblent être debout.

Nos lecteurs trouveront ce joli problème à la fin de ce numéro.

Notre Cercle s'est enrichi depuis le printemps passé de plusieurs membres, dont voici les noms :

MM. D'Andigné (le marquis).	MM. Journé.
Armagnac.	Ladien.
Aubertot.	Lourmand.
Beaugrand.	Miquelard.
Beauvais.	de Nugent.
Candido.	E. Portehaut.
Casa Montalvo (le comte de).	A. Portehaut.
Fielder.	Roger.
Huret.	Soret.

Nous espérons encore pouvoir inscrire bientôt d'autres noms, et tout fait croire que, cet hiver, le Cercle sera bien animé. Grâce à un règlement sage et à la surveillance intelligente des commissaires, les conversations se renferment de plus en plus dans les discussions scientifiques. On comprend que le Cercle des échecs n'a pas la mission d'enregistrer si vous êtes royaliste ou républicain ; on ne vous demande pas une profession de foi, mais on vous demande bien quelle est votre opinion sur le Pat ? Êtes-vous partisan des Gambits ?

Connaissez-vous le grand Cigar-Divan ? Avez-vous deviné le fameux mat de M, Anderssen ? Voilà des questions auxquelles nous attachons de l'importance. Alors, jeunes adeptes, si vous tenez à être bien vus dans notre Cercle, laissez là les journaux politiques ; mais, en revanche, abonnez-vous tout de suite à la *Régence*, à la *Schachzeitung*, au *Chess Player* sans et avec *Chronicle*, et achetez aussi un Philidor, Jaenisch, Bilguer, Heydebrand, Lewis, Walker, Staunton et encore cinq ou six cents ouvrages d'échecs dont notre cher confrère Alliey se fera le plaisir de vous fournir les titres. En tout cas ne manquez pas de vous procurer l'*Almanach* de M. Vielle, afin que chaque nouveau jour vous apprenne aussi un nouveau coup de Deschapelles, de Labourdonnais et autres.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU HUITIÈME NUMÉRO.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

XCV. *Mat en 2 coups,*

Par M. Nathan.

B ♔ 52	N ♚ 54
1. D 61 et Mat au coup suivant selon le coup des Noirs par B 62, B 73.	
2. D 72, D 64, D 65 ou G 64.	

XCVI. *Mat en 3 coups,*

Par M. Anderssen.

B ♔ 11	N ♚ 88
1. E 12	C 58 ou
2. H 67	n'importe quoi.
3. B 67-C ✱ ou C 77-G ✱ ou H 87 ✱ selon le coup des Noirs.	

XCVII. *Mat en 3 coups,*

Par l'Anonyme de Lille.

B ♔ 46	N ♚ 66
1. D 31	F 88-C
2. D 86	F 77
3. D 86 ✱	

XCVIII. *Mat en 4 coups,*

Par M. Borely.

B ♔ 24	N ♚ 45
1. C 51	d 54
2. C 73	d 43-c
3. G 33 ✕	E 44-B
4. C 62 ✱	

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

N° CXCIII. PARTIE A PION ET DEUX TRAITS. (1)

28 Juin 1851 (2).

	M. ANDERSSEN (BLANCS). (Sans voir).	M. KIESERITKY (NOIRS).
1.	d 44 / e 45	(— f) / b 62
2.	F 34	C 72
3.	e 55 (3)	g 67 (4)
4.	G 36	e 65
5.	O—O	D 75
6.	B 33	B 63
7.	C 57	D 77
8.	D 24	h 68
9.	d 54 (5)	h 57-C
10.	d 63-B	C 63-d
11.	D 57-h	G 75
12.	B 45	O-O-O
13.	a 41	H 58
14.	D 47	G 56
15.	a 51	b 52
16.	B 66	H 68
17.	c 43	b 42
18.	c' 53 (6)	F 53-c
19.	A 13	D 75
20.	B 45	F 44
21.	G 44-F	G 44-G
22.	B 64 (7)	c 64-B
23.	D 44-G	D 48
24.	F 61 ✕	E 82
25.	D 64 ✕ c	E 81
26.	h 38	D 45

(1) Voir les parties VIII, IX, XCXVII, CXV, CLXIX.

(2) Cette belle partie a été jouée au Grand-Cigar-Divan de M. Riess. Malgré le bruit des conversations, M. Anderssen a conduit son jeu avec un remarquable talent.

(3) MM. Lœwenthal et Szén, deux joueurs de première force, haussaient les épaules en voyant les Blancs pousser le Pion du Roi, et ils étaient fort surpris lorsque les Noirs ne prirent pas le Pion g avec leur Fou. L'aveugle voyait donc plus clair que ces deux Messieurs.

(4) En prenant le Pion avec le Fou, les Noirs étaient mat en trois coups.

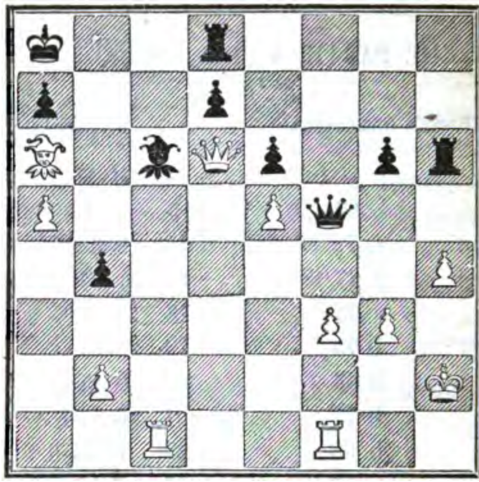
(5) Coup téméraire mais joli.

(6) Pour ouvrir une attaque, c'est incroyable que l'on puisse jouer aussi audacieusement sans voir l'échiquier.

27.	f 36	D 35 X	29.	g 37	D 56
28.	E 28	D 46 X	30.	h 48 *Pl.*	H 48 X h (8)

Position après le 30ᵉ coup des Blancs.

CXCIII.



31.	g 48-H	D 46 X	35.	H 17	D 38 X
32.	E 38 (9)	A 88	36.	E 26	D 36 X f
33.	D 75	g 57	37.	E 15	D 35 X
34.	E 27	D 48-h	38.	E 14	C 41 X

---

(7) Fort joli coup.

(8) C'est le moment critique de la partie. Les Noirs savaient parfaitement bien qu'ils devaient perdre en faisant le sacrifice de la Tour, mais ils ont bien compté que leur adversaire ne verrait pas tout.

(9) En jouant E 27 les Blancs gagnaient forcément la partie; voici pourquoi 32, E 27 D 47 X 33, E 26 D 36 X f 34, E 15 D 35 X 35, E 14 C 41 X 36, A 23 C 23 X A 37, E 23-C b 32 X 38, E 12 D 45 X 39, F 34 et les Noirs n'avaient plus d'attaque, mais une Pièce de moins.

L. K.

N° CXCIV. GAMBIT BRYAN 4. (1)

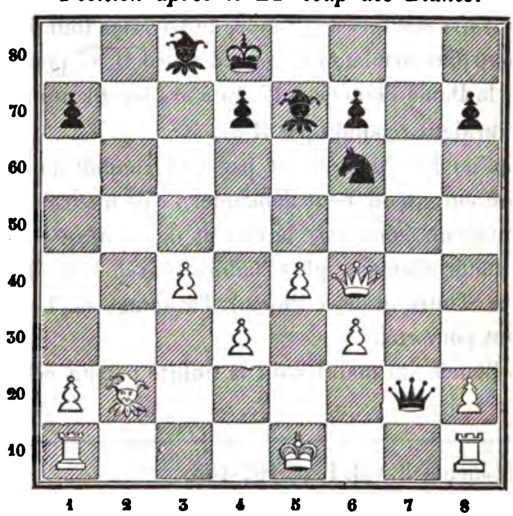
5 Juillet 1851.

M. JAENISCH (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

	Blancs	Noirs		Blancs	Noirs
1.	e 45	e 55	13.	g 36-g	D 63-F
2.	f 46	e 46-f	14.	B 81-A	D 81-B (4)
3.	F 43	D 48×	15.	D 17	F 75
4.	E 16	b 52	16.	D 47	G 66
5.	F 52-b	G 66	17.	D 46-e	H 87
6.	G 36	D 68	18.	C 35	D 63
7.	d 34	G 58	19.	c 33	H 27×
8.	E 25 (2)	g 57	20.	E 16	H 22×b
9.	B 33	B 63	21.	C 44	D 65
10.	B 54	g 47 (3)	22.	c 43	D 38×
11.	B 73×c	E 84	23.	E 15	D 27
12.	F 63-B	g 36×G	24.	C 22-H *Pl.*	D 18×H (5)

Position après le 24e coup des Blancs.

CXCIV.



(1) Voir les parties II, XI, XIX, LXXIII, LXXIV, LXXX, LXXXV, XCII, CIII, CIV, CV, CXVI, CXVII, CXXVII, CXXVIII, CXXXV, CXL, CLXXXVI.

(2) Le Roi ne pouvait pas aller à 17 à cause de l'échec à 62, mais on pouvait jouer G 48.

25.	E 26	G 58	28.	D 51 × (6)	E 85
26.	D 55	F 48 ×	29.	D 55 ×	E 84
27.	E 35	D 27			═══

N° CXCV. PARTIE DU FOU (DÉFENSE PETROW). 3. (1)

5 Juillet 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS).			M. JAENISCH (NOIRS.		
1.	e 45	e 55	6.	G 36-D	e 44-d
2.	F 43	F 53	7.	c 44-e	F 42 ×
3.	c 33	D 57 (2)	8.	E 25 (4)	d 64
4.	d 44	D 27-g (3)	9.	H 17	g 67
5.	D 36	D 36-D	10.	a 31	F 51

(3) La perte de l'échange par B 73 × ne saurait être considérée comme mauvaise, puisque les Noirs gagnent encore une Pièce avec.

(4) Les Noirs ont tort de prendre le Cavalier tout de suite. Il eût été beaucoup plus prudent de jouer d'abord H 87 pour ne pas laisser arriver la Dame Blanche à 17. Si alors les Blancs jouaient H 17 les Noirs auraient répondu par H 67.

(5) Jusqu'ici les Noirs n'ont pas mal conduit leur partie. Mais c'est à présent qu'on peut demander s'ils n'auraient pas mieux fait de donner un échec avec le Fou et de prendre ensuite le Fou. Quoique matériellement plus faibles (avec trois petites Pièces contre deux Tours et deux Pions), l'avantage de la position était évidemment pour eux.

(6) Les Blancs ont maintenant la nullité par un échec perpétuel.

L. K.

---

(1) Voir Jaenisch, vol. I, p. 167-185.

(2) Cette défense est peu usitée, mais chaudement recommandée par MM. Petrow et Jaenisch. Autrefois on y répondait par D 36, mais il nous semble que les Blancs, en faisant le sacrifice d'un Pion, gagnent une attaque qui équivaut bien la perte d'un Pion.

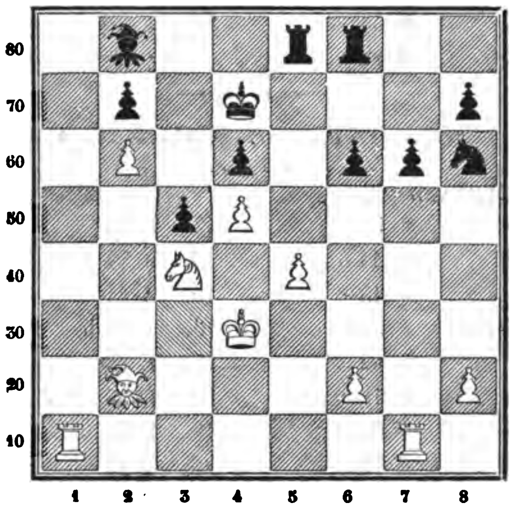
(3) En examinant avec soin cette partie, l'étudiant remarquera que les huit coups suivants des Noirs sont tous forcés.

(4) Le Roi y est très-bien placé.

11.	b 42	F 62	19.	b 52	B 84
12.	C 22	G 68	20.	a 41	c 53
13.	G 57 (5)	B 63	21.	a 51	F 73
14.	E 34	f 66	22.	B 43	B 65
15.	G 65	C 65-G	23.	F 65-B	E 65-F
16.	F 65-C	E 75	24.	b 62	a 62-b
17.	F 38	H 86	25.	a 62-a	F 82
18.	B 24	A 85	26.	c 54 ✕	E 74 (6) *Pl.*

Position après le 26e coup des Noirs.

CXCV.



27.	f 46 (7)	f 56	29.	f 55-d	G 47
28.	e 55	d 55-e	30.	A 81 (8)	F 55-f

---

(5) Au lieu de ce coup on aurait peut-être dû jouer d 54 ou B 24

(6) Les Blancs ont obtenu un grand avantage ayant placé le Fou des Noirs dans une position d'où il ne peut sortir. Ayant ainsi une Pièce de plus à leur disposition, ils auraient dû transporter toutes leurs forces du côté droit et provoquer des échanges.

(7) C'est à ce coup qu'il faut principalement attribuer la perte de la partie, car les Noirs trouveront maintenant l'occasion de délivrer leur Fou. Il fallait jouer A 16.

(8) Mal joué. H 15 valait beaucoup mieux.

(9) Très-bien calculé. L. K

31.	A 71	F 28-h	42.	a 72	G 34
32.	H 27	A 82	43.	H 74 ×	F 64
33.	B 51	E 64	44.	E 33	E 63
34.	B 72 × b	E 54-c	45.	H 77	G 42
35.	H 23	c 43 ×	46.	A 25	G 54 ×
36.	H 43-c	G 26 ×	47.	E 44	F 53 ×
37.	E 33	G 14 ×	48.	E 43	G 35 ×
38.	E 32	A 72-B (9)	49.	E 33	H 72-a
39.	A 72-A	G 22-C	50.	H 67 × g	E 54
40.	H 23	F 55	51.	A 28	F 44 ×
41.	A 78-h	H 82		——	

N° CXCVI. PARTIE SICILIENNE. $\overline{1.}$ (1)

Juin 1851.

M. HEYDEBRAND (BLANCS). M. EHRMANN (NOIRS).

1.	e 45	c 53	13.	F 58	D 57
2.	d 44	c 44-d	14.	a 51	F 71
3.	G 36	e 65 (2)	15.	A 41	b 52
4.	G 44-c	F 53	16.	a 62-b	F 62-a
5.	G 32	F 62	17.	E 18	C 72
6.	B 33	a 61	18.	f 46	D 84
7.	C 46	B 63	19.	D 34	D 48
8.	F 25	G 75	20.	D 25	a 51
9.	C 64	o—o	21.	F 67-G	h 67-F
10.	o—o	f 56 (3)	22.	B 52	h 57
11.	e 55	H 76	23.	C 53	F 53-C
12.	a 41	G 67	24.	G 53-F	C 61 (4)

(1) Voir les parties CLXXXVII, CLXXXIX.

(2) On peut très-bien pousser le Pion e deux pas, le Cavalier ne peut pas le prendre à cause de l'échec à 51.

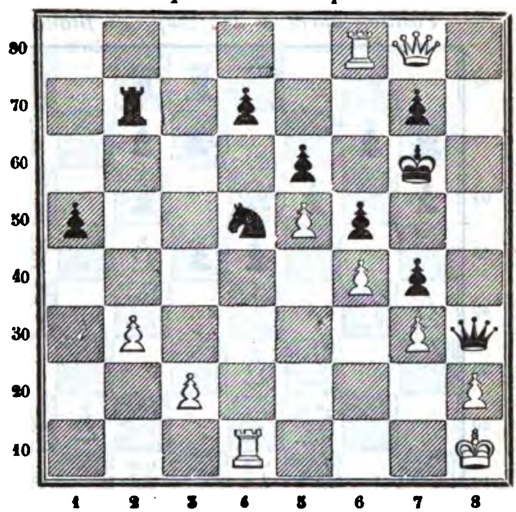
(5) Les Noirs ne font pas bien de laisser avancer le Pion du Roi et fortifier ainsi la position du Fou adverse qui est déjà si avantageusement placé à 64.

(4) Pour avoir manqué de jouer à temps le Pion de la Dame, les Noirs se trouvent maintenant dans un embarras qui leur coûtera au moins l'échange.

25.	G 61-C	A 61-G	32.	A 43	B 42
26.	B 64	A 62	33.	A 83 ✕	E 76
27.	B 76-H	E 76-B	34.	D 64	B 54
28.	b 32	h 47	35.	D 86 ✕	E 67
29.	g 37	D 38	36.	D 85 ✕	E 78
30.	H 14	E 85	37.	D 87 ✕	E 67
31.	D 24	A 72	38.	A 86 *Pl.*	B 46-f (5)

Position après le 38e coup des Blancs.

CXCVI.



39. A 66 ✕ ——

N° CXCVII. PARTIE ORDINAIRE. 4. (1)

17 Juin 1851.

M. STAUNTON (BLANCS). M. ANDERSSEN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	4.	d 34	d 64
2.	G 36	B 63	5.	c 33	G 66
3.	F 43	F 53	6.	C 57 (2)	O—O

(5) La partie des Noirs est mauvaise, mais enfin il y avait encore moyen de lutter en jouant la Dame à 78. L. K.

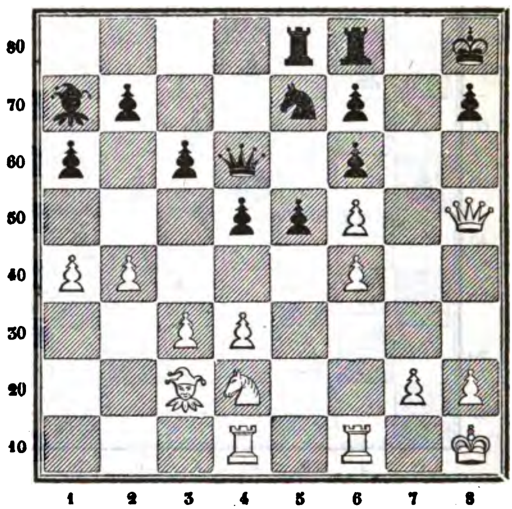
(1) Voir la partie CLXXXVIII.

(2) Faible, C 35 est préférable.

7.	B 24	a 61	15.	A 14	C 65
8.	a 41	F 71	16.	F 23	B 67
9.	b 42	B 75	17.	G 56 ×	C 56-G
10.	C 66-G	g 66-C (3)	18.	e 56-C	B 75
11.	G 48	c 63	19.	D 58	E 88
12.	D 36	d 54	20.	E 18	A 85
13.	F 32	D 64	21.	f 46 *Pl.*	B 87 (4)
14.	o—o	E 77			

Position après le 21e coup des Blancs.

CXCVII.



22.	f 55-e	g 55-f	29.	D 25	H 75
23.	g 47	f 66	30.	g 67	F 71
24.	H 36	A 75	31.	A 27	D 74
25.	h 48	F 82	32.	D 58	H 85
26.	H 38	H 84	33.	H 36	B 75
27.	g 57	H 74	34.	B 16	B 83
28.	A 17	A 77	35.	B 28	g 45

---

(3) Des joueurs médiocres n'oseraient jamais se faire doubler ce Pion et exposer leur Roi ainsi, mais un joueur supérieur comme M. Anderssen sait parfaitement ce qu'il fait.

(4) C'est le moment critique de la partie, mais il nous semble que les Noirs auraient pu prendre le Pion qui vient d'être joué.

36.	d 45-g	d 45-d	44.	E 38	H 77
37.	H 16	d 35	45.	B 57 (6)	f 57-B
38.	F 32	D 34	46.	D 25-d	D 48 ⨯ h
39.	g 78-h (5)	D 45	47.	E 27	B 45
40.	B 36	d 25	48.	F 87	D 37 ✕
41.	H 15	A 27-A	49.	E 18	D 38 ✕
42.	E 27-A	H 75	50.	D 28	B 37 ⋇
43.	F 65	B 64			

N° CXCVIII. PARTIE BERLINOISE. 2. (1)

24 Juin 1851.

M. DE JENAY (BLANCS). M. ANDERSSEN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	7.	F 32 (4)	F 42
2.	F 43	G 66	8.	C 24	C 65
3.	D 36 (2)	F 53	9.	G 25	a 51
4.	h 38	O—O	10.	a 31	F 33-B *Pl.*
5.	d 34	c 63	11.	C 33-F (5)	B 74
6.	B 33	d 54 (3)			

(5) Les Blancs croient faire ici un coup décisif ; ils se trompent.

(6) Coup désespéré qui n'aboutit à rien.

(7) Les Noirs finissent brillamment une partie jouée avec un remarquable talent. L. K.

(1) Voir les parties CLXXVI, CLXXVIII, CLXXX, CLXXXI, CLXXXIII.

(2) On joue plus souvent d 34 d 44 B 33 ou G 36.

(3) Ce coup nous paraît bien téméraire, car nous ne voyons pas de quelle manière les Noirs peuvent être dédommagés par la perte du Pion.

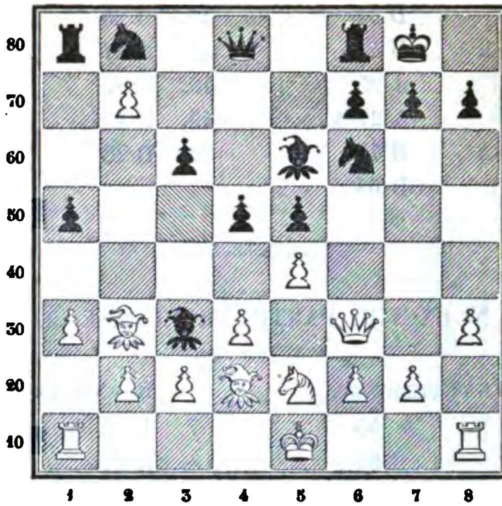
(4) Les Blancs auraient parfaitement bien pu prendre le Pion qu'ils attaquaient quatre fois, tandis qu'il n'était défendu que par trois Pièces.

(5) Nous aurions repris du Pion. On va voir pourquoi.

12.	G 37	d 44	13.	C 24	C 32-F

Position après le 10ᵉ coup des Noirs.

CXCVIII.



14.	c 32-C (6)	D 62	26.	G 24-c	A 24-G
15.	c 42	a 42-c	27.	H 24-A	B 34 ✕
16.	C 42-a	c 53	28.	E 14	D 11 ✕
17.	C 24	D 22-b	29.	E 25	B 46 ✕
18.	E 25	A 31-a	30.	D 46-B	e 46-D
19.	A 12 (7)	D 21	31.	f 36	D 17
20.	A 72-b	c 43 (8)	32.	E 34	D 35 ✕
21.	H 14	A 34-d	33.	E 23	H 82
22.	D 56	B 53	34.	H 34	D 24 ✕
23.	A 73	c 33	35.	H 24	D 15
24.	G 16	D 61	36.	H 14	d 34 ✕
25.	E 15	c 24 ✕ C		——	

---

(6) Ici on peut se convaincre que l'observation précédente a été juste, car si les Blancs avaient repris avec le Pion b, comme nous le disions tout à l'heure, ils n'auraient eu un Pion doublé dans la ligne du Cavalier, isolé du centre et difficile à défendre.

(7) Si les Blancs attaquaient la Dame avec l'autre Tour, ils s'exposaient à un échange de la Dame contre les deux Tours.

(8) Coup décisif. L. K.

PARTIES PAR CORRESPONDANCE.

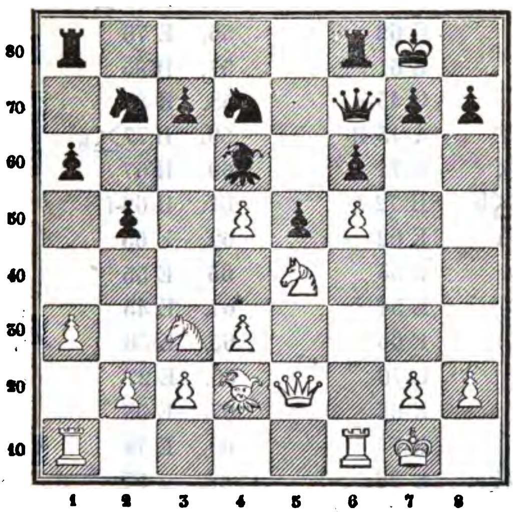
N° 24, ENTRE BRESLAU (BLANCS) et LEIPZIG (NOIRS).

(Voir Mai page 136.)

13.	O-O	O-O	15.	f 56	D 76
14.	f 46	f 66	16.	C 24	B 72

Position après le 16° coup des Noirs.

LEIPZIG.



BRESLAU.

N° 30, ENTRE NIMÈGUE (BLANCS) ET WYK (NOIRS).

1.	d 44	e 65	12.	O-O	h 68
2.	e 45	d 54	13.	C 35	e 44
3.	e 54-d	e 54-e	14.	C 44-e	D 44-C
4.	G 36	G 66	15.	D 75-F	D 22-b
5.	F 34	c 53	16.	B 31	H 85
6.	G 55	D 62	17.	B 43	H 75-D
7.	D 25	F 75	18.	B 22-D	a 61
8.	d 53-c	D 53-d	19.	F 43	B 55
9.	F 52 ×	C 74	20.	F 32	A 85
10.	G 74-C	B 74-G	21.	A 14	G 74
11.	C 57	O-O-O	22.	A 54	G 62

23.	A 53 ×	B 63
24.	B 34	E 82
25.	c 33	a 51
26.	A 52	E 71
27.	H 12	f 66
28.	h 38	a 41
29.	F 14	G 43
30.	F 36	A 83
31.	F 63-B	A 63-F
32.	H 42	G 62
33.	B 22	E 61
34.	c 43	G 43-c
35.	B 43-G	A 43-B
36.	A 62 ×	E 71
37.	A 72 × b	H 72-A
38.	H 43-A	E 62
39.	H 41-a	E 53
40.	g 47	E 54
41.	H 81	E 65
42.	E 27	E 76
43.	a 41	E 67
44.	h 48	H 74
45.	h 58 ×	E 76
46.	a 51	H 44
47.	H 71 ×	E 87
48.	f 36	E 78
49.	a 61	H 24 ×
50.	E 37	H 21
51.	E 46	H 41 ×
52.	E 56	H 31
53.	E 65	E 87
54.	f 46	H 41
55.	H 81 ×	E 78
56.	E 76	H 43
57.	H 85	H 41
58.	H 87	H 61-a
59.	H 77 × g	E 88
60.	H 67	E 78
61.	H 66-f	H 71 ×
62.	E 65	H 61 ×
63.	E 55	H 51 ×
64.	E 45	H 41 ×
65.	E 36	H 31 ×
66.	E 27	H 21 ×
67.	E 38	H 31 ×
68.	E 48	H 41
69.	g 57	——

N° 31, ENTRE NIMÈGUE (BLANCS) ET GOUDA (NOIRS).

1.	e 45	e 65
2.	G 36	c 63
3.	d 44	c 44-d
4.	G 44-c	B 63
5.	F 43	D 62
6.	G 32	B 55
7.	D 25	B 43-F
8.	D 43-B	D 42 ×
9.	D 42-D	F 42 × D
10.	C 24	F 24 × C
11.	B 24-F	d 54
12.	e 55	G 75
13.	f 46	b 62
14.	G 44	a 61
15.	a 41	C 74
16.	c 33	a 51
17.	E 25	o—o
18.	b 32	h 68
19.	A 13	A 83
20.	h 48	h 58
21.	g 37	f 66
22.	B 36	E 76

23.	H 17	A 53
24.	E 24	G 87
25.	g 47	h 47-g
26.	H 47-h	G 75
27.	A 17	H 87
28.	h 58	A 73
29.	B 48	A 83
30.	B 67	G 67-B
31.	H 67-G	A 84
32.	G 36	C 83
33.	h 68	g 68-h
34.	H 66×f	E 75
35.	H 68-g	H 17-A
36.	H 78×	E 85
37.	G 17-H	C 74
38.	G 36	A 83
39.	G 44	E 84
40.	H 68	E 75
41.	f 56	e 56-f
42.	H 62-b	e 46
43.	H 72×	E 84
44.	e 65	C 63
45.	H 71	——

N° 32, ENTRE GOUDA (BLANCS) ET NIMÈGUE (NOIRS).

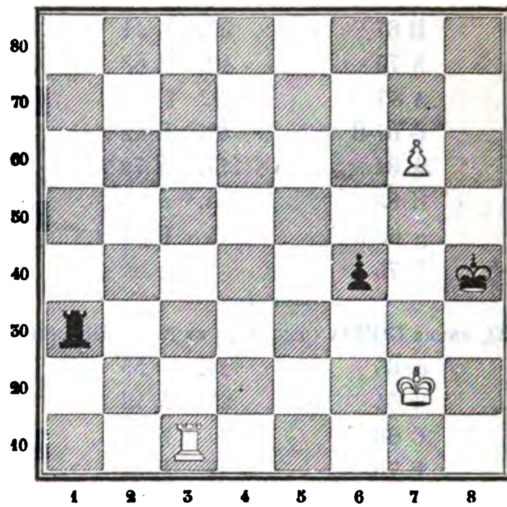
1.	d 44	e 65
2.	c 43	d 54
3.	B 33	G 66
4.	C 57	F 75
5.	e 35	o—o
6.	F 34	h 68
7.	C 48	b 62
8.	G 36	C 72
9.	o—o	c 53
10.	A 13	B 61
11.	a 31	B 73
12.	G 55	G 74
13.	C 75-F	D 75 C
14.	G 74-G	D 74-G
15.	d 53-c	b 53-d
16.	c 54-d	H 84
17.	e 45	e 54-c
18.	e 54-e	C 54-e
16.	F 45	A 83
20.	D 58	C 45-F
21.	B 45-C	B 65
22.	H 14	B 44
23.	H 15	b 43
24.	D 55	B 32
25.	A 12	f 56
26.	B 37	A 53
27.	D 35	A 54
28.	h 38	D 76
29.	D 25	D 67
30.	D 23	D 57
31.	B 16	A 53
32.	B 37	B 24
33.	A 14	A 54
34.	E 18	D 46
35.	H 25	A 34
36.	A 15	E 88
37.	D 41	A 32
38.	B 58	D 48
39.	H 24-B	H 24-H
40.	D 85×	E 78
41.	D 76	D 57
42.	B 77-g	D 67
43.	D 71-a	D 62
44.	D 76	D 67
45.	D 73	D 62

POSITIONS CURIEUSES

(Tirées du *Chess Player*).

Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

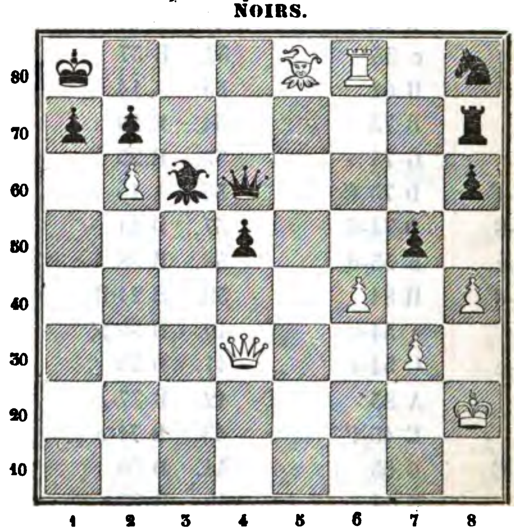


BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Composée par M. Bolton.

NOIRS.



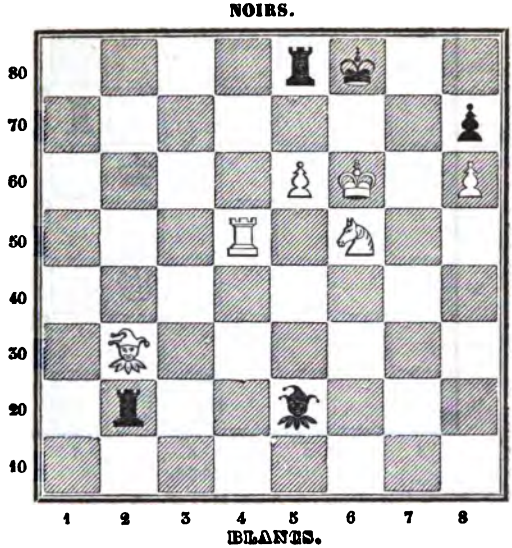
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 6 coups.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Kieseritzky.

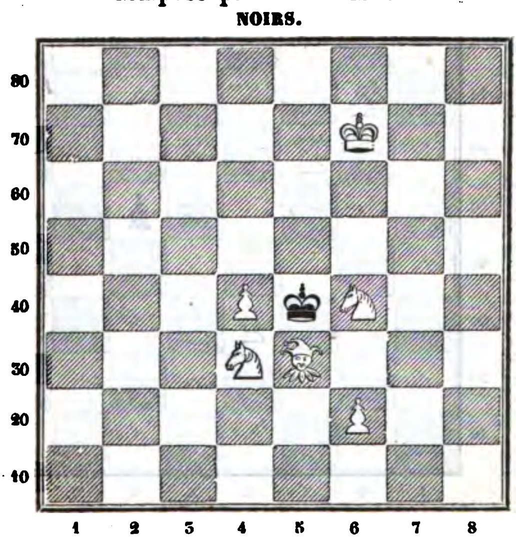
CXXIX.



Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par M. Borely.

CXXX.

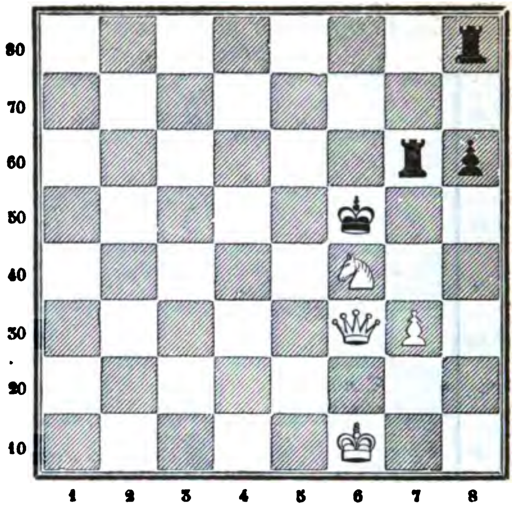


Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXXXI.



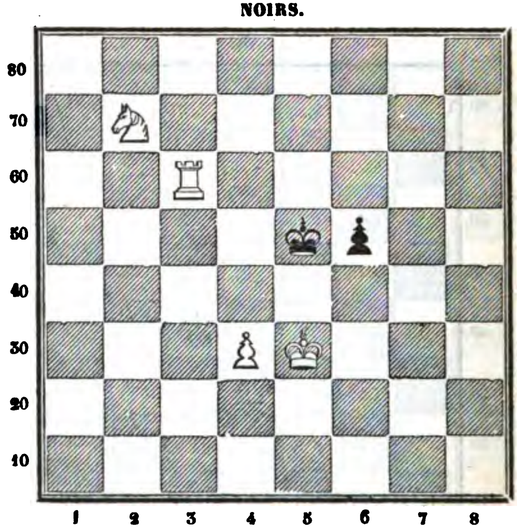
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

Composé par M. Kling.

NOIRS.

CXXXII.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 7 coups.

LA PARTIE A QUATRE AVEC FORTERESSE.

(Extrait de la *Schachzeitung de Berlin.*)

Dans le numéro de février de notre journal, M. de Jaenisch nous avait fait espérer la communication d'un article écrit à ce sujet par M. de Petrow. Il vient d'accomplir sa promesse par les pages suivantes traduites de la langue russe, en exprimant l'espoir que ce travail de son ami ne manquera pas d'être apprécié surtout dans le pays où la partie à quatre a été inventée, et où elle se joue plus fréquemment que partout ailleurs. La partie à quatre modifiée doit déjà avoir été en usage à St-Pétersbourg, depuis le commencement du siècle actuel, et M. Petrow le disait souvent à son ami Jaenisch dans ses jeunes années; elle a été une de ses occupations de prédilection. Une pratique de plus de trente ans doit lui avoir en même temps prouvé la parfaite solidité et la commode (convenable) application de toutes les règles de ce jeu, telles qu'il les a indiquées. Il n'y a pas longtemps qu'il l'a mis en vogue à Varsovie, comme une récréation agréable après les combinaisons fatigantes de la partie à deux.

Nous partageons l'espérance que cet article éminemment original ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs, et nous sommes persuadés qu'ils sauront, comme nous, sincèrement gré à M. Jaenisch d'avoir publié sa traduction.

Les partenaires A et C qui sont placés vis-à-vis l'un de l'autre jouent contre les partenaires B et D qui se trouvent également vis-à-vis l'un de l'autre.

A a les Pièces Blanches, B les Noires, C les Rouges, et D les Bleues.

Les couleurs les plus convenables pour les cases de l'échiquier seraient le Jaune et le Vert. Pour l'usage pratique, il faut donner à l'échiquier qui, comme on voit, est un carré parfait, une longueur et une largeur de chacune 1 1/2 archine, c'est-à-dire de 2 1/3 de pieds anglais ou 70 centimètres.

Quant à la première rangée des Pièces, il faut remarquer que les Dames Blanche et Rouge doivent toujours être placées sur des cases de couleur claire (Jaune); Dame Noire et Bleue sur des cases de

couleur foncée (Verte), de manière que chaque Dame se trouve en face du Roi de son partenaire. L'échiquier doit être placé de façon que la case du coin à la droite de celui qui a les Pièces Blanches soit une case de couleur claire ; par conséquent, celui qui a les Pièces Noires doit avoir à sa droite une case de coin de couleur foncée.

L'on joue suivant la succession directe, comme au whist. Si les Blancs ont le trait, ce sont les Noirs qui jouent après eux, puis les Rouges, et enfin les Bleus et ainsi de suite, etc. Si les Noirs ont le trait, ce sont les Rouges qui jouent après eux, puis les Bleus, puis les Blancs, et ainsi de suite. Toujours dans ce cercle :

C
B D
A

Chaque joueur a à sa droite un carré de seize cases, ce qui est sa *forteresse.*

Les quatre lignes x—y sur notre tableau représentent des remparts qui sont insurmontables et indestructibles. (Ces remparts doivent être faits sur l'échiquier de l'épaisseur d'un doigt.)

Chaque joueur a dans sa forteresse une Tour, un Cavalier, et un Fou, comme *réservé.* Au commencement du jeu il peut les placer comme cela lui convient.

Ordinairement les réserves dans les forteresses sont placées de deux manières (voir notre tableau) ou comme chez les Blancs, ou comme chez les Bleus. L'avantage de la rangée des Blancs consiste en ce que le Fou de réserve obtient une ligne très-longue aussitôt qu'il fait avancer son Pion de la Tour du Roi de N 12 à M 12. D'un autre côté une telle ouverture de la ligne du Fou fait courir le danger de faciliter à l'ennemi l'entrée dans la forteresse vers la fin du jeu, après avoir écarté ou échangé le Fou de réserve.

Le Cavalier Blanc, qui dans la forteresse se trouve sur N 3 ne doit pas prendre la Tour Bleue sur O 5 (voir le tableau), parce que le rempart de la forteresse l'empêche ; mais il peut marcher sur M 5 ou sur L 4, ayant ainsi écarté le Pion du Cavalier. Les Pions de la Tour Blanche ne peuvent pas non plus, à cause des remparts de la forteresse, prendre les Pions voisins de la Tour Noire et Bleue.

Par les mêmes motifs le Fou de réserve peut bien marcher sur

M 11, mais non pas sur L 12, et il ne peut pas non plus prendre le Cavalier de la Dame Rouge sur L 14.

Au premier trait les Pions ont le droit de faire deux pas ; toutes les autres lois du jeu sont les mêmes que dans la partie à deux.

Si un Pion arrive au rang des Pièces de son partenaire, il devient Dame ou une autre Pièce quelconque. Le même droit existe si un Pion quelconque, après avoir pris à droite ou à gauche, arrive à une case au camp de Pièces adverses. Dans ce cas un Pion peut devenir Dame en trois coups. Par exemple, le Pion de la Tour du Roi Blanc fait un pas, il prend le Pion du Cavalier Bleu, puis le Fou devient Dame, si les Blancs laissent faire tout cela.

L'espace de deux cases de large et de huit cases de long, qui s'étend derrière le camp des Pièces de chaque joueur ne fait pas partie du champ de bataille, et n'est pas même divisé en cases. Dans cet espace doivent être appliqués six petits trous qui servent à marquer le nombre des parties gagnées par chaque joueur

Quelques indications à l'effet de bien conduire le jeu.

Chaque joueur doit chercher aussitôt que possible, à roquer *à droite* et à porter son Roi à la forteresse. Les cases N 4 et N 2 sont les plus sûres pour lui. (Ce que nous dirons ici des Blancs regarde aussi les autres couleurs.)

On ne doit pas craindre de sacrifier une Pièce, si ce n'est pour hâter le roc. Dans la suite une pareille perte se compense aisément. Un joueur, au contraire, qui n'a pas roqué ou qui n'a pas roqué *à droite* peut rarement éviter le mat.

Une règle principale est de ne point exposer son Roi à un échec. Car puisque l'intérêt des joueurs exige qu'ils le soutiennent en tout vigoureusement et promptement, tout échec (même une attaque contre la Dame et d'autres Pièces importantes), devient facilement dangereux. Par exemple, les Blancs donnent échec aux Bleus, les Noirs font par inexpérience un trait insignifiant, et les Rouges prennent une Pièce quelconque des Bleus, ou attaquent leur Dame avec un Pion et la prennent plus tard, si c'est leur tour de jouer. Ou les Blancs prennent avec leur Dame le Pion du Fou du Roi bleu ; les Noirs se négligent de donner échec aux Rouges, les Rouges soutiennent alors la Dame blanche avec leur Cavalier, et les Bleus sont mat. On

reconnaît combien il est nécessaire que les partenaires se soutiennent mutuellement.

Si un joueur est mat, *toutes ses Pièces doivent être immédiatement écartées de l'échiquier*, et son partenaire est alors obligé de jouer seul contre les deux autres. Dans la possibilité de l'observation de cette règle réside un grand avantage de la partie à quatre avec forteresse sur la partie à quatre allemande, dans laquelle les Pièces du vaincu restent immobiles jusqu'à ce qu'il soit délivré de son mat par son partenaire, ce qui est peu logique et injuste.

Dans la partie à quatre avec forteresses, la résistance d'un seul contre deux est rarement possible après la défaite du partenaire, quelle que soit sa force contre chacun de ses adversaires isolément, parce que les deux réunis font toujours deux coups contre un, et qu'ils peuvent presque toujours prendre quelque chose. Si cependant le joueur isolé faisait mat un de ses adversaires, toutes les Pièces de ce dernier doivent être écartées de l'échiquier, et le vainqueur dans la dernière lutte décisive l'emporte également pour son allié se trouvant déjà dans une position de mat, qui partage avec lui l'enjeu.

Le meilleur et le plus usuel coup pour chaque joueur est d'avancer d'une case le Pion du Roi. Il serait très-mal joué, si on voulait le faire avancer de deux cases, parce que le Roi serait par cela exposé à des attaques dangereuses de la part des deux côtés ennemis. Le meilleur second coup est le Pion du Fou de la Dame *un pas*; par cela la ligne d'attaque de la Dame Noire sur le Pion de la Dame Blanche est interceptée, et une attaque importante ouverte contre le point le plus sensible du jeu Noir, sa case du Pion du Fou du Roi.

Le *troisième* meilleur coup est le Pion du Cavalier du Roi un pas afin d'entraver l'attaque de la Dame Bleue contre la faible case Blanche du Fou du Roi. Aussi est-il bon de faire sortir au troisième coup la Dame sur la troisième case du Fou du Roi pour couvrir le Pion du Fou, et pour préparer avec la Dame de fortes attaques.

Au *quatrième* coup il est avantageux de placer le Fou du Roi devant le Roi, puis de sacrifier le Cavalier du Roi sur N 5 et de roquer immédiatement.

Le Roi une fois placé dans la forteresse, la position est assurée, et l'on a le jeu libre pour le déploiement de ses Pièces et pour l'atta-

que. Cependant les adversaires ont bien des moyens pour empêcher le roc et le placement du Roi dans la forteresse.

La perte de deux ou trois Pièces, même d'une Dame, n'entraîne nullement la perte de notre partie, dès qu'on a empêché les Rois adverses de roquer et que les nôtres sont déjà assurés dans les forteresses.

Il est, comme je l'ai déjà dit, très-essentiel que les deux partenaires attaquent simultanément l'un de leurs ennemis, et si dans ce cas son compagnon ne le soutient ni directement, ni indirectement, il est perdu et son partenaire tardif également.

Il importe à celui qui a le trait de tracer le plan de l'attaque et de l'exécuter. Son partenaire doit bien faire attention à ses pas et se contenir de toutes ses forces et sans la moindre perte de temps. Aussitôt qu'il s'aperçoit que son adversaire avance contre un des adversaires, il doit l'attaquer également, s'il est possible de le faire.

Mais il n'est aucunement permis de donner des conseils à son partenaire, de converser avec lui sur le plan d'attaque, de donner des marques de déplaisir s'il ne vous comprend pas, ou de jeter un regard vers le côté où l'on désire son secours. Pour punir une telle contravention, les adversaires sont autorisés à confisquer une Pièce de réserve et à interdire de jouer la Pièce qui a été signalée.

Si l'on veut éviter toutes les disputes, le mieux est de jouer *à deux*, c'est-à-dire chacun aussi bien pour soi que pour son partenaire.

Celui qui fait avantage écarte de l'échiquier une ou plusieurs de ses *Pièces de réserve.*

Si deux Pions appartenant à deux partenaires respectifs, se rencontrent sur la même ligne, il faut rester ainsi jusqu'à ce que l'un d'eux puisse prendre ou sera pris d'une manière habile. On peut quelquefois forcer l'adversaire à faire ce dernier, sur quoi le Pion devenu libre peut avancer vers la Dame.

Dans ce jeu les Dames, les Tours et les Fous ont une force beaucoup plus grande que dans la partie à deux, parce qu'ils commandent à des lignes plus longues. Les Cavaliers sont bien à employer ici au commencement du jeu et aussi à l'effet d'empêcher le placement des Rois ennemis dans les forteresses.

Ce n'est que vers la fin de la partie, s'il n'y a que peu de Pièces et surtout aucune sans ennemie, on peut sortir les Rois des forteresses et les employer à soutenir les Pions et à les conduire à Dame.

A la fin du jeu un seul Fou ou Cavalier restant, même sans Pions, peut faire mat les Rois ennemis privés de toutes les Pièces, d'abord l'un, puis l'autre. Ces cas sont très-intéressants.

En échangeant les Pièces, les partenaires doivent toujours chercher à affaiblir continuellement l'un des adversaires en le privant de ses Pièces *actives*, et s'il est moyen de n'attaquer l'autre qu'après avoir vaincu le premier. Alors la victoire décisive est presque certaine, quelque considérables que soient les forces du combattant isolé. C'est pourquoi il ne faut jamais être trop scrupuleux de sacrifier un Pion ou une Pièce principale.

Pour mieux faire comprendre la description de ce jeu, je me suis servi de la notation à lettres et chiffres de A, B jusqu'à Q, et de 1, 2 jusqu'à 16. La notation des parties des échecs à quatre avec forteresses deviendra beaucoup plus intelligible en employant l'ancienne méthode.

Exemple :

	BLANCS.	NOIRS.	BLEUS.	ROUGES.
1.	P du R 1 pas.	P du R 1 pas.	P du R 1 pas.	P du R 1 pas.
2.	P du F de D 1 pas.	P du C du R 1 pas.	P du F de la D 1 pas.	P du F de la D 1 p.
3.	D à la 3e c. du F du R	P du F de la D 1 pas.	P de la T du R 1 pas.	P du C du R 1 pas.
4.	D à la 5e c. du F de la D rouge.	P du C de la D 1 pas.	F du R pr. le P du R bleu.	D à la 2e c. du R.

Il serait impossible d'expliquer ici toutes les finesses de ce jeu. Il faut cependant observer ici une expérience de bien des années que la partie à quatre avec forteresses est plus intéressante, plus multiple dans ses combinaisons, plus riche de ressources inattendues et beaucoup moins fatigante que la partie ordinaire à deux. Dans celle-ci une négligence ou une stratégie mal calculée entraîne le plus souvent la perte de la partie, tandis que dans la partie à quatre améliorée, les ressources sont presque inépuisables, et grâce à une sentence inopinée, on peut sortir vainqueur d'une position des plus désespérées. Ici l'imagination a beaucoup plus de jeu et n'est pas limitée par le carré étroit de 64 cases.

Je suis persuadé que tous les amateurs d'échecs qui se familiarisent avec ce jeu à forteresses, y reconnaîtront avec moi la poésie des échecs, en opposition avec le procédé froid et prosaïque de la partie à deux.

SOUSCRIPTION EN HONNEUR DE M. STAUNTON.

Le désir de manifester publiquement leur gratitude envers M. Staunton pour les grands services qu'il a rendus à la cause des échecs, comme auteur et joueur de première force, a déterminé bon nombre d'amateurs de Londres à former un comité pour ouvrir une souscription à ce sujet. Plusieurs amateurs étrangers ont été invités à se joindre à ce comité. M. le baronet Stevens a eu l'obligeance de s'adresser dans cette intention au soussigné, qui a répondu en remerciant, qu'il regarderait comme un honneur de voir figurer son nom à côté de ceux de MM. Wyvill, capitaine Kennedy, major Jaenisch et autres. Par suite de cette invitation, MM. Brooke Greville et le soussigné se sont chargés de faire un appel aux amateurs d'échecs de France pour s'unir à cette manifestation, qui paraît d'autant plus justifiée quand on se rappelle avec quelle bienveillante sollicitude notre La Bourdonnais a été entouré par les joueurs d'échecs anglais. L. KIESERITZKY.

MÉLANGES.

A l'approche de l'hiver les salons du Cercle commencent à se remplir. En considération du nombre toujours croissant des membres, on s'est vivement occupé du projet d'agrandir le local. Des démarches nécessaires ont été faites, et nous espérons qu'elles aboutissent à réaliser ce projet. Cet agrandissement, désirable sous tous les rapports offrirait encore l'avantage de donner aux soirées plus d'étendue et de comfort.

L'honorable président du Cercle, M. le duc de Caraman, lui a fait hommage de deux jolies gravures concernant les échecs, qui seront décernées aux vainqueurs d'un tournoi prochainement à arranger.

Nous sommes toujours sans nouvelles directes de M. Saint-Amant. D'après ce que nous avons lu dans le *Journal des Débats* il paraît qu'il est arrivé à San-Francisco peu de temps après le grand sinistre dont Madame Saint-Amant aussi a été victime avec tout ce qu'elle possédait. Il y a pourtant lieu de croire que nous aurons bientôt des nouvelles plus satisfaisantes.

Le président du Cercle des Échecs de Potsdam, M. le conseiller privé Greulich, vient de mourir.... C'est principalement à lui que l'on doit la création de ce Cercle, qui dans deux parties par correspondance avec le Cercle de Berlin a démontré beaucoup de zèle et de fermeté.

Depuis le mois de septembre *la Gazette des Échecs de Berlin* est rédigée officiellement par MM. Anderssen et Nathan. Nous applaudissons de grand cœur à ce choix heureux qui nous promet une longue série d'excellents numéros, d'autant plus que la coopération importante de MM. d'Oppen, Heydebrand de la Lasa, de Mayet, Franz, Dufresne et autres leur est toujours assurée.

Le succès considérable que M. Anderssen a eu dans les deux tournois à Londres lui a valu une suite d'hommages. Le club de Londres dans la Cité l'a nommé membre honoraire. A Berlin un grand nombre d'amateurs se sont réunis pour fêter son retour. Parmi les étrangers venus pour assister à cette fête, on comptait le président du Cercle des Échecs de Potsdam, M. de Greulich, dont nous venons annoncer la mort, M. Max Lange, l'intelligent rédacteur de *la Gazette d'Échecs de Magdebourg*, et autres. Un splendide banquet était servi dans les salons du Jardin des Fleurs (l'endroit où les membres du Cercle des Échecs de Berlin se réunissent d'habitude), dccorés à cet effet avec beaucoup de goût. Les convives étaient au nombre de soixante-dix, sous la présidence de M. d'Oppen. Après le toast porté par l'honorable président à la santé du vainqueur des vainqueurs,

et une réplique de M. de Schaper, chef supérieur de l'administration des postes, au nom du Cercle de Potsdam, M. Nathan s'est levé, et après avoir orné d'une couronne de lauriers les deux portraits de M. Anderssen, offerts en hommage par les deux artistes Schultz et Bégas, il a exprimé en vers vivement applaudis l'espoir de voir attaché M. Anderssen plus étroitement encore au Cercle des Échecs. (M. Anderssen n'a pas son domicile ordinaire à Berlin, mais à Breslau.) Ensuite il a été bu à la santé de M. d'Oppen et de M. Mongrédien, l'excellent président du London club. La fête s'est prolongée jusqu'après minuit, et on s'est séparé joyeux et content.

Quelque temps après une adresse portant trente-sept signatures est arrivée de Vienne. C'était une félicitation à M. Anderssen de la part des habitués du café Neuner (le café de la Régence de Vienne), parmi lesquels nous trouvons les noms si bien connus de MM. Henikstein, Staudigl, Falkbeer, Matschégo, Nippel, Gottlieb, etc. De telles manifestations de sympathie et d'estime sont une véritable consolation et la meilleure récompense pour tous ceux qui sacrifient leur temps et leur talent au culte des Échecs.

Nous apprenons avec beaucoup de satisfaction qu'une seconde édition du célèbre ouvrage de Bilguer et Heydebrand est à la veille de paraître avec des additions considérables qui ne peuvent qu'augmenter sa valeur. Nous sommes également heureux d'annoncer qu'une collection de parties jouées dans les deux tournois de Londres, paraîtra prochainement à Berlin.

Dans le prochain numéro nous aurons l'occasion de parler d'une proposition de M. Heydebrand de la Lasa, relative à la durée des parties dans les matchs et tournois. Nous espérons qu'elle sera adoptée partout, car elle est équitable et juste sans être gênante.

PARTIES PAR CORRESPONDANCE.

N° 33, ENTRE DEUX ÉCOLES DE LONDRES

	WELLESLEY HOUSE SCHOOL (BLANCS).	KINGS COLLEGE SCHOOL (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	G 36	B 63
3.	F 43	F 53
4.	b 42	F 42-b
5.	c 33	F 53
6.	d 44	e 44-d
7.	o-o	d 64
8.	c 44-e	F 62
9.	C 31	C 47
10.	c 54	C 44
11.	c 63-B	F 11-A
12.	c 72-b	A 82
13.	e 55	A 72-c
14.	F 76×f	E 76×
15.	D 54×	E 85
16.	e 64-d	A 12-B
17.	H 12-A	c 44-e
18.	G 57	G 75
19.	D 76×	E 74
20.	D 46	F 55
21.	D 47×C	E 85
22.	D 41×	——

N° 34, ENTRE FRANCFORT (BLANCS) ET MANHEIM (NOIRS).

1850.

	Blancs	Noirs
1.	e 45	e 55
2.	F 43	G 66
3.	d 34	B 63
4.	G 36	F 53
5.	c 33	d 64
6.	C 35	F 35-C
7.	f 35-F	G 47
8.	D 25	h 68
9.	B 24	a 61
10.	d 44	H 75
11.	a 31	C 74
12.	F 34	B 71
13.	F 23	C 65
14.	c 43	C 74
15.	b 42	B 63
16.	c 53	B 84
17.	o-o	C 52
18.	F 54	C 54-F
19.	D 34-F	o-o
20.	h 38	G 66
21.	A 13	G 58
22.	g 47	G 66
23.	d 54	g 67
24.	E 26	G 78
25.	h 48	f 66
26.	H 17	E 77
27.	A 25	B 76
28.	B 32	b 62
29.	H 13	A 71
30.	B 24	D 74
31.	G 28	E 88
32.	c 62-b	c 63-c

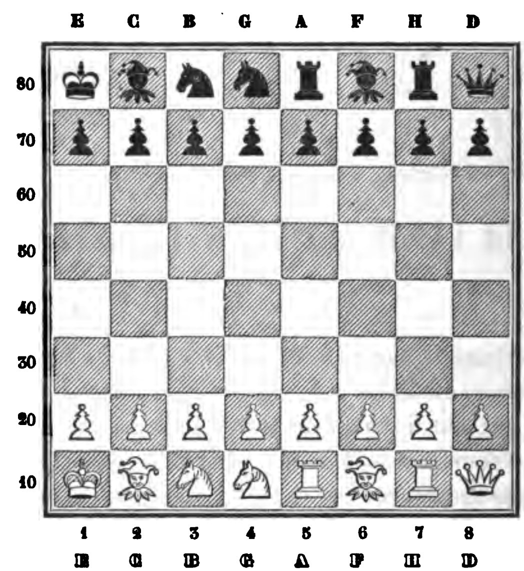
33.	A 63	c 52	45.	E 37	G 33
34.	D 23	h 58	46.	E 46	B 66
35.	g 58-h	g 58-g	47.	H 61-a	B 54×
36.	A 73	A 73-A	48.	E 57	H 87×
37.	D 73-A	D 38	49.	E 68	B 35-f
38.	G 36	f 56	50.	H 64-d	G 25
39.	D 74	G 66	51.	H 67	G 44-G
40.	D 56-f	D 56-D	52.	H 87×H	E 87-H
41.	e 56-D	e 45	53.	B 45-e	B 56×e
42.	G 44	B 55	54.	E 58-h	G 23
43.	H 73	G 54-d	55.	E 57	B 48-h
44.	H 71	B 47×	56.	E 48-B	G 31-a

LA PARTIE AUX PIÈCES DÉPLACÉES.

Il y a une classe de joueurs d'échecs qui se font une espèce de gloire de n'avoir jamais étudié les auteurs, comme si cela était un opprobre. Tant qu'ils gagnent ils comblent leurs adversaires de sarcasmes, et parlent d'un souverain mépris des ouvertures classiques. Mais dès que la fortune leur tourne le dos, ils ont recours aux reproches et ils s'écrient avec amertume, vous savez tous cela par cœur, cela veut dire en d'autres termes : si je m'étais donné la peine de regarder ces choses-là, je t'écraserais, mon bon. Eh bien, nous connaissons un moyen apte à faire disparaître l'avantage qui résulte de l'étude des ouvertures. Pour être agréable à ces amateurs, nous voulons bien leur en faire part ; reste à eux d'en profiter oui ou non. Voici le moyen : avant de commencer la partie, on ôte toutes les Pièces de l'échiquier (les Pions restent à leur place), et on tire au sort l'ordre dans lequel elles doivent être placées. L'adversaire place ses Pièces dans le même ordre. On pourrait bien compliquer encore davantage la partie, si le second joueur tirait également au sort, pour ses propres Pièces, ceci est *ad libitum*.

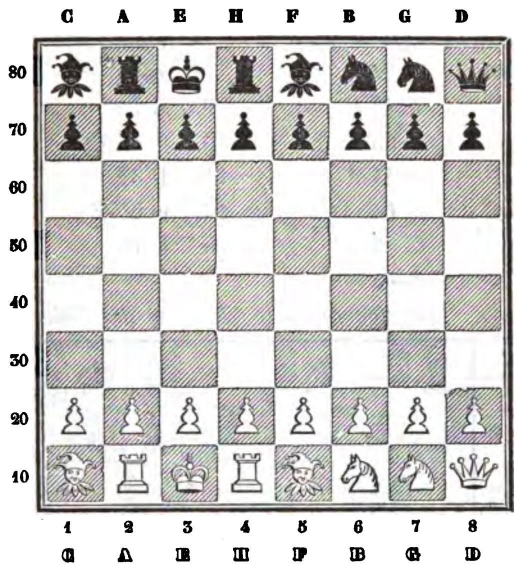
Le célèbre auteur Zuylen van Nieveld est l'inventeur de cette

bizarre partie, qui du reste ne manque pas d'intérêt. Le neveu de l'inventeur, M. le baron de la Hoven, a cultivé et répandu ce jeu, et les deux parties que nous donnons ici ont été jouées entre lui et M. Heydebrand de la Lasa, dont le talent supérieur a fini par triompher des difficultés que la nouveauté de la lutte lui avait au commencement créées. Dans les deux parties que nous empruntons à *la Schachzeitung*, M. de la Hoven avait les Blancs et le trait. Nous avons maintenu notre notation ; seulement pour éviter toute équivoque, nous avons encore partout indiqué la case de départ.



1.	g 27 37	B 83 62	12.	G 33 14	F 44 22×b
2.	G 14 33	c 73 63	13.	G 14 22-F	B 62 41
3.	a 21 31	d 74 54	14.	c 23 33	D 88 33-c
4.	C 12 21	e 75 55	15.	A 15 12	B 41 22-G
5.	B 13 32	G 84 65	16.	H 17 13	D 33 66
6.	e 25 35	f 76 56	17.	A 12 22-B	C 82 55
7.	d 24 44	g 77 57	18.	H 13 23	D 66 56-F
8.	F 16 34	e 55 44-d	19.	C 21 12	D 56 66
9.	e 35 44-e	F 86 77	20.	E 11 21	C 55 22-A
10.	F 34 56-f	G 65 44-e	21.	H 23 22-C	H 87 77
11.	B 32 44-G	F 77 44-B	22.	C 12 34	H 77 75

23.	H 22 12	D 66 26×f
24.	E 21 32	H 75 35
25.	H 12 14	D 26 25
26.	E 32 33	c 63 53
27.	H 14 24	H 35 34×C
28.	H 24 34-H	d 54 44×
29.	H 34 44-d	A 85 35×
30.	H 44 34	D 25 34×H
31.	E 33 22	A 35 25×



1.	G 17 36	b 72 52
2.	d 24 44	d 74 64
3.	F 15 51	f 76 66
4.	B 16 35	c 75 55
5.	D 18 15	C 81 36-G
6.	e 25 36-C	e 55 44-d
7.	H 14 44-e	G 87 75
8.	b 22 32	G 75 63
9.	B 35 54	A 82 72
10.	H 44 45	F 85 67
11.	B 54 75×	G 63 75-B
12.	H 45 75-G	B 86 74
13.	D 15 65	D 88 87
14.	D 65 87-D	H 84 87-D
15.	C 11 44	B 74 55
16.	C 44 55-B	f 66 55
17.	E 13 22	E 83 84
18.	H 75 73-c	A 72 73-H
19.	A 12 13	E 84 74
20.	F 51 73-A	E 74 73-F

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

N° CXCIX. GAMBIT DE LA DAME. 3. (1)

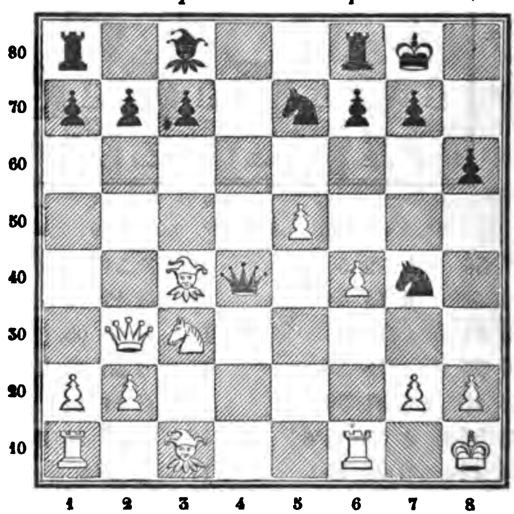
2 Juillet 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. ANDERSSEN (NOIRS).

1.	d 44	d 54	8.	O—O	h 68
2.	c 43	d 43-c	9.	G 55	B 63
3.	e 35	e 55 (2)	10.	f 46 (3)	B 75
4.	F 43-d	e 44-d	11.	D 32	F 55-G
5.	e 44-e	F 64	12.	e 55-F	D 44 ×
6.	G 36	G 66	13.	E 18	G 47 *Pl.*
7.	B 33	O—O			

Position après le 13e coup des Noirs.

CXCIX.



14.	B 14 (4)	b 52 (5)	16.	D 37	h 58
15.	F 25 (6)	C 65	17.	h 38	G 68

(1) Voir les parties LVI et LXII.

(2) Cette défense ne vaut pas celle par C 65.

(3) On aurait pu doubler un Pion en prenant le Cavalier, mais il n'y avait aucun avantage.

18.	F 58-h	f 66	28.	A 63(7)	B 47 ×
19.	F 36	A 84	29.	h 47-B	A 78 ×
20.	D 26	f 55-e	30.	E 17	D 46-C
21.	C 35	D 34	31.	g 37	G 37-g
22.	f 55-f	G 56	32.	A 65-C	G 16-H
23.	E 28	B 67	33.	E 16-G	A 18 × (8)
24.	C 57	A 74	34.	F 18-A	D 43 ×
25.	A 13	B 55-f	35.	A 25	D 47-h
26.	A 33	D 64	36.	F 54 ×	——
27.	C 46	g 57			

Nº CC. PARTIE EVANS. 4. (1)

21 Juin 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS).			M. KIESERITZKY (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	4.	b 42	F 42-b
2.	G 36	B 63	5.	c 33	F 64(2)
3.	F 43	F 53	6.	d 44	G 66(3)

(4) Ici les Blancs ne jouent pas avec énergie. Il fallait jouer B 52, si alors G 26 × 15, H 26-G D 26-H 16, C 35 D 48 17, B 73-c et les Blancs regagnaient l'échange, restant avec un Pion de plus dans une belle position et si D 53 15, D 23.

(5) Ce coup n'est pas sérieux, et les Blancs ont tort de se laisser intimider.

(6) Il fallait tout simplement prendre avec le Fou.

(7) Coup funeste qui compromet la partie des Blancs.

(8) Grave erreur, au lieu de prendre le Fou avec la Dame. L. K.

---

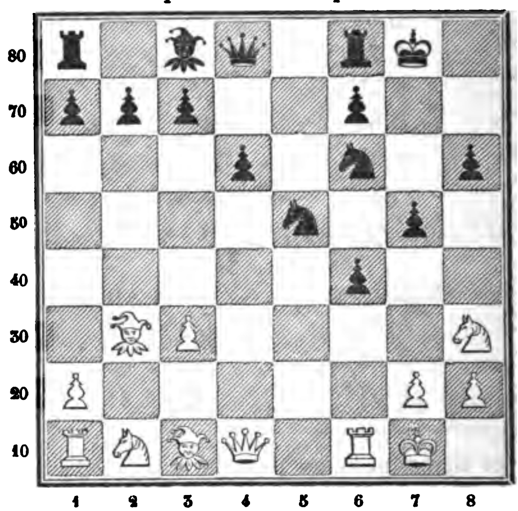
(1) Voir les parties LXIII, LXV, LXXXII, LXXXIX, XCV, CVIII, CLXXXIV, CLXXXV.

(2) En reproduisant une partie de la *Régence* de ce même début, M. Staunton revient encore sur sa critique du cinquième coup des Noirs F 64, et il soutient de nouveau que tous les auteurs l'ont condamné. En vérité, nous avons de la peine à le comprendre, car s'il se donnait la moindre peine pour examiner cette variante il trouverait sans doute qu'elle renferme trop de difficultés pour la traiter si légèrement.

7.	G 57	O—O
8.	f 46	e 46-f
9.	e 55	F 55-e
10.	d 55-F	R 55-d
11.	F 32	h 68
12.	G 38	g 57
13.	O—O	d 64 (4) *Pl.*

Position après le 13e coup des Noirs.

CC.



14.	G 26	C 65
15.	B 24	D 74
16.	G 45	G 45-G
17.	B 45-G	f 56 (5)
18.	B 53	C 32-F
19.	D 32×C	D 76
20.	B 72-b	D 43 (6)
21.	B 51	D 76 (7)

---

(3) On aurait également pu prendre le Pion.

(4) Nous demandons à chaque amateur impartial, s'il ne préférerait pas le jeu des Noirs avec *quatre* Pions liés et bien soutenus contre un Fou.

(5) En jouant ce coup, les Noirs perdent sciemment un Pion, mais ils gagnent plusieurs temps.

(6) Ce coup, qui gâte le jeu des Noirs jusqu'ici meilleur, est le résultat d'un faux calcul. Voici quelle était leur combinaison : si les Blancs prenaient la Dame, le Cavalier Noir reprenait, coupant ainsi au Cavalier Blanc sa dernière retraite à 51, tandis que le premier restait à 43, garanti contre toute attaque. Si au contraire les Blancs jouaient tout de suite leur Cavalier à 51, la Dame Noire donnait

22.	c 43	A 85	29.	H 23	D 74
23.	C 22	B 47	30.	A 45-A	f 45-A
24.	B 63 (8)	E 78 (9)	31.	D 72 (11)	D 56
25.	A 15	B 35	32.	H 73 × c	E 67
26.	H 26	A 45	33.	H 75	f 35
27.	C 44	D 43-c	34.	b 38 (12)	d 54
28.	A 35-B (10)	D 63-B	35.	C 35-f	——

N° CCI. GAMBIT BRYAN. (1)

2 Juillet 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS).		M. KIESERITZKY (NOIRS).			
1.	e 45	e 55	3.	F 43	D 48 ×
2.	f 46	e 46-f	4.	E 16	b 52 (2)

échec à 53 et prenait le Cavalier. Malheureusement cette dernière combinaison était fausse, puisque la Dame Noire ne pouvait pas découvrir son Roi. Au lieu de jouer alors la Dame à 43, il fallait porter la Tour H à 82, et les Noirs avaient fort beau jeu.

(7) Pour ne pas réunir les Pions si l'on échangeait les Dames.

(8) Coup préparatoire pour jouer ensuite D 33. Le Cavalier à 63 empêche la Tour d'aller à 55.

(9) Pour se mettre d'avance à l'abri d'un Mat.

(10) C'est un excellent coup qui améliore considérablement le jeu des Blancs. Les Noirs n'ont absolument rien à faire que de prendre le Cavalier.

(11) Dès ce moment la partie des Blancs est évidemment la meilleure, car leur adversaire ne peut pas défendre les deux Pions attaqués.

(12) Ce coup est très-fin et décisif, car il permet aux Blancs de prendre le Pion au centre avec le Fou, que les Noirs ne peuvent pas reprendre sans perdre la Dame par H 77 × E 38 g 47 ×. L. K.

(1) Voir les parties II, XI, XIX, LXXIII, LXXIV, LXXX, LXXXV, XCII, CIII, CIV, CV, CXVI, CXVII, CXXVII, CXXVIII, CXXXV, CXL, CLXXXVI, CXCIV.

(2) Pour bien saisir la portée de cette défense, il faut que l'on se

5.	F 52-b	G 66	9.	d 44	C 65
6.	G 36	D 68	10.	d 54	c 54-d
7.	B 33	c 63	11.	e 54-c	C 47
8.	F 43	d 64	12.	g 37	g 57 (3)

---

rende un compte exact des motifs qui la provoquent. Dans le Gambit du Roi, le premier joueur sacrifie volontairement un Pion pour avoir une attaque plus forte, qui consiste principalement dans les avantages suivants :

1° D'avoir mis hors sa ligne le Pion du Roi adverse et d'avoir ainsi donné à son propre Pion du Roi la liberté d'avancer, et à son Pion de la Dame la faculté de faire tout de suite deux pas.

2° D'avoir plus de facilité à combiner une attaque sur la case 76, le point le plus vulnérable, par le Fou F à 43, par le Cavalier G à 55 ou 57 où il arrive en deux coups, par la Dame à 32, 54, 36 ou 58 selon les phases de la partie et enfin par la Tour H à 16. (La coopération des Pièces A, B, C, est moins directe et subordonnée à des conditions particulières.)

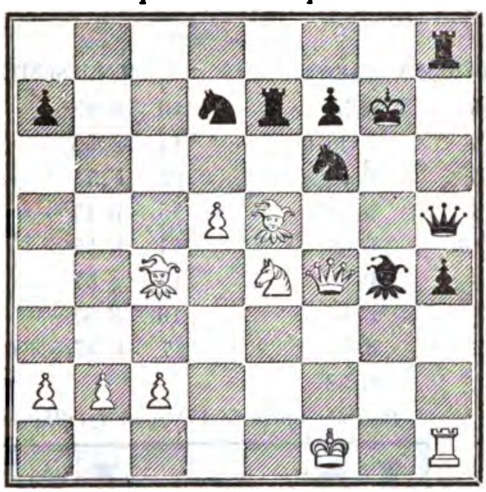
Ces avantages, on ne peut pas en disconvenir, sont tellement forts, que de tous les temps la défense contre le Gambit du Roi a été jugée excessivement pénible, malgré la supériorité matérielle d'un Pion. L'idée se présente donc tout naturellement à l'esprit de découvrir un moyen quelconque, fût-ce même un contre-sacrifice pour paralyser ces avantages du premier joueur. Ce moyen existe réellement. En offrant de leur côté le Pion du Cavalier de la Dame, les Noirs forcent les Blancs ou à accepter ce contre-sacrifice, où à retirer le Fou à 32. Dans le premier cas, le Fou quitte sa ligne d'attaque et fournit aux Noirs l'occasion de pousser plus tard le Pion c un pas sans perdre un temps, ce qui est très-important, car ce Pion défend les cases 52 et 54 et empêche alors l'entrée du Cavalier de la Dame Blanche. Dans le second cas les Noirs conservent un Pion de plus qui peut avancer à 42 et chasser le Cavalier adverse, lorsque celui-ci aura occupé la case 33. Dans l'un et l'autre cas les Noirs ont gagné deux cases de sortie pour leur Fou C, savoir, les cases 72 et 61. Un joueur habile saura bien en profiter.

(3) Donner échec soit avec le Fou, soit avec la Dame, n'offrait aucun avantage.

13.	h 48	D 58	19.	A 75-F (6)	h 57-G (7)
14.	D 15×	F 75	20.	C 64-d	E 77
15.	G 57-g	e 37-g	21.	C 55	h 48-h
16.	C 46	E 86 (4)	22.	D 46	A 85
17.	D 37-g	B 74	23.	B 45	A 75-A *Pl.*
18.	A 15 (5)	h 68			

Position après le 23e coup des Noirs.

CCI.



24.	C 66×G (8)	B 66-C	27.	D 68×D	H 68-D
25.	D 66×B	E 86	28.	E 27	A 35
26.	B 37	D 68 (9)	29.	B 16	h 38×

---

(4) Pour sauver le Pion d.

(5) Les Blancs auraient dû prendre le Pion d.

(6) C'est un joli coup, mais il n'est peut-être pas assez solide.

(7) Les Noirs ne pouvaient pas prendre la Tour sans s'exposer gravement.

(8) Si les Blancs prenaient avec le Cavalier, la Dame Noire reprenait le Fou.

(9) L'échange des Dames est maintenant forcé.

(10) Ce coup est parfaitement juste et décisif, si 35, E 26 H 55 36, B 37-A f 37×B 37, E-37-f H 45-F, et si 36, F 34 A 36× 37, E 17 H 15.

L. K.

30.	E 28	A 36	35.	B 37-A	f 37-B
31.	F 34	f 56	36.	H 24	H 55
32.	E 17	f 46	37.	F 34	H 15×
33.	H 28	H 58	38.	F 16	C 36
34.	F 45	A 37× (10)		——	

No CCII. GAMBIT BRYAN. 4. (1)

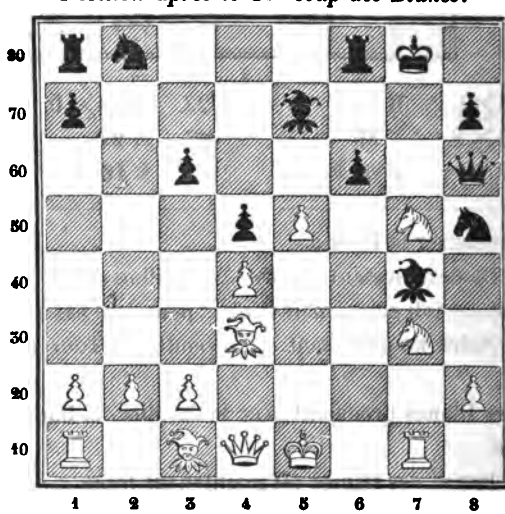
21 Juin 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS). M. KIESERITZKY (NOIRS).

1.	e 45	e 55	10.	B 25	F 75
2.	f 46	e 46-f	11.	e 55	d 54
3.	F 43	D 48×	12.	F 34	o—o (2)
4.	E 16	b 52	13.	H 17 (3)	g 57
5.	F 52-b	G 66	14.	E 15	f 66 (4)
6.	G 36	D 68	15.	g 37	e 37-g
7.	B 33	c 63	16.	B 37-e	C 47
8.	F 43	d 64	17.	G 57-g (5) *Pl.*	C 14-D (6)
9.	d 44	G 58			

Position après le 17e coup des Blancs.

CCII.



(1) Voir la partie précédente.

(2) A ce moment il eût été peut-être plus prudent de jouer C 47,

18.	B 56 (7)	f 57-G (8)	30.	E 33	B 21 ⨯ a
19.	B 68 ⨯ D	E 77	31.	E 32	B 15 ⨯
20.	C 57-f	F 57-C	32.	E 41	A 44 ⨯ d
21.	G 56 ⨯	H 56-G	33.	E 51	F 84 ⨯ (10)
22.	F 56-H	E 68	34.	E 61	A 47-C
23.	A 14-C	B 61	35.	H 47-A	F 62
24.	A 34	A 86	36.	H 87	B 25
25.	F 47	A 46 (9)	37.	e 65	B 46
26.	A 38	A 45 ⨯	38.	e 75	B 65
27.	E 16	A 46 ⨯	39.	A 58 ⨯ G	E 58-A
28.	E 25	A 45 ⨯	40.	e 85 + D ⨯	——
29.	E 54	B 42 ⨯			

N° CCIII. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

27 Mai 1851. (2)

M. ANDERSSEN (BLANCS).			M. KIESERITZKY (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	3.	G 36	g 57
2.	f 46	e 46-f	4.	h 48	g 47

car en prenant le coup suivant le Cavalier G avec le Fou on fortifiait la position du Pion du Gambit.

(3) Supérieurement combiné.

(4) Les Noirs perdent ici un temps précieux ; il fallait pousser g 47.

(5) Coup de maître.

(6) Pour épuiser toutes les combinaisons qui résultent du dernier coup des Blancs, il aurait fallu plus de temps que les usages de bonne compagnie ne permettent.

(7) Les Blancs regagnent forcément la Dame.

(8) La partie devient de plus en plus compliquée, mais il paraît qu'elle prenait une meilleure tournure pour les Noirs s'ils donnaient d'abord échec à 42 et jouaient ensuite leur Dame à 67.

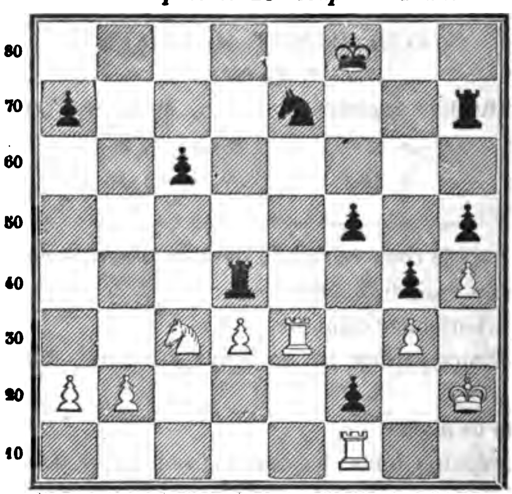
(9) C'est ici où les Noirs déterminent leur perte ; en jouant G 46, ils avaient au moins la nullité.

(10) Ce malheureux échec accélère la perte de la partie. Mieux valait encore de prendre le Fou et jouer ensuite B 25. L. K.

5.	G 55	h 58	17.	F 52	c 63
6.	F 43	H 78	18.	d 63-c	F 53✕ (3)
7.	d 44	d 64	19.	E 28	b 63-d
8.	G 34	e 36	20.	F 34	C 34-F
9.	g 37	C 65	21.	c 34-C	f 56 (4)
10.	d 54	C 83	22.	H 15	A 84
11.	e 55	d 55-e	23.	D 41	e 26
12.	G 55-d	F 64	24.	H 25	E 86
13.	C 46	G 75	25.	C 35	F 35-C
14.	o—o	C 56	26.	H 35-C	D 44
15.	B 33	B 74	27.	D 44-D	A 44-D
16.	G 74-B	D 74-G	28.	A 16 (5) *Pl.*	f 46

Position après le 28ᵉ coup des Blancs.

CCIII.



(1) Voir les parties XXXIV, LI, LIII, LVI, LXXVIII, LXXIX, CII, CVICXIX, CXLVI, CLXIII, CLXXV, CLXXVII, CLXXIX, CLXXXII.

(2) Cette partie a été jouée dans le tournoi au Saint-Georges-Club.

(3) *L'Illustration anglaise*, en reproduisant la partie, trouve cet échec *très-heureux*, comme s'il agissait des novizes pour lesquelles tout est fortuit.

(4) Les Noirs auraient tout aussi bien fait de roquer.

(5) La partie devient ici fort intéressante.

29.	A 26-e	G 56	43.	H 77	b 43
30.	B 25	H 76	44.	H 57 ×	E 45
31.	H 55	f 37 × g	45.	H 58-h	b 33
32.	B 37-f	G 37-B	46.	H 53	E 34
33.	A 76 × H	E 76-A	47.	E 47-g	A 42 ×
34.	E 37-G	A 34 × c	48.	E 57	A 43
35.	E 46	A 44 ×	49.	H 54 ×	E 25
36.	E 37	A 54 (6)	50.	H 55 ×	E 26 (9)
37.	H 35	E 66	51.	H 52	E 37
38.	H 33	b 53	52.	H 12	A 53 ×
39.	H 31	E 56 (7)	53.	E 66	E 46
40.	H 71-a	A 34 ×	54.	H 13	E 45
41.	E 26	A 24 × (8)	55.	a 41	A 51
42.	E 37	A 22-b			=

N° CCIV. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

21 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS).			M. ANDERSSEN (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	5.	G 55	h 58
2.	f 46	e 46-f	6.	F 43	G 68
3.	G 36	g 57	7.	d 44	d 64
4.	h 48	g 47	8.	G 34	e 36

(6) Tous ces derniers coups ont été joués avec beaucoup de finesse.

(7) Il n'est point désavantageux d'abandonner le Pion isolé pour prendre une position plus forte.

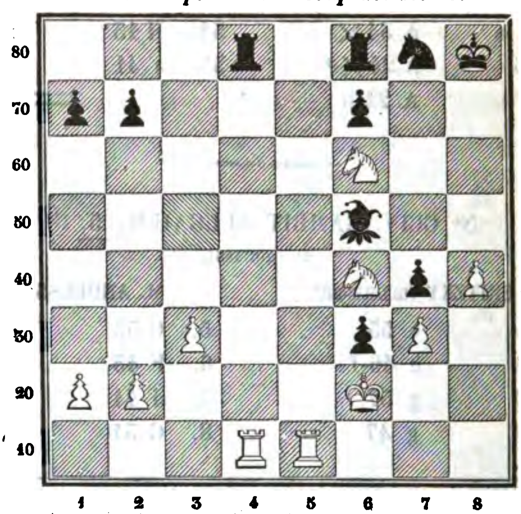
(8) Ici les Noirs jouent mal, c'est l'autre Pion à 48 qu'il fallait attaquer et prendre.

(9) *L'Illustration anglaise* fait la remarque suivante : Cette position est très-instructive ; nous pensons, si M. Kieseritzky avait joué à cet endroit avec le soin nécessaire, il aurait aisément gagné la partie. La partie était gagnée, c'est vrai ; mais pas d'une manière si facile que *l'Illustration* le pense. Nos lecteurs trouveront la position à la fin de ce numéro. L. K.

9.	g 37 (2)	d 54 (3)	19.	G 46	B 55
10.	e 54-d (4)	G 56	20.	D 33	B 43-F
11.	C 46	F 64	21.	D 43-B (9)	c 54-e
12.	E 26 (5)	G 44-d	22.	G 54-c	C 65
13.	B 33 (6)	c 63 (7)	23.	B 66 ×	E 88
14.	C 64-F	D 64-C	24.	D 46	D 46-D
15.	B 45	D 68	25.	G 46-D	C 68
16.	G 46	G 56	26.	H 15	C 56
17.	D 34	o-o (8)	27.	c 33	A 84
18.	G 58-h	B 74	28.	A 14	G 87 Pt.

Position après le 28e coup des Noirs.

CCIV.



(1) Voir la partie CIII.

(2) Dans le dernier temps la variante américaine g 36-e commence à préoccuper davantage. Nous ne lui méconnaissons pas certain mérite, mais à défaut d'une analyse suffisante nous préférons encore l'ancien système suivi dans cette partie.

(3) Ce coup a été recommandé par Walker dans son traité *The art of Chess Play* Ce contre-sacrifice est assez habilement inventé et donne, il est vrai, pendant quelque temps une espèce d'attaque aux Noirs, même avec certitude de regagner un Pion. Cependant le développement de Pièces Blanches a toujours lieu et il leur permet de conserver l'avantage de la position.

29.	B 87-G (10)	E 87-B	36.	b 42	E 66
30.	A 54	A 54-A	37.	b 52	H 73
31.	G 54-A	C 65	38.	c 63	b 63-c
32.	H 55	G 54-G	39.	H 53	H 75
33.	H 54-C (11)	f 56	40.	b 63-b	f 46 (13)
34.	c 43	H 76 (12)	41.	H 23 (14)	——
35.	c 53	E 77			

---

(4) Prendre avec le Fou eût été une grande faute, car les Noirs auraient poussé c 63.

(5) Pour soutenir le Pion g, car sans cela les Noirs l'auraient pu prendre impunément avec le Cavalier.

(6) Les Noirs ont bien regagné un Pion comme nous l'avions dit plus haut, mais les Blancs ont en revanche quatre Pièces en jeu.

(7) Ceci n'est peut-être pas le meilleur coup, car il donne encore aux Blancs l'occasion de s'arranger plus avantageusement.

(8) Faute qui fait perdre un Pion.

(9) L'échec par le Cavalier aurait compromis la partie Blanche, car le Roi Noir allait alors à 88, sans redouter le second échec à la découverte.

(10) Jusqu'ici les Blancs ont assez bien conduit leur partie. Ce coup est peut-être le premier à regretter. Ils pouvaient jouer 29, A 84-A H 84-A 30. H 85 H 85-H mll car si H 24✕ 31, E 15 et les Noirs perdaient forcément la partie à cause du Mat par la Tour et le Cavalier, alors 31, B 85-H. Dans cette position d'ailleurs très-difficile, les Blancs avaient, nous le croyons, l'avantage.

(11) Il valait un peu mieux de donner d'abord un échec à 57 pour renvoyer le Roi à une ligne plus éloignée du centre.

(12) Précaution inutile, il fallait tout de suite jouer H 85 dans le but d'aller de là à 25.

(13) En donnant échec à 25, les Noirs gagnaient forcément la partie ; voici pourquoi. H 25✕ 41, E 17 mll f 46 42, b 73 f 37-g 43, H 13 H 27✕ 44, E 16 H 28 45, E 15 H 18✕ 46, E 24 H 13-H 47, E 13-H f 27 48, b 83+D f 17+D✕. Dans cette position que nous mettons d'ailleurs ici pour la mieux pouvoir saisir,

N° CCV. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

13 Juin 1851.

	M. ANDERSSEN (BLANCS).	M. KIESERITZKY (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	f 46	e 46-f
3.	G 36	g 57
4.	h 48	g 47
5.	G 55	h 58
6.	F 43	H 78
7.	d 44	d 64
8.	G 76-f	H 76-G
9.	F 76×H	E 76-F
10.	C 46-e	F 68
11.	o–o	F 46-C
12.	H 46×F	E 77
13.	B 33 (2)	D 48-h
14.	B 54	B 61
15.	D 34	c 63
16.	A 16 (3)	C 65
17.	B 35	B 42 (4)
18.	D 31	c 53
19.	d 53-c	B 21-a
20.	H 76×	E 88
21.	b 42 (6)	D 57 (7)
22.	d 64-d	C 76-H
23.	A 76-C	G 66 (8)
24.	d 74	G 45-e

---

les Noirs ont le jeu bien supérieur, et jouant avec précaution, ils doivent nécessairement gagner.

BLANCS. D 83, E 13, a 21, h 48.
NOIRS. D 18, E 66, a 71, e 36, g 47.

Aux Blancs à jouer.

(14) Les Blancs gagnent maintenant sans difficulté. L. K.

---

(1) Voir la partie CIII.

(2) Dans cette circonstance les Blancs ont tort de laisser prendre le Pion, il fallait d'abord jouer g 37.

(3) Parfaitement sûr, les Noirs ne peuvent pas prendre le Cavalier, car il en suivrait H 76 et puis e 54-c.

(4) Coup étourdi dont les Blancs profitent habilement.

(5) Les Noirs ne peuvent pas prendre à cause du double échec à 56.

(6) Pour pouvoir attaquer le Roi adverse par D 22.

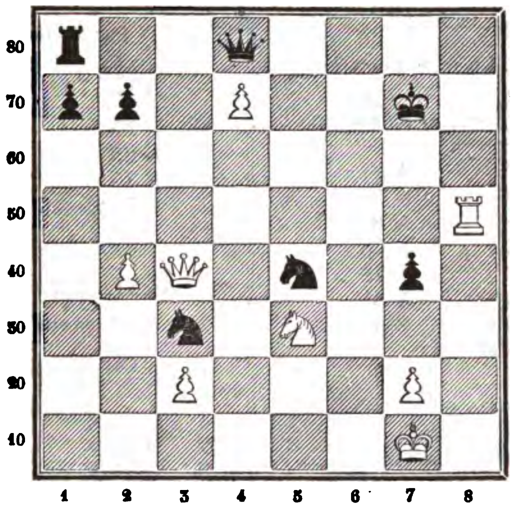
(7) De cette manière la Dame peut couvrir l'échec de la Dame adverse.

(8) C'est ici où commence une série de jolis coups. Le Cavalier sortant va délivrer son camarade.

25.	D 34	B 33
26.	A 56	D 84
27.	D 44 ×	E 87
28.	D 43 ×	E 88
29.	A 58 × h [9]	E 77 *Pl.*

Position après le 29e coup des Noirs.

CCV.



30.	B 56 × [10]	E 66
31.	B 37	D 62 ×
32.	E 28	E 67
33.	A 55	A 88 ×
34.	B 58	A 58 × B
35.	A 58-A	D 64 ×

---

(9) Les Blancs auraient mieux fait de se contenter d'un échec perpétuel.

(10) Ce coup est d'une extrême beauté, si les Noirs se laissaient leurrer par le gain d'une Pièce, en jouant E 67 les Blancs leur donneraient encore deux autres Pièces, et le Mat serait inévitable en 7 coups. Voici d'ailleurs la suite, 30, B 56 × E 67 ⇆ 31, D 65 × G 66 mll 32, B 48 × E 58-A mll 33, D 56 × E 48-B 34, g 37 × E 38 mll 35, D 16 × E 37 36, D 26 × E 38 37, D 28 ⋇. L. K.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU NEUVIÈME NUMÉRO.

POSITIONS CURIEUSES.

Par MM. Kling. et Horwitz.

	B ♔ 27	N ♚ 48
1.	A 17	A 81 ou
2.	E 36	E 58
3.	g 77	A 87
4.	E 46-f	E 68
5.	E 56	E 78
6.	E 66	A 81
7.	A 18✕	E 87
8.	A 88✱	

Par M. Bolton.

	B ♔ 28	N ♚ 81
1.	D 61	D 82 ou
2.	D 51	C 87
3.	F 67-G	C 85
4.	H 85-C	a 61
5.	H 82✕D	E 82-H
6.	D 86✱	

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CXXIX. *Mat en 4 coups,*

Par M. Kieseritzky.

	B ♔ 66	N ♚ 86
1.	A 84	H 84-A
2.	e 75✕	E 85
3.	F 65	n'importe quoi.
4.	G 77✱	

CXXX. *Mat en 4 coups,*

Par M. Borely.

	B ♔ 76	N ♚ 45
1.	B 55	E 56
2.	G 25	E 45
3.	E 75	E 54 ou 56
4.	G 33✱ ou G 37✱ selon.	

CXXXI. *Mat en 5 coups,*

Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 16	N ♚ 56
1.	D 54✕	E 66
2.	D 65✕	E 77
3.	D 75✕	E 87
4.	G 58	n'importe quoi.
5.	D 85✱ ou D 77✱ ou G 66✱ selon le coup des Noirs.	

Variante.

2.		E 57
3.	D 55✕	E 47
4.	D 58✕	E 37-g
5.	G 25✱	

CXXXII. *Mat en 7 coups,*

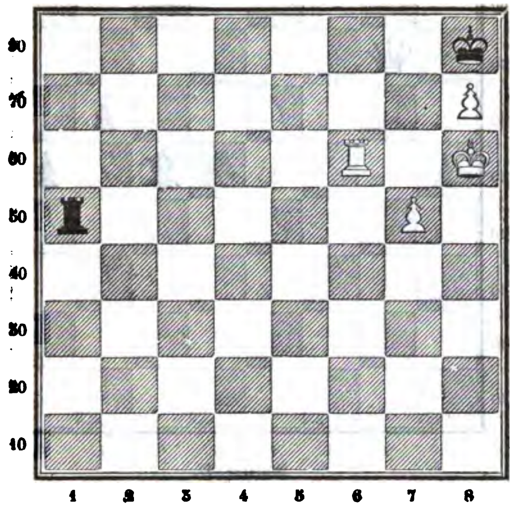
Par M. Kling.

	B ♔ 35	N ♚ 55
1.	d 44✕	E 54
2.	B 84	f 46✕
3.	E 34	f 36
4.	A 66	f 26
5.	A 26-f	E 64
6.	A 76	E 54
7.	A 74✱	

POSITIONS CURIEUSES

Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

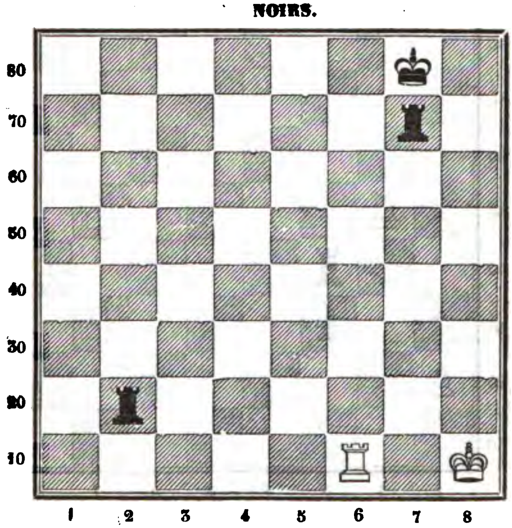


BLANCS.

Les Noirs jouent et remettent la partie.

Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

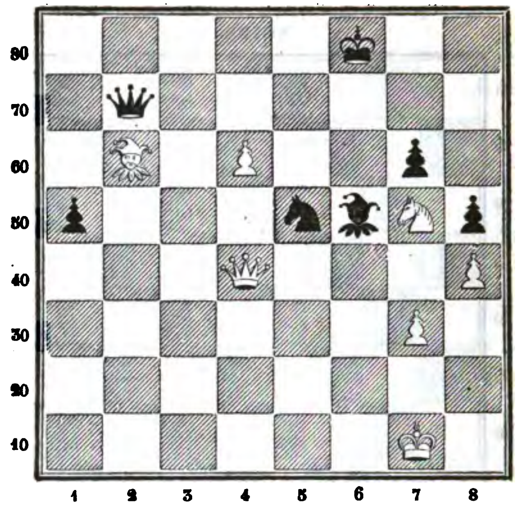


BLANCS.

Les Blancs perdent malgré le trait.

FIN D'UNE PARTIE JOUÉE PAR M. LŒWENTHAL (BLANCS) ET UN AMATEUR (NOIRS).

NOIRS.

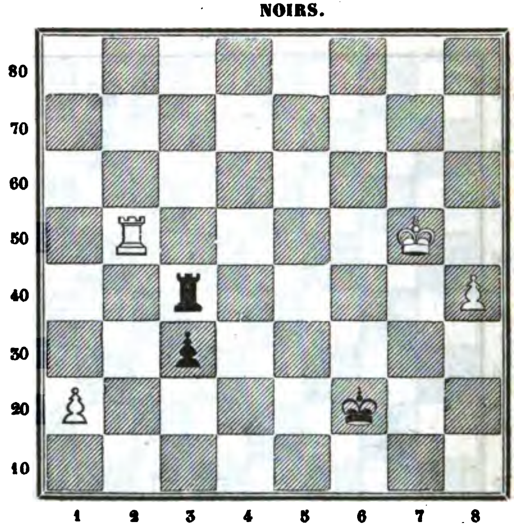


BLANCS.

Les Blancs décident la partie en leur faveur en 5 coups.

FIN D'UNE PARTIE JOUÉE ENTRE M. ANDERSSEN (BLANCS) ET M. KIESERITZKY (NOIRS).

NOIRS.



BLANCS.

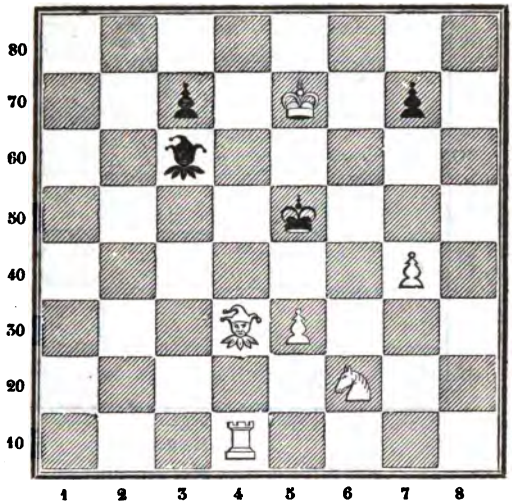
Les Noirs gagnent malgré le Trait.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Krome.

NOIRS.

CXXXIII.



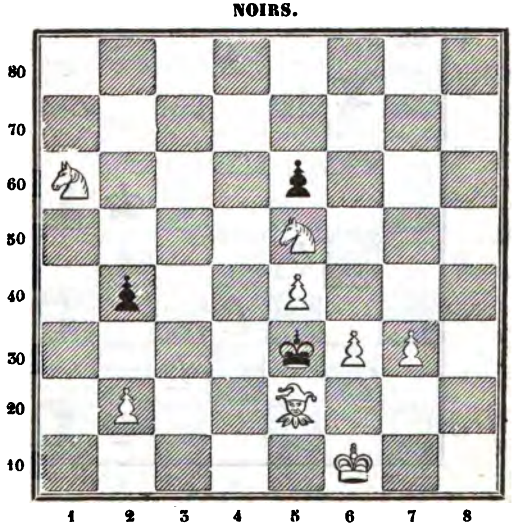
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXXXIV.



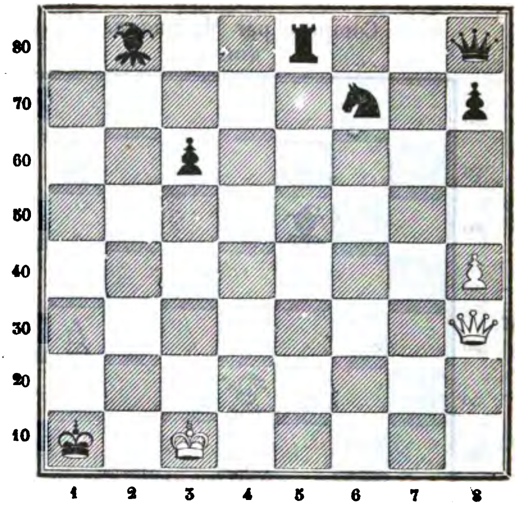
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par M. Kieseritzky.

NOIRS.

CXXXV.



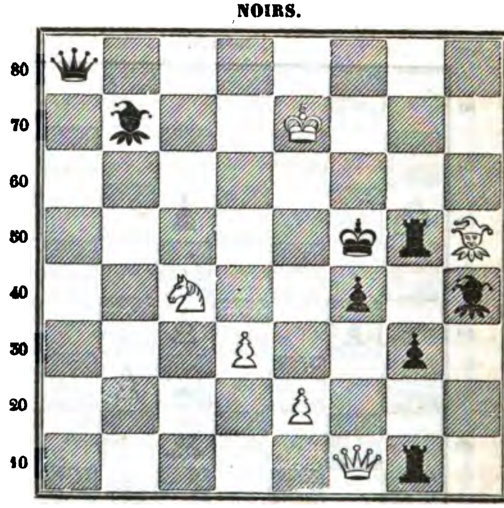
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par M. Borely.

NOIRS.

CXXXVI.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

AVIS AUX ABONNÉS.

Dans notre dernier numéro nous avions annoncé que *la Régence* cesserait de paraître. Depuis, de nombreuses lettres sont arrivées, des démarches personnelles ont été faites auprès de l'éditeur et des rédacteurs de cette feuille pour les déterminer à revenir sur leur décision. Ne pouvant méconnaître la valeur et la bienveillance de ces manifestations, ils ont cru devoir céder. *La Régence* sera donc continuée, et cette quatrième année se composera comme les autres de douze numéros qui seront mensuellement distribués.

Les rédacteurs de *la Régence.*

UN COMBAT PAR CORRESPONDANCE

ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE,

PAR LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE SOUS-MARIN.

Sous peu de temps, un combat d'Échecs s'engagera entre le Cercle de Paris et celui de Saint-Georges de Londres. Ce combat consistera en deux parties jouées par le télégraphe électrique sous-marin, et deux parties par correspondance ordinaire. Dans le principe *une seule partie* devait être jouée et dirigée de l'autre côté par MM. Staunton, Wyvill et le capitaine Kennedy. M. Staunton s'est adressé dans cette intention à M. Kieseritzky pour lui proposer de s'entendre avec M. Laroche et un autre amateur français. Le prix de la lutte devait être une somme de 50 liv. sterl., restant de la souscription pour le grand tournoi. Privé de la coopération de M. Laroche retenu par

ses affaires à Bayonne, et croyant que la partie gagnerait en intérêt, du moment où elle était jouée de Cercle à Cercle, M. Kieseritzky en référa à la commission du Cercle de Paris. Celle-ci se déclara prête à accepter la partie, et nomma préalablement un comité se composant de MM. Devinck, président, Crampel, secrétaire, Chamouillet, Delannoy, Garcin, Journoud, Kieseritzky et Séguin pour fixer les conditions de ce combat. Il fut en même temps décidé que l'on s'adresserait au bureau du télégraphe pour obtenir la permission de se servir de cet instrument. Encouragé par le gracieux accueil que les délégués du comité avaient trouvé auprès de Monsieur le directeur du télégraphe, le comité crut opportun de proposer aux amateurs anglais de faire plutôt deux parties par le télégraphe, dans lesquelles chaque côté aurait une fois le trait; en outre, il offrit au Cercle de Saint-Georges un prix de 1250 fr. pour les vainqueurs d'un combat d'Échecs, qui se composerait de deux parties par correspondance ordinaire. A cet effet des propositions réciproques furent échangées, et l'on finit par tomber d'accord sur les conditions suivantes :

Il serait joué par le télégraphe électrique sous-marin deux parties l'une après l'autre, dans lesquelles chacun aurait le trait. Le Pion du Roi *deux pas* serait joué au premier coup de part et d'autre; le second coup serait *ad libitum*. Si chacun gagnait une partie, ou si les deux parties devenaient nulles, le pari serait nul aussi, mais il suffirait de gagner *une* partie et de remettre l'*autre* pour toucher le prix tout entier. Chacun serait engagé moralement, toutefois sans clause pénale, à ne mettre entre chaque coup répondu pour le temps ordinaire que *dix minutes*, non compris le temps de la transmission télégraphique, et pour les coups importants, au plus *vingt minutes*.

Les parties commenceraient à 11 heures du matin, et finiraient à 6 heures du soir pour recommencer le lendemain. Le droit de demander cet ajournement serait accordé comme une compensation à celui qui n'aurait pas eu le trait. Les parties seraient considérées commes jouées entre les deux Cercles anglais et français, chaque commission représentant son Cercle. Pour éviter les erreurs, chacun serait obligé de répéter le dernier coup de l'adversaire. Quant à la notation dont on se servirait dans ce combat, la commission française avait proposé d'employer en même temps les deux notations

du *Chess Players Chronicle* et de la *Régence ;* de l'autre côté au contraire, on a déclaré que l'on n'entendait que de se servir de la notation qui a été employée dans un combat analogue entre Londres et Gosport. Nous n'y voyons pas d'inconvénient, seulement nous désirons connaître cette notation pour ne pas faire défaut au moment du combat.

La ligne télégraphique n'étant pas encore entièrement terminée, cet intéressant combat dont l'heureuse idée revient de droit à M. Staunton, a dû être ajourné. Mais on peut espérer que cet obstacle sera bientôt écarté. La commission française qui sera appelée à diriger les parties n'est pas encore définitivement nommée, et c'est à tort que l'on a cru que le comité élu préalablement avait été investi de cette mission. Une fois les conditions et l'heure du combat arrêtées, une commission spéciale sera nommée, dans laquelle on ne saurait se dispenser de la coopération des premiers amateurs de Paris, notamment de celle de notre ami et collègue Lécrivain, dont le talent ne se laisse dépasser que par son zèle et son dévouement pour la noble cause des Échecs.

Quant aux deux parties par correspondance ordinaire, rien n'a été encore arrêté, mais nous pensons qu'elles ne tarderont pas à être mises en train lorsque les deux parties télégraphiques seront terminées. En attendant on fait des préparatifs pour celles-ci. La commission destinée à diriger les deux parties se rendra au ministère de l'Intérieur où une belle salle sera mise à sa disposition.

Un messager appartenant à une troupe d'ordonnance créée expressément à cet effet, apportera le bulletin contenant le coup joué au Cercle des Échecs. Là un échiquier sera dressé sur lequel la partie sera répétée. Un autre échiquier sera prêt au café et un troisième à l'estaminet de la Régence. Des affiches feront d'ailleurs connaître le jour où cette curieuse partie aura lieu.

Il est à croire qu'un tel combat d'Échecs sera répété ailleurs, et nous ne serions pas très étonné que dans quelque temps d'ici une partie à quatre se préparât entre Paris et Berlin d'un côté, et Londres et Vienne de l'autre. Il ne s'agit que de s'entendre là-dessus.

L. K.

LITTÉRATURE.

A POPULAR
INTRODUCTION TO THE STUDY AND PRACTICE OF CHESS.

BY AN AMATEUR.

Cet amateur, qui se couvre modestement du voile de l'anonyme, est M. Boden joueur estimable et estimé. Il présente son ouvrage comme essentiellement élémentaire. « J'enseigne, dit-il, non pas à jouer aux échecs, mais la manière d'apprendre le jeu. » Cette distinction est plus subtile que juste; M. Boden ne s'étant pas borné à l'exposition d'une méthode, mais ayant composé un traité à peu près complet dont voici les divers chapitres:

1. *Introduction.*
2. *De l'étude et de la pratique des échecs.*
3. *Sur les débuts de parties.*
4. *Principes généraux du jeu.*
5. *Choix de parties modèles à but et à divers avantages.*
6. *Fins de parties. Choix de positions curieuses ou difficiles.*
7. *Notation perfectionnée.*

Au premier examen de son livre, M. Boden m'avait séduit; je me sentais reconnaissant de sa sollicitude pour les mazettes. C'est pour cette classe intéressante d'amateurs qu'il a travaillé. Il leur donne des noms doux et caressants: *jeunes élèves, joueurs jeunes et novices, jeunes étudiants*, dénominations qui ne seront pas sans charmes pour quelques-uns de nos collègues à cheveux blancs ou à perruques grises, si toutefois ils suivent mon exemple, et vont chercher dans l'ouvrage de M. Boden les leçons dont nous avons si évidemment besoin. Je placerai en tête du premier chapitre, pour donner une idée du ton paternel et des sentiments de l'auteur, ces deux vers du bon Morel de Vindé:

« Enfants, de mes leçons tâchez de profiter,
» C'est mon amour pour vous qui dicta cet ouvrage. »

Dans ce premier chapitre servant de préface ou d'introduction, M. Boden nous annonce qu'il a trouvé quelques variantes heureuses dans les débuts du Cavalier et du Fou, au second coup ; dans le Gambit du Fou, etc.

Hélas ! il n'est pas facile de trouver du nouveau, et nous aurons quelques observations à faire au sujet des découvertes de M. B.

Il serait beaucoup trop long d'analyser d'une manière complète le second chapitre qui renferme une foule de bonnes choses accompagnées de réflexions trop vulgaires, de vérités trop vraies. Il y en a soixante pages, dont la lecture au reste ne manque ni d'agrément, ni d'intérêt.

M. B.. dit avec raison que l'étude des livres est plus nécessaire aujourd'hui qu'autrefois, parce que tous les débuts et leurs variantes ont été si minutieusement étudiés et approfondis, qu'un bon joueur, peu au courant de toutes les recherches faites depuis une douzaine d'années, serait exposé à perdre contre un joueur plus faible, mais ayant mieux présente à la mémoire la routine des débuts ; les ouvrages dont il recommande particulièrement l'étude, sont excellents ; il n'y a rien à dire à cet égard, car je trouve simple et naturelle sa préférence évidente pour les auteurs anglais. J'aurai l'occasion de lui faire quelques reproches au sujet de sa partialité, mais ce n'est pas le moment.

Ne pouvant extraire de ce long chapitre tout ce qui aurait de l'intérêt pour nos lecteurs, je veux du moins mettre sous leurs yeux des passages cités par M. Boden, et tirés d'un ouvrage, qui, à ce que je crois, est encore inconnu à Paris : « *Maxims and hints for Anglers and Chess Players,* » par M. Penn.

J'ai trouvé dans les passages cités une naïveté spirituelle qui, je l'avoue, m'a plu infiniment.

1. — *Maxime.*

« Gagnez le plus souvent que vous pourrez, mais ne faites pas
» éclater une joie insultante à l'occasion de vos triomphes. Quand
» vous ne pouvez pas gagner, sachez perdre (bien que cela ne vous
» soit nullement agréable), en conservant votre bonne humeur ; en
» général, on joue de son mieux : on est content quand on gagne et
» mécontent quand on perd. »

Je ne pense pas que personne s'avise de contester la justesse de cette dernière observation.

2. — *Maxime.*

« Quand vous avez gagné une partie, si votre adversaire tient à
» prouver que votre victoire est la conséquence d'une faute commise
» par lui, plutôt que de votre manière de jouer, n'ayez pas de dis-
» cussion à ce sujet; laissez-le expliquer comment il pouvait gagner
» la partie *qu'il a perdue.* »

Bravo ! M. Penn, voilà une excellente recommandation qui prouve que vous êtes observateur, et que vous connaissez le cœur humain.

3. — *Maxime.*

« Votre adversaire cherche-t-il à se consoler lui-même en démon-
» trant que vous pouviez le faire mat en moins de coups, ou d'une
» manière plus magistrale? Ne vous en inquiétez pas; écoutez-le
» patiemment, il ne pourra pas prouver que ce que vous avez fait
» n'était pas suffisant pour le vaincre. »

4. — *Observation.*

« Le bavardage des spectateurs est fatigant et ennuyeux. A les
» entendre, ils ont toujours prévu les coups justes. Quelquefois, ils
» témoignent une grande surprise.... *Comment n'avez-vous pas joué
» tel coup?....* Remarquez que, si vous l'aviez fait, vous auriez per-
» du plus vite, et dans l'intervalle, le conseilleur aurait été porter
» ses avis à une autre table. »

Cette observation a un caractère de vérité qui éveille en moi quelques remords; mais M. Penn en verrait bien d'autres à notre Cercle où la cordialité qui règne entre nous entraîne parfois les uns à un sans-gêne, et les autres à une tolérance dont on n'a certainement aucune idée en Angleterre. J'ai vu deux spectateurs discuter à haute voix sur les coups, s'emparer des pièces pour prouver la justesse de leurs observations, et enfin continuer à leur manière la partie; tandis que les deux joueurs muets et les bras croisés, attendaient en courbant le dos, la fin de la discussion et des preuves à l'appui.

5. — *Maxime.*

« Tâchez de ne jamais perdre contre un joueur que vous gagnez
» habituellement; car si cela vous arrive, vous pouvez être certain

» qu'il étourdira ses amis du récit de cette partie unique, et ne son-
» nera mot des quatre-vingt-dix-neuf autres qu'il aura perdues. »

6. — *Maxime* (faisant suite à la précédente.)

« Ainsi, lorsque l'on viendra vous conter, qu'un certain jour de
» la semaine dernière, on a gagné une partie à l'un de vos amis,
» n'oubliez pas de demander le nombre de celles qui ont été jouées
» ce jour-là. »

7. — *Recommandation.*

« Après avoir perdu deux ou trois parties, quelquefois votre adver-
» saire ne se sent pas bien..., il se plaint d'un violent mal de tête...,
» n'allez pas concevoir de trop vives alarmes. S'il gagne la partie
» suivante, il est bien probable que vous n'entendrez plus parler de
» ses souffrances. »

8. — *Observation.*

« Un vieux gentleman fraîchement revenu des grandes Indes, est
» ordinairement fort surpris de voir que son jeu, qui inspirait une
» terreur respectueuse à Rumbarabad, ne produit pas le même effet
» dans les Cercles de Londres ou de Paris. Il est alors disposé à
» croire que le changement de climat a été fatal à son talent. »

Je crains d'être trop long, et cependant je voudrais citer quelques passages dans lesquels M. Boden donne son avis sur les parties par correspondance ; je cite en abrégeant beaucoup :

« Ce n'est pas toujours le joueur le plus habile qui a l'avantage
» dans une partie par correspondance. Ordinairement le perdant est
» celui qui s'est écarté le premier de la route tracée dans les livres et
» reconnue pour la plus sûre.

» Ne cherchez pas à briller ; ne hasardez jamais un coup sans l'avoir
» analysé complétement ; prenez garde que le désir de varier votre
» jeu ne vous fasse choisir un coup faible. N'envoyez jamais qu'un
» coup à la fois, même dans les débuts les mieux connus.

» Entre de bons joueurs de forces à peu près égales, le résultat
» ordinaire est une remise, etc. »

La partie projetée entre le Cercle de Londres et nous, différera heureusement un peu des parties par correspondance, grâce au télégraphe électrique. Il eût été piquant d'en faire une partie ordinaire par la rapidité de l'exécution ; mais on ne peut avoir la prétention

de décider nos champions à Londres ou à Paris à faire un seul pas sur un terrain qu'ils n'auraient pas préalablement exploré, sondé et éprouvé. Vous verrez que cette bataille durera vingt-quatre ou trente heures. C'est bien la peine d'avoir à sa disposition un courrier qui ferait sept cent vingt fois le tour de la terre en une minute, comme l'a très-ingénieusement calculé M. Wheastone, qui a bien pu se tromper d'un tour ou deux; ce qui est une bagatelle. Vingt-quatre heures pour faire une partie, belle merveille! Il n'en faut pas tant pour faire une révolution. Les seize dernières pages de ce second chapitre renferment d'utiles conseils aux joueurs qui reçoivent avantage. On y trouve même une étude assez complète de la manière la plus avantageuse de jouer les premiers coups. L'examen de ce travail m'entraînerait trop loin.

Le troisième chapitre est consacré à l'examen des divers débuts. C'est aux pages 97 et 98, que je trouve la découverte de M. Boden. Voici en quoi elle consiste :

1. *B.* Le P du R deux pas.
   N. Le P du R deux pas.
2. *B.* Le F du R à la 4e case du F de la D.
   N. Le C du R à la 3e case du F.
3. *B.* Le C du R à la 3e case du F.
   N. Le C du R prend le P.

C'est ici, c'est au quatrième coup, que l'auteur, à la suite d'un consciencieux examen, conseille de riposter en sortant le Cavalier de la Dame à la troisième case du Fou. En effet, que l'adversaire prenne ou ne prenne pas votre Cavalier, vos Pièces sont sorties, et votre position paraît meilleure que la sienne. Le coup proposé par l'auteur a donc son mérite, mais non pas celui de la nouveauté, quoi qu'il en dise. En effet, dans le numéro d'avril 1850 de *la Régence*, je trouve une partie dont les trois premiers coups sont ceux indiqués plus haut; au quatrième les Blancs prennent le Pion du Roi avec leur Cavalier, et M. Kieseritzky met en note: « qu'il vaudrait mieux pousser le Pion de la Dame un pas, » puis il ajoute: « le Cavalier de la D... à la troisième case du Fou est hasardeux, mais la défense contre ce coup est difficile. »

Il est évident que notre ami K.... s'est servi là du mot ***hasardeux***,

parce qu'il pensait que le joueur n'en avait pas approfondi les conséquences. Quant à lui, il y avait déjà plusieurs années qu'il l'avait proposé au célèbre professeur allemand M. Heydebrand, et qu'il en avait étudié les variantes. Elles démontrent que les Noirs ne peuvent pas prendre le Cavalier sans s'exposer gravement.

Voici le début d'une partie jouée le 30 mai 1851, M. Kieseritzky avait les Blancs.

1. *B.* Le P du R deux pas.
   N. Le P du R deux pas.
2. *B.* Le F du R à la 4ᵉ case du F de la D.
   N. Le C du R à la 3ᵉ case du F.
3. *B.* Le C du R à la 3ᵉ case du F.
   N. Le C du R prend le P du R.
4. *B.* Le C de la D à la 3ᵉ case du F.
   N. Le C du R à la 3ᵉ case de la D.

M. Kieseritzky blâme le quatrième coup des Noirs, et dit qu'il serait plus sage de revenir à la troisième case du Fou.

Je ne suis pas juge de la valeur du coup proposé comme nouveau par M. Boden, mais je revendique la priorité pour mon ami Kieseritzky.

L'auteur passe en revue tous les débuts ; il donne pour chacun d'eux les coups reconnus pour les plus corrects sans se perdre dans les variantes, c'est-à-dire dans l'infini. Je crois fermement que les soixante-sept pages de ce chapitre suffiraient aux amateurs.

Bien malgré moi, je laisse de côté le quatrième chapitre, et j'arrive au cinquième qui renferme un choix de parties modèles. J'y remarque trois fois le grand nom de La Bourdonnais et dans trois parties qu'il a perdues. L'une d'elles semble avoir été jouée par un joueur de troisième ou quatrième force. Singulière manière de mettre en scène un si grand personnage ! C'est ainsi que dans les drames construits par des auteurs médiocres, César, Alexandre ou Charlemagne ne parlent que pour dire des pauvretés que l'éclat de leurs noms rend encore plus misérables. Héros d'autant plus petits sur la scène qu'ils sont plus grands dans l'histoire.

Quoi ! M. Boden, vous donnez comme sujet d'étude, comme modèle, cette partie à Pion et trait en tête de laquelle on lit les noms de La

Bourdonnais et de Walker! Vous ne faites pas même une seule réflexion sur le jeu de L. B. qui se laisse faire mat au quinzième coup! Vous ne faites pas comprendre à vos lecteurs que l'attaque seule a une valeur réelle! Quelle instruction voulez-vous que vos jeunes élèves puisent dans une si prompte défaite? Vous n'avez pas espéré sans doute, Monsieur, que l'examen de cette faible partie ternirait la splendeur de la renommée de notre grand maître : le ciel me préserve de vous prêter cette mauvaise pensée! mais je ne sais vraiment comment expliquer votre silence. Silence coupable, car puisque vous citiez cette partie inutile pour l'étude, vous deviez dire que La Bourdonnais était mourant quand il la joua. *Le Palamède* de mai 1842 donne cette partie avec des notes qui constatent la faiblesse de la défense. Il fallait les copier pour être instructif. Au moment où La Bourdonnais joue son septième coup, où il pousse le Pion deux pas au lieu d'un, n'est-il pas évident que sa pensée est ailleurs, qu'il n'a plus l'échiquier devant les yeux, mais la mort prochaine, inévitable; fantôme menaçant qu'une douleur plus vive vient sans doute d'évoquer. Il fallait dire cela pour être juste. M. G. Walker, vainqueur dans cette partie, a toujours, dans ses actes, ses paroles et ses écrits fait preuve d'une haute estime et d'une généreuse affection pour La Bourdonnais.

La Bourdonnais n'avait pas seulement l'esprit, le talent ou la science des échecs, il en avait le génie. Les parties qui nous restent de lui donnent une idée incomplète de ce qu'il était; j'ai déjà plusieurs fois accusé et déploré l'insouciance qui nous a fait perdre sans retour les combinaisons merveilleuses sorties journellement de cette tête puissante. Le mal est fait, n'en parlons plus; mais je ne puis me défendre du plaisir de m'occuper encore un peu de notre grand maître, juste objet de notre orgueil et de nos regrets.

L. B. était organisé d'une manière si heureuse qu'il devait croire qu'on était dans ce monde uniquement pour se divertir. Désaugiers pensait à lui quand il écrivait ces vers :

> Au lit, à table,
> Aimons, buvons;
> Puis envoyons
> Les affaires au diable.

Mais ce qui était remarquable chez lui, c'est que les excès, qui obscurcissent ordinairement l'intelligence, semblaient exciter et illuminer la sienne. En le voyant si redoutable en sortant de table, j'ai pensé souvent à ce passage de Perse : *magister artis ingeniique largitor venter*. Sans doute, Monsieur, vous avez parmi vos amis quelque bon compagnon, quelque buveur illustre? Eh bien, La Bourdonnais aurait mis votre ami sous la table; puis, il vous aurait enlevé à la Tour, immédiatement, *inter pocula :* et je suppose ici que vous êtes de force à vous défendre à Pion et trait avec les grands hommes de l'époque actuelle. Ceci n'est ni une plaisanterie, ni une exagération, c'est l'énoncé d'un fait qui, trop souvent répété, a contribué à détruire une constitution vigoureuse que la nature avait destinée à une longue durée. S'il me fallait un garant, je citerais un nom honorablement connu de tous les joueurs d'échecs, celui de notre collègue Lécrivain, qu'à notre grand regret, ses occupations retiennent trop souvent loin de nous; et qui, lorsqu'il ne fait pas d'affaires dans les villes où il s'arrête, est sûr du moins de s'y faire des amis.

La Bourdonnais nous avait appris à admirer Macdonnell dont la fin prématurée nous a inspiré de si justes regrets; Macdonnell qui est toujours cité si honorablement par tous les écrivains français, et dont nous n'avons jamais reproduit que les victoires, ou des défaites aussi glorieuses que la victoire même.

Il me reste peu d'espace et de temps pour examiner le chapitre suivant, je ne puis en dire que quelques mots.

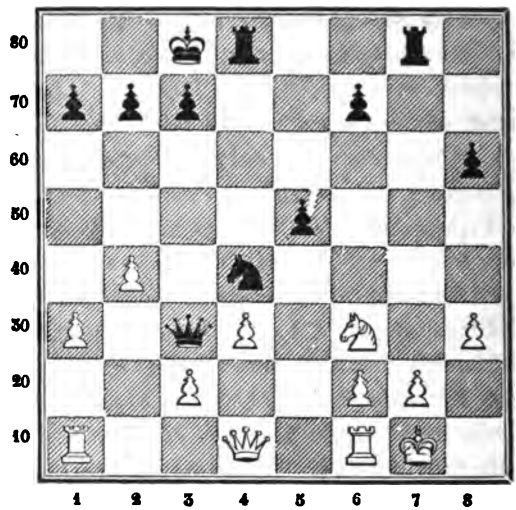
Le sixième renferme, non pas des problèmes plus ou moins ingénieux, mais des fins de parties réelles, et dont l'examen est regardé avec raison par l'auteur comme plus instructif que la recherche des problèmes.

L'ouvrage finit par un essai d'une nouvelle notation : cela en fait une de plus, et je ne pense pas que le besoin s'en fît impérieusement sentir. Néanmoins, quand elle sera généralement adoptée, je ne ferai aucune opposition.

A la dernière page, immédiatement avant le mot *end*, je trouve (comme exemple d'une application de la notation nouvelle) une admirable fin de partie, sans nom d'auteur, c'est-à-dire sans les noms des joueurs. Plusieurs de mes lecteurs la connaissent peut-

être, mais ceux-là même me pardonneront de la remettre sous leurs yeux.

NOIRS.



BLANCS.

1. { *N.* La D à la 3ᵉ case de son F.
   { *B.* Le R à la 2ᵉ case de la T.
2. { *N.* La T prend le P du C, échec.
   { *B.* Le R prend la T.
3. { *N.* La T à la case du C, échec.
   { *B.* Le R à la case de la T.
4. { *N.* Le C prend le C.
   { *B.* Le P du F de la D deux pas.
5. { *N.* La T à la 7ᵉ case du C.
   { *B.* Le R prend la T.
6. { *N.* Le C à la 5ᵉ case de la T, double échec.
   { *B.* Le R à la 3ᵉ case du C.
7. { *N.* La D à la 7ᵉ case du C, échec.
   { *B.* Le R prend le C.
8. *N.* La D à la 4ᵉ case du C, échec et Mat.

DOAZAN.

HOWARD STAUNTON ESQ.

(Extrait de la *Schachzeitung de Berlin*, août 1851.)

« Que Dieu me protége contre mes amis, je me défendrai au besoin contre mes ennemis. » C'est un proverbe très-ancien, mais il est toujours vrai. Le grand maître de l'échiquier d'Angleterre, Howard Stauuton Esq. a eu l'occasion de se convaincre de sa justesse à différentes reprises, d'une manière désobligeante pour lui. M. S. possède un de ces amis bien intentionnés, mais très-irréfléchis de l'espèce à laquelle le proverbe fait allusion; cet ami, quand il arrive que M. Staunton perd quelques parties, ce qui peut arriver aux plus grands maîtres, quand ils ne sont pas bien disposés; cet ami, disons-nous, se donne pour mission de proclamer le danger dans lequel le trône et la gloire des échecs s'est trouvé, et de mordre par derrière les mollets du victorieux et fatal adversaire. Avec cela, il y a la fâcheuse circonstance que ce mauvais ami dévoué fait du journal *Illustrated News*, dans lequel M. S. est intéressé, le champ de bataille de ses actions et par conséquent mord les gens avec les propres dents de M. Staunton. Joignez à cela qu'il se couvre toujours de l'égide dont le blason est un anonyme et que par conséquent il donne au monde, qui toujours est disposé à penser le mal, le droit de conclure que, si on mord avec les dents de M. Staunton, ce dernier participe à l'action (et il y a des gens téméraires qui prétendent carrément que M. Staunton avait mordu lui même), déduction erronée, comme nous allons le démontrer.—Nous avons un jour, dans le journal *des Échecs*, porté à la connaissance de nos lecteurs une circonstance de ce genre. M. Staunton avait recommandé M. Lœwe comme un homme avantageusement connu depuis longtemps au Divan par son talent incontestable; et le recommandé donna lui-même la meilleure preuve de ce talent en gagnant un match à M. Staunton qui lui faisait l'avantage d'un pion et deux traits. De sept parties jouées, M. Staunton n'en gagna qu'une, deux restèrent indécises; M. Lœwe en gagna quatre.

A peine cet événement fut-il connu que l'ami maladroit et incom-

mode s'écrie que M. Lœwe n'a aucun talent, pour les débuts, la fertilité des ressources et la profondeur des combinaisons, il était moins avancé que beaucoup d'autres joueurs auxquels M. Staunton rendait pion et deux traits, et que toute tentative de placer ce joueur plus haut resterait infructueuse.

M. Thomas Beeby a publié les parties en question et prétend carrément que M. Staunton est correspondant et répondant en même temps, et que pour se venger du triomphe de M. Lœwe, il avait ainsi éreinté le pauvre homme publiquement. Il finit emphatiquement par ces mots : *what could be stronger proof of a little, narrow perverted mind*, quelle preuve plus forte pouviez-vous avoir d'un esprit petit, étroit et perverti ? Très-bien, si les choses s'étaient passées comme le croit M. Beeby ; mais nous arrivâmes à ce moment-là à un résultat tout différent. Nous admettions que ni la demande ni la réponse ne pouvaient venir de M. Staunton : la demande, parce qu'elle eût été mauvaise; la réponse, parce qu'elle eût été imprudente. Nous étions d'avis seulement que des accusations de ce genre devaient être déclinées ou réfutées. Nous n'avons pas appris que l'un ou l'autre ait eu lieu ; peut-être cela a-t-il été omis à cause des rapports intimes et spéciaux entre M. Staunton et l'ami aux bonnes intentions que nous ignorons. Le même cas se présente maintenant à propos du grand tournoi. M. Staunton avait perdu déjà trois parties contre M. Anderssen sans en avoir gagné une seule. Sa défaite était donc probable, car il n'était pas aisé d'admettre qu'il gagnerait les quatre parties suivantes. Vite vint à son secours l'ami zélé, qui par une voltige habile chercha dans l'*Illustrated News* à protéger pour le cas le plus funeste la gloire du premier joueur d'échecs du monde connu. Voici le sens de ce curieux morceau. Les résultats des combats provinciaux sont arrivés plus près des appréciations faites, que ceux des combats pour les prix généraux, et peuvent être regardés comme le classement correct des capacités relatives des joueurs. Nous regrettons de ne pouvoir en dire autant des résultats obtenus dans le grand tournoi, où par le nombre trop minime des parties à jouer, quelques-uns des meilleurs joueurs ont été désarçonnés presque avant que la bataille n'eût commencé. Parmi ceux qui restent debout, il y a toute chance, d'après les apparences actuelles, que les prix seront distribués en raison inverse de la force (skill) des combattants.

Nous ne nous occuperons pas de la première phrase qui ne nous regarde guère comme étrangers. Pour ce qui est de la seconde, nous sommes d'accord avec M. Staunton, qui avait fait la proposition de faire dépendre la victoire d'un plus grand nombre de parties gagnées, quoique l'adoption de cette mesure n'eût pas exclu la possibilité de voir disparaître à la première partie un fort joueur qui se serait trouvé contre un joueur de même valeur, comme par exemple, MM. Anderssen et Kieseritzky, tandis que M. Staunton n'eut besoin pour combattre M. Brodie que d'une minime partie de ses moyens. C'est la troisième phrase à laquelle appartiendrait le privilège de nous étonner le plus, si par des précédents l'auteur ne nous était pas connu déjà. Cet auteur n'est en effet que l'ami officieux de M. Staunton. Deux raisons majeures nous démontrent que ce ne peut être M. Staunton lui-même. La première, c'est qu'il était tellement indisposé, comme on le disait en même temps, que cela aurait dû l'empêcher de jouer, et qu'il ne s'est pas occupé d'une affaire sérieuse comme la rédaction ; la seconde, c'est que vraiment nous ne pensons pas que M. Staunton eût pu se donner à lui le certificat de premier joueur d'échecs, comme la fin de l'article l'indique en effet.

On a vu au contraire fort souvent que le zèle et le sentiment outré entraîne un ami à faire une étourderie et même parfois une bêtise. Voici la teneur du jugement de l'être mystérieux qui, en l'absence de M. Staunton, occupait le siège présidentiel du *Illustrated News*: attendu que M. Anderssen a triomphé de MM. Kieseritzky, Szén, Staunton et Wyvill; attendu que M. Staunton a vaincu MM. Brodie et Horwitz; attendu qu'il aurait dû se dispenser de jouer avec M. Anderssen, vu son état de malaise, et qu'il a encore succombé contre M. Williams, le premier prix est accordé à M. Staunton, et le dernier à M. Anderssen.

Pour finir, nous demanderons à M. Staunton s'il ne serait pas bientôt temps d'écarter les considérations qui peuvent lui avoir imposé le silence, et de réduire la phraséologie obligeante de son ami, une fois pour toutes, au mutisme.

Berlin, juillet 1851. D'OPPEN.

L'article précédent n'était pas destiné à la publicité, il a été lu dans un petit cercle, où l'on tourne trop facilement un mot sévère en épigramme. Et puisque M. Staunton a fourni un long article sur le

tournoi, dans le *Chess Chronicle*, et veut encore continuer sur le même sujet, nous lui rendrons peut-être service en multipliant ses matériaux. On fait en effet à M. Anderssen la part assez courte; la récompense du vainqueur est devenue plus minime, et on amoindrit encore son mérite. H. Staunton Esq. s'est chargé de cette affaire, tandis que pour lui la neutralité eût été plus convenable.

A en croire M. Staunton, les parties entre lui et M. Anderssen ont été misérablement jouées; passe encore pour la première, la deuxième et troisième étant indubitablement gagnées pour M. Staunton, il ne les perdit que par des coups d'enfants, il gagna la quatrième et perdit la cinquième. Son activité intellectuelle a été troublée, même anéantie par un anévrisme au cœur. Pauvre Anderssen, si MM. Kieseritzky, Szén et Wyvill ont aussi des anévrismes, que reste-t-il de ta gloire?

Dans la note, nous donnons le passage en question. Il est vrai, toutefois, que M. Staunton gagna une partie par un mat en un coup, auquel on n'avait pas fait attention, et l'examen de cette partie montrera que ceci était du bonheur.

Like Mr. Wyvill, Mr. Staunton lost the first three games with his new adversary. The first, though a very badly played game, must be considered a fair defeat. But the two next will be found, when examined by chess players, to have been most unaccountably thrown away. The loser had in each an unquestionable advantage; and this is saying the very least which, on inspection of the games, will be found to have been the fact. Indeed it would be hardly going too far to assert that they seemed according to all canons of analysis and calculation to have been games won before they were lost. They were thrown, as it were, into the fire; so heedless and (for him who played in this manner) so puerile was the way in which the endings were conducted by the loser. It seems ungracious, if not worse, to make any excuses even for one who was contending against foreign rivals for the fair fame of English Chess since the few games, at the best no test of real play, were lost, and there's an end of the matter. Yet it may be permitted to observe, that since one severe and nearly fatal illness, our English champion in this tournament has been at intervals the victim of a dangerous and distressing affection of the heart, which at times is so severe as almost to render him incapable of any mental exertion.

Mr. Staunton gained the forth game, also very badly conducted by both parties, and then renewed the struggle with three to one, instead of three to zero, against him, and he finally lost the terminating *partie*.

Cette Réponse à l'article précédent, écrite en français, nous a été remise pour l'insérer dans la RÉGENCE.

LA RÉDACTION.

En parcourant le numéro d'août de la *Schachzeitung* de Berlin, nous y avons trouvé, à notre grande surprise, un article sous le titre: « Howard Staunton, Esq., » qui, bien que revêtu d'une signature aussi respectable que celle de M. von Oppen, n'est cependant d'un bout à l'autre qu'un tissu des plus choquantes personnalités. Nous rappelant nos anciennes relations avec ladite revue, quand elle était encore rédigée par M. Hanstein, nous en avons été profondément affligé pour elle, et regretté plus que jamais à cette occasion l'absence de la direction éclairée de notre défunt ami.

L'auteur de l'article mentionné se sentant un jour, comme il le raconte lui-même, disposé à débiter à un petit cercle de connaissances, des saillies *moins fines que tranchantes* (eher scharf, als pikant), imagina d'extraire certains passages concernant les échecs de l'*Illustrated London News*, et de les qualifier, sans ménagement, de balourdises, de bêtises, de preuves d'un esprit étroit et pervers, etc., tout en assurant à plusieurs reprises que ces grossières apostrophes ne s'adressaient en aucune façon à M. Staunton (seul auteur, comme on sait, des articles sur les échecs de l'*Illustration anglaise*), mais uniquement à l'*ours de la fable*, c'est-à-dire à l'ami anonyme et maladroit qui aurait sans doute dans les cas en question pris la plume de M. Staunton. Telle fut l'origine de cet étrange article auquel toutefois, comme l'ajoute M. von Oppen, il n'eût jamais fait voir le jour de la publicité, si le compte rendu du tournoi d'échecs de Londres par M. Staunton, si injuste à l'égard de M. Anderssen, ne l'y eût provoqué. Nous craignons fort, quant à nous, que les sarcasmes de M. von Oppen, dont la convenance et le bon goût ont déjà pu être appréciés par nos lecteurs, n'aient rendu au contraire un très-mauvais service à la cause de son ami M. Anderssen, et que

M. von Oppen lui-même ne fût accusé d'avoir joué dans cette affaire le rôle de l'ours de La Fontaine.

Nous n'entreprendrons point ici le triste exposé du contenu complet de l'article en question, et nous nous bornerons à répondre à sa partie la plus essentielle, celle qui traite du grand tournoi d'échecs de Londres. Quelque temps avant sa terminaison, M. Staunton avait écrit dans l'*Illustration anglaise* : « que par suite des dispositions défectueuses du règlement du tournoi, plusieurs des meilleurs joueurs avaient été déboutés avant le commencement de la lutte principale, et que, selon toute apparence, les prix devraient être distribués au reste des combattants en raison inverse de leur habileté. » Cette phrase semble avoir excité au plus haut degré le courroux de M. von Oppen, et il en tire hardiment la conséquence : *que, suivant l'appréciation de M. Staunton* (ou de son ami anonyme, comme il l'appelle), le premier prix aurait dû en toute justice lui être assigné à lui, en récompense de ses défaites multipliées, et que le dernier ou 8ᵉ prix aurait dû être décerné à M. Anderssen, comme au vainqueur de tous!

Il faut, en effet, être bien aveuglé par la colère (et qui donc y a poussé M. von Oppen?) pour trouver de pareilles choses dans le passage inoffensif cité plus haut. Nous ne connaissons aucun joueur d'échecs en Europe qui n'ait été grandement surpris du résultat final du tournoi de Londres. 1ᵉʳ *prix*, M. Anderssen; 2ᵉ *prix*, M. Wyvill; 3ᵉ *prix*, M. Williams; 4ᵉ *prix*, M. Staunton; 5ᵉ *prix*, M. Szén; 6ᵉ *prix*, Capit. Kennedy; 7ᵉ *prix*, M. Horwitz; 8ᵉ *prix*, M. Mucklow. MM. Kieseritzky, Lœwenthal, Lœwe, Mayet furent déboutés dès l'origine. N'y-a-t-il pas eu en effet ici distribution des prix en raison inverse de l'habileté des joueurs, pas dans le sens *absolu* de ce mot, comme veut l'entendre M. von Oppen, uniquement pour chercher querelle à M. Staunton, mais dans un sens *naturellement restreint*, dans le sens que tout lecteur non prévenu attachera à la phrase en question? MM. Wyvill et Williams ont-ils jamais jusqu'à ce jour prétendu être plus habiles joueurs que MM. Staunton, Capit. Kennedy et Horwitz? M. Mucklow a-t-il pu prétendre à un prix quelconque, quand il y avait dans la lice des joueurs comme MM. Kieseritzky, Lœwenthal, Lœwe et Mayet? D'un autre côté, n'est-il pas absurde d'affirmer que M. Staunton aurait jugé, en toute

conscience, M. Anderssen digne du huitième prix seulement ou l'aurait considéré comme *le plus faible* des joueurs couronnés ? Or c'est là ce que soutient, ironiquement il est vrai, M. von Oppen. Tout le monde n'est-il pas d'accord avec M. Staunton quant à l'aveugle influence du sort sur les résultats du tournoi, influence qui n'avait pas été suffisamment écartée par le règlement ? Cela est si vrai, que personne, à coup sûr, n'estime moins le jeu de M. Kieseritzky et de ses compagnons d'infortune *après* le tournoi qu'*avant*, quoiqu'ils n'y aient obtenu aucun prix.

Malheureusement pour le caractère d'ailleurs si vénérable de M. von Oppen, son amitié pour M. Anderssen ou son faible pour le sarcasme l'a entraîné non seulement à adresser des railleries peu décentes à M. Staunton, mais même à l'attaquer d'une façon inqualifiable par *le jeu de mots* suivant : « Staunton hat seitdem einen langen Artikel über das Turnier in der *Chess Chronicle* geliefert.... Unser Anderssen kommt in der That übel weg ; *der* Verdienst ist kleiner *geworden*, und *das* Verdienst wird kleiner *gemacht*. *Howard Staunton*, Esq. übernimmt dies Geschæft ; ob gerade er dazu berufen war, kœnnte zweifelhaft sein. » En traduction française : « Staunton a publié depuis longtemps un long article sur le tournoi dans le *Chess Chronicle*.... Notre Anderssen a été, il faut l'avouer, bien maltraité ; le *prix* (1) (*salaire*) du vainqueur s'est trouvé diminué, et son *mérite* a été amoindri, Howard Staunton Esq. se charge de cette besogne ; on pourrait douter si c'était bien à lui de l'entreprendre. » M. Staunton est ici accusé *directement* d'avoir amoindri le mérite de M. Anderssen, et *indirectement* d'avoir diminué son prix, c'est-à-dire de lui avoir fait obtenir que 183 1/2 livr. sterl., au lieu des 500 livr. sterl. promis.

La première accusation nous semble tout à fait injuste. Nulle part, dans aucun passage du *Chess Player's Chronicle* ou de l'*Illustrated London News*, M. Staunton n'a déprécié le jeu de M. Anderssen, au contraire la seule partie du tournoi entre ces deux grands maîtres imprimée jusqu'ici dans la *Chess Chronicle* est une des

(1) Le calembourg est basé ici sur l'expression allemande (Verdienst) qui signifie en même temps : *mérite* et *prix* ou *salaire*.

parties gagnées par M. Anderssen dont le jeu y est même formellement loué.

On ne saurait exiger de M. Staunton qu'il publie dès à présent les autres dont la majorité a été favorable au joueur prussien, parce que la totalité de ces parties ne peut paraître que vers la fin de cette année dans le livre du tournoi, propriété inaliénable des souscripteurs. Tout le crime de M. Staunton se réduit à avoir affirmé *qu'il aurait dû gagner* deux des parties qu'il a en réalité *perdues* à M. Anderssen et à avoir attribué les erreurs qui ont causé leur perte à son état de maladie. Mais qui a jamais refusé à un joueur d'échecs la faculté d'expliquer et d'excuser ses défaites, et son adversaire a-t-il le droit de s'en fâcher, s'il n'est pas formellement attaqué? Que le coryphée anglais ne se tienne pas encore pour vaincu, c'est très-juste et légal, parce que le dernier match décisif de 100 liv. sterl., prévu par le règlement du tournoi, n'a pas encore eu lieu. Les hymmes que M. Nathan a adressés au roi des échecs, le monument qu'il lui a érigé en tête du numéro d'août de la *Schachzeitung*, le toast porté par M. von Oppen au vainqueur de l'Angleterre, de la France (1) et de l'Autriche (voir le cahier de septembre de cette revue), et enfin le couronnement en forme de M. Anderssen, qui a eu dernièrement lieu à Berlin, nous semblent donc pour le moins prématurés et ridicules. Quant à l'état maladif de M. Staunton, dont M. von Oppen a la charité de se moquer, il est très-réel. M. Anderssen doit se rappeler de ce que M. Staunton lui a plusieurs fois répété à Londres, savoir, qu'il lui fallait encore un certain temps pour se remettre, et que jusque-là, il ne pourrait faire de parties sérieuses qu'à la campagne, son médecin lui ayant interdit d'en agir autrement.

Passons à l'autre reproche ou plutôt insinuation de M. von Oppen, savoir, que M. Staunton aurait amoindri le prix (salaire) du vainqueur. Nous ne pouvons nous décider à croire que M. von Oppen ait voulu dire dans le passage en question que M. Staunton aurait fait payer à M. Anderssen *moins* qu'il ne lui revenait *réelle-*

---

(2) La France a donc aussi été vaincue, qu'en diront la *Régence* et M. Kieseritzky, qui, nous ne savons trop pourquoi, s'est fait partisan de M. Anderssen, en oubliant son rôle de champion de l'échiquier français?

ment sur le produit de la souscription, car, dans ce cas, l'accusation eût été aussi indigne qu'absurde en elle-même. Mais en interprétant même le passage de la façon la moins tranchante, toujours est-il que M. von Oppen y reproche indirectement à M. Staunton d'avoir causé la diminution des prix du tournoi par l'amoindrissement de la souscription. Or une semblable insinuation ne peut que révolter profondément tous les vrais amateurs du jeu, tous ceux qui l'aiment, non pour les bénéfices qu'il peut procurer, mais pour lui-même, tous ceux enfin qui se sont intéressés à la cause du grand tournoi international. Pour réaliser l'idée de ce tournoi unique jusqu'à présent dans les fastes de l'échiquier, M. Staunton s'est livré pendant près d'un an à des travaux incessants de corps et d'esprit qui ont compromis sa santé, il n'a reculé devant aucun sacrifice, il a eu à combattre des obstacles, des jalousies de toute espèce; dignement soutenu par la majorité des amateurs anglais, il y est parvenu, malgré l'opposition étrange et formidable du London Chess Club (1). Et voilà que celui qui, sans avoir apporté de son côté *aucun* sacrifice, a recueilli tous les fruits du tournoi, autorise l'insertion dans sa revue d'un article dans lequel on reproche à M. Staunton d'avoir fait payer à M. Anderssen moins qu'il ne lui avait fait espérer à l'époque où il n'était pas encore décidé que le Club de la Cité refuserait toute souscription ! Que devront penser d'un semblable manque de délicatesse les hommes distingués et honorables qui dans toutes les parties de l'Angleterre ont généreusement souscrit au grand tournoi international, dans le but unique du perfectionnement de ce noble jeu (2) ? Est-ce là la reconnaissance que leur devaient les joueurs de la Prusse, à l'égal de ceux de tous les autres pays ?

M. Staunton, la cause de la diminution du prix de M. Anderssen ! Mais ce dernier n'a-t-il pas accepté avant son départ pour Londres,

---

(1) Nous ne voulons parler ici que de l'opposition de ce club, comme corps, opposition fatale à la cause des échecs, qui a été suivie bien plutôt par système que par conviction, et dont les membres les plus respectables du club ont gémi intérieurement, comme nous avons lieu de le penser.

(2) Voir la liste des souscripteurs publiée dans le cahier de septembre de la *Chess-Chronicle*.

l'offre généreuse de M. Staunton de lui rembourser les frais de voyage, dans le cas où il serait obligé de retourner dans son pays *sans avoir gagné de prix? Le prix de M. Anderssen amoindri!* Mais le Club de Londres, qui n'a pris aucune part à la souscription, qui ne l'avait *pas* invité à venir en Angleterre, et dont cependant il a préféré le patronage à celui du Comité du tournoi, ne l'a-t-il pas dédommagé par la coupe qu'il lui a offerte, au risque même de blesser la juste susceptibilité des amateurs anglais? *Le prix de M. Anderssen amoindri!* Mais pourquoi a-t-il donc, dans un moment d'anxiété, passé avec M. Szén l'engagement de lui céder le tiers du premier prix s'il le gagnait, sous condition d'obtenir de lui le même tiers, en cas que M. Szén fût vainqueur? Manière étrange d'agir de la part d'un roi d'échecs! si sérieusement, il a accepté ce titre que de maladroits admirateurs lui ont décerné (1)!

Nous n'avons de rancune contre personne, étant venus à Londres trop tard pour le tournoi et ayant pu prendre part seulement aux paris individuels qui le suivirent. Mais nous sommes restés assez longtemps en Angleterre pour nous renseigner sur le véritable état de choses, inconnu probablement à M. von Oppen, et dont M. Anderssen, comme nous aimons à le croire, n'a pu obtenir également qu'une connaisssance imparfaite, à cause de son ignorance de la langue anglaise. Ce n'est donc pas par prédilection pour tel ou tel parti ou coterie que nous nous sommes décidés à publier la présente réponse aux calomnies contenues dans l'article de M. von Oppen, mais parce qu'une telle réponse nous a semblé impérieusement exigée par une stricte justice et par nos devoirs envers les amateurs d'échecs anglais qui nous avaient invités à Londres avec autant de désintéressement que de délicatesse.

Baden-Baden, 22 Octobre 1851. C. F. DE JAENISCH.

---

(1) Nous nous exprimons ainsi, parce que nous sommes persuadés que M. Anderssen connaît la valeur réelle de son jeu, beaucoup mieux que ses aveugles admirateurs. Il est, de l'aveu de tout le monde, un des plus forts joueurs de l'Europe, mais les preuves qu'il est *le plus fort* manquent encore, il ne le récusera certainement pas. Sans parler des joueurs étrangers à l'Allemagne, quand a-t-il démontré qu'il est supérieur à MM. Heydebrand et Harrwitz?

REVUE RÉTROSPECTIVE.

Il y a déjà bien longtemps que les derniers numéros de l'année 1851 auraient dû paraître. Ce retard extraordinaire a sans doute arraché à nos lecteurs bien des imprécations contre les rédacteurs du journal ; je connais trop leur droit, pour ne pas comprendre leur impatience ; aussi, je viens déclarer que je suis le grand coupable, et par conséquent la cause unique du mal. Sans vouloir prétendre m'excuser aux yeux des abonnés qui n'ont pas à entrer dans les détails de notre travail, je leur dois cependant quelques explications ; elles ne pourront justifier entièrement ma lenteur, mais elles paralyseront peut-être les fâcheux effets du passé.

J'avais promis depuis longtemps à mon ami Kieseritzky un article de revue. L'introduction de plusieurs adeptes, la découverte de quelques nouveaux astres, la succession de faits assez intéressants, tels que les tournois monstres, la polémique étrangère issue des luttes britanniques, le match télégraphique provoqué par la superbe Albion, accepté par le comité de Paris, retardé par indisposition des lutteurs anglais ; des susceptibilités d'amour propre, des passions plongées depuis longues années dans un sommeil léthargique, et se réveillant tout à coup au bruit de la bataille ; les soirées, les concerts, les merveilleux tours de force de notre rédacteur en chef, enfin l'animation et la variété de nos réunions journalières, présentaient à ma plume une ample matière et laissaient entrevoir à mon imagination une perspective assez agréablement variée de joyeuses pensées ; je me voyais, en un mot, dans les dispositions les plus favobles à ce genre de composition, quand tombèrent devant moi les numéros de septembre et d'octobre, sur lesquels je lus avec terreur l'avis annonçant la suppression du journal.

Attaché, depuis la transmission du *Palamède*, entre les mains de Saint-Amant, à la rédaction du *Journal des Échecs*, on comprendra facilement la pénible impression qu'a dû produire sur moi cette fatale nouvelle. La perte d'un parent ou d'un ami m'aurait été moins sensible que celle d'une feuille où j'aimais à retracer mes observations, à parler de mes compagnons d'armes, à ra-

conter leurs luttes, leurs succès, leurs triomphes, à consoler l'infortune, à encourager le talent, à provoquer les efforts de l'intelligence, et surtout à évoquer les souvenirs du bon vieux temps. Et, en présence de cet événement, combien regrettai-je ce bon vieux temps plus amèrement encore! car la mort de notre journal semble être le plus fâcheux indice de la décadence de la science au milieu de nous. Il nous a donc été impossible de remplacer les généreux athlètes que la mort nous a ravis, tels que le général Guingret, le comte de Boissy-d'Anglas, le général Haxo, et tant d'autres qui savaient sacrifier à la noble cause avec un si rare désintéressement! De tels hommes, assurément, n'auraient pas laissé périr le *Palamède*. A mes yeux, ces regrets du passé donnaient au présent une couleur plus sombre encore; mes facultés intellectuelles se trouvaient suspendues, mes sensations paralysées. Une complète indifférence avait succédé à cette bouillante activité, qui semble être le type naturel de mon organisation. Je voulais écrire, je ne le pouvais pas.

Cependant, ce qui nous reste de véritables amateurs a partagé mes émotions. On a voulu chercher les moyens de rappeler la vie dans ce corps qui touchait à la tombe. Dans cette situation, l'initiative semblait naturellement appartenir au Cercle des Échecs; aussi la Commission a-t-elle déploré cette catastrophe, et par l'organe de son secrétaire, elle a exprimé dans son rapport annuel les regrets que lui faisait éprouver la disparition du journal. Ces regrets sont formulés en termes pleins de bienveillance, et appuyés de considérations qui réclament vivement sur cette question l'intérêt de tous les membres. Présent à la lecture de ce rapport, j'ai été témoin des manifestations de sympathie qui se sont alors unanimement déclarées, et j'ai dû croire à la sincérité de ces manifestations. Le bon sens de l'assemblée a compris, toutefois, que des regrets et des protestations ne suffiraient pas dans cette circonstance, qu'il fallait user de moyens plus efficaces, et séance tenante, elle a voulu qu'une Commission spéciale fût chargée d'étudier ces moyens. J'ai fait partie de cette Commission; c'était un acte de haute confiance assurément, et j'en remercie l'assemblée; mais son choix, en tombant sur une personne qu'on peut croire intéressée financièrement, a-t-il été judicieusement établi? Toujours est-il, et c'est bien triste, en vérité, de le déclarer ici, cette Commission n'a su rien trouver.

Faisant partie moi-même de cette Commission, j'avais cru ne pouvoir admettre comme moyens efficaces que des effets productifs, des rapports certains, tels, par exemple, qu'un appel direct aux amateurs pour déterminer une subvention quelconque; car, dans une question dont le résultat tout entier repose sur des frais indispensables, il ne peut y avoir de concours utile que celui qui émane de sentiments de désintéressement et de générosité. Telle est du moins ma manière de voir; malheureusement les autres membres de cette Commission ne l'ont pas partagée. Ils espéraient obtenir le même effet en présentant en ligne de compte l'assurance et les efforts de leurs sympathies, et comme complément de moyens énergiques, ils offraient généreusement d'appuyer ces chaleureuses protestations par une circulaire collective adressée à tous les amateurs d'Échecs, afin de les engager à souscrire au journal. Tout en leur sachant gré de leurs sentiments, dont assurément, ni Kieseritzky, ni aucun autre collaborateur de la *Régence*, ni moi personnellement, n'avons jamais douté, j'ai pensé que ce programme d'affections répondrait bien modestement aux exigences et aux obligations de la rédaction. Puisque le Cercle avait déclaré prendre intérêt à la position, j'avais pensé qu'on pouvait proposer aux mandataires de ce Cercle d'abandonner à cette rédaction une partie de l'excédant des recettes à la fin de l'exercice. Cette allocation eût été bien vague sans doute, peut-être illusoire, mais enfin, c'eût été du moins un témoignage certain de bonne volonté. La rédaction, j'en suis sûr, eût été reconnaissante de cette déclaration. Je ne sais si ma proposition a été soumise ultérieurement à la Commission officielle, mais nous n'en avons plus entendu parler; nous avons pu considérer alors ce silence comme un refus formel de nous seconder dans notre œuvre et nous avions pris par conséquent la résolution de l'abandonner.

Il n'est pas dans la pensée de la rédaction de provoquer un nouvel appel sur l'existence de *la Régence*, bien que personnellement je croie devoir attribuer l'indifférence que l'on semble manifester plutôt aux formes parlementaires dont on a voulu revêtir l'examen de la question, qu'aux sentiments réels des amateurs; mais dans mes regrets de voir disparaître une feuille dont les rédacteurs ont toujours eu pour principal mobile, le développement, le succès et les bonnes relations de ces amateurs, de me voir dépouillé d'un titre

auquel j'attache beaucoup de prix, j'ai insisté de toutes mes forces auprès de Kieseritzky pour qu'il continuât son journal, espérant encore trouver, en m'adressant directement aux vrais amis de la science, le concours et l'appui qui lui sont nécessaires. Kieseritzky a cédé à mes instances. Avant de procéder à cette espèce de résurrection de *la Régence*, nous avons examiné attentivement les détails de la composition du journal, et mûri sérieusement le plan que nous voulons suivre désormais d'une manière invariable. On a fait plusieurs reproches, on a adressé plusieurs observations à la rédaction.

Le plus grave de ces reproches est l'inexactitude. Les retards sans doute ont été regrettables, mais les absences obligées de Kieseritzky pour les tournois de Londres ont suspendu forcément la publication. Ces circonstances ne se renouvelleront plus, la rédaction future aura pris ses mesures pour que ces absences, quand bien même elles seraient nécessaires, ne soient plus un obstacle à la régularité du service. Kieseritzky s'occupe déjà depuis quelque temps de commenter et d'analyser un des ouvrages les plus rares et les plus curieux de la bibliothèque Échiquienne, et son travail ainsi préparé à l'avance, tout en servant d'aliment principal à la rédaction, formera pour les abonnés un volume excessivement intéressant.

Parmi les observations, la plus importante est celle qui se rattache à la notation de Kieseritzky. Cependant nous n'avons cru devoir accepter aucune modification. Ce n'est pas que nous voulions établir ici la supériorité de cette notation, ni décréter l'infériorité des autres, car les signes et les chiffres rentrent, à notre avis, dans la catégorie des couleurs, et ce qui plaît à l'un, peut déplaire à l'autre. La phrase écrite pourrait seule peut-être remplacer avantageusement les chiffres, mais outre l'inconvénient d'être alors une énigme pour les étrangers, elle exige une place énorme et dévore ainsi tout le journal. Si l'on veut donner beaucoup de matière au lecteur, il faut accepter les chiffres, et la méthode de Kieseritzky remplit à la fois, par sa simplicité, les conditions si nécessaires de concision et de clarté. Devenue familière aujourd'hui aux lecteurs de *la Régence*, elle ne pourrait être changée, car c'est ici surtout que la force de l'habitude exerce tout son empire ; puis enfin, à ces considérations, il faut bien ajouter aussi celles de l'amour paternel. Kieseritzky tient à son œuvre. On ne désavoue pas facilement son enfant.

J'ai parlé peut-être trop longuement de notre journal ; les lecteurs comprendront mes sympathies, et seront sans doute assez indulgents pour excuser les détails de cet avant-propos.

Depuis mon dernier article, les événements politiques ont failli compromettre par leur gravité les paisibles habitudes de nos réunions ; car elles se sont ressenties un instant de la préoccupation des esprits. Mais heureusement que la monarchie de l'Échiquier repose sur des bases bien autrement solides que celles des institutions humaines, et elle a bien vite rappelé autour d'elle ses sujets égarés. Nos assemblées sont redevenues nombreuses, les luttes assez régulières ; plusieurs tournois ingénieusement organisés par Kieseritzky ont servi à entretenir les sentiments d'affection qui doivent unir tous les membres de notre famille, et quelques soirées dont notre rédacteur en chef a fait presque tous les frais, ont agréablement varié pour nous les séances de ces derniers mois. Bien que, pour des amateurs d'Échecs, le plus grand attrait réside évidemment dans les belles parties, dans les effets de prodigieuse mémoire, dans la supériorité de ces combinaisons élaborées au sein des ténèbres, dans les victoires ainsi remportées sur des adversaires qui savent ordinairement se défendre ; il faut rendre justice également aux talents des artistes, devenus aujourd'hui nos frères d'armes, et notamment à celui de M. M. Portehaut. Sous leurs doigts, l'instrument, parfois, tonne et mugit comme la foudre, tantôt module ces indicibles soupirs de l'âme en peine ou les ondulations de la vague expirant sur la rive, et reproduit successivement et avec une étonnante rapidité les plus douces comme les plus violentes impressions. Un cachet d'excessive modestie relève agréablement le mérite de ces artistes que je suis bien indigne d'apprécier sans doute ; je ne crois cependant pas nécessaire d'être initié bien profondément dans la science musicale pour juger de ses effets. La musique parle essentiellement au cœur, il suffit donc de sentir pour recevoir ses impressions. Cette vérité devrait être le principal guide de tout exécutant. A quoi bon ces mirifiques cavalcades des doigts sur le piano, ces boxes sur le manche du violon, ces contorsions, ces tours de force, ces difficultés vaincues qui attestent bien que l'artiste a torturé ses membres pendant quinze ou vingt ans, mais qui n'offrent à l'oreille, au lieu de suaves accords, qu'un épouvan-

table charivari. La grâce, le naturel et l'harmonie, voilà toute la musique, à mon avis ; hors de là, tout n'est que cliquetis, ferraille, roulage plus ou moins accéléré.

Parmi les amateurs qui sont venus nous visiter, nous avons particulièrement remarqué M. De Rives, dont le nom nous était à peu près inconnu jusqu'alors, mais que nous n'hésitons pas à inscrire aujourd'hui au nombre de nos plus forts joueurs. Ses débuts au milieu de nous ont été des coups de maître, il s'est mesuré avec presque tous les rudes adversaires, et plusieurs ont éprouvé la pesanteur de son bras : l'écrivain, entre autres, s'est fait battre parfaitement : son jeu est correct, méthodique et sûr, il ne vise pas à l'effet, mais ses combinaisons cachent, sous de modestes apparences, des piéges très-adroitement tendus, et où l'on vient s'engouffrer admirablement. Ses parties reflètent enfin les nuances de cette vieille école, dont notre ami Sasias est le dernier type aujourd'hui.

A M. De Rives a succédé un personnage assez curieux, M. le comte de Saint-J.... Né sur les bords de la Haute Garonne, cet amateur nous a déclaré avoir joué jadis avec La Bourdonnais à l'avantage de la tour, mais n'avoir plus touché l'Échiquier depuis quinze ans. J'eus autrefois quelques relations avec les contrées méridionales, j'en connais les habitants, j'ai souvent vu l'effet que produisent les eaux de la Garonne sur l'organisation humaine, effet de mirage intellectuel qui fait naître de telles illusions que l'homme quelquefois se ment à lui même. Il cherchait une partie forte : on me le présente, on me le donne comme un adversaire ayant joué à la tour avec La Bourdonnais. C'était l'avantage que je recevais de lui, et il me gagnait naturellement. Au langage de mon interlocuteur, je reconnais le terroir. Parbleu, Monsieur, lui dis-je, puisque La Bourdonnais vous donnait la tour, et surtout, parce que vous êtes de Montauban, je vous la donne aussi. Je ne jouerai pas autrement.— Vous êtes donc aussi fort? —Non, mais vous êtes de Montauban.— La partie s'engage, le hasard sans doute seconde ma témérité, car c'en était une, j'ai dû le reconnaître depuis, et la séance s'achève en me constituant vainqueur de deux parties. J'avais sué sang et eau.— Il y a quinze ans que vous n'avez joué? Oui, Monsieur.— Voyez, lecteurs, l'incroyable mémoire de cet enfant de la Garonne, il se rappelait à merveille les débuts, les détails et les variantes, *les*

finesses des parties, et dans quelques séances ultérieures, j'ai eu un mal infini à me défendre en lui donnant le faible avantage de pion et deux traits. J'ai donc dû traduire son repos de quinze ans, par quinze années d'études assez longuement méditées, et quelques milliers de parties plus ou moins perdues.

Il y a, parmi nos plus fidèles habitués, un amateur que je suis surpris moi-même de n'avoir pas encore cité, car le principal mérite de l'observateur est, à mon avis, l'impartialité; l'étranger a donc droit aux mêmes éloges que le compatriote. Je veux parler de M. Greville. Né sous le ciel de l'Angleterre, M. Greville a depuis longtemps renoncé aux brouillards de la Tamise, pour venir fixer sa résidence à Paris; depuis longtemps, aussi, il s'est inscrit au Cercle comme une des notabilités. Son jeu classique et posé se distingue particulièrement par cette ténacité minérale que les Anglais affectionnent particulièrement, et par une sévérité de combinaisons contre laquelle viennent se briser follement l'audace et la ténacité de ses adversaires. Outre le calme, le sang-froid et l'impassibilité, qualités du moins chez lui toujours apparentes au milieu des revers, il n'a dans le succès que des paroles affectueuses et des encouragements pour le vaincu, et son caractère, heureux mélange d'urbanité française et de réserve britannique, donne à sa partie un véritable attrait. Ajoutons surtout que, dévoué sincèrement au culte des Échecs, il a toujours été un des premiers à donner des preuves irrécusables de ses sympathies.

Les solitudes et les lacs du nouveau monde nous avaient enlevé un de nos braves frères d'armes, M. Rheinart, qui joignait aux combinaisons de l'Échiquier les mystérieuses élucubrations du whist; nous l'avons revu tous avec le plus grand intérêt et le plus vif plaisir. Le climat américain semble avoir altéré un peu sa santé, il est venu redemander à la France son ciel et l'activité de ses habitudes; il a retrouvé en effet au milieu de nous la force et l'énergie matérielle dont il avait besoin, mais l'ingrat va nous quitter encore et renouvellera des regrets toujours pénibles pour de véritables amis.

Voici maintenant comme pendant à cet agréable type, M. Fritz Wertheimber, d'origine autrichienne. Vienne, on le sait, est le Paris de l'Allemagne, et si les belles manières françaises disparaissaient de nos murs, c'est à Vienne qu'on les retrouverait peut-être.

Si cet amateur n'est pas encore tout à fait une célébrité, il ne faut pas en accuser son goût pour les Échecs, car chez lui c'est une véritable passion. Une fois au jeu, il est complétement absorbé ; près de l'échiquier fument en vain son café, son thé, sa bavaroise ; il semble considérer comme un vol fait à la science le temps qu'il consacre à savourer les breuvages ; aussi ne touche-t-il à rien avant de quitter le champ de bataille. Le plateau de consommation n'est pour lui qu'un parc d'artillerie de réserve. Ce n'est donc pas pour s'amuser qu'il descend dans l'arène, mais pour se battre à outrance, et la fusillade une fois commencée se continue sans interruption pendant quatre à cinq heures. Avide de progrès, audacieux, tenace, d'une persévérance fabuleuse, il n'aime que les parties fortes, dans le seul espoir de tenir bon. Un succès négatif est toute sa joie. Gai, vif, entraînant au début de la partie, il se rembrunit parfois dans les exigences de la combinaison, et lorsque la pâtisserie arrive, et il est quelque peu friand, sa physionomie revêt alors une expression si tristement originale, qu'on pourrait l'appeler la Bonhomie du Désespoir. — Nous avons également à citer M. le docteur Rosenberger de Saint-Pétersbourg, envoyé par la Russie comme délégué au congrès sanitaire, qui a commencé récemment ses travaux à Paris. Ancien ami de Kieseritsky dont il a partagé les années de jeunesse, puisque tous les deux ont fait leurs études au même collége, M. Rosenberger est, après M. Petrow, le major Jaenisch et Schumow, le plus fort joueur d'Échecs de l'empire russe. Il s'est mesuré ici avec les sommités ; le succès a souvent couronné ses efforts, et dans un des derniers tournois, il aurait probablement remporté un des grands prix, si son départ ne l'eût forcé de renoncer au combat. Nous devons encore signaler l'introduction temporaire de M. le baron de Munchhausen, de Baden, amateur émérite, luttant avec ténacité contre nos plus forts joueurs à l'avantage de pion et trait ; M. Perier de Genève, disciple zélé de la science ; — M. Nugent de Londres, qui semble avoir déposé dans nos contrées la sévérité du flegme britannique pour accepter les allures parisiennes, car il s'échauffe assez facilement au bruit de la bataille, et s'impressionne des vicissitudes du sort. Amateur assidu, M. Nugent peut être regardé comme un membre dévoué à la science de notre jeu favori, dont il fait sa plus agréable distraction.

Enfin nous avons encore revu M. Schulten ; mais le brillant joueur est venu cette fois engager une partie bien plus intéressante encore pour lui que ses parties ordinaires, c'est avec Cupidon qu'il a osé entamer la lutte, et Cupidon lui a décoché une de ses flèches dont le coup peut quelquefois s'amortir, mais dont la blessure ne guérit jamais. L'ingrat, il est venu se marier. Désormais, c'est un homme perdu.... du moins pendant quelque temps pour les Échecs.

D'un autre côté, nous avons inscrit parmi nos membres M. le baronnet Rowley, amateur assidu, dont le jeu sévère atteste avant tout ce calme et cet esprit de méditation que nos voisins d'outremer apportent invariablement dans les conceptions de l'intelligence ;—M. le comte de Casa-Montalvo, dont l'imagination semble avoir emprunté sa vivacité au ciel azuré de l'Espagne. Lutteur intrépide, M. de Casa Montalvo ne recule devant aucun adversaire ; sa vieille épée de Tolède entame assez profondement la peau de son ennemi, mais quelquefois aussi trop rapidement dirigée, elle ne frappe que de côté.

Enfin au milieu de ces illustrations nouvelles, nous avons vu revenir beaucoup plus fréquemment cet ancien compagnon d'armes que nous aimons toujours à citer, ce brave Lécrivain, qui se trouve aujourd'hui l'un des vénérables de notre corporation. Nous avons bien remarqué comme d'habitude, dans les parties que nous lui avons vu faire, ces combinaisons méthodiques, cette fermeté de résistance, cette ingénieuse tactique qui rappelle l'élève intelligent de Deschapelles et La Bourdonnais, qui décèle la pureté des principes et des bonnes traditions ; mais nous avons hésité à reconnaître sur sa physionomie ces heureuses dispositions de gaîté qui faisaient le principal attrait de nos luttes d'autrefois. Eh ! mon Dieu ! cette altération n'est-elle pas naturelle? Indépendamment de l'influence produite sur notre organisation par l'âge, le temps, les circonstances, il en est une dont les effets se font sentir bien puissamment encore, c'est celle qu'exercent le changement des habitudes, la perte et l'absence de nos anciens amis. Les hommes nouveaux valent intrinsèquement les anciens, ils valent peut-être mieux, mais le langage des uns, fût-il la reproduction de celui des autres, n'a plus le même attrait pour nous. Si les rôles changent de main, bien rarement les derniers acteurs peuvent à nos yeux remplacer les premiers. Que sont devenues aujourd'hui les réunions des Charron, La Bourdonnais, Mouret, Boissy-d'Anglas,

Saint-Amant, Chamouillet, Boncourt et de *tutti quanti*? Que de bons mots, que de boutades, que de joyeusetés égayaient naguère les voûtes du temple dont les ornements proportionnés à la simplicité du plus rigide quakerisme, suffisaient aux exigences de l'époque! On festoyait alors sans afficher ni tambouriner quinze jours à l'avance un banquet, on improvisait les joyeux ébats, on s'amusait enfin sans avoir eu besoin de décréter qu'on s'amuserait. Avec les tapis, les fauteuils, les lustres, le cirage, les votes, le scrutin, les commissions, les sous-commissions, les rapports, les comptes rendus et tout le bagage parlementaire importé dans nos temps modernes, les ris et les joies semblent avoir disparu. Bizarre effet des vanités humaines, qui donnerait en vérité raison au refrain de l'inimitable chansonnier :

> Les gueux, les gueux,
> Sont des gens heureux,
> Ils s'aiment entre eux,
> Vivent les gueux.

Nos lecteurs ont sans doute appris par les journaux la nomination de M. Alfred de Musset à l'Académie, et comme nous, assurément, ils ont tous applaudi, car la science des Échecs revendique avec orgueil M. de Musset comme un de ses plus zélés disciples. Cette nomination n'est qu'un acte de justice dû à cette plume facile, élégante et pure, à cette intelligence dont les œuvres gracieuses charment délicieusement l'esprit et vivront dans la postérité comme une des gloires de la littérature moderne; pourvu seulement que les lauriers académiques n'étouffent pas en lui sous leur énorme poids les élans de l'imagination, ni les fantastiques combinaisons du jeu!

Bien que nous ayons raconté longuement les phases de la résurrection de *la Régence*, nous ne voulons pas terminer cet article sans payer un large tribut de gratitude à M. Vielle, qui a consenti à s'imposer encore de grands sacrifices pour assurer la continuation du journal. Ces sacrifices, de sa part, ne sauraient être assurément attribués à des pensées de spéculation, ils sont uniquement déterminés par son dévouement à la cause sacrée et par son affection pour tous les amateurs d'Échecs. Aussi, ces amateurs, nous n'en doutons pas, sauront gré tous à M. Vielle de cette nouvelle preuve de désintéressement.

Alp. Delannoy.

PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS DE L'ÉPOQUE.

N° CCVI. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

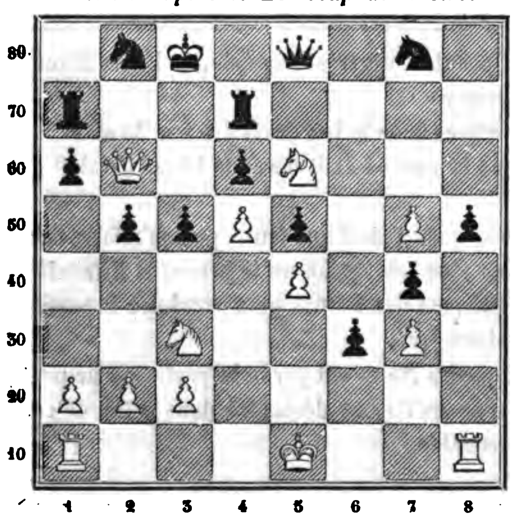
22 Juin 1851.

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. SZÉN (NOIRS).

	Blancs	Noirs
1.	e 45	e 55
2.	f 46	e 46-f
3.	G 36	g 57
4.	h 48	g 47
5.	G 55	h 58
6.	F 43	H 78
7.	d 44	d 64
8.	G 34	e 36
9.	g 37	C 65
10.	C 57	F 75
11.	F 65-C	f 65-F
12.	G 46	E 74
13.	d 54	f 55
14.	G 65	D 85
15.	D 34	a 61
16.	B 33	E 83
17.	D 43	F 57-C
18.	h 57-F (2)	b 52
19.	D 42	c 53
20.	D 51	A 71
21.	D 62	H 74 (3) *Pl.*

Position après le 21e coup des Noirs.

CCVI.



(1) Voir la partie CIII.

(2) Il est très-important d'avoir un Pion passé qui n'est pas menacé par des Pièces adverses, et qui gêne leur sortie.

22.	B 14 (4)	A 72	34.	H 88	f 45
23.	D 51	H 75	35.	h 67	f 35 (7)
24.	B 35	H 65-G	36.	H 28	A 75
25.	d 65-H	D 65-d	37.	A 14	e 26 ×
26.	B 54 (5)	G 75	38.	E 16	D 55
27.	H 58-h	G 54-B	39.	E 25	D 22-b
28.	H 88 ×	E 74	40.	D 56	D 42
29.	e 54-G	D 54-e	41.	H 48	D 33
30.	D 84 ×	E 63	42.	D 34	D 22
31.	D 83 ×	E 62	43.	H 78	A 78-H
32.	D 47-g	A 76 (6)	44.	h 78-A (8)	——
33.	H 82 × B	E 71			

N° CCVII. PARTIE FRANÇAISE. 1. (1)

13 Juin 1851.

M. ANDERSSEN (BLANCS). M. STAUNTON (NOIRS).

1.	e 45	e 65	2.	d 44	g 67 (2)

(3) Cette position est très-originale, la Dame Blanche au milieu de Pièces adverses.

(4) Pour entrer dans le jeu des Noirs par 35 et 56.

(5) Puisque la case 54 était devenue libre, il valait autant entrer par là.

(6) Ce coup qui a l'air d'une faute, puisqu'il fait perdre une Pièce, est beaucoup plus fort qu'on ne le pense, et il fallait une extrême attention de la part des Blancs pour conduire la partie à bonne fin.

(7) Très-bien joué.

(8) Bien que les Noirs ont perdu la partie, on ne peut pas leur refuser la justice qu'ils ont démontré dans la fin de cette partie un talent remarquable. L. K.

(1) Voir les parties VI, VII, XIII, XVIII, XX, XXII, LIX, LXXVII, XCVI, CXII, CXXXII, CXCI.

(2) Nous avons déjà eu l'occasion de nous prononcer sur ce coup. Il n'est point nouveau, mais il paraît qu'en dernier temps il a été souvent employé en Angleterre.

3.	F 34 (3)	F 77	16.	f 55-e	f 55-f
4.	C 35 (4)	c 53	17.	D 41 (10)	C 74
5.	c 33	c 44-d	18.	C 42	G 68
6.	c 44-c	D 62	19.	E 18	G 76
7.	G 25	D 22-b	20.	D 31	B 53 (11)
8.	B 33 (5)	D 62	21.	B 64 ⨯ d	F 64-B
9.	A 13 (6)	B 61 (7)	22.	C 53-B	F 53-C
10.	B 52	F 86	23.	D 53-F (12)	D 75
11.	o—o	d 64	24.	D 73	G 64
12.	d 54	D 51 (8)	25.	D 51	h 58
13.	C 44 (9)	e 55	26.	A 73	H 86
14.	C 33	D 84	27.	H 13	a 61
15.	f 46	f 66			

---

(3) Nous aurions préféré f 46 et puis G 36.

(4) En portant le Fou à la défense du Pion menacé, les Blancs perdent sciemment un Pion pour avoir une attaque plus prompte.

(5) En considération que les Blancs ont maintenant tant de Pièces en jeu, on ne saurait blâmer le sacrifice du Pion.

(6) Très-bonne case pour la Tour.

(7) Les Noirs sortent le Cavalier à 61 pour défendre d'avance la case 73 contre le Cavalier adverse.

(8) Si les Noirs couvraient du Cavalier, ils perdaient une Pièce par e 55.

(9) Pourquoi ne pas prendre le Pion de la Tour avec le Cavalier?

(10) Le lecteur ferait bien d'examiner si l'on ne pouvait jouer maintenant G 46.

(11) Les Noirs auraient encore pu éviter la perte du Pion en jouant D 82.

(12) A présent, ayant regagné le Pion, les Blancs ont un avantage manifeste de position.

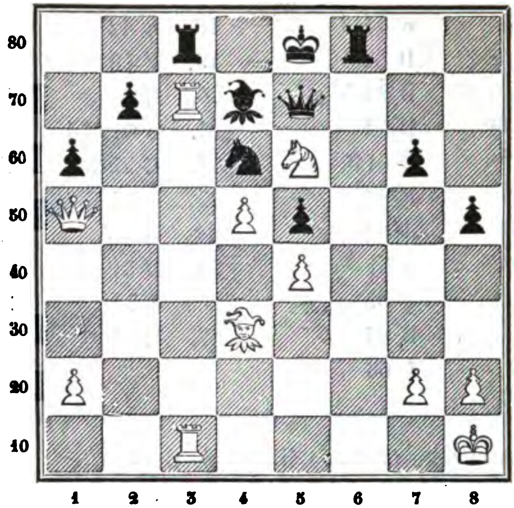
(13) Fort belle combinaison, les Noirs ne peuvent pas prendre le Cavalier sans ruiner leur partie.

(14) Après ce coup, la partie fut remise au lendemain après avoir déjà duré plus de huit heures. L. K.

28.	G 44 (13)	A 83	29.	G 65 (14) *Pl.*	A 73-A

Position après le 29e coup des Blancs.

CCVII.



30.	H 73-A	H 76	38.	H 82×	E 75
31.	D 62	H 66	39.	d 64×	E 76
32.	h 38	g 57	40.	H 86×	E 67
33.	D 22	G 52	41.	H 66×D	H 66-H
34.	F 52-G	a 52-F	42.	D 57×g	E 76
35.	D 55-e	h 48	43.	D 77×	E 65-G
36.	H 72-b	H 16×	44.	D 75✻	
37.	E 28	D 66			

N° CCVIII. PARTIE ÉCOSSAISE. 3. (1)

M. HEYDEBRAND (BLANCS). M. DUFRESNE (NOIRS).

1.	e 45	e 55	6.	o—o	d 64 (2)
2.	G 36	B 63	7.	a 31	F 51
3.	d 44	e 44-d	8.	b 42	F 62
4.	F 43	F 42×	9.	D 32	D 66
5.	c 33	e 33-c			

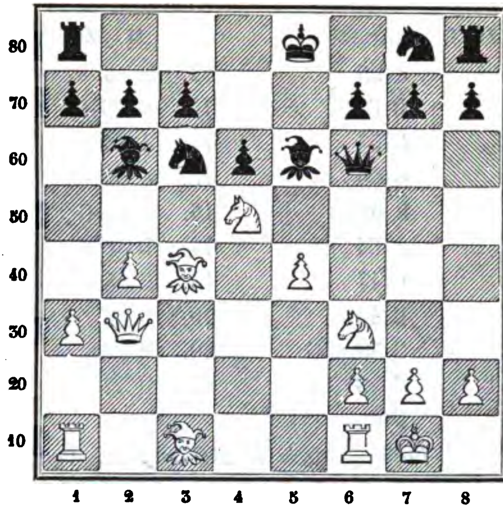
(1) Voir les parties LII, CXXXVI, CXXXVII, CLXXIV.

(2) G 66 est plus fort que d 64.

10.	B 33-e	C 65	11.	B 54(3) *Pl.*	C 54-B.

Position après le 11e coup des Blancs.

CCVIII.



12.	e 54-C	B 55	23.	F 34	D 55
13.	H 15	O-O-O	24.	D 43	E 82
14.	A 21	B 36 ✕ G	25.	A 23	A 83
15.	g 36-B	G 68	26.	g 46(4)	D 58
16.	E 18	H 85	27.	D 44-F	D 14
17.	H 17	D 56	28.	f 36	A 85
18.	a 41	H 75	29.	D 33	H 17 ✕
19.	C 57	f 66	30.	E 26	D 15 ✕
20.	C 68-G	g 68-C	31.	D 15-D	H 15-D
21.	H 37	H 15 ✕	32.	F 52	——
22.	E 27	F 44			

---

(3) C'est très-bien joué, les Noirs ne peuvent pas prendre la Tour sans perdre la Dame, contre l'autre Tour. Mais ce n'est pas tout, ils perdraient encore un Pion.

(4) Les Blancs ont si bien combiné leur attaque qu'ils gagnent maintenant la Pièce. L. K.

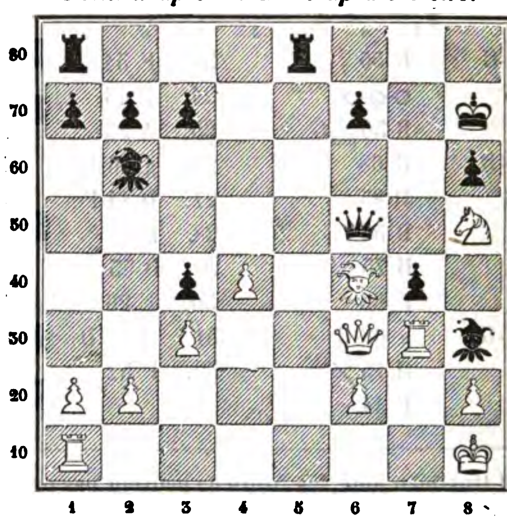
N° CCIX. PARTIE ORDINAIRE. 4. (1)

6 Juin 1851.

	M. SCHULLER (BLANCS).	M. SZÉN (NOIRS).
1.	e 45	e 55
2.	G 36	B 63
3.	F 43	F 53
4.	o–o	G 66
5.	d 34	h 68
6.	B 33	d 64
7.	B 25	C 47
8.	B 37	B 44
9.	c 33	B 36✕G
10.	g 36-B	C 38
11.	H 15	F 62
12.	g 46	e 46-g
13.	C 46-e	o–o
14.	d 44	d 54
15.	e 55 (2)	d 43-F
16.	e 66-G	D 66-e
17.	D 36 (3)	H 85
18.	E 18	g 57
19.	B 58	D 56
20.	H 17	E 78
21.	H 37	g 47 *Pl.*

Position après le 21e coup des Noirs.

CCIX.



(1) Voir les parties V, VII, XXXVI, XLI, XCIV, CX, CXXXIII, CLV, CLXX, CXXXVIII, CXCIII.

(2) F 34 paraît plus fort.

(3) A la place des Blancs, nous aurions encore autrement joué, c'est-à-dire C 55.

22.	H 47-g (4)	C 47-H	25.	B 47-D	E 56
23.	D 47-C	D 47-D	26.	A 17 (5)	h 58
24.	B 66 ×	E 67	27.	B 68 ×	E 46-C

N° CCX. PARTIE SICILIENNE. 1. (1)

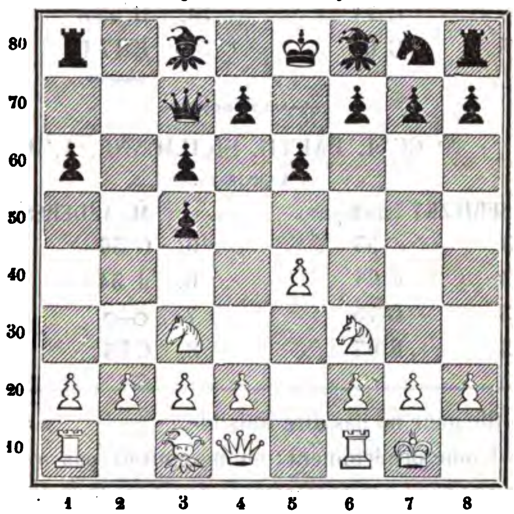
Mai 1851.

M. BIRD (BLANCS). M. HORWITZ (NOIRS).

1.	e 45	c 53	4.	o—o	e 65
2.	G 36	B 63	5.	B 33	a 61
3.	F 52 (2)	D 73	6.	F 63-B	b 63-F *Pl*

Position après le 6e coup des Noirs.

CCX.



(4) Les Blancs se sont fourvoyés dans une position, d'où ils ne peuvent plus sortir sans perdre une Pièce.

(5) Même en prenant G 68-h et puis G 76-f la partie ne pouvait plus être sauvée. L. K.

(1) Voir les parties XXIV, XXV, XXVII, XXIX, XXXVII, LXVIII, LXIX, LXXV, LXXVI, LXXXIII, XCVIII, C, CIX, CXIV, CXIX, CXXIX, CXLVII, CLI, CLXXXVII, CLXXXIX, CXCVI.

(2) Ce coup est inusité dans cette partie, et nous le croyons même mauvais, parce qu'il aide à fortifier le centre des Noirs.

7.	e 55	G 75	20.	H 35	C 85
8.	d 34	G 67	21.	B 66×G	D 66-B
9.	H 15	F 75	22.	D 24 (6)	f 45
10.	b 32 (3)	f 66	23.	A 15	f 36-G
11.	B 45	f 55-e	24.	H 45	e 55
12.	C 57	d 64 (4)	25.	E 18	C 74
13.	C 75-F	D 75-C	26.	g 47	D 57
14.	B 57 (5)	h 68	27.	D 51	C 47-g
15.	B 45	O—O	28.	A 17	h 58
16.	H 35	G 46	29.	D 73	D 24
17.	g 37	G 54	30.	D 64-d	D 26-f
18.	H 15	C 74	31.	H 55-e	D 17×A (7)
19.	c 43	G 66	32.	E 17-D	f 26×

N° CCXI. PARTIE SICILIENNE. 1. (1)

4 Août 1851. (2)

M. KIESERITZKY (BLANCS). M. ANDERSSEN (NOIRS).

1.	e 45	c 53	5.	G 36	a 61
2.	F 43	e 65	6.	d 34	G 67
3.	B 33	G 75	7.	O—O	F 75
4.	D 25	B 63	8.	C 35	O—O (3) *Pl.*

(3) Inutile pour ne pas dire nuisible.

(4) C'est joué prudemment; on ne pouvait pas avancer tout de suite deux pas sans compromettre le 1er Pion du Roi.

(5) Temps complétement perdu.

(6) Grave erreur qui fait perdre une Pièce.

7) Promptement terminé.

L. K.

---

(1) Voir la partie précédente.

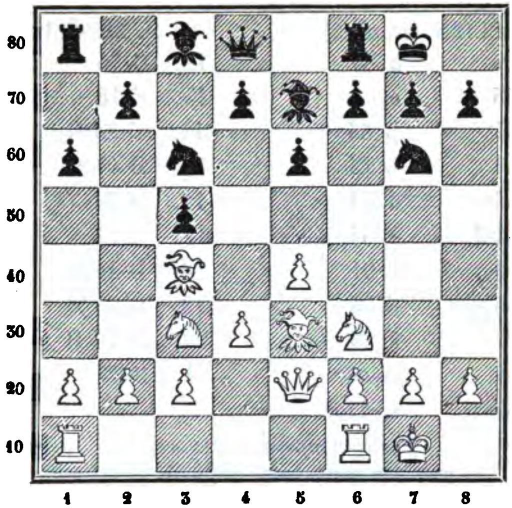
(2) Cette partie a été jouée dans le tournoi du London Club.

(3) En prenant la position telle qu'elle est, nous ne pensons pas qu'on puisse soutenir sérieusement que le jeu des Noirs soit préférable à celui des Blancs.

(4) Faute grave et impardonnable, en considération que cette partie a été jouée dans un tournoi. Il fallait pousser a 41.

Position après le 8ᵉ coup des Noirs.

CCXI.



9.	d 44 (4)	b 52 (5)	22.	D 24	D 57
10.	d 53-c (6)	b 43-F	23.	c 43	D 55
11.	D 43-b	f 56	24.	E 16	A 82
12.	H 14	f 46	25.	a 41	C 41-a
13.	C 44	B 44-C	26.	H 61-a	A 81
14.	D 44-B	D 73	27.	H 64	A 71
15.	b 42	F 66	28.	H 34	H 81
16.	D 43	G 55	29.	H 31 (7)	C 52 (8)
17.	G 55-G	F 55-G	30.	H 33	A 21
18.	A 12	F 33-B	31.	D 34	D 57
19.	D 33-F	C 72	32.	H 23	A 11
20.	f 36	C 63	33.	A 13	H 21
21.	H 64	D 84			

---

(5) Par la faute de l'adversaire, les Noirs gagnent une Pièce pour deux Pions.

(6) Après avoir fait la faute, les Blancs auraient encore mieux fait de prendre le Pion b avec le Cavalier; ils se seraient ainsi procuré deux Pions passés.

(7) Coup funeste dont les Noirs profitent habilement.

(8) Très-bien joué. Ce coup inattendu décide la partie. L. K.

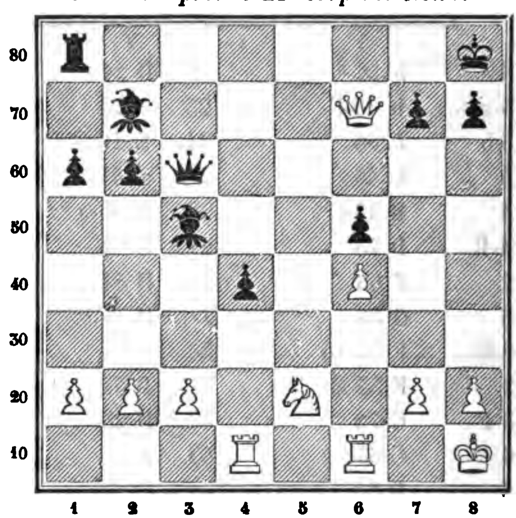
N° CCXII. PARTIE SICILIENNE. 1. (1)

31 Octobre 1851.

M. SCHULTEN (BLANCS).			M. KIESERITZKY (NOIRS).		
1.	e 45	c 53	12.	C 35	b 62 (3)
2.	F 43	e 65	13.	E 18 (4)	C 72
3.	B 33	B 63	14.	C 44-G	c 44-C
4.	f 46	G 75	15.	D 44-c	F 53
5.	G 36	d 54	16.	D 34	f 56
6.	e 54-d	e 54-e	17.	A 14	c 44 (5)
7.	F 52	a 61	18.	D 43 ✕	E 88
8.	F 63 ✕ B	G 63-F	19.	G 76 ✕	H 76-G
9.	o—o	F 75	20.	D 76-H	D 83
10.	d 44	o—o	21.	B 25	D 63 (6) *Pl.*
11.	G 55 (2)	G 44-d			

Position après le 21e coup des Noirs.

CCXII.



(1) Voir les parties précédentes.

(2) Les Blancs perdent un Pion par ce coup.

(3) Ceci n'est pas le coup juste ; en poussant f 66, les Noirs conservaient leur Pion. Voici pourquoi, f 66 13, G 34 mll G 56 14, C 26 mll e 44, etc.

(4) Pour ne pas laisser leurs Roi et Dame dans la ligne d'attaque du Fou adverse.

22.	H 36 (7)	D 36 ✕ H (8)	25.	E 16 (9)	c 25 ✕ B
23.	g 36-D	C 36 ✕ H	26.	E 15	c 14-A+D✕
24.	E 17	c 34 ✕			

N° CCXIII. PARTIE ORDINAIRE. 4. (1)

23 Juin 1851.

M. STAUNTON (BLANCS). M. ANDERSSEN (NOIRS).

1.	e 45	e 55	9.	B 24 (3)	o–o
2.	G 38	B 63	10.	o–o	C 47
3.	F 43	F 53	11.	F 63-B	b 63-F
4.	c 33	G 66	12.	D 23	C 36-G
5.	d 44	e 44-d	13.	B 36-C	A 82
6.	e 55	d 54	14.	D 63-b (4)	A 62
7.	F 52 (2)	G 45	15.	D 23	f 56
8.	c 44-e	F 42 ✕			

(5) En avançant ce Pion les Noirs perdent l'échange, mais ils conservent une excellente position.

(6) La partie est ici entrée dans une phase fort intéressante.

(7) Coup funeste, c'est H 17 qu'il fallait jouer.

(8) Très-bien combiné.

(9) Le seul moyen pour prolonger la partie était B 44, mais les Noirs restaient encore avec une Tour et deux Fous contre la Dame.

L. K.

(1) Voir la partie CCIX.

(2) Préférable à e 66-G.

(3) C 24 eût été peut-être plus correct.

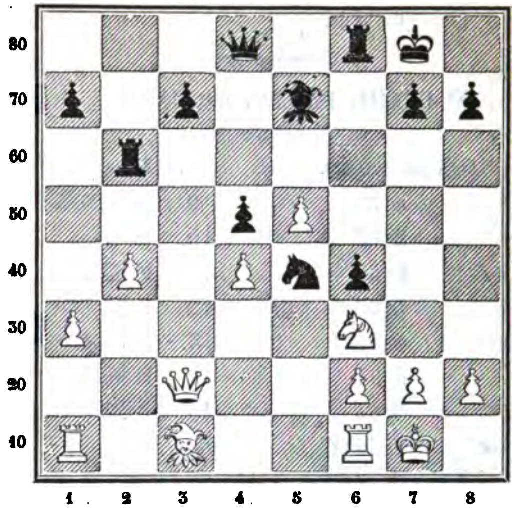
(4) La prise de ce Pion n'est pas sans danger, car la Tour Noire A entre en jeu et peut facilement être transportée de l'autre côté.

(5) Il nous semble que les Blancs avaient ici un moyen de se tirer de l'embarras en jouant la Tour H à 15. Ayant un Pion de plus ils pouvaient bien échanger la Tour contre le Cavalier et un Pion; la partie devenait ainsi égale, matériellement parlant, mais ils avaient l'avantage de la position à cause du Pion passé. Si, au contraire, les Noirs retiraient leur Cavalier à 57, les Blancs le prenaient avec le leur, et en poussant g 37, ils provoquaient encore l'échange des Fous.

16.	a 31	F 75	17.	b 42	f 46 *Pl.*

Position après le 17e coup des Noirs.

CCXIII.



18.	B 15 (6)	A 68	25.	E 28	H 56
19.	f 36	G 57	26.	D 63	D 67
20.	B 34	G 65	27.	H 17	H 57
21.	C 22 (6)	D 85	28.	B 47	h 58
22.	A 13	D 58	29.	B 66✕ (7)	E 76 (8)
23.	h 38	A 67	30.	D 85※	
24.	B 26	A 37			

---

(6) Le malheur des Blancs est d'avoir placé tous les Pions du côté gauche sur des cases Noires. Leur Fou est donc entièrement fermé.

(7) L'attaque devient tellement forte que les Blancs sont obligés de faire un coup désespéré, mais cet effort ne peut pas sauver la partie, comme nous allons montrer ci-après.

(8) Funeste erreur, perdre une partie par une hallucination au moment où elle était gagnée. Voici la suite probable, si les Noirs avaient joué le coup juste 29, B 66✕ F 66-B ⤼ 30, D 65✕B E 78 31, e 66-F A 27✕g 32, H 27-A H 27✕H 33, E 18 D 37 34, D 56✕ E 68 35, D 46✕f mll D 46-D 36, E 27-H D 24✕ 37, E n'importe ou g 57 et les Noirs gagnent sans difficulté. L. K.

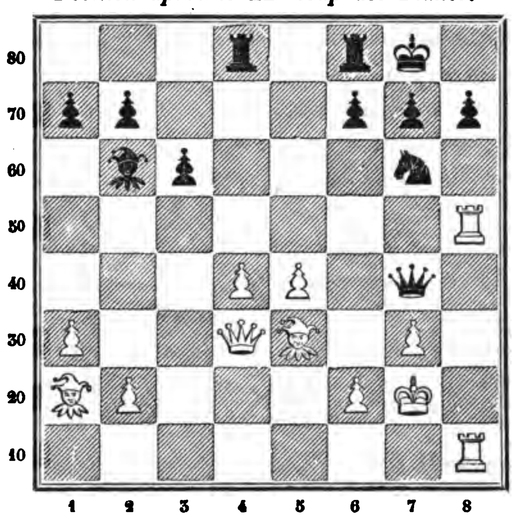
Nº CCXIV. PARTIE ÉCOSSAISE. 3. (1)

20 Juin 1851.

	M. ANDERSSEN (BLANCS).	M. STAUNTON (NOIRS).			
1.	e 45	e 55	12.	g 36-C	D 74 (3)
2.	G 36	B 63	13.	E 27 (4)	G 58
3.	d 44	e 44-d	14.	B 25	B 75
4.	F 43	F 53	15.	B 37	G 37-B
5.	o—o	d 64	16.	h 37-G	d 54
6.	c 33	G 66 (2)	17.	F 21	A 84
7.	c 44-e	F 62	18.	A 13	c 63
8.	B 33	C 47	19.	H 18	B 67
9.	C 35	o—o	20.	H 58	d 45-e
10.	a 31	D 75	21.	g 45-d	D 47 (5)
11.	D 34	C 36-G	22.	A 18 (6) *Pl.*	A 44-c (7)

Position après le 22ᵉ coup des Blancs.

CCXIV.



(1) Voir la partie CCVIII.

(2) Ici on aurait encore pu jouer e 34 ou prendre tout simplement le Pion c.

(3) L'*Illustration anglaise* dit à l'occasion de ce coup : les Noirs commencent ici à faire une attaque, qui proprement continuée aurait dû leur garantir le gain de la partie.

23.	D 33	A 45-g (8)	31.	b 42	H 84
24.	H 78-h	F 44	32.	F 43	H 24✕
25.	C 44-F	A 44-C (9)	33.	E 17	H 14✕
26.	A 48 (10)	B 48✕A	34.	E 26	A 56 (12)
27.	H 48-B	D 48-H	35.	D 47	H 54
28.	h 48-D	A 48-h (11)	36.	F 54-H	A 54-F
29.	D 37	A 58	37.	D 83✕	——
30.	f 46	A 52			

N° CCXV. GAMBIT ALLGAIER. 5. (1)

Octobre 1851.

M. DE JAENISCH (BLANCS).		M. HEYDEBRAND DE LA LASA (NOIRS).			
1.	e 45	e 55	4.	h 48	g 47
2.	f 46	e 46-f	5.	G 55	G 66 (2)
3.	G 36	g 57	6.	F 43	D 75

---

(4) Cette précaution est sage, car il eût été très-dangereux de laisser entrer la Dame adverse.

(5) Coup important.

(6) La partie entre ici dans une phase fort intéressante.

(7) Très-joli coup, les Blancs ne peuvent pas prendre sans perdre la Dame par B 46✕. L'*Illustration* dit avec raison que toute attaque des Noirs cessait, s'ils avaient poussé h 68, car alors les Blancs en avançant f 36 détruisaient tous leurs desseins.

(8) L'*Illustration* indique ici une autre manière de jouer avec laquelle les Noirs gagnaient deux Pions en donnant l'échange, voici comment : 23, D 33 D 45✕g⟷ 24, f 36 D 34 25, C 44-A D 44-C 26, D 44-D, F 44-D, etc.

(9) Voici le moment où les Noirs manquent de gagner la partie. C'est B 46 qu'il fallait jouer.

(10) Coup décisif.

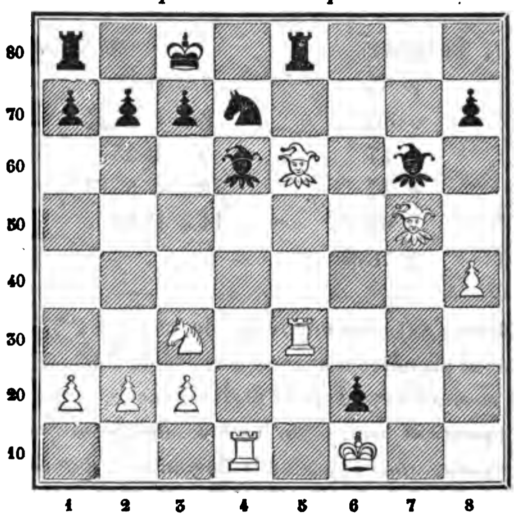
(11) Matériellement parlant, la différence n'est pas grande, les Blancs ayant la Dame et le Fou contre deux Tours et deux Pions, mais la position est en leur faveur.

(12) Erreur qui accélère la perte de la partie, qui d'ailleurs n'était pas en bon état. L. K.

7.	F 76×f	E 84	17.	E 25	C 47×
8.	d 44	d 64	18.	E 16	D 36
9.	F 32 (3)	d 55-G	19.	D 34×	F 64
10.	d 55×d	C 74	20.	C 57×	E 83
11.	d 66-G	D 66-d	21.	D 36-D	C 36-D
12.	B 33 (4)	F 42	22.	H 38	C 45-e
13.	C 24	H 85	23.	H 35	C 67
14.	D 25	e 36	24.	F 65×	B 74
15.	g 36-e	g 36-g	25.	A 14 *Pl.*	a 51 (6)
16.	D 43 (5)	g 26×			

Position après le 25e coup des Blancs.

CCXV.



(1) Voir la partie CCVI.

(2) Cette défense est beaucoup moins connue que celles par d 64, h 58, D 75 et F 75.

(3) A la rigueur on aurait pu prendre le Pion du Gambit sans grand inconvénient, voici à peu près comment la partie se serait arrangée : 9, C 46-e d 55-G 10, d 55×d C 74 11, d 66-G D 76-F 12, O–O et les Blancs restaient avec deux Pions liés et bien soutenus contre une Pièce. En considération que ces deux Pions étaient en outre passés et que le Roi Noir était déroqué, on serait tout aussi disposé de préférer la partie des Blancs.

26.	B 52	A 61	34.	c 33	B 53 (7)
27.	A 64-F	c 64-A	35.	F 43	B 34×
28.	H 33×	A 63	36.	F 34-B	C 34-F
29.	B 64×c	E 73	37.	E 35	C 12
30.	B 85×H	C 85-B	38.	a 31	a 41
31.	C 46×	E 84	39.	E 44	E 83
32.	H 63-A	b 63-H	40.	E 53	E 72
33.	E 26-g	C 67			=

N° CCXVI. GAMBIT ALLGAÏER. 5. (1)

22 Octobre 1851.

M. M...... (BLANCS).			M. N...... (NOIRS).		
1.	e 45	e 55	7.	D 47-g	D 66 (4)
2.	f 46	e 46-f	8.	F 43×	E 75 (5)
3.	G 36	g 57	9.	B 33 (6)	c 63
4.	h 48	g 47	10.	e 55 (7)	D 55×e
5.	G 57 (2)	h 68 (3)	11.	E 14	E 84 (8)
6.	G 76-f	E 76-G			

(4) Les Blancs auraient mieux fait de pousser g 37, car les Noirs ne pouvaient ni prendre ni avancer à cause de C 57.

(5) D 34 assurait davantage la partie Blanche.

(6) Ici on pourrait croire que les Noirs devraient prendre le Pion c, mais un examen plus approfondi démontrera que cela n'est pas. Voici pourquoi C 23 c 26, A 64-F c 64-A 27, B 52 et les Blancs regagnaient forcément l'échange avec une fort belle position.

(7) Après ce coup la nullité n'est plus évitable, car les Blancs sont obligés à échanger leur Fou Blanc contre le Cavalier pour ne pas perdre le Pion b. L. K.

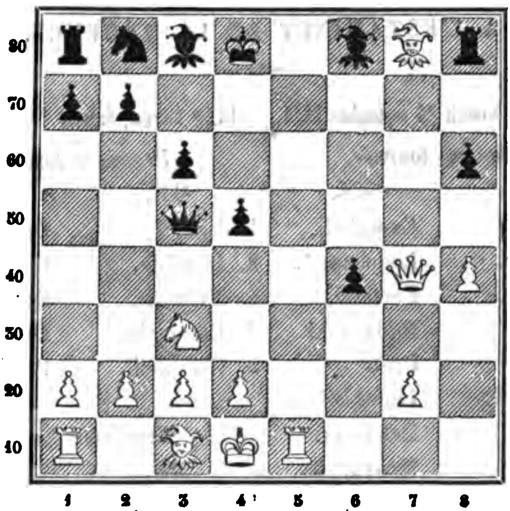
(1) Voir la partie précédente.

(2) Lorsque Allgaier vivait, on ne connaissait pas une défense suffisante contre ce Gambit, mais il disait lui-même qu'on finirait par en trouver. Eh bien, cette défense a été découverte par un auteur allemand, M. Horny, et depuis l'attaque par 5, G 57 est presque tombée en désuétude.

12. H 15 D 53 (9) 13. F 87-G d 54 *Pl.*

Position après le 13e coup des Noirs.

CCXVI.



14. H 85× (10) E 85-H 16. B 54×d E 64

15. D 83×C E 75 17. D 65⋇

---

(3) C'est le coup juste et les Blancs sont forcés à faire le sacrifice du Cavalier.

(4) Le meilleur coup des Noirs est G 66 et alors si la Dame Blanche prend le Pion e, F 64.

(5) E 85 eût été préférable.

(6) Si les Blancs avaient pris le Cavalier avec le Fou, les Noirs auraient poussé h 58.

(7) Bien combiné dans la supposition que l'adversaire commettrait une faute.

(8) Faible, il fallait sortir G 66.

(9) Les Noirs pouvaient jouer différemment p. ex. d 54 ou D 77.

(10) Les Blancs gagnent maintenant au moins la Dame. L. K.

LES TOURNOIS
A L'ESTAMINET DE LA RÉGENCE.

LXI° tournoi, Samedi 26 septembre 1851.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Aytoun.	Campbell.
2.	Reinach.	Lequesne *.
3.	Mirbach.	Feytaud.
4.	Szabo.	Budzynski.
5.	Vielle.	Preti.
6.	Journoud.	Lenoble *.
7.	Garcin.	Des Guis.
8.	Frank.	Mrozowsky.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Journoud.	Des Guis *.
2.	Preti.	Szabo.
3.	Mirbach.	Mrozowski.
4.	Reinach.	Campbell.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Preti.	Mirbach.
2.	Campbell.	Journoud.

Quatrième tournée.

M. Journoud. — M. Mirbach.

Vainqueur, M. Journoud.

* Les trois parties ont été nulles.

LXII° tournoi, Samedi 4 octobre 1851.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Vielle.	Odoard.
2.	Lenoble.	Cohen.
3.	Mirbach.	Szabo.
4.	Lécrivain.	Des Guis.
5.	Campbell.	Preti.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Mirbach.	Lenoble.
2.	Odoard.	Campbell.
3.	——	Des Guis.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Campbell.	Des Guis.
2.	——	Mirbach.

Quatrième tournée.

M. Mirbach. — M. Campbell.

Vainqueur, M. Mirbach.

LXXII° tournoi, Samedi 11 octobre 1851.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Koralek.	Vielle.
2.	Mirbach.	Aytoun.
3.	Lécrivain.	Des Guis.

LXXIII° tournoi, Samedi 18 octobre 1851.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Szabo.	Des Guis.
2.	Mirbach.	Desherbiers.
3.	Odoard.	Lécrivain.

	MM.	MM.
4.	Preti.	Campbell.
5.	Reinach.	Szabo.
6.	Budzynski.	Delannoy.
7.	Binet.	Feytaud.
8.	Valson.	Konig.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Valson.	Koralek.
2.	Campbell.	Szabo.
3.	Binet.	Des Guis.
4.	Mirbach.	Budzynski.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Des Guis.	Szabo.
2.	Koralek.	Budzynski.

Quatrième tournée.

M. Budzynski. — M. Des Guis.

Vainqueur, M. Budzynski.

4.	Gostynski.	Lequesne.
5.	Preti.	Budzynski.
6.	Feytaud.	Vielle.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Lequesne.	Des Guis.
2.	Lécrivain.	Budzynski.
3.	Mirbach.	Feytaud.

Troisième tournée.

	MM.	MM.
1.	Lécrivain.	Mirbach.
2.	Lequesne.	——

Quatrième tournée.

M. Lécrivain. — M. Lequesne.

Vainqueur, M. Lécrivain.

LXXIVe tournoi, Samedi 25 octobre 1862.

Première tournée.

	MM.	MM.
1.	Szabo.	Budzynski.
2.	Mirbach.	Garcin.
3.	Campbell.	Des Guis.
4.	Lécrivain.	Preti.

Deuxième tournée.

	MM.	MM.
1.	Lécrivain.	Des Guis.
2.	Garcin.	Budzynski.

Troisième tournée.

M. Budzynski. — M. Lécrivain.

Vainqueur, M. Budzynski.

MÉLANGES.

Dans notre dernier numéro nous avions promis de parler d'une proposition de M. Heydebrand de la Lasa, relative à la durée des parties dans les Matchs. En attendant, nous apprenons que le célèbre maître allemand vient d'envoyer un article à Berlin, à la rédaction de la *Schachzeitung*, dans lequel il traite lui-même cette question intéressante. Nous n'aurons donc qu'à traduire cet article auquel nous donnons d'avance notre pleine approbation.

La ville de Breslau se distingue avantageusement de bien d'autres par son dévouement pour les Échecs. Il est vrai que cette ville a été favorisée particulièrement. C'est là où naquirent deux des plus forts joueurs de l'époque, MM. Anderssen et Harrwitz. Le dernier, de retour d'un voyage en Allemagne, est rentré à Londres dans l'hôtel de M. Loewe, qui semble avoir acquis la mission spéciale d'héberger tous les joueurs d'Échecs étrangers. M. Harrwitz a commencé tout récemment avec M. Williams un Match dont nous ignorons encore le résultat à l'heure qu'il est. M. Anderssen a été nommé président du Cercle des Échecs de Breslau, dont les membres se réunissent régulièrement dans un local que le propriétaire du café Kretschmer leur a cédé. Le nombre des membres s'élève actuellement à quarante, et il y règne une grande animation.

La ville de Crefeld aussi possède aujourd'hui un Cercle d'Échecs qui compte déjà soixante-dix membres. Sa première décision fut de nommer M. Anderssen membre honoraire.

Une troisième ville prussienne, Oels en Silésie, vient également d'établir un Cercle d'Échecs qui compte vingt membres pleins de zèle et d'ardeur.

En parlant de ces créations, nous nous demandons à nous-mêmes pourquoi la France reste en arrière, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, la Suède, le Danemarck, la Belgique, la Hollande, la Suisse, toute l'Italie, l'Espagne et le Portugal, l'Amérique et les Indes, tous les pays enfin se développent d'un jour à l'autre? Ce ne sont certes pas les qualités qui manquent dans le pays de Philidor, de Deschapelles et de La Bourdonnais. Mais, bien que nous appréciions l'importance des pertes cruelles qui se sont succédé depuis quinze années, nous ne pouvons nous empêcher de gémir de cette indifférence générale pour les Échecs. Nous, pauvres rédacteurs de *la Régence*, nous voulons bien faire l'aveu de notre insuffisance pour rallumer le feu sacré, mais enfin, faute de mieux, prenez-nous tels que nous sommes, et tenez-nous au moins compte de notre bonne volonté et de notre dévouement. Tâchez, chers lecteurs et amateurs de France, tâchez avant tout, de nous fournir de bons matériaux, des parties, des problèmes, des analyses, des articles raisonnés ou littéraires, enfin tout ce qui peut et doit intéresser le public d'Échecs. Nous accepterons tout avec reconnaissance, et vous nous aiderez à porter avec une nouvelle confiance le fardeau, qui, croyez-le bien, devient de plus en plus lourd.

Notre fidèle ami et collaborateur M. John Campbell nous a quittés pour retourner en Ecosse, son pays natal. Nous l'avons vu partir avec beaucoup de regret autant pour ses qualités personnelles que pour le dévouement qu'il portait aux Échecs.

Nous sommes en possession d'une édition de Ponziani dont l'existence paraît être ignorée jusqu'ici, car elle n'est pas mentionnée ni dans le manuel de Bilguer et Heydebrand, ni dans la littérature du jeu des Échecs de Antoine Schmid. Elle se distingue de la seconde édition de Venise de 1801 par un format un peu plus grand, et des caractères plus gros. Elle porte d'ailleurs la date 1773. La division de l'ouvrage, son titre, sa pagination, enfin tout le reste, autant qu'un premier examen nous l'a appris, est absolument le même que dans l'édition de 1801.

Un tournoi fort intéressant se prépare au café de *la Régence*. Huit joueurs, MM. Budzynski, Cohen, Journoud, Lécrivain, Lequesne, Preti, Seguin et Szabo joueront entre eux, chacun avec chacun, deux parties qui commenceront toutes par les quatre premiers coups indiqués du Gambit Bryan, 1, e 45 e 55 2, f 46 e 46-f 3, F 43 D 48 ✕ 4, E 16 b 52. Avant de commencer, M. Kieseritzky jouera deux parties avec chacun, le trait alternatif, qui seront censées comme parties d'études. L'enjeu sera distribué de manière que chacun recevra pour une partie gagnée 1/7 de sa mise et pour une partie nulle 1/14. Il en résulte que chaque joueur ayant à faire quatorze parties, non compris les parties d'études, retire sa mise tout entière, du moment où il gagne autant de parties qu'il perd.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU DIXIÈME NUMÉRO.

POSITIONS CURIEUSES.

Par MM. Kling et Horwitz.

	B ♔ 68	N ♚ 88
1.	(E 68)	A 61
2.	E 67	A 62
3.	E 76	A 72 ✕
4.	E 65	A 62 ✕
5.	E 56	A 52 ✕
6.	E 47	A 42 ✕
7.	E 58	A 12 d.

Par MM. Kling et Horwitz.

	B ♔ 18	N ♚ 87
1.	H 86 ✕	E 78
2.	H 88 ✕	E 67
3.	H 68 ✕	E 76
4.	H 66 ✕	E 75
5.	H 65 ✕	E 74
6.	H 64 ✕	E 73
7.	H 63 ✕	E 72

Par M. Loewenthal et un Amateur.

	B ♔ 17	N ♚ 86
1.	d 74	G 74-d
2.	D 88 ✕	E 75
3.	D 77 ✕	E 64
4.	G 76 ✕	E 54
5.	D 44 ✕	E 63
6.	G 84 ✕	—

Par MM. Anderssen et Kieseritzky.

	B ♔ 57	N ♚ 26
1.	(H 52)	e 25

2.	H 22	E 36
3.	H 23-c	A 23-H
4.	h 58	A 53 ✕
5.	E 67	E 47
6.	h 68	A 63 ✕
7.	E 77	E 57
8.	h 78	A 73 ✕
9.	E 87	E 67
10.	h 88 + G ✕	E 66
11.	a 41	A 71
12.	a 51	A 51-a
13.	E 78	A 71 ✕
14.	E 87	A 72

Dans ce problème une faute a été commise dans le dernier numéro. Il faut lire : les Noirs gagnent avec le trait.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

CXXXIII. *Mat en 3 coups*,

Par M. Krome.

	B ♔ 75	N ♚ 55
1.	F 45	C 45
2.	A 44	n'importe quoi.
3.	A 54 ⋇ ou G 34 ⋇ selon.	

CXXXIV. *Mat en 5 coups*,

Par l'Anonyme de Lille.

	B ♔ 16	N ♚ 56
1.	G 43 ✕	E 44
2.	E 15	b 32
3.	E 16	e 55
4.	E 25	E 43-G
5.	E 35 ⋇	

CXXXV. *Mat en 4 coups*,

Par M. Kieseritzky.

	B ♔ 66	N ♚ 86
1.	G 54	E 21
2.	E 23	n'importe quoi.
3.	D 32 ✕	E 15
4.	D 12 ⋇	

Dans le diagramme de ce problème on a oublié de mettre un Cavalier Blanc à la case 36.

CXXXVI. *Mat en 5 coups*,

Par M. Borely.

	B ♔ 75	N ♚ 56
1.	D 46 ✕ f	E 46-D
2.	e 35 ✕	E 56
3.	B 64 ✕	E 55
4.	d 44 ✕	E 54
5.	F 36 ⋇	

OUVRAGES

QUI SE TROUVENT AU CAFÉ DE LA RÉGENCE.

1° COLLECTION COMPLÈTE DU PALAMÈDE, 10 volumes.

2° Celle de LA RÉGENCE y faisant suite, 3 vol. (ce journal continue de paraître).

3° ENCYCLOPÉDIE DES ÉCHECS, par M. Alexandre.

4° COLLECTION DES 2,000 PROBLÈMES, par le même.

5° L'OUVRAGE ITALIEN, par M. LOLLI, in-folio.

6° TRAITÉ DES ÉCHECS, de LEWIS, traduit de l'anglais, par H. WITCOMB.

7° 80 PARTIES D'ÉCHECS, par M. KIESERITZKY.

8° LES POÈMES LATINS de VIDA, ANGLAIS de W. JONES, POLONAIS de KACHANOWSKY, et ALLEMAND de Fischer, traduits par M. F. ALLIEY.

9° TRAITÉ DES AMATEURS sur le jeu des Échecs.

10° LES STRATAGÈMES DES ÉCHECS, par M. MONTIGNY.

11° TRAITÉ DES ÉCHECS, par STAMMA.

12° TRAITÉ DES ÉCHECS, par G. GRECO-CALABROIS.

13° BIOGRAPHIE DES JEUX DE DAMES ET DE TRICTRAC, par M. ALLIEY.

14° MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE, par M. VIELLE.

15° LE RUY-LOPEZ ITALIEN, par TARSIA, de 1584.

16° LETTRE SUR L'AUTOMATE JOUEUR D'ÉCHECS, avec 3 belles grav.

17° TRAITÉ DU JEU DE DAMES, par J. MANOURI.

18° TRAITÉ DU JEU DES ÉCHECS, par POIRSON.

19° TRAITÉ DU JEU DES ÉCHECS, par MOURET.

20° ANALYSE DU JEU DES ÉCHECS, par PHILIDOR.

21° La traduction française de RUY-LOPEZ, 1609.

22° L'ANALYSE DES OUVERTURES DES ÉCHECS, par M. JAENISCH.

23° THE CHESS PLAYER, par MM. KLING et HORWITZ.

24° ALMANACH DES ÉCHECS, par M. VIELLE.

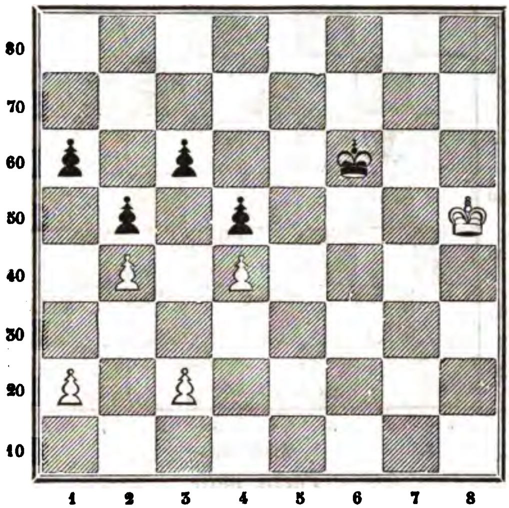
25° Das Schach- oder Königspiel des Gustavus Selenus.

On pourra procurer tous les autres principaux ouvrages français et étrangers, sur le jeu des échecs.

POSITIONS CURIEUSES.

FIN D'UNE PARTIE JOUÉE ENTRE M. KIESERITZKY (BLANCS) ET LE DOCTEUR ROSENBERGER (NOIRS).

NOIRS.

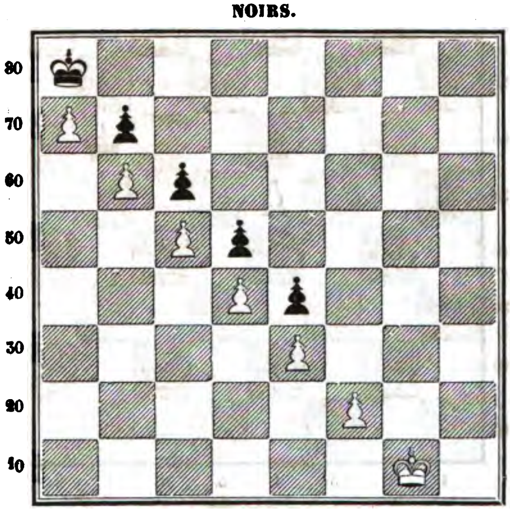


BLANCS.

Les Blancs gagnent.

Composée par MM. KIESERITZKY et LIPPMANN.

NOIRS.

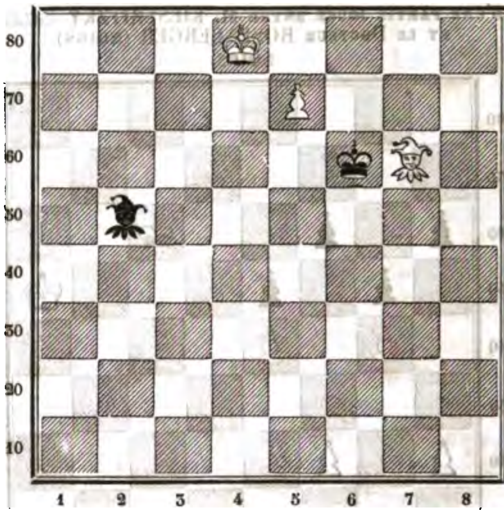


BLANCS.

Les Blancs gagnent.

Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

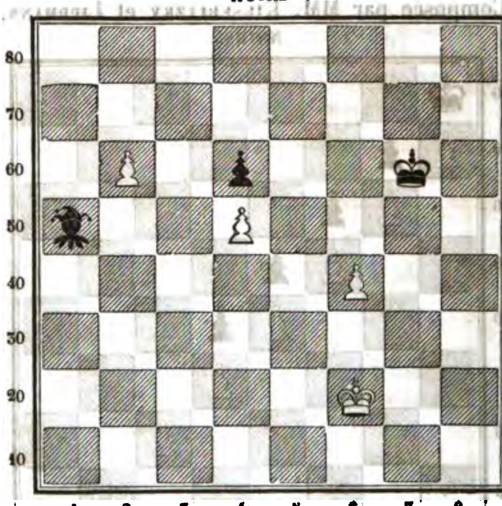


BLANCS.

Partie nulle.

Composée par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.



BLANCS.

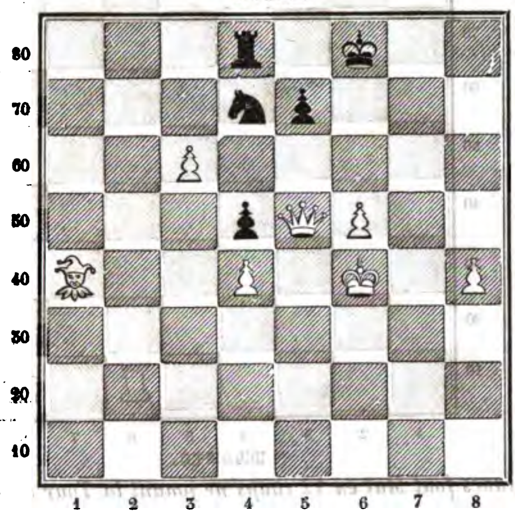
Les Blancs perdent malgré le Trait.

PROBLÈMES AVEC CONDITION.

Composé par M. d'Oppen.

NOIRS.

XXXIX.



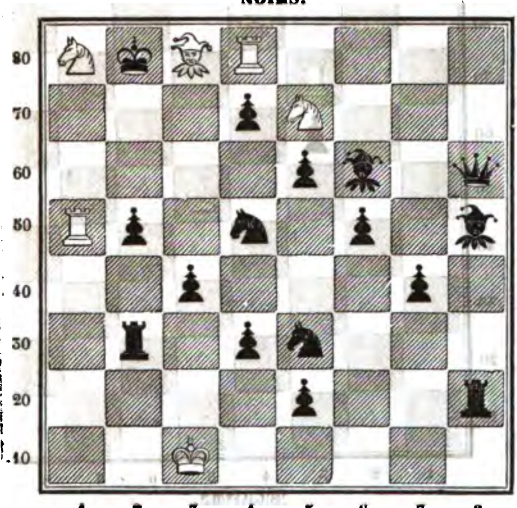
BLANCS.

Les Blancs forcent les Noirs à les faire Mat en 6 coups.

Composé par MM. Kling et Horwitz.

NOIRS.

XL.



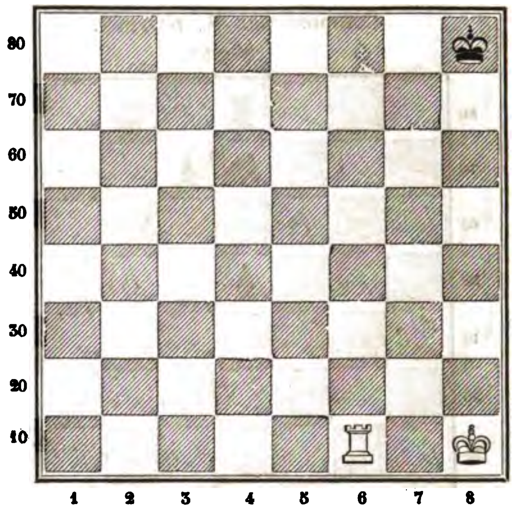
BLANCS.

Les Blancs forcent les Noirs à les faire Mat en 19 coups.

Tiré d'un ancien ouvrage.

NOIRS.

XLI.



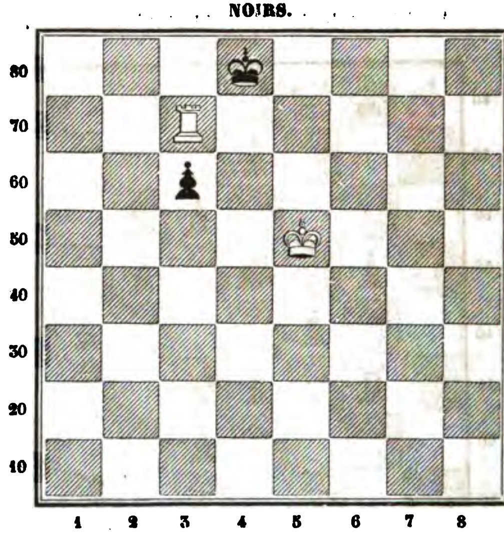
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 12 coups ne jouant la Tour qu'une fois.

Composé par un ancien AUTEUR ESPAGNOL.

NOIRS.

XLII.



BLANCS.

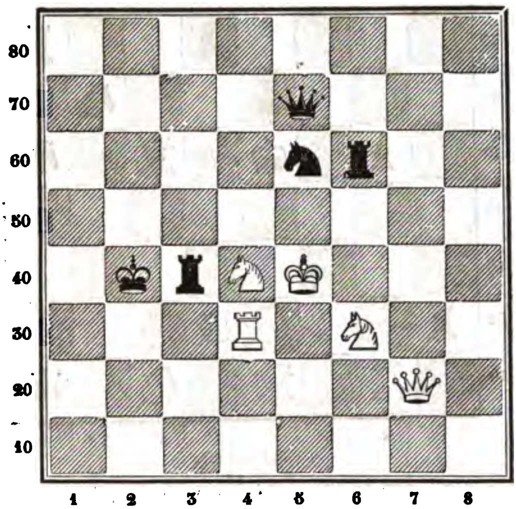
Les Blancs font Mat en 14 coups sans prendre le Pion.

PROBLÈMES ORDINAIRES.

Composé par M. Borely.

NOIRS.

CXXXVII.



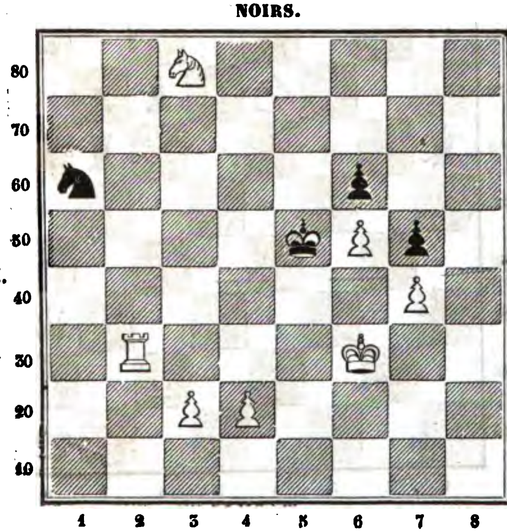
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 *coups.*

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXXXVIII.



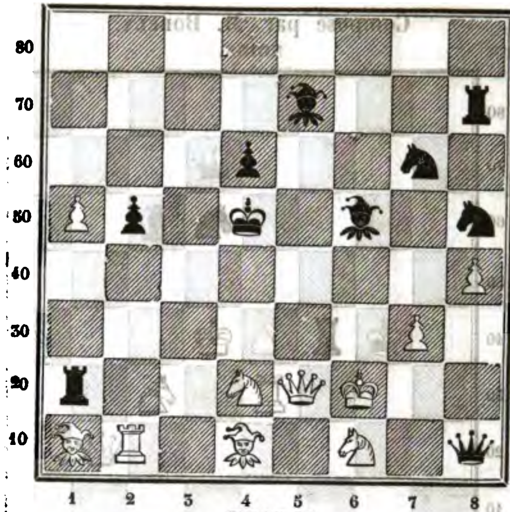
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 *coups.*

Composé par M. Loquin.

NOIRS.

CXXXIX.



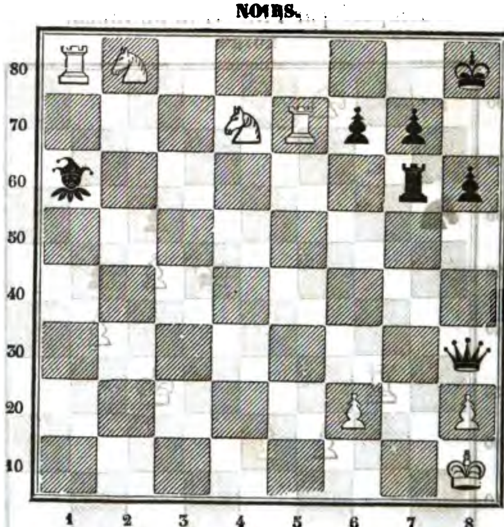
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 5 coups.

Composé par M. Bolton.

NOIRS.

CXL.



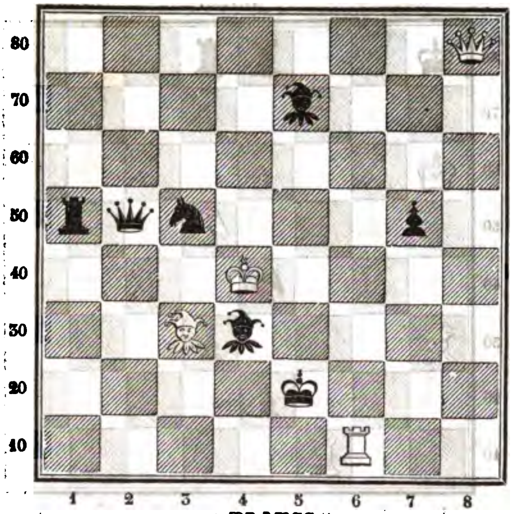
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 12 coups.

Composé par M. Borbly.

NOIRS.

CXLI.



BLANCS.

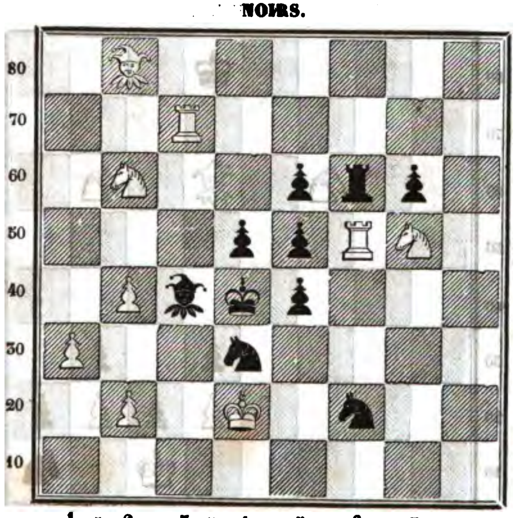
Les Blancs font Mat en 3 coups.

Composé par M. Wormald d'Oxford.

(Tiré de l'*Illustration Anglaise.*)

NOIRS.

CXLII.



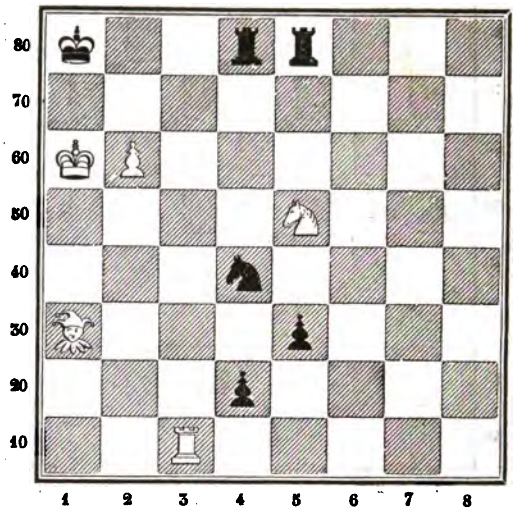
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par Ponziani.

NOIRS.

CXLIII.



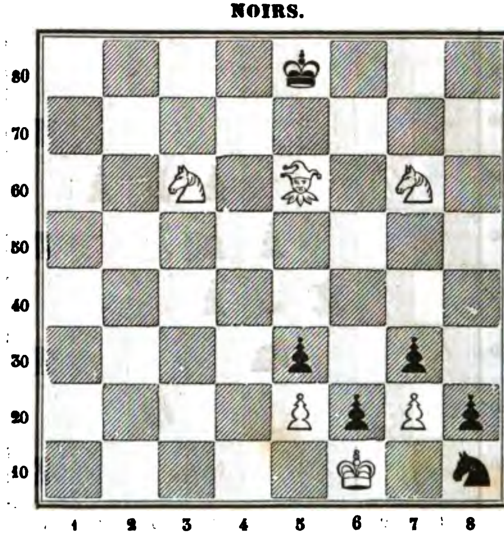
BLANCS.

Les Blancs font Mat en 4 coups.

Composé par l'Anonyme de Lille.

NOIRS.

CXLIV.



BLANCS.

Les Blancs font Mat en 13 coups.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA TROISIÈME ANNÉE.

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris. — Typographie Wittersheim, 8, rue Montmorency.